UNIVERSITÉ DE DIJON - FACULTÉ DES LETTRES

RENÉ BAZIN
et son œuvre romanesque

Thèse pour le Doctorat ès-Lettres
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Dijon
par

M. Abel MOREAU

AUXERRE
Librairie M. STAUB, 32, rue de Paris

1934

Thèse Dijon

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548205_0001

RENÉ BAZIN

DU MÊME AUTEUR

Primavera, poèmes, in-8. Neuchatel, Delachaux et Niestlé, 1916.

Le Calvaire du Soldat, poème, in-8, Paris, Nouveau Mercure, 1922.

Sur les Routes de Syrie, (couronné par l'Académie Française), in-8, Joigny, Vulliez, 1925.

Le Fou, roman, (Prix Emile Zola), in-8, Paris, Malfère, 1926.

Tu ne mourras pas, roman, in-8, Paris, Flammarion, 1928.

La Nuit Syrienne, roman, in-8, Paris, Nouvelle Revue Critique, 1930.

Jean Laronze, sa vie, son œuvre, in-8, Paris, Librairie de l'Opéra, 1930.

La Vierge d'Auxerre, in-4, Auxerre, Staub, 1930.

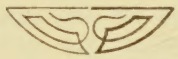
Pharamond, roman, (Bourse Nationale de Voyage littéraire), in-8, Paris, Nouvelle Revue Critique, 1931.

L'Electro-Chimie contre Mussolini, roman, in-8, Auxerre, Staub, 1933.

UNIVERSITÉ DE DIJON — FACULTÉ DES LETTRES

RENÉ BAZIN

et son œuvre romanesque



Thèse pour le Doctorat ès-Lettres
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Dijon
par

M. Abel MOREAU

AUXERRE
Librairie M. STAUB, 32, Rue de Paris

1934

*3856 q.

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

CHAPITRE PREMIER

L'Homme

Ecrit-on la vie des gens heureux? Si on l'écrit, qu'en peut-on dire qui intéresse le lecteur ?

Voici pourtant un homme qui fut heureux, je veux dire à qui la chance d'abord a souri et dont toute la vie en fut grandement facilitée. Ce serait presque un scandale aujourd'hui qu'une chance pareille. Et j'en demande pardon à René Bazin lui-même, qui a dit : « Ils s'emportaient (les jeunes écrivains) contre la crise des livres, qui n'a jamais été que celle des mauvais livres ; contre la chance, qui n'a rien à faire ici, ni ailleurs... » (1). Il serait vraiment trop facile de répondre. Nous nous contenterons de citer en témoignage la propre fille de l'auteur, Mme E. Sainte Marie Perrin, aujourd'hui décédée, qui écrivait, dans *Le Gaulois Littéraire,* ces lignes : « Sa vie a été tout unie et simple... Il a été un travailleur toujours ardent, *mais toujours encouragé...* » (2). Toujours encouragé ! Nous ne voulons pas dire autre chose.

Comment René Bazin arriva-t-il à la vie littéraire ? Elève, puis professeur à la Faculté libre de droit d'Angers, René Bazin débute dans les lettres en 1880 par une préface à une nouvelle édition des *Considérations sur la France* de Joseph de Maistre (3). Il a vingt-sept ans, il est marié depuis quatre ans, il est père de famille.

La même année, sous le pseudonyme de Jean Stret, il publie, dans *Le Correspondant,* deux nouvelles en vers: *Dix sous* et *La Fille du Sardinier,* qui ne laissent pas espérer un grand avenir littéraire. Pourtant, grâce à son oncle Hervé Bazin, il est sollicité par le Marquis de Mayol de Luppé, qui lui demande d'écrire un roman pour *L'Union,* le journal du comte de Chambord. C'est déjà là un cas assez rare pour valoir d'être signalé. Donc en 1883, paraît en feuilleton *Stéphanette,* sous le pseudonyme de Bernard Seigny. Mais le comte

(1) René Bazin. *Questions littéraires et sociales.* Paris, Calmann-Lévy, in-12, 1906, page 266.

(2) *Le Gaulois Littéraire,* 26 Mars 1910. (Anonyme).

(3) Paris. *Société Bibliographique,* 1880, in-18.

de Chambord meurt, et avec lui disparaît *L'Union* qui publiait justement le dernier feuilleton de *Stéphanette*. Qu'importe ? Dès lors les hommes s'ingénieront à lui rendre service, même ceux qui ne le connaissent pas. Témoin Ludovic Halévy qui le recommandera au rédacteur en chef des *Débats*, Georges Patinot, dès la parution de *Ma tante Giron* (1). Qu'un jeune auteur publie aujourd'hui un roman de la valeur de cette œuvre, il restera profondément inconnu.

Son éditeur même, Victor Retaux (2), pénétré de confusion après le succès de *Ma tante Giron*, refuse d'éditer d'autres œuvres de Bazin, par crainte d'entraver sa carrière. Scrupules bien rares aujourd'hui chez un éditeur et auxquels Bazin doit d'être entré chez Calmann-Lévy à qui il restera fidèle jusqu'à la fin.

Cette chance littéraire, qui suivra René Bazin pendant toute sa carrière sans d'ailleurs rien enlever au mérite de l'écrivain, ni au caractère de l'homme, René Bazin y a fait une allusion assez piquante lors de son Jubilé Académique, dans sa réponse aux félicitations et aux vœux de ses amis: « Henri Houssaye, dit-il, me félicita de commencer heureusement ma collaboration au dictionnaire ; car, me confia-t-il, on entre sur un mot plus ou moins bien choisi par le hasard. Je suis entré sur *airain;* vous n'avez pas moins de chance : nous sommes rendus au mot *conscience...* » (3).

L'anecdote est charmante. Henry Houssaye a-t-il rempli les promesses du mot *airain ?* Je ne sais. Mais ce que je sais bien, c'est que l'Académie Française n'abrita jamais une conscience plus délicate que celle de René Bazin. Henry Houssaye avait raison. L'homme que nous étudions abordait *heureusement* l'Académie.

Heureux ! C'est le mot qui vient à l'esprit, quand on étudie la vie et l'œuvre de René Bazin. Et je comprends que les jeunes lecteurs de *Benjamin,* ce journal de l'enfance, aient répondu à l'enquête de Jaboune, que René Bazin leur paraissait être, parmi les hommes célèbres de cette année-là, celui qui avait eu l'enfance la plus heureuse.

René Bazin était né à Angers, place du Pélican, au premier étage d'une vieille maison dont le rez-de-chaussée abrite aujourd'hui une pharmacie. Son père, Alfred Bazin, avait d'abord été avocat, puis avait pris la direction d'une maison de commerce où René Bazin travailla quelques mois avant de partir pour Paris.

René Bazin a lui-même donné à M. Claude Barjac les renseignements les plus précis sur ses ancêtres. Voici ces renseignements, indispensables à qui veut connaître René Bazin et son œuvre. Un homme comme celui-là ne s'explique bien que par ceux dont il sort.

---

(1) Cf. Préface de *En Province*, Paris, Calmann-Lévy, in-12, 1896, p. II.

(2) Victor Retaux, éditeur, rue Bonaparte, à Paris.

(3) *Discours prononcés pour le Jubilé Académique de M. René Bazin.* Tours, Mame, 1929, in-8, p. 42.

« Par mes parents, du côté paternel, j'appartiens à la Vendée militaire. Mon bisaïeul, Nicolas Bazin (1754-1830), régisseur des biens du comte de Colbert au château de Maulévrier, partit avec Stofflet, garde-chasse au même château, et fit, en qualité de lieutenant de Stofflet, la *Grande Guerre* de 1793 à 1800. J'ai son portrait, un très beau pastel, une tête ferme aux yeux clairs.

« Mon grand-père, son fils, fut comme lui greffier et vint s'établir à Angers. Il avait travaillé, dans sa jeunesse, dans l'atelier de Coignet, et possédait, malgré son peu de fortune, une centaine de tableaux, achetés un à un, et au milieu desquels il vivait ».

« Du côté maternel, une branche est intéressante, celle qui a vécu à Paris.

« Mon trisaïeul, Marin Chéron, fils d'un artisan de Châteaufort, près Versailles, naît en 1715. Simple journalier d'abord dans les forêts, il s'élève rapidement, devient planteur en chef des Forêts du Roi, à Saint-Germain-en-Laye et épouse Mlle Le Fradde, en 1742. Il eut d'elle 14 enfants et mourut en 1783.

« Mon bisaïeul, François Chéron, journaliste royaliste à Paris, sous la Révolution, condamné à mort, ne quitta pas la France. Il fut, sous la Restauration, commissaire du roi près le Théâtre-Français, pendant 10 ans. Son nom est gravé parmi ceux de ses confrères (et des administrateurs qui succédèrent aux commissaires royaux), au foyer du Théâtre-Français.

« Ma grand'mère, sa fille, et ma mère, alors toute jeune, vinrent habiter Angers, quittant Paris, où mon grand-père maternel avait fait sa fortune. Mon père connut alors la petite-fille de François Chéron et l'épousa » (1).

« La prédestination de l'enfant, a écrit Lamartine (2), c'est la maison où il est né; son âme se compose surtout des impressions qu'il y a reçues ». Si René Bazin avait passé à Angers son enfance, nous n'aurions peut-être pas en lui l'un de nos grands paysagistes français. Mais son enfance extrêmement délicate obligea ses parents à multiplier pour lui les vacances. Il vécut des années au Pâtys, commune de Marans, à six kilomètres de Segré, dans le Craonnais. La maison appartenait au père de René Bazin. Tout le pays est fidèlement décrit dans *Ma Tante Giron*. Aux vacances, il venait à la ferme de la Buffetterie, au bourg de Saint-Barthélemy d'Anjou (à trois kilomètres d'Angers) où plus tard, en 1878, la belle-mère de René Bazin, Mme Bricard, devait acheter la propriété des Rangeardières qui tient une si grande place dans la vie et l'œuvre de René Bazin.

Il passait la plus grande partie du jour dans les bois de Segré, avec son frère et sa jeune sœur. Tous trois, grands admirateurs de Mayne-Reid et de G. Aimard, chassaient en guise de biches les malheureux moutons des villages voisins. Là le petit René Bazin fréquenta surtout les irréguliers du pays, braconniers, taupiers, meneurs de loups, preneurs de rats. Il le rappellera toute sa vie.

---

(1) *Ouest-Eclair*, 9 Août 1932.

(2) LAMARTINE: *Confidences*, Paris, Hachette, in-12, 1879, page 19.

« Je travaillais assez peu le *De Viris illustribus*, a-t-il écrit lui-même (1), mais j'apprenais ce qui ne s'enseigne pas : à voir le monde indéfini des choses et à l'écouter vivre. Au lieu d'avoir pour horizon les murs d'une classe ou d'une cour, j'avais les bois, les prés, le ciel qui change avec les heures, et l'eau d'une mince rivière qui changeait avec lui. Mes amis s'appelaient le brouillard, le soleil, le crépuscule, où la peur vous suit dans votre ombre ; les fleurs, dont je savais les dynasties mieux que celles des rois d'Egypte ; les oiseaux qui ont leur nom écrit dans le mouvement de leur vol ; les gens de la terre, qui sont des silencieux pleins de secrets. Je me rappelle qu'à certains jours mon âme débordait de joie, et qu'elle était alors si légère, qu'elle me paraissait prête à s'échapper et à se fondre dans l'espace... ».

Romantisme encore que cette communion spirituelle avec la nature, et dont les traces seront si rares dans l'œuvre raisonnable de notre auteur. Mais il ajoute, et c'est cela qui est important et qui rejoint Lamartine : « Depuis, j'ai reconnu que la richesse d'impressions amassées en ce temps-là est une provision qui dure... »

Les professeurs des classes de grammaire remarquent souvent ceci : les enfants de la ville connaissent mieux la campagne que leurs petits camarades des champs ; elle les émeut davantage. Mais encore faut-il qu'ils y aillent passer leurs vacances. René Bazin était un peu dans l'état d'esprit d'un enfant qui a des vacances supplémentaires, beaucoup plus précieuses que les autres. L'enfant voudra en profiter doublement; il est doué d'un sens aigu de l'observation. Sa moisson d'impressions sera abondante.

L'homme ne connaîtra de la nature, n'aimera de la nature que ce qu'il en aura connu et aimé quand il était enfant.

« Je l'ai connue tout enfant, à l'âge où les petits qui seront toucheurs de bœufs commencent à prendre l'aiguillon... Et je crois que ceux qui ne l'ont pas vue avec leurs yeux de dix ou de douze ans, ne l'aimeront jamais de cet amour-là. Elle veut des âmes tout à elle, des âmes fraîches, parce qu'elle est fraîche, des âmes jeunes, parce qu'elle est l'éternelle jeunesse. Hélas ! et nous changeons, tandis qu'elle demeure : mais il nous reste un souvenir et une faculté d'émotion, et l'harmonie se retrouve ensuite au premier rappel du passé, pour un lointain de futaie bleue, pour une branche de pommier fleuri, pour un jardin de banlieue avec trois brins de lilas et un vieux peuplier. N'est-ce pas, Corot, n'est-ce pas, Rousseau, et tous les autres, ceux d'aujourd'hui, n'est-ce pas que vous avez été lâchés, en casquettes et en blouses d'écoliers, à travers les prés ; que vous avez déniché des nids, dormi dans le foin nouveau, passé des heures à plat ventre sous le soleil, quand la terre crie de chaleur, et longé le soir, ravis et saisis de peur, le bord des étangs d'où se lèvent des formes vagues ; et que c'est de là, de ces moments où vous pensiez à peine, où vous vous abandonniez, sans savoir, à tous les souffles errants, qu'est venue votre vocation d'artistes, et la passion de votre vie, et sa plus grande joie ? » (2).

(1) René Bazin, *Contes de Bonne Perrette*. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-8, page I.

(2) René Bazin : *En Province*. (Préface, pages VIII-IX).

Cette page est importante. Elle explique en partie la vocation littéraire de René Bazin. C'est par le paysage que le romancier est arrivé à la notoriété et le romancier en René Bazin n'a jamais sans doute été aussi grand que le paysagiste. La remarque qu'il fait pour Corot, vaut pour lui: il sont de la même école.

Mais les bois de la Buffetterie et du Pâtys n'eussent sans doute pas suffi à l'éducation de René Bazin. C'est pourquoi l'écolier suivit pendant deux ans les cours du lycée d'Angers, comme externe. Sa santé était rétablie, la bonne nature de l'Anjou l'avait enfin guéri, son père le fit entrer comme pensionnaire au collège Mongazon. C'est un des petits séminaires du diocèse.

« Mongazon, avec son voisinage de maisons de jardiniers, ou de petits rentiers, enclos de murs ou souvent de haies vives, constituait alors, en un point, l'extrême banlieue de la ville. C'était un large domaine rural, bien ordonné, avec de grandes cours, des prairies, un « bosquet », et d'où s'élevaient, barrant le ciel vers le nord, les hauts bâtiments du collège » (1).

J'ai visité le collège Mongazon, comme j'ai erré dans les chemins creux dallés d'ardoises qui entourent la Buffetterie et les Rangeardières; la description que René Bazin a faite du vieux collège ecclésiastique est exacte. Un petit séminariste du village de Saint-Barthélemy m'y conduisit, tout fier de me montrer « son collège ». Des peupliers font à la vieille propriété entourée de murs une haute couronne frissonnante, des eaux y dorment dans d'anciens « fonds d'ardoise », noires et calmes. Les horizons qu'on en aperçoit sont sans violence, tout à fait à la mesure des âmes pondérées et justement accordées avec le paysage. On y respire, comme dans la plupart de ces maisons, un air recueilli et imprégné de méditations pieuses. Les conversations y sont lentes et pensives. Tout y est clair et pourtant sans éclat. Ce sont des âmes qu'on y cultive d'abord et les maîtres y ont, pour leurs élèves, un respect attentif, une sollicitude paternelle, une amitié qui ne finit pas quand le jeune bachelier a franchi le seuil pour entrer dans la vie. Dans le parloir, René Bazin a son portrait en académicien (2), au milieu d'évêques, de chanoines, de professeurs, d'illustrations du barreau ou de la médecine. Atmosphère familiale, décor d'une simplicité qui n'est pas sans grandeur.

« Les Rangeardières » ont été, avec le collège Mongazon, avec le pays du Craonnais et la campagne où tout jeune a erré l'écolier, le lieu où l'écrivain s'est complu particulièrement et où il a élaboré la plus grande partie de son œuvre. C'est un vieux logis du XVIIIe siècle, une noble maison des champs. Les ombrages

(1) René Bazin: *Paysages et pays d'Anjou*. Paris, Calmann-Lévy, 1930, in-8, page 87.

(2) Œuvre de Xavier Bricard (1930).

y sont nombreux, le jardin et le parc bien dessinés. Des murs anciens et solides, percés de fenêtres blanches, soutiennent un haut toit d'ardoises. Des fleurs innombrables, des rosiers rares égaient les massifs. Une Vierge et un enfant Jésus de faïence vous accueillent par un sourire de lumière. « On pourrait, dit un critique, se croire dans l'île de Calypso » (1). J'ai souri d'abord de cette comparaison. Elle n'est pas si ridicule. Tout ici parle de paix et d'amour. Nous verrons dans un prochain chapitre que René Bazin est un de nos bons peintres de l'amour. Mais l'amour, dans son œuvre comme dans sa vie, ne sème pas de ruines, il est ce qui fait vivre harmonieusement les maisons et les hommes. Chez René Bazin, — et cette maison est bien en effet l'image parfaite de son œuvre et de son âme, — le calme revient toujours à la surface des eaux un moment troublées et la paix a toujours le dernier mot.

Pour monter au salon, un escalier aux marches d'ardoise, incrustées de hautes fougères, esquisse une belle courbe. La lumière entre partout, tamisée et douce, et les fenêtres à petits carreaux ouvrent sur des champs et des jardins, entourés de haies, de barrières blanches, et plus loin sur les côteaux bleus de la Loire.

C'est en 1902 que René Bazin devint propriétaire des Rangeardières, à la mort de Mme Bricard, sa belle-mère. Victor Pavie en avait été autrefois propriétaire et aimait à se promener sous la vieille charmille où Mme Victor Hugo, sa fille et Sainte-Beuve vinrent lui rendre visite. Sainte-Beuve y récita une poésie composée pour le mariage du jeune romantique, *A Victor Pavie, le soir de son mariage,* « si ému, raconte René Bazin, qu'il prend une pêche d'un geste involontaire, la presse sur son cœur, et gâte son gilet à ramages dont il était si fier » (2).

Après son baccalauréat, René Bazin s'en va à Paris et prépare la licence en droit, de 1872 à 1875. Il revient alors à Angers où Mgr Freppel a récemment ouvert la Faculté catholique. René Bazin y prépare son doctorat. En 1878, il y est chargé du cours de procédure civile, puis du cours de droit criminel, qu'il enseignera pendant vingt-cinq ans. Même après son entrée à l'Académie, Bazin continua, aux mois d'été, de faire son cours. C'est Chérel qui fait cette remarque pertinente : « Nous n'aimons guère, en général, à nous retrouver dans un état inférieur à celui où nous sommes montés. Bazin, lui, n'hésite pas à redevenir professeur en cessant d'être académicien et romancier » (2). Et lors du jubilé de l'académicien, M. François Saint-Maur rappela que, même ayant un suppléant, René Bazin se réservait

(1) Albert Chérel: *En relisant après la guerre Bazin, Bourget, Barrès.* Paris, De Gigord, sans date, in-8, page 8.

(2) René Bazin: *Paysages et pays d'Anjou*, page 113.

(3) Albert Chérel: *En relisant après la guerre Bazin, Bourget, Barrès*, p. 10.

d'exposer aux élèves de la Faculté de Droit les « motifs de haute portée sociale qui justifient la peine de mort » (1).

Cet enseignement du droit criminel, cette longue familiarité avec le code, qui eût fait si grand plaisir à Stendhal, eut-elle une influence sur l'écrivain? Incontestablement. Si René Bazin n'a pas tiré du droit des personnages et des sujets romanesques, il y développa sa connaissance des âmes et son goût des questions sociales. Nous verrons plus tard combien de grands problèmes ont été traités par l'écrivain au long de toute son œuvre. Le code qu'il étudia et qu'il enseigna n'est pas resté étranger à cette noble préoccupation.

Déjà dans *Le Contrebandier du Paradis* (2), René Bazin abordait le grand problème de la justice et de la charité :

« Rendre justice est un problème
Que Dieu résout en pardonnant... »

Au cours de son œuvre nous le verrons souvent célébrer la même charité plus juste que la justice elle-même.

En août 1900, René Bazin était décoré de la Légion d'honneur ; candidat à l'Académie Française en 1899, avec Deschanel, Faguet et Bergerat, il était élu en juin 1903 en remplacement de Legouvé, contre Gebhart et Larroumet, et reçu par Brunetière le 28 Avril 1904. Officier de la Légion d'honneur en 1918, Grand'Croix de Saint-Grégoire-le-Grand en 1923, René Bazin n'a eu, pour distraire une longue vie de travail, tout unie et si bien remplie, que les voyages. Il a visité l'Espagne, la Sicile, Constantinople, la Syrie-Palestine, la Tunisie, l'Angleterre, la Corse, la Belgique, la Hollande, le Canada, les Etats-Unis, le Spitzberg, l'Algérie. De tous ces voyages il a rapporté des croquis de paysages, des récits, qui augmentent considérablement son œuvre. Nous les laisserons systématiquement de côté, car ils n'apportent pas de grandes lumières sur l'homme et, chez l'écrivain, nous étudierons surtout l'auteur romanesque.

René Bazin avait épousé, le 18 avril 1876, alors qu'il n'était pas encore docteur, Mlle Aline Bricard qui lui donna huit enfants.

Voilà donc cette vie, à laquelle ont manqué les grands éclats de la passion et de la douleur, qui s'est écoulée dans l'humble devoir, courageusement et volontairement accepté, de chaque jour ! Aucun auteur célèbre n'eut une vie si normale et qui prête si peu aux développements littéraires.

Mais l'homme ? Quel est-il ? On aurait tort de croire, sur la foi de portraits rapides, qu'il avait uniquement cette « douceur angevine » trop vantée et à laquelle lui-même a voulu ajouter la force.

---

(1) Discours prononcés pour le *Jubilé académique de M. René Bazin*, page 15.

(2) René Bazin : *Contes en vers*. Paris, Henri Gautier : Nouvelle Bibliothèque populaire, n° 250. 1891, in-16, page 28.

« La vie, disait-il, est faite non pour être vécue, mais pour être vaincue ». Le peintre Edgard Maxence nous a donné de lui un portrait d'une analyse pénétrante : visage recueilli, gravité un peu triste, distinction presque militaire. Les traits fins, la longue moustache blanche, sont d'un grand campagnard, comme ceux qu'il a si souvent décrits et avec tant d'amour. C'est un représentant type de la bourgeoisie rurale à laquelle il demande, tout au long de son œuvre, de ne pas quitter la terre. Il est affiné sans doute par les longs travaux de l'esprit. Mais il n'est pas tellement différent de ses aïeux :

« Nos aïeux étaient, j'imagine,
Gens de charrue et de fuseau....

« Ils avaient une vie honnête,
Beaucoup d'enfants et peu de biens...» (1).

Lui-même qualifiait ses parents de « bourgeois estimés, petits gentilshommes, propriétaires terriens, honnêtes gens » (2).

Mme E. Sainte-Marie Perrin a laissé un portrait de son père que nous demandons la permission de citer. Elle avait de lui le don d'observation et la qualité du style. C'est un « témoin de sa vie » consciencieux, intelligent et qui sait voir:

« M. Bazin, dit-elle, est un opiniâtre. Rien ne l'entame, ni gens, ni choses. Ce caractère est très nettement écrit sur son visage, où il se mélange avec les indices d'un esprit affiné, d'une grande franchise, d'une sensibilité prompte et d'un fond de tristesse que la vie a guéri. C'est un visage très fouillé, facilement tendu par l'inquiétude ou par l'attention, facilement distrait par un petit rêve passant, et d'où un regard clair, direct, absolument limpide, se pose sur vous. M. Bazin a des yeux qui guettent, des yeux d'affût. Et toute sa personne, avec son air alerte et ses gestes aisés, a une allure de chasseur... » (3).

Du paysan, il a la peur du luxe et le mépris de l'argent mal dépensé. Sans doute, il aime les belles choses, mais il préfère à tout les hommes qui vivent. Aucune œuvre d'art ne vaut à ses yeux une âme en état de grâce. D'ailleurs, il sait se passer de tout. Nulle recherche dans sa mise et dans son cabinet de travail. Son élégance est toute intérieure. Dans *Le Portrait inachevé* déjà cité, il écrit ceci, au sujet de ses ancêtres :

« Un jour l'un d'eux quitta la terre ;
Il devint feudiste et savant...

(1) René Bazin : *Contes en vers*, p. 30.

(2) Paul Baugas : *Eloge funèbre*, Anger, Siraudeau, in-8°, p. 30.

(3) E. Sainte-Marie Perrin, (Anonyme) : *Le Gaulois Littéraire*, 26 Mars 1910.

« Son fils combattit en Vendée,
Où les vaincus furent si grands
Que l'histoire s'est demandée
Comment choisir entre leurs rangs.

« Parmi ceux qu'elle immortalise,
Notre aïeul ne fut pas compté;
Mais comme il défendait l'Eglise,
Je tiens au nom qu'il a porté ». (1)

Il s'agit de Nicolas-François Bazin de Pincé, né le 8 octobre 1754 à Vihiex. Versé dans l'étude du droit féodal, devenu commandant des éclaireurs de Stofflet, il entra le premier à la tête de ses cavaliers dans la petite ville des Ponts-de-Cé et reçut, des jeunes filles du pays, un bouquet d'immortelles liées par un ruban blanc. Son portrait par J.-J. de Lusse, professeur de David d'Angers, orne aujourd'hui le salon des Rangeardières.

J'ai cité ces quelques vers à cause des deux derniers qui éclairent la physionomie de Bazin. Il est fier de cet aïeul qui défendit l'Eglise, et il est fier à son tour de la défendre. C'est peut-être le côté le plus caractéristique de cette âme. Paul Bourget le lui rappelait, lors de son Jubilé académique, en citant cette parole de Balzac: « La loi de l'écrivain, ce qui le fait tel, ce qui, je ne crains pas de le dire, le rend égal, peut-être supérieur, à l'homme d'état, c'est une décision quelconque sur les choses humaines, un dévouement absolu à des principes. » Cette maxime du maître vous l'avez continuellement réalisée...» (2). Et, le même jour, Georges Goyau proclame : « Les vrais admirateurs de votre œuvre, ce sont, à vos yeux, ceux qui savent rattacher votre œuvre à votre Credo » (3).

René Bazin est avant tout un être religieux. Cette préoccupation du divin et des âmes l'a hanté toute sa vie. Au lendemain de ses noces d'or, il dira : « J'ai résolu de ne plus traiter désormais que des sujets religieux ». Cette foi religieuse, l'intelligence de son pays et de son histoire l'a encore approfondie. Nous verrons qu'il est parti de la province pour en venir aux grands problèmes nationaux. De même c'est en fils de l'Anjou qu'il vénère l'Eglise et qu'il veut la servir. Il lui fallut du courage pour le faire. Mais le courage ne lui manqua jamais. Quoi que l'on pense de ses convictions, elles commandent le respect, parce qu'elles ont commandé une belle vie. Sur le point d'être nommé Directeur de l'Académie Française, il est averti qu'en cette qualité il devra faire un discours sur Renan. Il accepte, mais annonce tout de suite qu'il dira ce qu'il pense. On nomme évidemment un autre académicien directeur. A la fin de sa vie, quelques amis de l'Académie font des démarches pour lui faire obtenir

(1) René Bazin : *Contes en vers*, p. 31.
(2) *Discours prononcés pour le Jubilé Académique de M. René Bazin*, p. 11.
(3) *Ibidem*, p. 27.

la cravate de commandeur que bien d'autres ont eue qui ne le valaient pas. Il est rayé des tableaux de proposition parce que, dit-on, « il a fait trop de mal à l'école laïque ». Et lui de dire avec un sourire de joie : « C'est une promotion ! »

Toutes les œuvres, il les a aimées; pour les unes, il a fait des conférences, pour les autres, des livres. Président de plusieurs sociétés pieuses, pèlerin des grands pèlerinages, connu comme un catholique intransigeant sur les principes, mais toujours compatissant envers les personnes, il doit à sa foi une beauté morale, supérieure encore à son œuvre, et une part légitime de son succès.

Quelques jours après la mort de Bazin, Henry Bordeaux avouait qu'il était sorti chaque fois de sa chambre « avec ce sentiment de la grandeur qui nous vient du contact avec ce qui est ensemble simple, noble et beau » (1). « Il avait, a dit Mme E. Sainte-Marie Perrin, le courage clair et la certitude du bien ».

Un courage clair ! ni ce courage, ni sa joie toute chrétienne de vivre, ne le dispensaient de souffrir. Il faut voir dans *La Douce France* (2) quelle confidence discrète il fait à ses lecteurs et à ses amis du chagrin qu'il a de perdre ses filles devenues religieuses. C'était une âme sensible et le devoir lui était aussi difficile qu'aux autres.

Tel qu'il fut, il eut autour de lui des amitiés fidèles et qui l'honorent. C'est un vieux paysan de Saint-Barthélemy d'Anjou qui vient un jour lui dire: «Monsieur Bazin, pour que vous soyez conseiller municipal, je démissionne... Vous ferez tout le bien que vous pourrez ». Un autre, le jour de l'ouverture de la chasse, sachant que Bazin malade n'a pu « faire l'ouverture », lui apporte les deux perdrix qu'il a tuées; et comme René Bazin remercie: « Vous les aimez tant ! » dit l'autre.

J'ai parlé de lui avec des châtelains et avec des paysans, avec des cabaretiers et avec des prêtres. Tous vantaient la qualité de son cœur. Le châtelain me disait:« Vous ne sauriez croire, monsieur, à quel point il aimait les gens d'ici. Quand il a été élu académicien, on était ravi, vous pensez bien. Il voulait remercier ses compatriotes de leurs félicitations. Il est venu me voir et m'a dit: « Qu'est-ce que vous en pensez ? Si je venais à la grande fête de la boule en académicien, est-ce que ça leur ferait plaisir?». C'est drôle, n'est-ce pas? Ailleurs c'eût peut-être passé pour un enfantillage; ici cela leur alla droit au cœur. Il fallait le voir, il était aussi à son aise qu'à l'Académie. Je me souviens qu'à un moment il y avait discussion sur un coup douteux. Quelle était la boule le plus près du but ? Bazin s'approcha, tira tranquillement son épée et mesura. Voilà de ses délicatesses ».

Et un menuisier du village, sachant que je préparais un travail

(1) J. Capval: *Revue Catholique d'Alsace*, Août 1932.

(2) René Bazin: *La Douce France*, Paris, De Gigord, in-16 1920, p. 103.

René BAZIN

par Edgard MAXENCE (1903)

sur lui, ne trouvait pas autre chose à me dire avec une gravité tendre : « Ah! Monsieur, par le fait, c'était un ami pour moi... »

Il eut un moment la velléité, sinon de faire de la politique, du moins de consacrer quelque chose de son temps aux affaires publiques. Et il se présenta à une élection au conseil général. Mais il échoua : « Ils ne comprennent pas la fidélité », disait-il.

A la fin de vie, il se concentrait davantage. Ses notes des derniers cahiers montrent une suave résignation: « Pas de défaillance, pas de désespoir, pas de dégoût de la vie parce qu'elle fut digne; pas de peur de la mort, car la mort ne finit que la peine de vivre ». Et encore: « Quand on vieillit, tout s'en va, mais Dieu vient... Je voudrais vivre dans un pays où il n'y aurait pas d'ennemis de Jésus-Christ. La parole sans voix m'a répondu: « Tu y vas ».

Il mourut à Paris, le 20 juillet 1932, à 6 heures et demie du soir. Et aussitôt on lui appliqua justement ce qu'il écrivait le 17 octobre 1914, sur le comte de Mun :

« Aucun éloge ne dépasse celui-là : s'en aller en pleine action, en pleine lumière, n'ayant d'ennemis que ceux de la vérité et de la patrie, fidèle aux disciplines par qui on a grandi ».

Son évêque proclamait le jour de ses funérailles :

« Il y a des hommes dont la louange ne sera jamais prématurée, tant leur beauté morale et les œuvres qui les ont illustrés s'imposent à l'admiration de leurs contemporains » (1).

Et la voix la plus retentissante de la chaire française ne craignait pas, à l'occasion d'un service funèbre, de dire : « Qui ne voudrait avoir vécu, qui ne voudrait mourir comme lui ? » (2).

De Paris, où il était mort, il fut emmené aux Rangeardières pour être inhumé dans le petit cimetière de Saint-Barthélemy. Le poète Louis Lefebvre, qui fut son voisin et son ami, a consacré à cet enterrement une belle page :

« Ce fut une grande cérémonie, j'allais écrire une grande fête catholique...

« Le deuil, comme l'on dit, s'est réuni aux Rangeardières : douce maison, doux jardin, habités de tradition, de grâce, de pur goût français; que le fin visage de René Bazin, ses gestes menus et tendres y étaient, naguère, justement encadrés !

Aujourd'hui, le cercueil est élevé devant le perron; il porte l'habit vert, le petit habit vert, glorieux, et qui paraît si peu ! l'épée, la rosette de la Légion d'honneur, le grand cordon de Saint-Grégoire le Grand. Toute la campagne est là; on est venu d'Angers, de Paris; le doux jardin semble effaré de cette foule sombre et silencieuse. Et

(1) Eloge funèbre à St-Barthélemy d'Anjou, le 23 juillet 1932, par Mgr Rumeau, évêque d'Angers (*Editions de l'Ouest*, Angers).

(2) R. P. Janvier, O.P., *Bulletin des Publicistes Chrétiens*, 1932, page 701.

l'on ne peut pas le voir, ce jardin, sans y chercher la silhouette mince, la fine figure; et la foule peut, d'instant en instant, augmenter ; le jardin reste vide : il n'est plus qu'un cadre où s'est effacé le visage.

Puis le moment vient de partir; un cortège se forme : derrière le fils, les deux gendres, il y a Mme René Bazin. Ses yeux clairs, qui avaient épuisé les larmes, offraient une clarté toute pareille à celle qui marque l'œuvre. Et elle tenait, entre ses mains, son livre d'heures. Pensez à ceci ; n'oubliez pas ceci : cette femme brisée de douleur, cette femme désolée emportait à l'église, pour l'enterrement de son mari, l'instrument de sa prière; elle se proposait de lire les prières que l'Eglise prescrit pour les défunts. Admirable, humble exemple de soumission et de foi. Comme il était bien, ce geste, celui qu'aurait voulu le mort ! » (1).

Il repose dans le petit cimetière paisible, sous une croix toute simple avec cette seule inscripion : « René Bazin, de l'Académie Française, 1853-1932. Je crois de tout mon esprit, de tout mon cœur, toute la vérité catholique ».

Les humbles qu'il a aimés l'y visitent, étonnés et reconnaissants de le trouver, dans la mort comme dans la vie, si près d'eux-mêmes.

---

(1) Louis Lefebvre: *La Vie Catholique*, 30 Juillet 1932.

CHAPITRE II

Le visage de la France dans l'œuvre de René Bazin

La province et les provinces ; l'Anjou

— « Ce que j'appelle la France, ce que j'ai dans le cœur comme un rêve, c'est un pays où il y a une plus grande facilité de penser...

— Oui !

— De dire...

— C'est cela !

— De rire...

— Comme tu devines !

— Où les âmes ont des nuances infinies, un pays qui a le charme d'une femme qu'on aime, quelque chose comme une Alsace encore plus belle ! » (1).

Ainsi s'expriment, dans *Les Oberlé,* Jean Oberlé qui revient d'Allemagne où il a fait ses études, et son oncle Ulrich Biehler, l'Alsacien fidèle à la France. Ces lignes sont importantes pour qui étudie René Bazin. « Un pays qui a le charme d'une femme qu'on aime... » La France apparaît sans cesse dans l'œuvre de Bazin comme une personne vivante, qui a un corps et une âme, des défauts et des qualités, qui agit, qui parle; et quand Joseph Ehrsam, des *Nouveaux Oberlé,* demande à son frère : « Tu te fies aux paroles ? » Pierre Ehrsam répond :« A celles-là, oui : c'est la France qui les a dites » (2). Et l'amour des humbles héros de Bazin pour la France, est un amour sensible, très humain, très tendre certes, mais un amour qui n'a rien de cérébral et de raisonné, un amour pour un visage.

Comment ce visage de la France apparaît-il dans l'œuvre de Bazin?

---

(1) René Bazin : *Les Oberlé.* Paris, Calmann-Lévy, in-16, 1901, p. 23.

(2) René Bazin : *Les Nouveaux Oberlé.* Paris, Calmann-Lévy, in-16, 1919, p. 509.

Les Oberlé, Les Nouveaux Oberlé et *Baltus le Lorrain,* nous présentent en parallèle le portrait de la France et celui de l'Allemagne. La France a commis des fautes; qui n'en commet ? Mais la France « est souvent revenue de ses fautes. Ce qu'elle a fait, elle le refera. Tout sera réparé. Tandis que la voisine, elle, ne se repent jamais » (1). Et cette noblesse du repentir, René Bazin l'observe aussi dans la crainte qu'a la France de sous-estimer ses adversaires. « Ils nous sont inférieurs », dit Jean Oberlé en parlant des Allemands avec qui il vient de vivre. Et l'oncle Ulrich de répondre: « On n'entend jamais répéter que le contraire. En France surtout, ils ne tarissent pas d'éloges sur leurs vainqueurs de 1870 » (2).

Respect de la vérité, respect de la grandeur, respect aussi de la faiblesse, c'est là en quelque sorte la chevalerie de la France: « Vous avez le respect des faibles... Je n'étais pas habitué à cela, de l'autre côté du Rhin » (3).

Mais ceux-là mêmes qui admirent la grandeur allemande savent combien cette grandeur est encore insuffisante. Et le goût de la gloire, que la France a eu à un si haut degré, lui fait une souffrance d'avoir été vaincue. Quand le lieutenant von Farnow dit d'un Alsacien : « Tête de Français ! quel étrange caractère que celui de ce peuple, qui ne peut pas prendre son parti d'avoir été conquis... » (4), il rend, sans le vouloir, hommage à la France qui a su se faire aimer de l'Alsace au point d'être toujours regrettée. La France est noble, jusque dans le cœur du plus petit de ses enfants. L'Allemagne, elle, est féodale; « c'est leur noblesse... Ils n'ont pas eu le temps d'avoir celle d'après... » (5), celle qui donne aux hommes le goût de se sacrifier, non pas pour un intérêt, mais pour une idée; même pas, pour une belle chose.

Tout ce qui sépare la France de l'Allemagne, René Bazin l'a noté dans une page des *Oberlé,* où il met Jean Oberlé en présence de « types » allemands, simplifiés si l'on veut, mais caractéristiques. Jean Oberlé déclare : « Il n'est pas permis à un esprit éclairé de juger les pays simplement sur leur commerce, leur marine ou leur armée » (6). Et comme un de ses interlocuteurs lui demande : « Sur quoi donc les juger, monsieur ? », il répond: « Sur leur âme... Il y a beaucoup de vertus supérieures ou de qualités éminentes, la générosité, le désintéressement, l'amour de la justice, le goût, la délicatesse et une certaine fleur d'héroïsme, qui se rencontrent, plus abondamment qu'ailleurs, dans le passé et aussi dans le présent de cette nation-là...

(1) René Bazin: *Baltus le Lorrain,* Paris, Calmann-Lévy, in-8, 1926, p. 324.
(2) *Ibidem,* p. 22.
(3) *Ibidem,* p. 142.
(4) *Ibidem,* p. 211.
(5) *Ibidem,* p. 255.
(6) *Ibidem,* p. 251.

Lors même qu'elle serait aussi faible que vous l'assurez, elle renferme des trésors qui font l'honneur du monde, qu'il faudrait lui ravir avant qu'elle méritât de mourir, et près desquels tout le reste est peu de chose. Votre germanisation n'est que la destruction ou la diminution de ces vertus ou de ces qualités françaises dans l'âme alsacienne... » Et plus loin : « Ce qui m'a le plus frappé (en Allemagne), et le plus choqué, c'est l'impersonnalité des Allemands, leur oubli grandissant de la liberté, leur effacement devant le pouvoir... qui ne permet de vivre qu'à trois types d'hommes... modelés dès l'enfance : des contribuables, des fonctionnaires et des soldats ». Et il concluait : La France, « vous l'avez vaincue, mais vous n'avez pas cessé de l'envier ! »

Dira-t-on que le portrait est chargé ? Sans doute le parallèle est-il simplifié et quelque peu conventionnel. Les hommes et les choses sont plus compliqués que cela. Mais René Bazin a stylisé en quelque sorte les deux peuples ; sa peinture des deux civilisations est d'une vérité moyenne, populaire, accessible aux simples et les événements d'hier confirment cette vérité.

Les Allemands ne s'y sont pas trompés. Le soir de la première représentation des *Oberlé* (1) à Paris, un Allemand vint voir René Bazin dans sa loge et lui dit : « Vous ne nous aimez pas, mais vous ne nous injuriez pas; vous avez dit de nous des choses qui sont rudes, mais non pas mensongères. Permettez-moi de vous serrer la main ».

Le principal grief que font les Allemands à la France, est sa faiblesse, sa décadence si on veut. La France n'a pas trop mal répondu pendant la guerre. René Bazin, dès 1909, s'insurge contre cette accusation: « Avant 1870, écrit-il, nous croyions la France invincible ; après, nous avions cette douceur au moins de la sentir très aimée... Vous entendrez parler de la décadence du pays, de sa mort prochaine. N'acceptez jamais ces mots-là ! » (2). Et cependant il sait les dangers que court la France; parlant de la guerre, il dira : « Chacun de nous souffre d'une souffrance très noble, à cause du péril où est la France » (3), et songeant au péril intérieur il fera dire à l'un de ses héros, avec quelle amertume ! « Il n'y a point de titres qui vaillent la maîtrise en démolition, chez nous » (4).

Toutes ses craintes, ses angoisses, se résolvent par l'amour. C'est ici que le beau visage apparaît, qui calme tous les soucis, endort toutes les tentations du désespoir. A Reginald Breynolds qui lui dit : « Vous êtes farouchement Française... », Marie Limerel répond : « Je le suis tendrement, ce n'est pas la même chose » (5). Et la servante

(1) En Collaboration avec Edmond Haraucourt. Paris, Calmann-Lévy, in-8°, 1905.
(2) René Bazin: *Paysages et Pays d'Anjou*, p. 95.
(3) René Bazin: *Questions littéraires et sociales*, p. 305.
(4) René Bazin: *La Barrière*. Paris, Calmann-Lévy, in-12, 1909, p. 174.
(5) *Ibidem*, p. 312.

Glossinde, faisant la leçon à son maître qui parlait mal de la France, disait déjà, ce qui est tout un programme : « N'est pas beau ce qui est beau, mais est beau ce qu'on aime » (1).

Toute l'œuvre française et nationale de René Bazin est la paraphrase de cette parole de servante. Mais Bazin ne se laisse pas aveugler par sa tendresse. Comme ses héroïnes restent presque toujours maîtresses de leur cœur, René Bazin a longuement « réfléchi » son amour et ce n'est pas en vain qu'il a écrit pour les enfants des écoles ce livre charmant, *La Douce France,* qui est comme le bréviaire des petits Français. Ce livre est le résultat d'une longue et minutieuse enquête sur ses raisons « d'aimer », pour parler comme Brunetière.

Son étude l'amène à cette conclusion, qui vaut pour tous les pays: « La patrie n'est point une division administrative, et il y a, dans ce qui la constitue, un élément divin, qui échappe à nos prises et déjoue nos calculs » (2). Mais quand il appliquera cette définition à la France, comme le ton deviendra plus tendre, plus enthousiaste, plus amoureux : « Il faut vraiment qu'il y ait, dans cette nation, quelque chose de puissant, de mystérieux, quelque chose de presque divin... » (3). Et comme si le langage religieux seul convenait pour exprimer un amour de cette qualité, il appellera ses louanges, les « litanies » de la France. Ainsi parlait Ernest Psichari dans *Les Voix qui crient dans le désert:* « Tous, à chacun de nos jours, nous remercions Dieu, qui nous a faits Français... » et encore : « Chère France, meilleure que moi... » (4). Il n'est que de feuilleter la table des matières de *La Douce France* pour retrouver ces litanies : « La France est toute belle, la France est un pays de résurrection, l'habitude de penser à la France, la France est variée... etc... ». Mais c'est tout un livre qu'il faudrait écrire sur la *France* vue par René Bazin et les autres écrivains. Pourtant il en est un que je ne puis résister au désir de citer, tant il se rapproche, par l'amour, de Bazin lui-même, avec plus de lyrisme si on veut, mais la même tendresse et le même respect. Edmond Rostand, dans *Le Vol de la Marseillaise*, fait dire à un faucheur basque qui revient de la guerre :

« Oh! je ne savais pas
« Que la France... c'était tant de choses! » (5).

Et dans le même volume il imagine un dialogue religieux, un

(1) René Bazin: *Ballus le Lorrain*, p. 240.

(2) René Bazin: *Questions littéraires et sociales*, p. 189.

(3) René Bazin : *Les Nouveaux Oberlé*, p. 505.

(4) Ernest Psichari: *Les Voix qui crient dans le Désert*. Paris, Conard, in-12, 1928.

(5) Edmond Rostand: *Le Vol de la Marseillaise*. Paris, Fasquelle, in-18, 1919. p. 270.

« catéchisme » entre un prêtre et un jeune élève, à propos de la France :

« — Qu'est-ce que la France ? — C'est la grâce.
— Comment faut-il servir la France ? — Il faut l'aimer... » (1).

Dans une page de *La Barrière,* René Bazin, nous confiera pourquoi il a une telle espérance dans son pays. Il a mené son héros, l'anglais Reginald Breynolds, dans les hôpitaux de Paris, dans tous les endroits où l'on se dévoue, où l'on prie, où l'on travaille. Et devant les femmes qui volontairement soignent les cancéreux, l'anglais déclare : « Voilà les véritables dessous de Paris, ceux qui soutiennent l'édifice. Pays incompréhensible, tant qu'on n'a pas découvert ses sauveurs permanents » (2).

C'est toujours par raison de foi que René Bazin a confiance dans les destinées de son pays. Nul ne le dira plus éloquemment que l'abbé Baltus à son frère aîné qui a douté de la France. N'est-ce point ici René Bazin qui parle ? « Nous ne pouvons énumérer tous les services qu'elle a rendus à la miséricorde quêteuse de mérites; sa vocation ne lui a pas été enlevée; elle demeure l'unique, la nécessaire, au fond la bien-aimée ingrate, destinée au pardon à cause des saints qu'elle a enfantés pour le monde entier... Je te dirai ma foi la plus profonde après celle de l'Evangile: Dieu s'est interdit de laisser périr la France, puisqu'il n'a préparé aucune nation qui puisse la remplacer... » (3). Et répondant aux félicitations qu'on lui adressait lors de son jubilé académique, lui-même semblait bien s'attribuer les paroles de l'abbé Baltus: « Nous avons une patrie que les hommes abîment, et que Dieu sauve tout le temps » (4).

Amour de choix, amour réfléchi, amour qui demande travaux et sacrifices, si la fille du *Roi des Archers* dit vrai quand elle proclame au cours d'une bien longue et bien inutile leçon d'histoire : « Ça se mérite, la France ! » (5).

Et cette France au visage si amoureusement caressé et décrit, il faut à René Bazin, pour lui donner plus de vie encore et de personnalité, pour l'animer davantage, la voir dans son symbole, le drapeau, et son soutien, l'armée. Une fois encore, il fera un parallèle entre la France et l'Allemagne, comme s'il voulait se donner raison ou s'excuser d'avoir un tel amour: « L'Allemagne, dit un douanier français, c'est un grand pays; mais l'officier et le soldat n'y sont pas parents comme en France (6).

(1) Edmond Rostand: *Le Vol de la Marseillaise,* p. 300-1.
(2) René Bazin: *La Barrière,* p. 186.
(3) René Bazin: *Baltus le Lorrain,* p. 236.
(4) *Discours prononcés pour le Jubilé Académique de M. René Bazin,* p. 42.
(5) René Bazin: *Le Roi des Archers.* Paris, Calmann-Lévy, in-8, 1928, p. 168.
(6) René Bazin: *Les Oberlé,* p. 152.

Cette familiarité respectueuse (en temps de guerre surtout) du soldat et de l'officier français, Maurice Barrès l'avait notée, quand il disait aux Anglais : « Ce qui est particulier et ce qui a frappé votre grand Rudyard Kipling comme une splendeur qu'on ne voit nulle part ailleurs à ce degré, c'est l'attachement des soldats français pour leurs chefs, et des chefs pour les soldats et de tous entre eux » (1).

Quand le lieutenant Von Farnow, qui a rencontré un soldat allemand ivre, le brutalise et que Jean Oberlé lui en fait amicalement le reproche, l'autre lui répond: « Nous sommes nés pour la conquête du monde et les conquérants ne sont pas des hommes doux, jamais, ni même des hommes parfaitement justes « (2). L'armée ? René Bazin en fera dire toute la gloire par le vieux Madiot :

« Ses quatorze années de caserne et de guerre se précipitaient en torrent d'images confuses : des figures de camarades, en rangs, l'arme à l'épaule; des officiers qu'il avait aimés; des musiques sonnant sous des voûtes de cathédrales; des drapeaux flottants; des charges à la baïonnette; des saouleries après la victoire; des villes de garnison; des coins de chambrées; l'heure de la soupe; toute la gloire et l'insouciance du métier » (3).

Le moraliste qu'est René Bazin s'inquiètera d'autres fois de l'influence pernicieuse de la caserne qui prend les enfants de la campagne et les dégoûte parfois de la terre de chez eux; il ne cachera, de la caserne, ni les petits côtés, ni les tares: « — Le Major ? Bah! répondit le soldat en branlant la tête, quand on se plaint, il vous met au clou » (4). Mais invinciblement il revient à son grand amour et il nous montrera avec complaisance la rentrée du régiment « musique en tête » et le drapeau « rayonnant sous le soleil du matin..., et qui remuait doucement, comme animé par le frisson d'orgueil qui traversait la foule » (5).

Cet amour de René Bazin pour la France ne s'est-il pas égaré et René Bazin n'a-t-il pas confondu la France et l'Anjou ? Si l'on essaie de distinguer en effet, pour parler comme Barrès, les traits de ce visage de la France suivant Bazin, on y trouve la facilité de vivre, la spontanéité, la douceur féminine, l'héroïsme simple, l'horreur de la violence, la patience et le calme, la joie de « charmer les âmes », « de les laisser libres dans leur amour », le respect des puissances morales et de ces mêmes âmes « immortelles », enfin le souvenir toujours vivant « de vieilles traditions et d'un vieux renom ». Toutes ces vertus ne sont-elles pas Angevines ? Et René Bazin, fils de l'Anjou,

(1) Maurice Barrès: *Les traits éternels de la France*, Imprimerie Müh, à Strasbourg, 1920, in-32, p. 19.

(2) René Bazin: *Les Oberlé*, p. 217.

(3) René Bazin: *De toute son âme*. Paris, Calmann-Lévy, in-8, 1897, p. 241.

(4) René Bazin: *Les Noëllet*, Paris, Calmann-Lévy, in-16, 1890, p. 122.

(5) *Ibidem*, p. 119.

ne s'est-il pas contenté de généraliser l'expérience qu'il avait de son pays et de donner au visage de la France les traits de sa petite patrie ? Je ne le crois pas. Certes, la France pour Bazin est d'abord provinciale et peut-être, nous le verrons, a-t-il eu de la peine à oublier les paysans angevins quand il a peint les bûcherons de la Nièvre ou les tisserands du Nord. Mais pour un observateur consciencieux, pour un étranger qui a vu longtemps notre pays, ou pour un Français qui la regarde de l'étranger, la France apparaît telle que Bazin l'a dépeinte, d'un pinceau si tendrement inspiré.

C'est en 1893 que Patinot, directeur des *Débats*, demande à René Bazin une « chronique provinciale ». Bazin n'a publié aucune de ses grandes œuvres, il en est encore à la période des tâtonnements, la première partie de *Donatienne* n'est que de l'année suivante. Patinot a peut-être rendu un grand service à Bazin et aux lettres françaises, sans s'en douter le moins du monde. Il a obligé Bazin à regarder de plus près encore son Anjou et les provinces qu'il visitait, et à enrichir son carnet de notes, de remarques qu'il utilisera plus tard. C'est La Bruyère qui écrivait :

« Celui qui se jette dans le peuple ou dans la province, y fait bientôt, s'il a des yeux, d'étranges découvertes, y voit des choses qui lui sont nouvelles, dont il ne se doutait pas, dont il ne pouvait avoir le moindre soupçon; il avance, par des expériences continuelles, dans la connaissance de l'humanité » (1).

René Bazin, se souvenant du vers de Gresset :

« Elle a d'assez beaux yeux pour des yeux de province »

et d'une remarque semblable de Molière: « Pour des vers faits dans la province, ces vers-là sont fort beaux », écrira, et il en est convaincu: « Ce n'est pas un malheur d'habiter en province, pas même une épreuve, pas même un ennui » (2).

D'autres avant lui l'ont dit, d'autres le rediront encore. Mais je crains bien qu'il n'y ait là que littérature. René Bazin s'est moqué gentiment des Parisiens qui admirent la province et ne peuvent quitter Paris :

« Les plus ingénieux envelopperont leur certificat d'origine civilisée (c'est-à-dire de Paris) dans un compliment pour la campagne ou la mer. On pourrait croire qu'ils rêvent de se fixer là où ils passent, et qu'ils le feraient s'ils le pouvaient.

— Etes-vous heureux, diront-ils ; vous avez la paix, une vue délicieuse, des excursions, une liberté, une vie à bon marché!..

Mais ne vous fiez pas à ces bucoliques parisiennes. Elles n'engagent pas leurs auteurs. Ils ont dit plus délicatement que les

(1) La Bruyère: *Les Caractères*. Tours, Mame, 1867, in-4°, p. 263.
(2) René Bazin: *Questions littéraires et sociales*, p. 267.

autres qu'ils étaient Parisiens, mais, comme les autres, ils n'ont voulu dire que cela. Tous ils ont proclamé qu'ils n'étaient pas de la province, ils ont pris leurs précautions contre une confusion qui veut paraître indifférente, mais qu'ils jugeraient fâcheuse » (1).

Parfois ce Parisien a le courage d'abandonner la grande ville dont René Bazin ne méconnaît pas l'attrait prodigieux, même sur les petites gens dont la vie est rude, fatigante, excédante...

« Elle possède, écrit-il, un charme spécial dont l'idée n'est pas nécessairement liée à celle de plaisir, mais qui consiste peut-être dans la perpétuelle activité où l'on se sent plongé, dans l'incessante distraction de l'esprit et des yeux qui n'aperçoivent plus aussi bien la fuite des jours, dans la facilité et l'urbanité des relations, dans leur fragilité même qui les renouvelle, en somme dans les moyens que l'homme y trouve d'échapper à lui-même. Tous les éléments de bien-être qu'on pourrait énumérer ne sont ici que secondaires, et la puissance dont je parle, pour être surtout faite d'illusion et d'oubli, n'en est pas moins profondément humaine... » (2).

Mais celui qui sera retourné à la source fraîche de la campagne en sera puissamment récompensé. Peut-être passera-t-il par des jours d'épreuve et d'ennui :

« Oh! la rude chose, une campagne verte, égale, boisée, coupée de routes où rien ne passe que des charrettes, des bœufs et des blouses ! » (3).

La nature aura pourtant le dernier mot. La femme qui croyait impossible d'habiter aux champs aura « moins de migraines », « rira moins », mais sera « beaucoup plus gaie que d'ordinaire ». C'est du moins Gontran qui le reconnaît loyalement dans *Retraite d'amour*. Et il ajoute en parlant de sa femme Gisèle : « Je crois qu'elle prend de l'intérêt même à me voir », d'où l'on peut conclure que la conversion a été complète. Gisèle, de son côté, songe, et l'on croirait qu'elle a gardé son cahier bleu comme en ont toutes les Parisiennes, on sait cela, pour y consigner leurs pensées et y développer leur philosophie :

« Je me sens capable d'être ridicule, et d'aimer mon mari, et d'être jolie à son intention. Mon Dieu oui, bergère : on a ses heures... » (4).

Mais que René Bazin cherche-t-il « en province » ? Des paysages? Sans doute, et il utilisera abondamment et intelligemment ses notes « d'amateur de couleurs ». Mais les choses, et même les paysages,

(1) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 116.
(2) *Ibidem*, p. 114.
(3) René Bazin : *Croquis de France et d'Orient*. Paris, Calmann-Lévy, in-8, 1899, page 56.
(4) *Ibidem*, p. 58-62.

l'intéresseront toujours moins que les âmes. Il étudie d'abord dans la province un climat :

Les nouvelles géographies, dit-il, ont bien raison de rattacher l'humeur des hommes et la couleur de leurs yeux, et celle surtout de leur esprit, non seulement aux races dont ils sortent, mais au sol qu'ils habitent et à l'air qu'ils respirent » (1).

Faut-il être aussi affirmatif ? Quoi qu'il en soit, René Bazin a raison pour lui-même, il a bien les yeux couleur de l'Anjou. C'est un climat où poussent, plus facilement qu'à Paris, toutes sortent de végétations inattendues et drôles. Evidemment, René Bazin écrit pour les Parisiens, et il faut les faire sourire de cette province qu'on vient de leur faire regretter.

Nous visiterons avec Bazin les sociétés savantes de province, « sociétés d'agriculture, d'archéologie et d'histoire naturelle, sociétés polymathiques, sociétés d'études diverses ». La page est amusante et assez vraie, si j'en juge par des souvenirs personnels, pour être citée:

« Les moindres candidats éventuels sont circonvenus, pressentis, pressés d'adhérer, surtout les nouveaux fonctionnaires. « Vous devriez faire partie de l'académie. Un homme comme vous ! Quinze francs seulement de cotisation ! Séances très intéressantes. Avez-vous du goût pour les lettres ? les sciences naturelles ? les arts ? l'agriculture ? l'arboriculture ? Peut-être aimez-vous la philologie ? Dites-le franchement, nous faisons de tout ». Mais on est devenu défiant. La recrue vient mal... Le phylloxéra, qui a rendu d'importants services aux sociétés savantes, est aujourd'hui sur ses fins. On a réellement abusé du puceron et de ses mœurs, des remèdes et des théories sur la reconstitution des vignobles. Les archéologues se sont plaints, les numismates se sont abstenus... Déjà les cotisations s'avilissent. L'associé correspondant est à cinq francs... » (2).

Ne voilà-t-il pas un charmant badinage, plein d'observations malicieuses et sans méchanceté ?

Après les sociétés savantes, les journaux de province : « L'un était radical et représentait, à supposer qu'elle en eût, les idées de la sous-préfecture » (3); le rédacteur en chef: « Même quand il parlait, il allait à la ligne »; l'abonné: « Il veut du papier large, qui puisse envelopper facilement des paquets; une belle impression, toutes les nouvelles, le détail des crimes, les heures des trains... » Et pour ne pas quitter la province intellectuelle, visitons avec Bazin l'exposition des arts, écoutons les discours du délégué du ministre et de M. le Préfet: « Vous n'avez jamais douté, Messieurs, de la sympathie du gouvernement de la République... » (4), et plaignons le professeur de dessin qui a « corrigé » les aquarelles pendues au mur, ajouté des pattes aux oiseaux qui en manquaient, retouché une corolle,

(1) René Bazin: *En Province*, p. 3.
(2) *Ibidem*, p. 156
(3) *Ibidem*, p. 178.
(4) *Ibidem*, p. 173.

et peint peut-être lui-même, (le malheureux!) « Christophe Colomb saluant la terre ».

Bazin hante les auberges où la chère est bonne, le prix modéré, l'hôtesse souriante; où les voyageurs parlent à voix haute et vous font tout de suite leurs confidences. Bonne aubaine pour un observateur et un romancier !

Tous les types de la province défilent dans ce livre charmant et qui est la mine où le romancier a puisé plus tard; voici le percepteur accusé de cléricalisme parce que ses petites filles ont chanté un cantique dans le pré, et qui déclare sans rire, à sa femme : « Valérie, le fonctionnaire de nos temps ne porte pas que son propre poids. Il répond encore de son père et de sa mère, de ses enfants, de sa femme, de ses frères et sœurs, des imprudences de ses domestiques et des maladresses de ses proches alliés » (1). Voici le pêcheur à la ligne, le paludier, le chaussonnier; voici surtout le paysan de la Loire et sa « politesse un peu placée », les femmes de la campagne dont l'idéal paraît être « de s'habiller en dames de la ville sans abandonner la coiffe de dentelles », et les hommes qui n'ont d'autre rêve que « de s'asseoir, le dimanche, au sortir de la grand'messe, sous une tonnelle, avec un groupe d'amis » pour goûter le vin blanc et regarder jouer aux boules (2).

Les choses l'émeuvent moins que les êtres :

« L'émotion archéologique, avoue-t-il, subit une décadence. Le pélerin romantique, devenu le visiteur, abonde autour des ruines et dedans; il entre, il sort, il photographie, il suit l'itinéraire du billet circulaire commenté par Joanne ou Baedeker; mais ne lui demandez pas le goût de l'ogive, il ne l'a pas » (3).

C'est dans ces dispositions d'esprit que Bazin visite Vitré, dont l'architecture l'attire peu, *les Rochers* qui l'ennuient: « Je pensais que nous étions trop infatués de notre temps et que le sens du passé devenait faible chez nous... » (4). Disons tout notre sentiment : l'art n'a jamais intéressé prodigieusement Bazin, c'est un amateur d'âmes et de paysages, plus que de monuments et de tableaux. C'est en lui-même surtout qu'on peut noter « le tort que fait la vie aux reliques d'autrefois ». Il regrette à Vitré que la ville n'ait pas su se rajeunir. Ici et là, il voit tomber de vieilles et vénérables maisons et ne s'attriste pas, parce que la vie sera plus confortable dans les nouvelles.

« Il ne faut pas regretter les choses, même les plus jolies, quand un peu de misère et de fatigue humaine disparaît avec elles... » (5).

Ah! certes, il faut vivre d'abord. Mais ce langage est d'un sociologue,

(1) René Bazin : *En Province*, p. 323.
(2) *Ibidem*, p. 5.
(3) *Ibidem*, p. 19.
(4) *Ibidem*, p. 22.
(5) *Ibidem*, p. 69.

si on veut, non d'un artiste. Comme il aime mieux voir Donatienne qui revient du marais en croupe derrière le fils d'Yvignel : « Il continua de lui parler, sans la voir, et sans qu'elle osât lui répondre, car ils s'apercevaient tous les deux que tout ce qu'ils disaient, cette nuit-là, ressemblait à des mots d'amour » (1). Les oiseaux, les moucherons, tout ce qui vit l'intéresse; il voit les « chevaliers » tourner au-dessus de Donatienne « comme une couronne blanche »; il écoute les oiseaux du marais chanter « un chant triste, deux ou trois notes, d'une infinie douceur, qu'on entend à de grandes distances », et les moucherons d'été qui ne vivent qu'un jour: « quand j'étais petit, je pensais qu'ils faisaient de la musique pour les nids » (2).

Ce que Bazin a peut-être le plus aimé dans la province, c'est ce qui fait le charme particulier de celle-ci et de celle-là, la langue, le costume, les traditions, parce que sous tout cela il découvre ou devine les âmes. « Quand l'unité n'en souffre pas, dit-il à un Basque, une langue de plus c'est une richesse » (3). Et ailleurs :

« Je regrette ces coiffures si bien appropriées aux visages différents des races différentes, d'un art si raffiné, d'une grâce si honnête, et qui avaient pour elles la beauté de l'étoffe, la ligne et la durée. Je regrette les ailes blanches que le vent soulevait, les châteaux ajourés des Normandes, casques de la douce guerre, les capuchons rouges des Béarnaises, les mouchoirs multicolores noués sur la nuque des Provençales, les coquilles enroulées, les bandeaux transparents qui laissaient deviner la blancheur de leur front, et les fleurs merveilleuses, marguerites, cyclamens, digitales, pensées, qu'avaient imitées nos grand'mères inconnues quand elles inventaient la coiffe de leur bourg natal, poème féminin, l'un des plus exquis et des plus profonds qui soient sortis du génie anonyme de la foule... » (4).

Nous avons dit que René Bazin n'était pas assez artiste pour regretter les ruines qu'accumule la vie moderne. Sans doute avons-nous été trop exclusif. Bazin est artiste, mais l'art ne l'intéresse qu'en tant qu'il embellit la vie, les visages, les âmes, et qu'il est, au sens le plus noble du mot, utile.

Cette diversité des provinces, René Bazin l'a célébrée avec une jolie variété dans toute son œuvre: La Vendée est décrite dans *Les Noëllet* et dans *La Terre qui meurt,* et l'entêtement vendéen signalé comme il convient; la Bretagne dans *Madame Corentine, De toute son âme, Donatienne, Magnificat.* C'était sans doute la foi traditionnelle de la Bretagne qui attirait Bazin, et aussi son ciel doux et ses landes tristes. Il a vu la correspondance étroite entre le paysage mélancolique et l'âme bretonne: « Il n'y a point de complète gaieté de Breton », dit-il (5). La dureté de la Bretagne, (ou de la province tout

(1) René Bazin: *En Province,* p. 41.
(2) *Ibidem,* p. 44.
(3) *Ibidem,* p. 89.
(4) René Bazin: *Questions littéraires et sociales,* p. 131.
(5) René Bazin: *De toute son âme,* p. 225.

court) il l'a notée dans *Madame Corentine*, quand Mme Jeanne refuse de recevoir la femme de son fils et lui crie: « Allez, allez! Il n'y a pas de pain pour vous! » (1). Bien plus, Bazin a décrit, avec finesse et avec force, la rivalité de deux villes, Tréguier et Lannion, dans le cœur de Mme L'Héréec obligée de quitter Tréguier pour Lannion « la ville folle ». « Entre elles deux, il y avait une de ces haines de canton que la Bretagne nourrit, sous des apparences rigides et froides » (2). Le réalisme de la Bretagne — ah! a-t-on assez chanté sa poésie ? — Bazin l'a vu au pardon de la Clarté :

« Aux abords de la place, sur le seuil des portes, aux angles des routes, des mendiants demandaient l'aumône, dans une langue rauque. Il y en avait des grappes autour des brèches ouvertes dans l'enceinte de la chapelle, des êtres affreux de misère, tendant aux pèlerins, dans une sorte de concurrence sauvage, leurs moignons, leur poitrine rongée de lèpre, des plaies mal bandées et saignantes. Des idiots, habillés de jupons, tournaient autour de leur bâton. Des joueurs de vielle râclaient des airs lugubres... (3).

L'Isolée, c'est Lyon et c'est la Provence ; *Davidée Birot*, l'Anjou des ardoisiers; *Gingolph l'abandonné*, la région de Boulogne; *Le Blé qui lève*, le Nivernais, « pays où les volontés sont fortes, violentes même, mais où le visage est froid et la langue souvent muette » (4) ; *Le Roi des Archers*, Roubaix et les tissages; *Baltus*, la Lorraine brumeuse et rude, qui se prêtait mal à des descriptions complaisantes, et que Bazin a peut-être hésité à décrire après Barrès dont le génie s'accordait si bien à son âpre pays. L'Alsace enfin a inspiré *Les Oberlé* et *Les Nouveaux Oberlé*, alors que dans les ouvrages précédents, la province souvent n'avait fourni que le décor. Mais ici c'est d'abord un problème alsacien qu'il faut résoudre ; le paysage ne servira que de témoin, et jouera son rôle dans le vaste drame familial, provincial, national. Bazin a aimé tout particulièrement l'Alsace, parce qu'elle nous avait été ravie. Il l'a étudiée avec soin; il a chanté sa bonne santé, physique et morale, dans la personne de l'oncle Ulrich et de M. Bastian; ses coutumes, son sens de l'honneur, son hospitalité: « Accepte de boire avec moi, Jean Oberlé, ou bien je te méconnaîtrai, à mon tour, et nous ne nous saluerons même plus! » (5) ; sa fidélité, sa foi religieuse: « Il faisait le signe de la croix, étant fils de la vieille Alsace qui priait » (6) ; sa douleur aussi et ses espoirs.

René Bazin a consciencieusement parcouru, interrogé et décrit

(1) René Bazin: *Madame Corentine*, in-12, Paris Calmann-Lévy ,1893, p. 180.

(2) *Ibidem*, p. 174.

(3) *Ibidem*, p. 161-2.

(4) René Bazin: *Le Blé qui lève*, in-8, Paris, Calmann-Lévy, 1907, p. 41.

(5) René Bazin: *Les Oberlé*, p. 115.

(6) *Ibidem*, p. 78.

les provinces qui servirent de cadre à ses romans. Lui ont-elles toutes livré leur secret ? Toutes n'ont pas eu pour lui la même complaisance. Certaines descriptions du *Blé qui lève*, *de Gingolph l'abandonné*, des *Nouveaux Oberlé*, sentent la difficulté et le travail. Albert Chérel dit excellemment :

« Les traits s'y enchaîneront avec moins d'aisance; il semblera que leur observation ait coûté quelque patience à l'auteur; et il leur manquera cette vie, cet entrain, cette vibration du carillon intérieur, qui ne s'émeut guère, chez Bazin, qu'au souffle du vent natal. Bazin n'est vraiment et délicieusement régionaliste dans ses descriptions, que lorsqu'il parle de son propre pays. Alors les souvenirs, les impressions, les sensations de tous les genres lui reviennent en foule, filtrés par le temps, et harmonisés. Alors, sans avoir besoin de redire, de spécifier qu'il parle de telle région, il nous donne le sentiment des aspects caractéristiques du Craonnais et de la Vendée Angevine » (1).

Ah! certes, Bazin ne fait pas sienne cette pensée de Lamartine :

« Un grand homme n'est pas seulement le fils de ses œuvres, un grand homme est avant tout fils de son siècle, ou plutôt son siècle se fait homme en lui: voilà la vérité » (2).

Elle était peut-être vraie pour Lamartine, pour Hugo, pour quelques grands conducteurs d'âmes... Et encore est-ce bien incertain. Bazin n'est fils que de l'Anjou. Nous verrons plus loin combien cet écrivain « provincial » a été sensible aux grands problèmes de son temps et combien toutes les grandes questions sociales, politiques et religieuses, l'avaient justement préoccupé. Mais de là à dire qu'il est le fils de son siècle !

D'excellents critiques notent, au début de ce siècle, l'entrée de la province dans la littérature. Elle y était déjà, si on veut, mais combien peu. Et en 1904 Ernest-Charles, qui doit rendre compte, à *La Revue Bleue*, de quinze volumes de littérature provinciale parus dans le semestre, s'écrie : « C'est une pullulation ! » Et Camille Mauclair : « Le nationalisme semble se consoler de ses déboires politiques en s'ingérant dans l'art ». Il y a, à cette époque, plus de vingt ans que Bazin écrit, et il est pour quelque chose dans ce « régionalisme » comme disent les uns, ou ce « nationalisme », comme écrit Mauclair.

Pourtant, si Bazin n'est pas le fils de son siècle, il est courageusement moderne. Il ne s'est pas complu à peindre la province, pour sa poésie un peu désuète, pour les regrets que pouvaient faire naître tant de belles choses disparues, pour sa vie ralentie et peut-être sa mort. René Bazin n'a pas cherché, comme Loti par exemple dans

(1) Albert Chérel: *En relisant après la guerre Bazin, Bourget, Barrès*, page 41.

(2) Lamartine: *Cours familier de littérature, 13e Entretien* (revue mensuelle, 1856, 28 vol. in-8°, 80 pages, chez l'auteur, rue de la Ville-Lévêque, 43, Paris).

Pêcheur d'Islande, (du moins en ce qui concerne la Bretagne de Ploubazlanec, de Pors-Even et de Paimpol) un horizon à quoi accrocher sa tristesse et enchanter sa mélancolie et la nôtre. Bazin en cela est homme d'action, si étonnant que cela paraisse. Il y a dans le moment qu'il vit, dans le pays où il respire et qu'il peint, une âme, faite de tradition et d'activité présente et c'est cela qu'il voit, cela qui l'intéresse. Il discerne en cela ce qui vaut la peine de durer et il l'exalte, ce qu'il croit indigne de vivre, et il le condamne. Il vit au XXe siècle et il s'en accommode, mais il veut mieux encore. Et ce n'est pas vers le passé qu'il regarde, mais vers l'avenir. C'est en quoi l'on a pu dire qu'il était optimiste.

Mme E. Sainte-Marie Perrin a noté cette apparente contradiction qu'explique son Anjou natal et qu'elle n'a peut-être pas assez signalée (1) : « René Bazin a regardé autour de lui les choses de la campagne, terre et ciel, gens et nuages; enfin, tous les ressorts visibles ou cachés de la vie humaine. Mais alors, comment peut-il être optimiste ? Un optimiste qui ouvre les yeux est perdu ». Pas en Anjou. Cette tendance à voir le bien de préférence au mal, et qui n'est que de la charité, cette croyance à une Providence qui veille sur l'homme, et qui n'est que de la foi, cette vitalité de l'âme qui la fait se redresser après la chute ou le désastre, et qui n'est que la vertu d'espérance, où Bazin les a-t-il puisées si ce n'est en Anjou où elles sont vivaces et florissantes encore ? Bourget le félicitera « ...de n'avoir subi aucune autre influence que celle du terroir natal... » (2). Et Georges Goyau soulignera lui aussi cette parenté, cette ressemblance très profonde des héros de René Bazin et des hommes de sa province :

« Tel qu'il était, supposez qu'il eût eu son point d'attache dans une région moins fidèle à la foi traditionnelle et aux mœurs issues de cette foi. Son besoin même de réagir contre les spectacles qu'il aurait eus sous les yeux, et sa répugnance à y conformer ses descriptions, auraient sans cesse mortifié son tempérament de romancier. Condescendre, par servilisme d'observateur, aux audaces du naturalisme, c'est à quoi il n'eût pu se résoudre : il en eût éprouvé comme une gêne littéraire — une gêne spirituelle aussi. Peut-être alors se fût-il de très bonne heure tourné vers l'hagiographie...

« Mais l'Anjou lui fournissait des héros sur lesquels son regard aimait à se reposer, chrétiens comme lui sur la même terre que lui. Arrière les paysans de Berquin et de Florian ! Ceux de René Bazin ne leur ressemblent pas plus qu'à ceux d'Emile Zola... René Bazin connaissait, lui, des familles paysannes où l'on avait le sentiment de la dignité de l'homme et de la dignité de la terre » (3).

Bazin, étudiant l'un de ses grands devanciers, a été amené à dire

(1) *Le Gaulois Littéraire,* 26 Mars 1910 (Anonyme).
(2) *Discours prononcés pour le Jubilé Académique de M. René Bazin,* p. 8.
(3) *Revue de France,* 15 Août 1932.

Les Rangeardières

(La première fenêtre, au premier étage à gauche, est la fenêtre du cabinet de travail de René Bazin)

pourquoi, à son avis, Chateaubriand n'avait pas réussi à peindre la province. Il ne dit pas : pourquoi il ne l'a pas comprise, mais c'est presque la même chose. Et ce disant, il note la haute portée universelle de Chateaubriand, incapable de s'arrêter au particulier, et par là même se juge avec modestie, lui dont toute l'œuvre part du pays natal et y revient sans cesse prendre forces, thèmes et couleurs.

« Le caractère de son observation et le ton même de son style convenaient mal pour comprendre et pour rendre la physionomie d'une province. Je ne le rabaisse pas en parlant de la sorte. Je constate plutôt qu'il était trop grand, incapable de se plier à ce genre de littérature où des esprits moins hauts ont excellé. Il lui fallait le monde à peindre...

« Le pays natal demandait une sorte de recueillement chez son poète, et une couleur de clair obscur dans le style, qui n'étaient ni dans le tempérament, ni dans l'admirable palette de Châteaubriand » (1).

Ce que les écrivains français ont le plus célébré dans l'Anjou, c'est sa douceur. Le premier responsable en est Du Bellay, qui écrivait, chantant « le sol natal » :

« Plus me plaist le séjour qu'ont basty mes ayeux,
Que des palais romains le front audacieux ;
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine;

« Plus mon Loyre gaulois que le Tybre latin,
Plus mon petit Lyré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine » (2).

Bazin a plusieurs fois protesté contre cette « douceur », sans doute parce qu'il comprenait qu'il en était un peu la victime. Quand on vante sa douceur de style, n'est-ce pas au détriment de sa force ? Aussi écrit-il :

« Peut-on parler de la « douceur angevine »? Oui, à condition de comprendre le mot et de l'appliquer aux choses plutôt qu'aux hommes... » (3).

J'avoue ne pas bien comprendre cette différence, elle est subtile. Qu'on dise que cette douceur est apparente, ou plutôt qu'elle n'est pas seule et qu'elle est étayée par la force, soit. Mais pour le paysage comme pour l'homme, Bazin a craint sans doute qu'on ne confondît la douceur et la mollesse, la douceur et la lenteur. Et il est bien vrai que l'Angevin est lent, dans ses paroles comme dans ses actes. Bazin n'en a-t-il pas donné lui-même des preuves dans ses livres ? Il y en a

(1) René Bazin : *Trois Juges de la Bretagne*, Angers, Imprimerie Lachèse, 1894, in-8°, p. 2.

(2) Du Bellay : *Les Regrets*, xxxii.

(3) René Bazin : *Paysages et pays d'Anjou*, p. 7.

qui « n'avancent pas », de beaux paysages s'y déroulent comme ces grèves de la Loire où il n'y a personne qui les anime, l'action en est presque complètement absente, pendant des pages et des pages (1).

Mais que la douceur ne soit pas la seule qualité (et même la principale qualité de l'Angevin) qui le nierait ?

« La douceur ne va pas sans la force ; elle en est la parure et la grâce... On ferait mieux, au lieu de célébrer la douceur de l'Anjou, de le louer de sa fidélité. La fidélité suppose la passion... L'Angevin est un passionné, qui ne parle pas toujours de son amour, mais qui sait le défendre » (2).

Et Bazin de célébrer, avec juste raison, chez l'Angevin, la fidélité religieuse, la politesse, le beau langage, le raffinement, l'esprit, le goût de l'idée. Toutes qualités que l'on retrouvera dans ses livres, qu'ils peignent telle ou telle province de France. Bazin a beaucoup étudié l'Anjou et l'a beaucoup aimé. C'était peut-être un défaut, pour qui voulait peindre d'autres pays que cet Anjou lui-même :

« Le chef-d'œuvre que dut être, en beaucoup de parties de l'Anjou, la famille ouvrière et paysanne, est encore reconnaissable » (3).

On s'étonnera moins, désormais, de voir ses paysans de France si souvent près de la perfection, d'une perfection que l'on ne connaît plus guère ailleurs qu'en Anjou.

Autant qu'aux âmes angevines, le fin paysagiste qu'était René Bazin devait être sensible aux jolis et clairs paysages, image délicate et fidèle de ces âmes. Il a proclamé lui-même « l'intime perfection des paysages clos », aussi difficile à saisir pour un voyageur pressé qu'une vertu cachée; avant lui René Boylesve l'avait déjà noté :

« C'est un visage qui ne frappe pas par des traits saillants; ...ce n'est pas le pays des opulentes couleurs, ni des ombres tragiques, ni non plus celui des grâces convenues; ...c'est le pays du dessin français... » (4).

et c'est peut-être à l'Anjou que pensait Henri de Régnier quand il écrivait :

« Cette colline est belle, inclinée et pensive,
Sa ligne sur le ciel est pure à l'horizon.
Elle est un de ces lieux où la vie indécise
Voudrait planter sa vigne et bâtir sa maison » (5).

---

(1) Consulter en particulier à ce propos *Gingolph l'abandonné*, dont l'action ne commence vraiment qu'à la 110e page.

(2) René Bazin : *Paysages et pays d'Anjou*, p. 7.

(3) *Ibidem*, p. 8.

(4) *Ibidem*, p. 21.

(5) H. de Regnier : *La Cité des Eaux*, Paris, Le Mercure de France, in-8, 1902, p. 98.

Quoi qu'il en soit, c'est ainsi qu'apparaît dans nos rêves cette terre d'apparence paisible, aux lignes nobles et harmonieuses. René Bazin a saisi, mieux qu'aucun autre, ce qu'elle avait de commun avec la terre de Virgile, « cette douceur italienne qui commence avec le printemps, ne cesse qu'à l'automne, et, pour n'être point oubliée et se faire espérer, réapparaît, prometteuse, entre deux giboulées d'hiver ».

Quoi d'étonnant que toute l'œuvre de Bazin soit éclairée et comme baignée de cette lumière sans brutal éclat, qui caresse les paysages et les âmes ? C'est de Bazin qu'il est possible de dire : « Le plaisir est grand de visiter la terre avec ceux qui l'aiment » (1), quand cette terre est l'Anjou.

Ne nous étonnons pas que le plus grand effort de Bazin moraliste ait été d'empêcher le paysan de quitter son pays. Il sent trop ce que l'homme peut y perdre :

« Naissance, éducation, souvenirs de jeunesse, habitude qu'a prise notre sang de respirer l'air d'un pays, habitude qu'ont prise nos yeux de le voir et pénétrer à toute heure, sans même y songer, en marchant ou rêvant, à la volée: ce sont là des convenances puissantes, entre nous et un peu de la France. Celui qui les rompt sans motif diminue son propre équilibre ». (2).

Et reconnaissant tout ce qu'il devait à l'Anjou, c'est son pays natal qu'il a peint avec le plus d'amour. Il l'a représenté ou il s'en est inspiré dans *La Terre qui meurt,* dans *Les Noëllet,* dans *Les Contes de bonne Perrette,* dans dix autres livres. comme un peintre refait cent fois, sans le savoir, le portrait de la femme — mère, épouse ou fiancée — qu'il aime. En peignant l'Anjou, René Bazin ne s'est-il pas peint lui-même ? Charles Baussan le pense, qui écrit :

« En racontant son Anjou, en gravant, ici et là, le visage de l'Angevin, c'est lui-même, sans le vouloir et sans y penser, c'est son visage d'écrivain, c'est le paysage de sa pensée que M. René Bazin nous fait apparaître, au milieu de ses vignerons et de ses forestiers, dans les clos ou sous les futaies. N'a-t-il point la belle fidélité angevine? Ses paysages n'ont-ils point, eux aussi, « l'air tendre »? Son œuvre n'est-elle pas toute rythmée, tout éclairée par la mesure et la lumière de notre Loire? Et ne peut-on pas dire de lui ce qu'il dit du vin d'Anjou? « Il est clair, et c'est la vertu de la race. Chez nous, chacun sait bien ce qu'il dit, chacun dit bien ce qu'il pense » (3).

---

(1) René Bazin: *Paysages et pays d'Anjou,* p. 62.
(2) *Ibidem,* p. 53.
(3) Charles Baussan : *La Croix,* 9 novembre 1930.

CHAPITRE III

Le premier personnage de René Bazin : La Terre

Mais l'Anjou, pour René Bazin, c'est d'abord la terre de l'Anjou ; et il rappellera avec complaisance cette remarque extraite du rapport des députés de l'Ouest à la Convention : « Le Vendéen tient plus fortement qu'un autre au sol qui l'a vu naître » (1).

Il était naturel que la terre tînt dans l'œuvre romanesque de René Bazin la première place. Tout le prédisposait à lui donner cette prééminence et d'abord son éducation et ses jeunes années passées dans ce Craonnais qu'il a souvent célébré. Beaucoup de critiques l'ont noté avec bonheur : « René Bazin, écrivait E. Langevin, n'aime rien tant qu'une jolie ferme de France, cultivée par une vaillante famille de la vieille sorte française... » (2) et Doumic : « Vous aimez la terre de France, qui ne doit pas mourir... Vous savez tout ce qui se dépense au jour le jour de labeur et de vertu sur le sol de chez nous... » (3).

z Mais est-ce bien la terre, dont parlent ces deux critiques ? N'est-ce pas seulement la terre de France ? Ces deux appréciations nous ramèneraient donc au chapitre où nous avons étudié *le visage de la France dans l'œuvre de René Bazin* ? Pas tout à fait. Dans ses nombreux voyages, Bazin garde, pour la terre rouge d'Espagne, pour les grandes étendues du Canada, pour les plaines d'alfa de Tunisie, l'amour que le terrien a de la terre, quelle qu'elle soit. Mais il est vrai que celle qu'il préfère, c'est la terre de chez lui, pour l'humanité qui s'y mêle, pour l'héroïsme quotidien dont elle est la cause et l'objet. Henry Bordeaux l'appelle « le poète des champs bien cultivés de

(1) *Rapport des députés de l'Ouest à la Convention* : 1er décembre 1794.
(2) E. Langevin : *La Revue Française*, 6 mai 1923.
(3) *Discours du Jubilé Académique de M. René Bazin*, p. 32.

France » (1), et plus loin il donne cette définition excellente de l'œuvre de Bazin, en fonction de la terre de France :

« Votre œuvre d'écrivain ne prend tout son sens que si l'on en sent la chaleur et si l'on en voit la lumière. La terre de France avec ses paysages familiers et les honnêtes gens qui la travaillent, le clocher en sentinelle pour la garder, la lampe du sanctuaire à l'intérieur, voilà bien, ce me semble, l'image de ce que vous aimez et l'amour que vous désirez de transmettre » (2).

L'amour de Bazin pour la terre n'est pas exempt de préoccupations morales ou sociales. Nul peut-être n'a su voir comme lui le charme émouvant des saisons, les jeux de lumière sur les labours, la grande poésie des crépuscules, tout ce qui fait du sol de chez nous un objet sans cesse différent et renouvelé d'émerveillement ou d'émotion. Mais Bazin s'est donné une mission et la terre, elle-même, ne lui paraît pas sans danger pour des âmes que n'éclaire plus la Foi. Il fait dire à l'abbé Roubiaux, qui pourtant est un terrien, lui aussi : « Ces gens de Fonteneilles... ne vivent que pour la terre » (3). L'abbé Roubiaux l'aime autant qu'on peut l'aimer, mais il voit plus loin, il cherche plus haut et la terre lui paraît accaparer des âmes, ce dont il souffre.

Il ne suffit point d'ailleurs d'aimer la terre pour en être un peintre fidèle et inspiré. Il faut en avoir reçu, dès ses jeunes années, le sens, ce qui fait que mieux qu'un autre on discerne le pittoresque d'un paysage, l'élégance d'une colline, qu'on sente un parfum subtil égaré sur les champs, qu'on devine à une feuille qui tremble l'approche de l'automne. S'il faut en croire Louis Bertrand, René Bazin avait ce sens-là, si rare malgré tant d'ouvrages consacrés aujourd'hui à la province et à la terre :

« Il n'avait pas seulement le sens de la couleur et des formes, il avait le sens de la terre, de sa terre natale surtout, de ce grand pays agricole et traditionnel de l'Ouest, — la terre tout entière, considérée à la fois comme un spectacle de beauté et comme une réalité sociale, nationale et religieuse » (4).

D'où lui venait ce sens de la terre « considérée comme un spectacle de beauté », sinon de son enfance paysanne ? Lui-même s'en est confessé dans une étude qu'il consacrait à Fromentin :

« Voir avec des yeux de huit, de dix, de douze ans, le soleil se lever sur le même paysage, aussi familier bientôt que l'âme maternelle; s'attrister ou se réjouir de la venue des saisons; sentir en soi grandir la joie ou la plainte dont elles sont faites, et avoir l'impression si ennoblissante et si vraie qu'on est tout petit dans un monde bien grand,

(1) *Discours pour le Jubilé Académique de M. René Bazin*, p. 35.
(2) *Ibidem*, p. 38.
(3) René Bazin : *Le Blé qui lève*, p. 165.
(4) Louis Bertrand: *Les Débats*, 31 juillet 1932.

mais que ce tout petit est l'écho intelligent de cette immensité, quelle bonne école primaire ! Et cela ne se remplace pas. L'amitié avec la nature peut vivre autant que nous, mais elle n'a qu'une saison, pour commencer : celle de la première jeunesse, l'heure matinale, où le cœur, doué d'une puissance de désir et d'émotion qui ne sera jamais plus grande, n'est encore pris à rien et peut se prendre à tout, parce que les tendresses qui l'occuperont ne sont pas encore nées. A ce moment, il est si plein du désir d'aimer qu'il aime les choses, et qu'elles s'animent pour lui, et l'entendent, et lui parlent... » (1).

Car la terre forme les êtres, leurs âmes et leurs corps. Les rives de la Loire ont fait rêveurs les yeux du grand Etienne, de *Toute son âme;* c'est la mer qui a façonné l'âme des Le Guen, de *Madame Corentine;* Jean Oberlé doit son clair courage à la terre d'Alsace. La Bretagne a durement sculpté les traits de Louarn, le mari de *Donatienne;* et Donatienne, elle-même, c'est à la Bretagne maritime qu'elle doit sa légèreté de fille romanesque et ses songes.

Cette beauté de la terre qu'il chantera avec une tendre ténacité, il remarque surtout qu'elle fait partie du patrimoine familial. La terre enveloppe l'homme et sa famille d'une beauté utile qui formera les âmes et les cœurs, et c'est pour cela surtout que René Bazin l'aime. C'est elle qui fait la richesse du pays, qui aide l'homme à vivre et à bien vivre; c'est elle la plus belle école de vertu, de courage et de sacrifice; c'est elle la bonne conseillère... « La vie aux champs, note Maurice Ligot (3), maintient dans la vérité et dans le respect de l'ordre voulu par le créateur ». Et René Bazin ne disait-il pas la même chose quand il écrivait : « Apprenez et retenez ces deux secrets de la repopulation : qu'on fasse des laboureurs et qu'on fasse des chrétiens ? » (3).

Peut-être aurons-nous l'occasion, en étudiant le réalisme de Bazin, d'insister sur cette grande conviction de toute sa vie. La première réalité, c'est la terre d'où nous sortons. Quoi d'étonnant qu'il y ait entre elle et nous de secrètes correspondances ?

Péguy chantait déjà :

« Seigneur, qui les avez pétris de cette terre,
Ne vous étonnez pas qu'ils soient trouvés terriens,
Vous les avez rivés sur la lourde galère,
Ne vous étonnez pas qu'ils soient galériens (4). »

Cette terre de France, qu'il aime d'un amour de préférence, est si ancienne, civilisée depuis si longtemps, si « douce » comme il le rappelait avec complaisance, que c'est un bonheur pour l'homme

(1) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 9.

(2) Maurice Ligot : *Chronique Sociale de France*, octobre 1928.

(3) *Lettre au concours des Grandes Familles de la Loire-Inférieure.*

(4) Charles Péguy : *Eve*, Cahiers de la Quinzaine, 4e cahier de la 15e série, in-18, 1913, p. 180.

d'avoir été formé par elle. Sa variété elle-même est un bonheur de plus. « Fromentin eut en soi, écrit Bazin, pénétrant son âme et s'éveillant avec elle, l'âme d'un coin de la France... » (1). C'est ceci qui est important pour Bazin, cette variété des climats et des âmes, en quoi il reconnaît la prodigieuse puissance du créateur. Cette terre n'est pas la terre des naturalistes qui la voient trop souvent à travers leur système, toujours pareille à elle-même, du Sud au Nord et du Levant au Couchant. Bazin le notait — à qui on pourrait sans doute reprocher la même chose et d'avoir trop vu les provinces de France à travers ses visions de l'Anjou natal :

« Je crois que ces écrivains ont négligé un élément premier de vérité et d'émotion.

« Le caractère des habitants d'une région, le physique et le moral ensemble, est en quelque manière formé et façonné par la nature du sol, les travaux habituels, le climat, la quasi-solitude, ou, au contraire, le tassement et le rassemblement des habitations » (2).

La théorie de la parenté de l'homme et de la terre ne date pas d'aujourd'hui. Mais Bazin lui a redonné une sorte de jeunesse, tout en se défendant d'un romantisme usé. La terre est toujours belle, et nos malheurs n'ont pas de prise sur sa beauté. N'attendons point d'elle de pitié pour nos douleurs, ou de complaisance pour nos joies.

« Mais elle est intimement associée à nos actes. Elle agit presque constamment sur nous, et quelquefois, pour en témoigner, nous lui prêtons une âme. Ce n'est là qu'une figure. Il n'y a d'âme que la nôtre, mais impressionnée par le monde extérieur et modifiée par lui. Nul ne saura jamais les lois de cette influence des choses, le secret de la dépression morale, de la tristesse ou de la joie, de l'énergie, de la grandeur et de la plénitude d'amour que nous recevons d'elle. Nous subissons même la puissante maîtrise de l'heure et de la lumière. Nous avons une parenté avec la terre qui nous porte » (3).

Robert Garric note de son côté que, dans l'œuvre de Bazin, comme dans la vie,

« le pays porte l'homme, le façonne dans ses gestes et dans son âme, comme l'homme à son tour modèle le pays et l'achève. Le point de rencontre est invisible. Toute cette nature cultivée est pleine de l'homme, jamais isolée dans une romantique solitude, et de même l'homme des champs est mêlé à ces champs, jamais isolé dans une méditation tragique. Nous vivons dans l'amitié de ce pays et de ces paysans. Ils ne sont pas arbitrairement racinés dans un décor provincial, mais inséparables de leur sol » (4).

---

(1) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 10.

(2) René Bazin : *Le Correspondant*, 10 juin 1923.

(3) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 156.

(4) Robert Garric : *Nouvelle Revue des Jeunes*, 15 novembre 1932.

Comment cette terre, « dont nous subissons la puissante maîtrise », ne serait-elle pas imprégnée de nous-mêmes ? « Pendant dix heures, douze heures, quatorze heures même, la terre buvait la vie du corps et la pensée des hommes. Comment n'aurait-elle pas donné de moisson ? » (1). Est-ce d'une moisson terrestre que parle l'auteur du *Blé qui lève?* ou plutôt ne veut-il pas dire par là que la terre est comme modelée par les pensées des hommes, humanisée et civilisée par eux, protégée par leurs travaux contre la vieille nature sauvage et déréglée? Une sorte de *dialogue de la chapelle et de la prairie,* comme dans *La Colline inspirée,* s'établirait donc ici entre la terre et les hommes.

La terre est le premier personnage des ouvrages de René Bazin. Il ne s'est pas contenté en effet de situer dans un paysage choisi — en concordance, si on veut, avec les âmes de ses héros — le développement des drames qu'il nous raconte. La terre est pour lui autre chose qu'un décor; c'est une réalité substantielle; les personnages qu'elle nourrit, c'est elle qui leur donne la vie qui les anime, et on le voit bien dans *La Terre qui meurt, Le Blé qui lève, Les Oberlé* même, où le drame qui secoue les âmes est le drame même de la terre.

C'est dans *Donatienne* que le procédé — car c'en est un, — est le plus sensible. La terre est le principal personnage de cette triste histoire. Quand Donatienne, dans son petit café de Neuilly, songe au passé, c'est à la terre qu'elle songe ; quand Louarn quitte la Bretagne, « il a toute l'âme dans les campagnes où il a souffert ». M. André Chaumeix l'a finement noté :

« Si la terre n'est pas à elle seule tout le roman, lequel est dans l'âme affligée de Jean Louarn, elle en est l'accompagnement émouvant et plein de sens. Elle habite le cœur de celui qui vit sur elle et par elle; elle suit les pas vagabonds du Breton; elle environne son chagrin; elle le fait comprendre; et tandis que dans la course sans fin qu'il a entreprise, le temps n'existe plus, tandis que les jours et les semaines passent indifférents sans qu'il les compte, c'est l'espace parcouru qui distingue sa vie, ce sont les bois, les prairies, les bandes de blé noir, l'ombre des pommiers, ou les genêts d'or qui bordent les chemins. La terre, à chaque instant, explique son âme. » (2).

« La terre explique son âme ». Voilà, en un mot heureux, résumée l'action de la terre dans l'œuvre du romancier. Mais il y a pour Bazin un terrible danger à trop user de cet auxiliaire. Ne s'apercevra-t-on pas de son indigence lorsque la terre lui manquera ? D'excellents esprits l'ont remarqué :

« On dirait que la vie, si elle afflue dans ses œuvres au contact du sol et de la vie primitive, s'en retire à mesure qu'elles se détachent elles-mêmes du sillon et du bois. Un ouvrage fait tout entier de person-

(1) René Bazin: *Le Blé qui lève,* p. 43.

(2) André Chaumeix: *Les Débats,* 26 octobre 1932.

nages rustiques, de sentiments simples et de drames de la terre, comme *La Terre qui meurt*, n'a pour ainsi dire pas vieilli » (1).

Cela est particulièrement sensible dans *Donatienne*. Si les tableaux de Bretagne sont des chefs-d'œuvre, comme cet admirable chapitre de *La Lande défrichée* en particulier, resté aussi frais et aussi émouvant qu'il y a quarante ans, la deuxième partie, écrite beaucoup plus tard, est moins bien venue. La vie de Donatienne dans son petit café de Neuilly ne supporte pas la comparaison avec les premiers chapitres. René Bazin n'était pas fait pour peindre ces vies médiocres, sans idéal et sans souffrance noble. C'est lui qui a dit: « Il y a des professions qui poussent au mépris de l'homme ; celle de cabaretier en est une... » On comprend que le café de Donatienne — comme plus tard la déchéance de sœur Pascale, dans *L'Isolée*, — ne l'ait pas inspiré.

La terre que Bazin célèbre, mérite notre amour. C'est le « sol sacré de la patrie », c'est « la mère » qui a droit à notre respect. Ecoutez le vieux Noëllet; quand son fils Pierre lui dit : « La terre tient dur ceux qu'elle tient », il lui répond : « Tu te défends en insultant la terre ! Misérable enfant, sais-tu qui tu méprises ? C'est moi, c'est ta mère, c'est tous ceux dont tu viens, et qui ont cultivé la terre avant moi ! » (2).

Et dans *La Terre qui meurt*, le vieux Lumineau répond à son fils qui vante les terres étrangères : « Ça me chagrine d'entendre mal parler de la terre de chez nous... Driot, n'en dis pas de mal... Elle nous a toujours nourris » (3).

Aussi est-ce à elle que le paysan pense d'abord. La première pensée de Baltus, venu en pèlerinage à Verdun où il recherche le corps de son fils, est pour la terre : « Vois ce qu'ils ont fait de la terre ! » dit-il (4). C'est elle qu'il faut sauver si le malheur menace. Quand Rousille, de *La Terre qui meurt*, va demander aux Michelonne d'aller chercher son fiancé, le vieux Lumineau lui donne le mot d'ordre qui lèvera toutes les hésitations : « Dis-leur que c'est pour sauver la Fromentière » (5). La Fromentière, c'est la terre qui ne doit pas mourir. Par amour pour elle, le père acceptera un successeur qui ne porte pas son nom : « Il me faut un fils », dit-il simplement. Et dans *Les Noëllet*, maître Noëllet oublie toute sa peine d'avoir perdu ses deux fils quand Louis Fauvêpre, qui lui a demandé sa fille, ajoute : « La terre, ça ne me fait pas peur, allez ! Donnez-moi Marie ? J'habiterai la Genivière avec vous. Et j'y resterai à votre place, quand vous ne serez plus du monde. Maître Noëllet, si vous

(1) Henri Bidou: *Les Débats*, 22 juillet 1932.
(2) René Bazin: *Les Noëllet*, p. 91.
(3) René Bazin: *La Terre qui meurt*, Paris, Calmann-Lévy, 1899, in-8, p. 200
(4) René Bazin: *Baltus le Lorrain*, p. 103.
(5) René Bazin: *La Terre qui meurt*, p. 309.

voulez un fils pour conduire vos charrues, me voilà ». René Bazin a traduit cette joie en quelques lignes qu'il faut citer, tant l'amour de la terre y éclate, vainqueur de la souffrance et de la mort : « Il oublia pour un instant sa peine, en voyant qu'un fils lui était venu ; que devant lui se tenait un vrai paysan, un Vendéen amoureux de la terre noire, de la même race que les vieux... » (1).

Enfin, dans *Le Blé qui lève,* quand M. Fortier revoit Gilbert Cloquet qui demande, après vingt-trois ans, à rentrer à La Vigie, quel est le mot qui le fait pardonner, sinon un mot d'amour pour la terre ? « Je vous en prie, M. Fortier, je l'aime La Vigie ! » (2).

Tout ce qui touche à la terre, tout ce qui vient d'elle ou y retourne, homme, bêtes et choses, mérite le respect. La terre est noble et les hommes qu'elle porte, au même titre que les plus grands seigneurs : « N'étaient-ils pas tous deux de noblesse ? », demande Bazin en parlant du marquis de la Fromentière et de son fermier Lumineau. « On était là sur parole, depuis des siècles, marquis d'un côté, Lumineau de l'autre, liés par l'habitude, comprenant la campagne et l'aimant de la même façon, buvant ensemble le vin du terroir quand on se rencontrait, n'ayant, ni les uns, ni les autres, la pensée qu'on pût quitter les deux maisons voisines, le château et la ferme, qui portaient le même nom » (3). Ces traditions, ce sont elles qui font la grandeur de la terre : « Une longue tradition prenait fin », constate avec tristesse René Bazin et c'est, à ses yeux, un affaiblissement. Et ailleurs: « Toute une forêt aurait été remise sur pied, si le bois brûlé dans cette cheminée, par des gens du même nom, avait pu reprendre racine » (4). L'orgueil du nom, il est inséparable de l'honneur tout court qui tient lieu de noblesse. Le paysan de France, dit Bazin, « n'était point servile, parce qu'il avait une conscience, mais il avait le respect de la hiérarchie, étant prince lui-même dans sa famille et dans sa ferme » (5). L'honneur et l'honnêteté, c'est tout un: « Je tiens à payer ce que je dois », proclame avec force le vieux Lumineau. Et la fidélité fait partie de cet honneur-là : « Il demeurait sur le même sol, entre les mêmes haies, devant le même horizon » (6).

Bazin aurait pu faire sienne cette opinion de Charles de Pomairols: « C'est un très grand honneur de posséder un champ ». Mais aussi quelle honte et quelle douleur de se sentir déchoir, de voir la terre s'appauvrir et vous manquer tout à coup : « Quelque chose de familial, une richesse héréditaire et sacrée périssait avec la vigne... » (7). Quand maître Noëllet a vendu ses deux bœufs les

(1) René Bazin: *Les Noëllet,* p. 223.
(2) René Bazin : *Le Blé qui lève,* p. 346.
(3) René Bazin : *La Terre qui meurt,* p. 7-8.
(4) *Ibidem,* p. 29.
(5) René Bazin: *La Douce France,* p. 97.
(6) *Ibidem,* p. 97.
(7) René Bazin: *La Terre qui meurt,* p. 193.

meilleurs pour payer les dettes de son fils, qu'est-ce que lui demande l'aïeul ? « Tu as vendu tes bœufs, Julien, et tu n'en as pas racheté d'autres. Ils étaient donc trop chers ?... (1).

Sans doute l'homme de la terre n'a-t-il pas toujours toutes ces vertus. Ses défauts mêmes viennent d'elle encore. Son âpreté au gain, c'est la terre qui la lui a léguée, elle qui s'enrichit si lentement et qui s'appauvrit si vite. Mais les leçons qu'elle donne, qui pourrait les remplacer ? Qui donc fera renaître l'espérance sur le point de mourir, si la terre manque à cette dernière mission? Mathurin Lumineau « possédait cet amour fort et éprouvé, qui renaît en espoirs à chaque coup du malheur ». Après avoir perdu tous ses fils, il se défend du désespoir: « Une fois encore il sentit renaître en lui le courage de vivre ». Pourquoi cela ? Ah! c'est que le printemps a jeté son premier cri sur la terre: « Toute la mousse, dans les prés bas d'où l'eau s'était retirée, levait ses pyramides à ailettes entre les brins nouveaux de l'herbe. Le vanneau faisait son nid. Les chevaux, qu'on remettait dans les pâturages, galopaient au soleil sur les berges raffermies. Les mares étaient bleues, comme les nuages étaient blancs, parce que l'heure joyeuse avait sonné » (2).

La Terre ! René Bazin l'aura aimée jusqu'à la fin. Son dernier roman, *Magnificat*, met encore en scène des paysans et le drame éclate en partie à cause de la terre qui sera délaissée... Mais peut-elle cette fois être victorieuse ? Il s'agit d'un plus beau destin dans l'ordre spirituel et du salut des âmes. Bazin n'hésite pas, comme d'ailleurs les Maguern, le père excepté qui luttera un moment contre Dieu. Une fois encore, Bazin exalte les vertus paysannes. Mais dans l'homme de labour, dans l'homme de peine, dans l'homme de rêve aussi, il voit s'ébaucher le prêtre qui sera la plus haute fleur sortie de l'antique souche paysanne, « un être d'élection, dit Louis Bertrand, qui consomme en sa pauvre humanité l'union de la terre et du ciel ! » (3).

La terre cette fois a conquis une plus difficile noblesse et mérite un plus haut respect, puisque étant déjà la mère des corps et des esprits. elle deviendra, par celui qui est sorti d'elle, la gardienne vigilante des âmes.

---

(1) René Bazin: *Les Noëllet*, p. 177.
(2) René Bazin: *La Terre qui meurt*, p. 334.
(3) Louis Bertrand: *Les Débats*, 31 juillet 1932.

CHAPITRE IV

René Bazin et les Humbles

Nous croyons être certains aujourd'hui que François Coppée ne fut pas un grand poète. Mais je voudrais signaler qu'il eut, sinon le premier, l'un des premiers et systématiquement, le courageux mérite de peindre et de célébrer *les Humbles*. Donner ce titre à un recueil de poèmes n'est pas une garantie de succès. A cette époque, le populisme n'était pas inventé, et l'eût-il été, l'audace encore eût été grande.

Pierre Hamp, dans *La Peine des Hommes*, regrette que les écrivains laissent trop de côté les ouvriers et ne les prennent que rarement comme sujet de roman. « On sait, dit-il, à la figure des donateurs agenouillés, ce que fut la Foi. Quelle image nous reste pour nous montrer l'homme qui aimait son métier, transfiguré, ravi dans son beau travail ? » (1) Coppée n'avait pas attendu Pierre Hamp pour faire cette remarque et avait écrit *La Grève des Forgerons*, dessiné minutieusement *Le Petit Epicier de Montrouge*, *La Nourrice*, *Le Menuisier*, d'autres encore. Que ce ne soit pas de la grande poésie, nous en tombons d'accord, mais l'intention était bonne.

Y aurait-il donc impossibilité à écrire, à propos de ces humbles, de beaux ouvrages ? Lamartine ne le pensait pas :

« J'ai beaucoup vécu avec les paysans, écrit-il, avec les ouvriers, avec les bons et fidèles serviteurs qui font partie de nos familles ; j'ai été témoin ou confident de sept ou huit vies obscures, mais pleines d'intérêt, de douleurs et de bonheurs cachés, qui seraient autant de poèmes on ne peut plus vrais du cœur humain... Je vais tenter de les écrire aussi simplement qu'ils m'ont été racontés... La nature, la nature, encore la nature, voilà tout le génie de ces sortes de productions » (2).

Lamartine a-t-il réussi à faire de ces récits des chefs-d'œuvre

(1) Cité par Maurice Ligot, *Chronique Sociale de France*, octobre 1928.
(2) Lamartine : *Correspondance*, Paris, Hachette, 1875, t. VI, p. 68.

littéraires ? On en peut douter. L'entreprise serait-elle donc si difficile? George Sand l'avait tentée, à qui les humbles apportèrent quelques-unes de ses plus fraîches inspirations. Et voici qu'après Lamartine et George Sand, René Bazin proclame l'intérêt de ces vies obscures, non seulement pour le moraliste ou le religieux, mais aussi pour l'écrivain. Doumic le félicite, au nom de la *Revue des Deux Mondes*, de savoir « tout ce qui peut tenir de délicatesse et de grandeur dans l'âme des simples » (1).

Brunetière, le recevant sous la Coupole, ne craint pas de proclamer sa réussite :

« Le langage que vous leur prêtez est le leur, simple et court, parfois rude, mais toujours sans affectation de grossièreté. En vérité, si l'on ne regarde qu'à la qualité des personnages, à leur condition, à leurs mœurs, je ne sache guère dans la littérature contemporaine, d'œuvre moins aristocratique et moins bourgeoise, plus populaire que la vôtre » (2).

D'où est venue cette sympathie de Bazin pour les humbles ? De leur parenté avec la terre, probablement. Ils en sont plus près que les autres, et donc, suivant Bazin, mieux accordés que nous à leur destinée immortelle. Car voici ce qui est nouveau. Bazin voit la grandeur des humbles, et l'intérêt puissant qu'ils peuvent avoir pour un psychologue.

« C'est une audace, note M. Dominique Netterlé, à un moment où, malgré tant de prétentions démocratiques, l'élément populaire tient dans le roman une place si restreinte, où les personnages chargés de nous renseigner sur le présent sont presque toujours riches, désœuvrés, de mœurs fâcheuses ou faciles, bref exceptionnels » (3).

C'est un fait qu'il aime les humbles, qu'il parle d'eux avec plus d'amour, avec plus de naturel aussi, qu'il possède pour en parler une sorte de « grâce » spéciale. Il a pris des héros dans d'autres milieux: professeurs ou artistes d'*Une tache d'encre*, industriels des *Oberlé*, grande et petite bourgeoisie de *La Barrière*, etc... Peut-être est-il moins à son aise avec eux, et les fait-il vivre moins intensément et surtout moins naturellement.

Bazin croit que les âmes primitives peuvent être intéressantes, même lorsqu'elles sont honnêtes; intéressantes n'est pas assez dire, émouvantes. Flaubert avait tranché très vite la question, quand il disait : « Les uns voient bleu, les autres voient noir, la multitude voit bête ». De là la conception des naturalistes à qui les âmes des

(1) *Discours pour le Jubilé Académique de M. René Bazin*, p. 32.

(2) F. Brunetière: *Réponse au discours de réception de René Bazin*. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-8°, p. 91.

(3) *Pages choisies de René Bazin*. Paris, Calmann-Lévy et Colin, 1903, in-16, Préface, p. II.

paysans et des ouvriers paraissent grossières, bêtes et brutales, parce qu'elles sont primitives.

Quand M. Lanson écrit de Pierre Loti : « Nulle psychologie dans les bonshommes qui peuplent ses tableaux » (1), il n'est pas sûr que Loti n'aît pas eu raison contre M. Lanson.

« Il y a grand mérite, écrit fort justement M. Dominique Netterlé, à créer des romans d'une psychologie aussi élémentaire et qui pourtant soient susceptibles de nous émouvoir profondément. Millet, Puvis de Chavannes, Lhermitte, Geoffroy, ont un autre mérite que les portraitistes mondains, mais non pas moindre. Il faut un don, et la longue étude du milieu, pour faire penser avec vérité ces êtres que l'émotion traverse souvent dans le silence, ou qui l'expriment imparfaitement » (2).

M. Lanson dira-t-il que Puvis de Chavannes n'est pas un peintre ? Pierre Loti et René Bazin n'ont que faire de cette psychologie dont on nous rebat les oreilles. Il s'agit de savoir si les humbles peints par ces écrivains sont vrais; si oui, leurs auteurs ont fait de bonne psychologie; seulement, les critiques ne s'en aperçoivent pas toujours.

D'ailleurs ce reproche n'est fait qu'aux écrivains qui voient dans les humbles d'abord ce que leur âme a gardé de noble et de beau. La psychologie ne serait donc finalement, à leur compte, que la « vue en noir » dont parlait Flaubert. Cette conception est un peu sommaire.

D'autres critiques avanceront, et c'est un postulat, que « la littérature et l'art ne sont populaires qu'à la condition d'être médiocres » (3). Est-il donc défendu, quand on s'adresse au peuple, de ne plus faire ni vraie littérature, ni grand art ? Le succès récent de quelques livres — sans parler de celui qui accueillit les livres de René Bazin — suffirait à démontrer le contraire. Je ne citerai qu'un exemple : le beau roman de Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, a trouvé d'innombrables lecteurs. Dira-t-on qu'à cause de cela même c'est un livre mal écrit ?

A une certaine époque on n'a pas écrit pour le peuple. Lamartine en gémissait, quand il faisait dire à Renée Garde, couturière à Aix :

« Qui donc écrit des livres ou des poésies pour nous ? Personne, excepté ceux qui font des almanachs, mais qui les remplissent de niaiseries et de bons mots, balayés de l'année dernière dans la nouvelle année ; ceux qui écrivent des romans que les filles sont obligées de cacher aux mères de famille honnêtes et ceux qui composent des chansons que les lèvres chastes se refusent à chanter... Ah! quand viendra donc une bibliothèque de pauvres gens ! Qui est-ce qui nous fera la charité d'un livre ? » (4).

(1) G. Lanson : *Histoire de la Littérature française*, Paris, Hachette, 11e édition, in-16, 1909, p. 1089.

(2) *Pages choisies de René Bazin*, Préface, p. V.

(3) Emile Faguet, Cité par René Bazin, *Questions littéraires et sociales*, p. 99.

(4) Lamartine : Préface de *Geneviève, Histoire d'une servante*, Paris, Nelson, in-16, sans date, p. 35.

René Bazin a donc cru qu'il avait le droit — et, étant chrétien, le devoir — d'écrire sur le peuple et pour le peuple. Car on s'intéresse d'abord à sa propre histoire. J'ai connu une femme du peuple qui pleurait en lisant *La Terre qui meurt* et qui disait : « C'est tout à fait l'histoire de la... » (ici le nom d'une ferme qui était en train de mourir, elle aussi).

Ayant décidé d'écrire pour le peuple, René Bazin a cherché les moyens d'être compris par lui. Cela ne lui était pas difficile. Il avait connu dès son enfance les paysans de l'Anjou et les artisans; il avait, avec les petites gens, une politesse exquise qui les touchait parce qu'ils s'en trouvaient grandis. C'est Victor Hugo qui a remarqué, en célébrant la politesse de l'évêque Myriel :

« Chaque fois qu'il disait ce mot *monsieur*, avec sa voix doucement grave et de si bonne compagnie, le visage de l'homme s'illuminait. *Monsieur* à un forçat, c'est un verre d'eau à un naufragé de la *Méduse*. L'ignominie a soif de considération » (1).

Voici donc le programme de René Bazin, écrivain des humbles :

« Soyez simples, afin d'être compris. Prenez la vie comme elle est, de préférence la vie si peu connue des travailleurs, de ceux qui sont presque toute la France, et dites-la. Aimez ceux dont vous aurez à parler... Faites le tour de France avec les apprentis des métiers. Faites le tour du monde avec les soldats et les marins. Ne rabaissez jamais les plus humbles au rôle outrageant de machines et d'outils... Ne craignez pas d'être tendres, d'être naïfs, de redire de l'éternel... Tout cela est de l'art, tout cela est l'art même, dans ce qu'il a de plus noble et dans sa mission essentielle » (2).

« Aimez ceux dont vous aurez à parler »; c'est le grand conseil et c'est la grande loi. Croit-on que le lecteur ne sente pas le mépris ou le dédain qu'ont certains auteurs pour leurs pauvres héros ? La première condition pour forcer l'émotion, c'est d'être ému soi-même. Vous voulez que le public aime vos créations ? Aimez-les donc d'abord vous-même. C'est Horace qui a dit: « *Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi.* — Si tu veux que je pleure, il faut que d'abord tu aies toi-même de la douleur ».

Comment il aima les humbles héros de ses livres, les critiques l'ont dit et redit à l'envi. M. André Bellessort a écrit, à propos du *Roi des Archers* :

« Malgré l'ancienne foi dont les rayons la réchauffent encore, cette vie (des tisserands de Roubaix) est médiocre et triste, et il a fallu toute la sympathie du romancier pour en sauver les pauvres joies et toute sa tendre connaissance des âmes pour faire de la noblesse avec tant de médiocrité » (3).

Ces humbles, que Bazin aima et fit aimer, méritaient-ils, méritent-

(1) Victor Hugo: *Les Misérables*, Paris, Lemerre, 1899, in-12, t. I, p. 110.
(2) René Bazin: *Questions littéraires et sociales*, p. 109.
(3) André Bellessort : *Les Débats*, 3 Avril 1929.

ils un tel amour ? Bazin, parlant des nouveaux grands propriétaires terriens dont il salue la venue, écrit : « Ils parlaient du paysan comme il faut en parler, ni comme d'une brute qu'il n'est presque jamais, ni comme d'un berger d'idylle. A plusieurs traits, je compris qu'ils l'aimaient » (1). Il faut remarquer, et ce n'est pas un paradoxe, que les vertus populaires célébrées par Bazin sont d'abord celles qui paraissaient jusqu'ici réservées aux classes privilégiées. Quand Gilbert Cloquet et sa femme sortent de l'église où leur fille vient de faire sa première communion, leur premier soin est d'aller « offrir leurs hommages » au curé de la paroisse. « C'est une habitude, dit Gilbert, de ne point être en retard avec ceux qui sont de nos amis » (2)). A la ferme du Pain-Fendu, où il a amené les bœufs de M. de Meximieu, il demande à la patronne la permission de fumer devant elle : « L'acte de ce Picard, allumant sa pipe devant la patronne et tout près d'elle, lui avait paru contraire à la politesse » (3).

Cette politesse, qui est comme la fleur de la distinction, invente des mots délicats, des formules jolies : « Dis-moi comme à ta mère, fait la Michelonne, *j'ai de son cœur pour toi* » (4). Elle a des trouvailles pour faire plaisir, pour ne pas faire de peine surtout; et ce sont les petites modistes de *Toute son âme* qui composent un chapeau pour Marie agonisante: « Elle se dira : je guérirai donc ? Ça lui fera un moment de plaisir... » (5). Politesse où il entre tant de respect, et qui fait que les femmes, avec un peu de réserve, appellent leur mari par leur nom, plutôt que par leur prénom trop familier : « Noëllet, ne me trompe pas. Tu iras le chercher ? » (6).

Bazin célèbre l'économie des humbles, vertu familiale et sociale; mais aussi la joie qu'ils prennent à dépenser quand ils ont un grand motif de se réjouir : « Il dépensait avec une sorte de rage joyeuse, riant de jeter son argent sur le comptoir et de l'écouter sonner. Car c'était de la vie encore, et la vie l'enivrait... lui qui venait de voir la mort » (7). Cette économie ne compte plus d'ailleurs, quand le devoir est d'être généreux, et charitable. C'est l'histoire des *Pauvres gens*, reprise sans lyrisme dans chacun des livres de Bazin.

Mais c'est peut-être le sentiment de l'honneur que Bazin a le plus étudié et aimé chez ses humbles héros. Maître Noëllet, quittant son fils qu'il laisse au collège, lui dit seulement en guise d'adieu : « Va, mon gars, et fais-nous honneur » (8). Et quatre ans plus tard, lorsque Pierre Noëllet dit à son père qu'il ne sera pas prêtre, la réaction du

(1) René Bazin : *Croquis de France et d'Orient*, p. 273.
(2) René Bazin : *Le Blé qui lève*, p. 65.
(3) *Ibidem*, p. 254.
(4) René Bazin : *La Terre qui meurt*, p. 76.
(5) René Bazin : *De toute son âme*, p. 355.
(6) René Bazin : *Les Noëllet*, p. 241.
(7) René Bazin : *Madame Corentine*, p. 268.
(8) René Bazin : *Les Noëllet*, p. 39.

vieillard serait moins vive s'il ne sentait que son fils a manqué gravement à l'honneur en trompant sa famille sur ses véritables intentions et en usurpant une place à laquelle il n'avait pas droit.

Eloi Madiot, qui sait qu'Henriette n'est pas la fille de son frère, a failli, dans un moment de colère, révéler le douloureux secret. Il en a honte : « J'ai été sur le point de tout dire, moi, un homme, un vieux soldat ! Un peu plus, j'allais me faire payer avec son déshonneur à elle... Je suis donc un lâche ? » (1). Ce secret, Henriette l'apprendra un jour, quand son frère se sera laissé condamner pour la sauver. Et le vieux Madiot pense à présent : « Il a été brave à sa façon. Il s'est tu pour elle, il s'est laissé condamner pour elle. Il faut que je parle... » (2).

Cet honneur des humbles, certains le prennent pour de l'orgueil quelquefois, quand il « met en garde contre la pitié et contre les questions d'une autre classe ». A Mme Lemarié qui voudrait lui venir en aide, Henriette répond froidement : « — Non, madame, pas moi, je ne manque de rien » (3). Rien ne vaut, pour les héros de Bazin, auprès de l'honneur; ni la fortune, ni l'intelligence : « Qui donc pouvait accuser la famille d'avoir manqué d'honneur ou de probité, et qui donc (par conséquent) pouvait se vanter d'être de meilleur sang, plus honnête, et peut-être, après tout, plus illustre ? » (4). N'est-ce pas là de la littérature populaire, démocratique même, par la fierté de ceux à qui l'honneur a donné une noblesse qui vaut toutes les autres ?

Dans tous ses livres, Bazin place un personnage qui a « l'honneur » du beau travail, de la tâche bien faite. Rien ne lui plaît autant. Il y voit la marque d'une âme noble et l'une des grandes traditions françaises. Les bœufs de Gilbert, dans *Le Blé qui lève*, sont plus forts que ceux de ses voisins, son labour est mieux fait et le patron est obligé de dire en passant : « Beau travail ! »

C'est que le métier est la grande affaire pour ces humbles. L'une des erreurs du roman contemporain (ou du roman tout court) est d'avoir systématiquement réduit son horizon à quelques cas et à quelques problèmes, et le problème du cœur y tient une place prépondérante, presque exclusive. A lire certaines œuvres, on croirait que l'amour et l'adultère soient le tout de la vie. Tout le reste, métier, misère, argent, maladie, est à peine évoqué. Les hommes vivent pour prendre la femme du voisin, et les difficultés de la vie n'existent pas pour eux. Enfantillages et littérature de désœuvrés !

Pour les simples de Bazin, le métier n'est pas seulement le moyen de gagner sa vie. On verra, dans *Le Roi des Archers*, la petite Claire

(1) René Bazin : *De toute son âme*, p. 126.
(2) *Ibidem*, p. 332.
(3) *Ibidem*, p. 159.
(4) René Bazin : *Madame Corentine*, p. 75.

conquérir le cœur de son grand-père en s'asseyant devant le métier à tisser. Et quand sa fille Adeline reviendra, c'est au travail qu'elle demandera le pardon et le rachat de ses fautes. Car le métier rend meilleur: « Est-ce une vertu cachée de ces instruments de labeur quotidien, quelque chose de nos heures calmes, qui les pénètre et qu'ils nous rendent un jour ? — elle s'aperçut qu'à la longue, elle redevenait meilleure » (1).

C'est un trait caractéristique de cette œuvre, il faut y insister. Les héros de Bazin travaillent, tous, et, la plupart, de leurs mains. Ils n'ont que peu de temps et de goût pour parler et expliquer leurs sentiments; il faut vivre, et ils savent que le travail est la grande loi du monde. Que Bazin ait montré ici et là sa prédilection pour le métier des champs, nul ne s'en étonnera : « Je cultivais la terre, dit Gildas Maguern. — C'est un grand métier », répond son interlocuteur (2). Et Bazin de dire aux petits enfants pour qui il a écrit *La Douce France* : « Le laboureur a pour mission de mêler un peu de ciel à la terre » (3). A-t-il jamais rêvé autre chose lui-même et lui reprochera-t-on, par amour du réalisme, d'avoir mis un peu de bleu dans les âmes de ses simples ?

Il s'attarde à peindre le meunier, sur la colline ou au bord de la rivière, « associé » de l'eau ou du vent ; le berger, « le grand silencieux »; le boucher qui deviendra un rentier et achètera une maison rustique; le tisserand qui travaille chez lui, et meurt sur son métier; le forgeron « heureux de vivre »; le marin « pêcheur de harengs », et le pêcheur de Loire; le rempailleur de chaises: « j'ai vu des familles de rempailleurs qui étaient gaies »; le jardinier qui a « un joli métier »; le ramoneur; le facteur; la dentellière; le fendeur d'ardoises; combien d'autres encore ! Ce sont tous là de petits métiers et — celui du boucher excepté — qui n'enrichissent par leur homme. Mais ils le nourrissent, et c'est suffisant.

Ces humbles sont-ils heureux ? Bazin le croit et s'en réjouit. Heureux d'une somme de petits bonheurs rapides, qu'il faut savourer hâtivement, « pauvres fleurs de dimanche trop tôt fanées ».

« Et dans ces peintures-là Bazin apporte un peu de cette tendresse mélancolique et de cette poésie discrète qu'Alphonse Daudet trouvait pour ses employés de banlieues et de faubourgs. Deux travailleurs, un rôdeur de grèves, une modiste, reviennent au soir tombant de la campagne nantaise, et le bonheur rayonne si fort en eux que des inconnus leur sourient et leur font fête. « Leurs verres levés, ou leurs cris, ou leur envie muette célébraient la campagne d'où vous reveniez, la gloire du fleuve où vous couriez, la beauté du soir, le rêve qu'ils devinaient entre vous, étant comme vous des êtres de fatigue, qui n'ont qu'un jour de bon, et qui savent combien c'est doux, de rentrer du

(1) René Bazin : *Les Noëllet*, p. 149.
(2) René Bazin: *Magnificat*, Paris, Calmann-Lévy, in-8, 1931, p. 111.
(3) René Bazin : *La Douce France*, p. 319.

large, entre jeunesses toutes tristes d'avoir ri et de voir mourir le jour ». (1).

Ceux qui ont reproché à Bazin son optimisme, l'ont peut-être mal lu. Certes il est optimiste comme le sont ceux que la Foi fait vivre, c'est-à-dire qu'il est convaincu que le bien l'emportera finalement sur le mal. Mais il ne ferme pas les yeux sur les tristesses, sur les souffrances, sur les laideurs mêmes qu'il faut voir pour les combattre ou les soulager. Voici la sortie des usines, à Nantes :

« Heure saisissante où le travail lâche son armée par la ville ! Recrues, vétérans, filles, femmes, petits auxquels on aurait donné dix ans si le timbre de leur voix et la perversité précoce des mots n'avaient révélé en eux de jeunes hommes, ils se divisaient au-delà des portes des usines, montaient, descendaient, coupaient par les ruelles, vers le gîte où la soupe les attendait. Les groupes se formaient en route. Les femmes retrouvaient leur mari; les frères, les amants, les camarades logés dans le même garni se rejoignaient, sans hâte, sans plaisir apparent. Quelque chose de morne et d'usé, même chez les jeunes, ternissait l'éclat des regards; le poids de la journée pesait sur tout ce monde, et la faim commandait en eux » (2).

« Et la faim commandait en eux ! » Est-ce encore de l'idylle ? Le réalisme avec lequel il les a souvent peints, sans cesser, certes, de les aimer, est terrible et — il faut bien le dire, si fréquent est ce reproche de mièvrerie fait à Bazin ! — insoupçonné. Je n'en veux qu'un exemple: Marie Schwarz, dans *De toute son âme,* raconte son enfance à son amie Henriette. Et elle lui dit en parlant de sa mère : « Elle me laissait presque tout l'argent que je gagnais. C'est gentil, n'est-ce pas, pour une mère ? » (3). Je connais beaucoup de romanciers qui cherchent le mot à effet, et n'en ont pas trouvé qui vaille celui-là. Marie Schwarz dira un peu plus tard : « Les filles comme moi, ça épouse le malheur, et c'est des noces qui tiennent dur ». Sans doute y a-t-il déjà ici quelque rhétorique, et c'est peut-être un souvenir de *Pêcheur d'Islande:* « Moi, c'est avec la mer que je me marierai, etc... »

Bazin ne s'attarde pas complaisamment à peindre les tares de ses héros. On croirait que plus ils sont humbles, plus il a peur de les calomnier. Il célèbre leur résignation, leur courage, leur silence même. Il les montre heureux du bonheur des jeunes — les vieilles femmes surtout et les vieilles filles dont il a fait plusieurs portraits saisissants de beauté; il suit leurs « lentes rêveries »; remarque le don qu'ils ont de l'observation : « Elle n'a pas de pain, c'est sûr, puisqu'elle n'est pas chaussée » (4); sourit sans méchanceté de leur gaucherie devant les

(1) Robert Garric: *Nouvelle Revue des Jeunes,* 15 Novembre 1932.
(2) René Bazin: *De toute son âme,* p. 2.
(3) *Ibidem,* p. 68.
(4) *Ibidem,* p. 40.

riches, mais ne tait pas la bêtise de certains de ces riches. Quand il en a l'occasion enfin, il dit sans ambages ce qu'il pense des simples et c'est à Paris devant un auditoire mondain :

« Il y a une franchise délectable chez les ouvriers, une spontanéité de sentiments, un raisonnement sur les choses du métier qui sont de vraies richesses pour un écrivain... Ils aiment et ils détestent fortement. Ils ont leur honneur qui ressemble beaucoup à l'honneur tout court. Ils éprouvent en mainte occasion, un sentiment de solidarité qui va jusqu'à l'héroïsme... L'intérêt est autre quand il s'agit du paysan. La campagne est presque toujours muette... Il faut un siège en règle pour conquérir ce héros défiant, et c'est la cordialité seule qui fait parler ce silencieux, l'habitude de faire partie du même horizon restreint, d'être rencontré par lui au détour des routes, et surtout la lente persuasion qu'on aime la terre comme lui » (1).

Ainsi les humbles constituent dans son œuvre une troupe nombreuse et variée. Ils y revivent — ouvriers, paysans, artisans, marins — avec leurs défauts et leurs qualités, mais dans une chaleur de sympathie et de compréhension qu'il est bien rare de trouver à un tel degré ailleurs. Les humbles ont gardé chez Bazin, soulignées amicalement, leur vérité et leur grandeur. Ils ne sont indignes ni de la vie, ni de l'œuvre d'art pour laquelle ils ont été appelés, ni du lecteur qui les aimera à son tour.

« Jamais, dit Robert Garric, l'ouvrier qui lira Bazin, ne se sentira blessé par un seul mot, une seule touche, jamais surtout il ne ressentira cette blessure plus profonde : être incompris. Car les mots révèlent la longue connaissance du cœur ».

Quel plus bel éloge peut-on faire de l'écrivain au terme de ce chapitre consacré aux Humbles ? Il les a aimés et a su les peindre fidèlement. La littérature populaire que souhaitait Lamartine, Bazin l'a écrite et le peuple l'a reconnue.

---

(1) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 49-50.

CHAPITRE V

Le Peintre des Ames

Ce que René Bazin a tant aimé dans les humbles, c'est leur âme. Bazin découvre dans ces humbles héros de ses livres une noblesse, une grandeur, un courage, une beauté que les romanciers naturalistes ne nous avaient pas accoutumés à y voir. C'est qu'il ne s'arrête pas au bord du domaine mystérieux que si peu ont exploré, il pénètre dans l'essentiel et étudie les âmes.

Il croit à leur existence, au sens religieux et catholique de ce mot; les âmes habitent notre corps pour un temps, elles ont une vie, souffrent, péchent, expient, sont pardonnées, méritent pour elles et pour les autres, se sacrifient, ont avec les âmes des morts des correspondances secrètes, sont enfin récompensées ou punies.

Cette étude de René Bazin, peintre des âmes, est capitale pour qui veut connaître cet écrivain. Son œuvre est d'abord catholique, et le surnaturel y éclôt à chaque page. Bazin est un homme pour qui le monde surnaturel existe, pourrait-on dire en modifiant la déclaration de Théophile Gautier, un poète délicat et attentif de la vie intérieure; car, si amoureux qu'il soit de la nature et des choses et des êtres, la seule réalité vivante de ce monde, pour lui, ce sont les âmes. Et c'est à René Bazin « romancier chrétien des âmes », que Paul Bourget dédiera *Le Démon de Midi.*

On a dit combien il avait été frappé de la rencontre qu'il fit un jour d'un prêtre qui l'interpella gravement sur ses ouvrages et s'éloigna sur ce mot : « Ah ! les âmes, mon bon ami, les âmes ! » (1). Ce qui à certains eût pu paraître drôlerie de vieux maniaque, fut pour Bazin un conseil qu'il n'oublia jamais. Ce prêtre passionné des âmes avait fait passer sa flamme dans le cœur de l'écrivain.

---

(1) Cité par le R. P. Janvier, *Bulletin des publicistes chrétiens*, Décembre 1932, p. 699.

« Nous sommes, écrit Bazin, supérieurs à tout ce qu'on veut faire de nous, dans toutes les écoles, sauf dans l'Eglise catholique, où nous sommes enfants de Dieu, nés pour Lui ». Cela étant admis, quelle valeur n'ont pas ces âmes pour lesquelles le Christ est mort et qui doivent retourner à Lui ! Le lecteur qui n'a pas cette clef, ne comprendra rien à l'œuvre de Bazin et sourira quand le vieux Lumineau menace des foudres de Dieu l'huissier de Challans : « Là où mes enfanst vont, ils se perdront tous les deux, monsieur Meffray. Vous répondrez de leur salut éternel ! » (1). M. Meffray n'a pas compris, il ne pouvait pas comprendre... Qu'était-ce que l'âme pour l'huissier de Challans ?

De cette prééminence des âmes, découlent de nombreuses conséquences. (Peu d'écrivains ont été plus rigoureusement logiques avec eux-mêmes et avec les autres). La première est qu'elles méritent le respect de l'écrivain et que, sous prétexte de vérité, il n'a pas le droit de les salir. Nous n'y insisterons pas; René Bazin est peut-être le seul écrivain de langue française qui aît pu, au soir de sa vie, recevoir le témoignage que lui rendait François Mauriac : « Sa récompense, aujourd'hui, réside dans la certitude qui est sienne de n'avoir troublé aucun de ces petits qui croient au Christ, de n'avoir à rendre compte d'aucun scandale, mais au contraire d'avoir aidé au salut d'un grand nombre. Quelle joie, quelle paix doit goûter un artiste, lorsqu'il possède l'assurance qu'aucune âme n'a été blessée par lui ! » (2). Et sa fille Elisabeth (Mme Sainte Marie Perrin, l'auteur de *Pèlerins d'Emmaüs* et d'*Images*) composait pendant une absence de son père une comédie où tous les personnages étaient des héroïnes de René Bazin, « *Les autres filles de papa* », et la jouait avec ses sœurs, pour accueillir son père. Heureux l'écrivain dont l'œuvre tout entière peut être lue en famille sans qu'une âme de jeune fille en soit troublée !

Ces âmes, dont Bazin proclame la prééminence, sont aujourd'hui comme hier l'enjeu des plus hautes batailles : « La plus grande guerre du monde, dit-il aux élèves du collège Mongazon, est pour ou contre les âmes... Vous lutterez pour que les âmes françaises ne soient pas diminuées. Il n'existe point de charité plus haute que celle-là... » (3). Une âme diminuée, pour René Bazin, est une âme que la lumière de la foi n'éclaire plus. Quand le tisserand Demeester veut faire des reproches à sa fille Adeline qui vit mal, que pourrait-il lui dire ? « Un autre aurait pu répondre : « Tu es mariée, tu n'as pas le droit, tu fais mal... » Mais l'âme de l'ancien était diminuée... » (4).

---

(1) René Bazin : *La Terre qui meurt*, p. 109.

(2) François Mauriac : *René Bazin*. Collection « Les Quarante ». Paris, Alcan, in-8, 1931.

(3) *Distribution des prix au Collège Mongazon*, 17 juillet 1924.

(4) René Bazin : *Le Roi des Archers*, p. 70.

Dans *Baltus le Lorrain*, une humble ménagère dit à son mari : « Je donnerais mon dernier sou pour que les petites aient toute leur âme » (1). Car c'est amputer une âme de sa partie la plus haute et la plus noble, que d'en retrancher le sentiment et la vie religieuse.

Bazin est revenu souvent, dans ses livres, sur ce sujet. Dans *La Barrière*, qui est presque uniquement le récit de la lutte entre deux conceptions religieuses, Mme Limerel dit à sa fille Marie :

« Le plus intéressant, partout, ce sont les âmes... Plus tu vivras, plus tu reconnaîtras que la lutte la plus âpre, dans le monde, n'est pas pour l'argent, mais pour ou contre les âmes. Je me dis souvent qu'il n'y a pas eu d'époque plus théologique que celle-ci, plus travaillée, dans les profondeurs, par les courants qui se contrarient ou se côtoient. Où est la famille qui a la paix complète, religieuse ou irréligieuse ? » (2).

C'est cette lutte qui dresse, en Alsace-Lorraine, la population et ses représentants contre les tentatives de laïcisation. Au vieil instituteur une pauvre femme vient dire : « Monsieur Baltus, faut nous aider ! Ne faut pas livrer les âmes ! » (3).

Ce qu'il aime d'abord dans les âmes, âmes d'enfants ou de jeunes filles en particulier, ce qui donne à ses portraits une noblesse et une beauté extraordinaires sans qu'ils cessent un seul moment de paraître « vrais », c'est la pureté. Doumic a dit de lui : « Celui-là était éminemment de la race des purs: tout ce qu'il avait touché de sa plume, il le spiritualisait » (4). Et François Mauriac insiste avec raison, car la vie de René Bazin explique toute son œuvre :

« Un romancier chrétien dont la vie n'est que noblesse, sagesse et pureté — comme apparaît à tous les yeux celle de M. René Bazin — transpose aisément au dehors de lui cette victoire que la grâce ne cesse de remporter en lui » (5).

Nous y reviendrons quand nous étudierons en Bazin l'art et la vérité du romancier; car Bazin a peut-être trop décrit le monde suivant son expérience personnelle et le portrait qu'il en a fait est-il quelquefois un peu flatté. Mais constatons pour le moment le goût qu'il a pour les âmes pures. Louis Bertrand raconte, dans le discours qu'il fit lors du service funèbre, une anecdote bien révélatrice :

« La qualité de cette âme était d'une espèce infiniment rare. Elle communiquait à tout ce qu'il écrivait comme une saveur sacramentelle. On sent que celui qui a écrit ces pages avait encore l'hostie sur les lèvres. Sa foi l'élevait en quelque sorte au-dessus de lui-même. L'ascèse religieuse le grandissait et le transfigurait. Je me souviens que, lors de notre première rencontre, comme nous descendions

(1) René Bazin : *Baltus le Lorrain*, p. 267.
(2) René Bazin : *La Barrière*, p. 39-40-41.
(3) René Bazin : *Baltus le Lorrain*, p. 248.
(4) René Doumic : *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1932.
(5) François Mauriac : *René Bazin*, p. 15.

ensemble l'avenue des Champs-Elysées, je ne pus m'empêcher de remarquer la bassesse, la brutalité et même la férocité inconsciente de la plupart des visages humains qui défilaient sous nos yeux. Il me répondit bénignement : « Ne voyons que ceux qui sont en état de grâce ! »

« Ceux-là, en effet, il les voyait venir de très loin. Sa candeur spirituelle le rapprochait de toutes les autres âmes blanches et même, tout simplement, de toutes les pensées honnêtes, de toutes les volontés droites, sans acception de classe ou de conditions de fortune » (1).

Bazin lui-même, lorsqu'il fut chargé de célébrer les actes de vertu à l'Académie Française, montra quelle richesse c'est pour l'écrivain ou l'observateur — et quel exemple — que les âmes méritantes :

« Le monde des âmes ne sera jamais épuisé. Il se renouvelle. Il voisine avec l'infini.

« Ces âmes d'élite sont l'affirmation la plus extraordinaire de la force de la volonté, et de la noblesse ouverte à laquelle chacun est appelé...

« Cette dépense quotidienne, sou par sou, de l'énergie humaine, sans applaudissements, ni clairons, ni croix d'honneur, ni compagnons qui peinent de même: voilà, je crois, le plus sublime... » (2).

et il disait toute sa crainte d'être inférieur à la tâche qu'il avait choisie de célébrer les âmes pures quand il écrivait : « Il faudrait une plume si fine et si chaste, la faculté de comprendre et d'exprimer entièrement le sens de ces mots qui nous sont mal connus: le silence, le recueillement, le voile, l'oraison... » (3). Livrant toute sa pensée, il écrivait à propos de Renan :

« Pour comprendre l'âme d'un homme ou d'un peuple croyant, il faut avoir cru soi-même, il faut avoir eu ce que j'appellerai l'intelligence de la foi. Aucun talent, aucune puissance d'esprit ne permettra à un homme totalement étranger aux croyances religieuses de pénétrer l'âme d'une race croyante, avec ses délicatesses de conscience, ses mobiles d'action, sa joie soumise à des règles, son pouvoir et souvent son besoin de sacrifice, ou seulement de rapporter, en la comprenant dans toutes ses nuances, une légende chrétienne. Si vous voulez une preuve, ouvrez ce volume du *Rêve*, où M. E. Zola résume, avec une lourdeur consommée, *La Légende dorée* » (4).

De ce qu'il se soit consacré presque exclusivement à peindre des âmes pures, certains n'ont pas compris le sens de son effort : « Parce que son œuvre demeurait pure, écrit Mauriac, beaucoup en ont conclu qu'elle était anodine, et restent insensibles à cette rencontre, peut-être unique dans le roman français, de la chasteté et de l'audace » (5). Que

(1) Louis Bertrand : *Les Débats*, 31 juillet 1932.

(2) René Bazin : *Rapport sur les prix de vertu*, Paris, Calmann-Lévy, 1913, in-12, p. 61.

(3) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 55.

(4) René Bazin : *Trois juges de la Bretagne*, p. 14.

(5) François Mauriac : *René Bazin*, p. 12.

ceux qui en douteraient relisent *Donatienne* ou *L'Isolée*. Il est difficile de toucher avec plus de respect à des plaies aussi vives et de dire, dans une langue plus chaste, tout ce que le lecteur doit savoir d'un drame pitoyable.

Car le drame existe dans les âmes, Bazin ne le nie pas. Mais il pense à tous les devoirs de l'homme et il connaît les mauvais penchants qui l'inciteront à ne pas accomplir ces devoirs. Il a entendu les confidences de telle âme qui aspirait à Dieu et que ses seules forces ne suffisaient pas à faire monter jusque-là. Mais que cette âme aît la bonne volonté, voilà qui ravit Bazin. La grâce de Dieu fera le reste. Que peut, pour une telle ascension, tel ou tel système philosophique ? Que pèsent, lorsqu'il faut prendre parti pour le bien ou pour le mal, les doctrines matérialistes qu'il abomine ? Non seulement elles ont affaibli l'homme, elles l'ont — ce qui, pour Bazin, est peut-être plus grave encore — enlaidi : « C'est le grand crime d'avoir diminué et enlaidi l'enfant, le mariage, l'avenir, le travail, toute la vie, en niant l'âme... » (1). On verra l'opposition des deux systèmes dans *Davidée Birot*. Quand la petite Anna Le Floch se trouve mal à l'école, Mlle Renée, la directrice, se contente de dire : « Tuberculeuse, rachitique, ou pire encore... » Davidée répond: « Moi, je pense qu'elle a plus de chagrin qu'elle n'en peut porter... » (2). Les deux institutrices ne parlent pas la même langue.

Ces âmes matérialisées, Bazin les montre en proie au doute lorsqu'elles n'ont pas encore retrouvé la foi. C'est Gilbert, le militant des premiers syndicats de la Nièvre, qui s'aperçoit dans son honnêteté que tout s'écroule en lui et autour de lui et qu'il ne reste rien dans ses mains tendues. Il dit sa peine et son désespoir à Ravoux qui lui a succédé à la tête du syndicat :

« — Tu parles toujours d'avenir, quand tu es embarrassé. Moi, je te dis qu'ils (les camarades) n'apprendront pas grand'chose, s'ils n'ont encore rien appris. Est-ce que ça sera l'instituteur qui leur enseignera la justice ? Ils ont tous passé par ses mains. Est-ce que ça sera le curé ? On sait que le temps des curés est passé. Est-ce que ça sera le journal ? Ils le lisent tous les jours. Est-ce que ça sera toi ? Allons donc !... Je te dis mon chagrin, Ravoux, ma pensée sur les camarades... Eh bien ! ils n'ont pas de quoi vivre...

« — C'est vrai !

« — Et toi non plus ! Pas de quoi vivre !

« Ravoux crut que Gilbert délirait, et qu'il parlait du pain quotidien. Mais Gilbert voulait parler des cœurs et des esprits, qui n'avaient point leur subsistance, et point de provisions pour la vie. Ils ne se comprenaient pas... » (3).

---

(1) René Bazin: *Questions littéraires et sociales*, p. 334.

(2) René Bazin : *Davidée Birot*, Paris, Calmann-Lévy, in-16, 1912, p. 75.

(3) René Bazin : *Le Blé qui lève*, p. 110-111.

Cette pauvreté des âmes sans but, sans foi, sans Dieu, un prêtre la révélera à Gilbert à la fin du volume :

« Vous n'êtes que des moitiés d'hommes, parce qu'on vous a renfermés dans la vie présente, avec défense d'en sortir par la pensée. Et vous l'avez souffert ! Vous êtes bien plus pauvres que vous ne le supposez. Vous n'avez pas la terre et vous n'avez plus le ciel... Je veux vous rendre votre âme, votre belle âme ouvrière qui travaillait en chantant, qui s'enrichissait dans la justice, et qui s'envolait à Dieu dans la clarté » (1).

Et encore : « Vous croyez que c'est le pain qui vous manque ? Un peu. Mais le creux est plus profond. C'est Dieu qui vous manque » (2).

Mais quand ces âmes ont été formées, quand elles ont pu, dans la clarté d'une discipline librement consentie et aimée, développer toutes leurs ailes, comme leur vol est puissant ! C'est Anna, de *Magnificat*, qui immole son bonheur à la gloire de Dieu et au salut des autres âmes:

« — Mon Dieu, je renonce à mes enfants, je renonce à ma jeunesse! Je renonce à être aimée ! Je ne me marierai jamais ! J'élèverai la fille de ma cousine Denise ! Protégez-le de la guerre, et ramenez-le : pas pour moi, pour Vous ! »

« Avant qu'elle n'eût commencé de se relever, elle ajouta, avec un sourire de bonheur, fille habituée au langage des Ecritures :

« — Vous ne pouvez pas me refuser; je demande votre gloire! » (3).

Qu'il y aît dans cette acceptation un bruit de sanglots, qui en douterait? Mais l'âme est sortie victorieuse d'une longue lutte qui l'a tout à coup prodigieusement enrichie. C'est que le sacrifice est la grande loi des âmes :

« L'habitude du sacrifice... et la merveilleuse légèreté d'âme qu'elle donne, si pareille à de la joie qu'on ne sait plus bien ce que c'est... » écrit René Bazin (4).

Et encore, faisant du prêtre un sacrifié par vocation :

« Si vous admettez qu'un homme puisse s'élever au-dessus de la nature et la dompter au point de faire du sacrifice la loi même de sa vie, l'inexplicable devient clair. Cette âme a eu pitié des âmes. Elle a vu leur détresse et leur dignité.. Elle a quitté le monde pour soutenir un peu d'humanité chancelante, oublieuse, fatiguée de la route... » (5).

Quand René Bazin étudie la vie du Père de Foucauld, il donne, de son ascension dans la vie spirituelle, deux raisons premières: La charité d'abord: « Tant qu'on aime un chrétien, on aime encore un peu le Christ qui l'a formé » (6); le sacrifice ensuite : « L'idée de

(1) René Bazin : *Le Blé qui lève*, p. 297.
(2) *Ibidem*, p. 299.
(3) René Bazin : *Magnificat*, p. 190.
(4) René Bazin : *Croquis de France et d'Orient*, p. 196.
(5) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 55.
(6) René Bazin : *Charles de Foucauld, explorateur du Maroc, ermite au Sahara*. Paris, Plon, 1920, in-8, p. 8.

sacrifice était rentrée dans cette âme. Elle est génératrice de toutes les noblesses ».

Ce sacrifice est d'essence religieuse. Il n'attend ni la récompense des hommes, ni la seule joie du devoir accompli :

« Ces âmes n'ont pas de récompense humaine. Je ne suppose pas qu'on prétende les encourager au bien en leur promettant la reconnaissance des hommes. Ce serait une affreuse ironie. Et j'espère que, de même, la mode est finie de parler de la volupté du sacrifice... » (1).

Il va jusqu'aux extrêmes limites que peut atteindre une âme et nous voici en pleine héroïcité :

« — Je serai bientôt débarrassée de ma jeunesse... Je suis contente. Il faut que je ne compte plus...

« La vieille maman comprit si bien, qu'elle se rapprocha encore d'Anna, et dit :

« — Toi, Dieu t'aime ! » (2).

Quand la mort arrive, que reste-t-il d'autre que la souffrance joyeusement acceptée, et le sacrifice ? « Un peu avant le jour, le quatrième fils et septième enfant de Jean Quéverne, de Champdolent, rendit son âme *qui avait souffert...* » (3). Je souligne ces trois derniers mots, c'est le grand mérite de cette âme d'avoir souffert.

Ces âmes ne seraient d'ailleurs pas complètement catholiques si la souffrance et le sacrifice n'enrichissaient qu'elles seules. Les mérites qu'elles ont acquis, comme une pluie bienfaisante et que la grâce de Dieu distribue, profitent à d'autres âmes plus pauvres et viennent secourir dans son dénuement celui-ci ou celui-là. C'est la grande vérité catholique de la réversibilité des mérites. Aucune n'a été plus battue en brèche, plus discutée; aucune n'est plus consolante. Nous sommes loin des antithèses de Victor Hugo montrant dans la même âme le héros et le bandit, la sainte et la prostituée. Ces contrastes ne s'expliquent qu'à la lumière de la foi et les Madeleine sont rares en dehors de l'Eglise.

« Elle croyait, écrit Bazin d'une de ses héroïnes, à l'immortalité des âmes, au mérite et au démérite de nos actes, à la répercussion de chacun d'eux dans l'éternité; elle croyait à la fraternité des hommes survivant à la vie, au pouvoir de compensation donné aux meilleurs d'entre eux pour effacer la faute des autres, au partage des richesses de l'âme, à l'incessant pardon de la justice divine... » (4).

---

(1) René Bazin : *Rapport sur les prix de vertu*, Paris, Calmann-Lévy, in-12, 1913, p. 63.

(2) René Bazin : *Magnificat*, p. 247.

(3) René Bazin : *Champdolent*, Paris, Calmann-Lévy, in-8, 1917, p. 192.

(4) René Bazin : *Le Guide de l'Empereur*, Paris, Calmann-Lévy, 1901, in-16, p. 196.

Bénédiction pour les individus, mais aussi pour les peuples, que ces sacrifices si souvent ignorés :

« Ces âmes-là sont rédemptrices. Grâce à elles, la France a résisté à des maux qui eussent tué une nation moins riche en saintetés ignorées... Elles expliquent la France, elles sont sa première richesse, les témoins de sa foi, la raison de sa vitalité, le rachat de ses fautes, sa sauvegarde à jamais » (1).

Et parlant des malades de l'hôpital Saint-Joseph à Paris, il écrit ceci:

« Les heures de souffrance sont de lentes litanies, elles sont des prières, elles rachètent ceux qui les vivent, et leurs voisins, et le monde » (2).

Dans *Le Guide de l'Empereur*, Bazin nous montre une humble femme dont le fils a perdu la foi. Il a treize ans. Il a refusé de s'associer à la prière familiale. Sa mère a pleuré, « soucieuse d'une âme en péril »; puis les enfants ont récité la prière sans Etienne. Mais la maman est restée à genoux, la prière terminée... Que fait-elle donc? » a demandé un petit garçon, « la prière est finie... ». Le père a simplement répondu, tellement c'était évident: « Elle fait maintenant la prière d'Etienne » (3). Peut-être qu'ainsi la famille souffrira moins de la faute d'un des siens.

Les exemples ne manquent pas dans l'œuvre de Bazin, qui montrent à quel point il était pénétré de cette vérité catholique. Il faut y insister : elle éclaire sa vie, son âme et ses livres. Si sœur Pascale sort du désespoir où sa faiblesse l'avait plongée, si elle essaie de se délivrer de sa vie mauvaise et si elle pousse vers le ciel un dernier appel avant de mourir, c'est aux prières et aux sacrifices de ses sœurs qu'elle le doit : « J'accepte, dit sœur Léonide, l'insuccès, pour le salut de mes sœurs, et surtout de la petite... » (4). Sœur Léonide n'a même pas pensé à elle-même. Michel de Meximieu, qui se sait très gravement malade, offre sa vie pour le pays qu'il aurait voulu sauver :

« — Monsieur l'abbé, dites-moi, en toute vérité, si vous croyez que l'acceptation de la mort qui vient soit puissante devant Dieu ?

« — Infiniment, dit l'abbé, comme l'obéissance la plus difficile et la prière la plus sublime.

« — Alors, puisque je n'ai pu donner mon exemple et mon cœur, je donne ma vie pour que Fonteneilles revive. J'accepte ma mort. C'est tout ce qui me reste... » (5).

Les femmes du peuple elles-mêmes, celles de Bretagne surtout qui

(1) René Bazin : *Rapport sur les prix de vertu*, p. 66.
(2) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 357.
(3) René Bazin : *Le Guide de l'Empereur*, p. 324.
(4) René Bazin : *L'Isolée*. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-8, p. 192.
(5) René Bazin: *Le blé qui lève*, p. 205.

ont une longue ascendance chrétienne et qui vivent dans l'habitude des choses de l'âme, sont familières avec cette grande idée. La mère de Gingolph, la vieille Lobez, lui dit dans les longues causeries du soir :

« Il faut des voyageurs qui bénissent le monde. Suppose, qu'en entrant dans les ports, ou seulement quand tu aperçois, du pont de ton bateau, la pointe d'un clocher, tu dises : « Bénissez le monde et moi ! » Tu ne vois pas, sans doute, ce que tu fais, mais, quelque part, des frères se réconcilient, des femmes obtiennent de sortir de leur péché, des enfants revivent, qui allaient mourir. Et c'est la prière d'un passant qui a conduit leur cœur ou guéri leur misère » (1).

Cette prière fraternelle pour les inconnus, est-ce autre chose que de la charité? Bazin dit des sœurs de l'Hôpital St-Joseph de Paris: « Elles furent héroïques parce qu'elles avaient été miséricordieuses ». (2). Cette charité, elle embrasse toutes les âmes, les plus riches et les plus dénuées. Bazin croit que toute faute a son excuse et peut être pardonnée.. Car la miséricorde suppose l'humilité, l'âme qui connaît sa misère sera compatissante aux misères des autres. Et par là s'instaurera une véritable fraternité qui effacera l'inégalité et qui fera se ressembler les hommes.

Cette humilité, cette lutte contre l'orgueil est touchante quand elle vient d'une âme paysanne, fière si l'on veut, mais où l'humilité s'allie si bien avec la vraie noblesse; c'est le vieux Lumineau qui dit à sa fille : « J'aurais aimé te marier avec un Maraîchin comme nous, quelqu'un de notre condition et de notre pays. *C'était peut-être de l'orgueil* » (3).

Ces âmes humbles et miséricordieuses, parentes l'une de l'autre par tant de ressemblance, Bazin les voit qui s'appellent, se rassemblent, s'unissent : « Leurs âmes, quelque part, dans l'espace, devaient se rencontrer » (4). Que dis-je ? Elles communiquent, par leurs prières et leurs mérites, avec les âmes saintes de ceux qui sont morts. Quand Anna lutte dans son cœur, qui appelle-t-elle à son secours ? « Grands-pères et grand'mères du ciel, aidez-moi ! » (5).

C'est de tous ces éléments que se compose une âme sainte. Mais Bazin n'inventera pas de saints. Le sujet est périlleux et la sainteté se laisse difficilement circonscrire et embrasser. Il peindra le père de Foucauld, dont la mémoire ne cesse, depuis la guerre, de grandir, et ce sera comme un frère idéal qu'il donnera aux humbles héros qu'il inventa.

Mais au fond de ces âmes vivantes, inspirant et soutenant toutes

(1) René Bazin : *Gingolph l'abandonné*. Paris, Calmann-Lévy, 1914, in-8, p. 296.
(2) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 350.
(3) René Bazin : *La Terre qui meurt*, p. 307.
(4) René Bazin : *Le Blé qui lève*, p. 239.
(5) René Bazin : *Magnificat*, p. 189.

ces vertus, il faudra trouver Dieu. Dieu, pour les héros de René Bazin, n'est pas un inconnu. Ils savent « être sûrs de Dieu, comme d'un ami de la famille « (1). Et quand ils l'ont oublié, l'inquiétude les ramène vite au berceau de la famille religieuse : « L'inquiétude est un grand événement dans l'ordre de la grâce, le signe bienheureux qu'une âme va retrouver sa route » (2). Cette foi, comment irait-elle sans l'espérance, cette vertu si chrétienne et si peu connue ? « Il était, dit-il du vieux Lumineau, de trop vieille et trop bonne race pour ne plus espérer » (3). Espérance qui ne connaît même pas la mort : « La mort n'existe pas, même un instant : il n'y a que deux vies » (4).

Ce Dieu, René Bazin le trouve trop imprécis encore; ce n'est pas lui qui l'appellera d'un nom habilement vague et utilement camouflé :

« Ces âmes sont différentes et une cependant. Qu'elles le veuillent ou non, qu'elles le sachent ou l'ignorent, toutes elles ont cessé d'appartenir au monde antique, elles ont respiré l'atmosphère de ce pays sanctifié, elles ont subi l'influence du baptême de la France. A travers chacune d'elles, je vois transparaître une image, nette ou effacée, toujours reconnaissable, celle du Maître qui apporta à la terre la charité, de l'Ami des pauvres, du Consolateur des souffrants, de Celui qui a passé en faisant le bien, et qu'avec des millions de vivants et des milliards de morts, j'ai la joie de nommer : Notre-Seigneur Jésus-Christ » (5).

Dieu est dans toute son œuvre, que dis-je ? il est le centre des drames que Bazin fait se dérouler devant nous. Mauriac le félicite justement d'avoir réalisé « cette périlleuse entreprise » qui, loin d'amoindrir ses ouvrages, leur donne un accent nouveau et un nouvel élément de vérité. Et Georges Goyau de remarquer :

« *Magnificat* fut certainement celui de ses livres où son âme se traduisit le plus pleinement, parce que ce fut celui où il laissa le plus complaisamment à Dieu lui-même un rôle de protagoniste dans le dénouement d'une humble vie » (6).

Est-ce à dire que le péché n'existe pas dans l'œuvre de Bazin ? Il y est au contraire avec sa vraie valeur d'être d'abord une offense à Dieu, avant même que de rompre l'ordre social. Georges Goyau écrit :

« Le jour où l'on voudrait montrer comment le sens du péché... peut devenir un enrichissement pour le roman du XXe siècle, on trouverait des arguments dans l'œuvre de René Bazin avant même d'en chercher dans l'œuvre de M. François Mauriac ». (7).

(1) René Bazin : *Les Nouveaux Oberlé*, p. 113.
(2) René Bazin : *Charles de Foucauld*, p. 86.
(3) René Bazin : *La Terre qui meurt*, p. 336.
(4) René Bazin : *Charles de Foucauld*, p. 89.
(5) René Bazin : *Rapport sur les prix de vertu*, p. 63.
(6) Georges Goyau : *Revue de France*, 15 août 1932, p. 758.
(7) *Ibidem*, p. 757.

Le modèle d'Anna Maguern, de « Magnificat »

Mais quelle supériorité pour l'âme pécheresse que sa faute elle-même, si elle sait s'en repentir et si cette faute lui sert de tremplin pour atteindre plus sûrement à la sainteté qui est sa destinée ! La jeune Marie Schwarz, dans *De toute son âme,* a ce joli mot, bien féminin: « Moi, tu vois, je suis en paix. Dieu a oublié. Dieu ne sait plus... » (1) Avec quelle grâce une âme pareille, candide malgré la boue où elle vécut, saura mourir ! Car les pardonnés sont plus grands que les innocents, et il est peut-être plus difficile de se repentir, que de garder l'innocence. Reginald Breynolds a rencontré un prêtre qui expiait volontairement une faute grave: « J'étais devant un mystère de purification, dit-il; je me sentais infiniment au-dessous de cet être renouvelé. Je voyais quelque chose de plus héroïque et de plus émouvant que l'innocence: le pardonné. J'avais envie de m'agenouiller, de lui demander de me bénir... » (2). Et c'est un protestant anglais qui parle et qui n'est pas habitué au prodigieux mystère de la confession et du pardon.

Mais le jour où Réginald Breynolds a rencontré le prêtre coupable et qui expiait, la grâce a commencé autour de lui un siège qui ne finira que par sa défaite et sa conversion.

« René Bazin, dit François Mauriac en une belle page clairvoyante, a mérité de voir ce que les plus grands n'ont pas vu : l'action de la grâce dans le monde... Un fleuve souterrain aux ramifications innombrables s'épand, invisible aux yeux de ceux qui ne croient qu'à ce qu'ils touchent. Pourtant une végétation plus riche, de surprenantes fleurs décèlent son cours et le devraient déceler même aux moins attentifs; d'autant que parfois l'eau divine se fraie un passage et jaillit; mais comment la verraient-ils, ceux qui se veulent aveugles, dès qu'ils pressentent le surnaturel ? M. René Bazin a d'abord reçu le don de discerner la Grâce » (3).

Bazin, de son côté, célébrant l'envahissement d'une âme ou d'une vie par la grâce victorieuse, écrivait du Père de Foucauld ces lignes qu'on peut mettre en parallèle à côté de celles qu'écrivait Mauriac :

« Dans l'âme de Charles, la grâce montait sa marée. On ne sait d'abord d'où elle vient. Elle est promise aux hommes de bonne volonté, ou plutôt elle leur est déjà donnée et leur bonne volonté même est son œuvre. Au moment qu'elle semblait loin, elle a déjà couvert les fonds vaseux; elle est fraîche; elle amène ses oiseaux avec elle, et ses vagues qui déferlent l'une après l'autre, disant toutes: « Il faut croire, être pur, être joyeux de la grande joie divine et recevoir la lumière sur les eaux vivantes ». Cet obscur mouvement, ce désir d'illumination, il les sentait en lui, de plus en plus puissants » (4).

La grâce, la petite Davidée Birot l'a perçue une fois, le jour

(1) René Bazin: *De toute son âme*, p. 363.
(2) René Bazin: *La Barrière*, p. 22.
(3) François Mauriac: *René Bazin*, p. 10.
(4) René Bazin: *Charles de Foucauld*, p. 93.

de sa première communion, et le souvenir lui en est resté, vague sans doute, mais assez puissant pour embaumer la solitude de son âme :

« Il y avait eu, un jour, entre cette âme encore pure, et la divine Joie, une rencontre dont elle demeurait étonnée. Un seul mouvement de son cœur, le désir d'être bonne à jamais, et une paix lumineuse était venue en elle. Pendant une minute, ou un peu plus, ou un peu moins, elle ne savait, elle avait eu la certitude très raisonnable et très douce d'être une âme, une puissance capable de vols audacieux, une toute petite chose perdue et glorifiée dans une grande » (1).

Cette âme de bonne foi, qui cherche la lumière qu'elle a perdue, arrivera-t-elle jamais à rompre, par ses seules forces, le cercle qui l'entoure ? René Bazin nous montrera — avec quelle délicatesse et avec quelle prudence ! — la grâce entrant peu à peu en elle et ramenant la lumière de Dieu.

D'autres ont dit le secours que fut la foi aux heures troubles, ou le désespoir qu'eurent certaines âmes de l'avoir perdue; d'autres ont montré Dieu toujours présent auprès des âmes qui étaient tombées et René Bazin lui-même, quand il peindra Donatienne, Sœur Pascale ou Adeline Demeester, toutes trois pécheresses, leur laissera encore dans le regard quelque chose de la lumière qui les a quittées. Mais l'âme desséchée dès l'enfance, la petite institutrice modelée au moule laïque, personne avant lui ne l'avait montrée « investie », pour reprendre le mot de Mauriac, « par la grâce victorieuse ».

Cette grâce que Dieu envoie, particulièrement aux âmes pures, c'est elle qui s'épanouit sur le visage de tant d'héroïnes que Bazin s'est plu à modeler. Pierre Ehrsam dit à Marie de Clairépée : « Vous avez le sourire catholique... l'âme qui s'ouvre, une lumière candide, qui vient et qui s'en va comme le jour, paisiblement » (2). Cette grâce, c'est elle qui fait dire à tante Marguerite, la vieille femme douce et compatissante: « Petite, que crois-tu que je lui demanderai, au Bon Dieu, quand je paraîtrai devant lui ?... Je lui dirai d'abord : « Mon Dieu, embrassez-moi ! » (3). Les vieilles âmes qu'a créées René Bazin, sont toutes baignées de cette grâce, et elles en gardent une jeunesse que plus d'un jeune a perdue: c'est la mère Fête-Dieu, qui dit avec un sourire : « J'accomplis mon temps, je finis mon mérite : Dieu est au bout de ma peine »; et puis : « Mon Dieu, je souffre bien, je peux, tout de même, si vous voulez, souffrir un peu plus... un tout petit peu plus... » (4).

Nous sommes dans un domaine qu'explorent peu souvent les romanciers modernes. Il fallait, pour y réussir, une âme accordée à ces âmes et qui connût elle-même la tendre violence de la grâce. René

(1) René Bazin : *Davidée Birot*, p. 61-62.
(2) René Bazin : *Les Nouveaux Oberlé*, p. 302-303.
(3) René Bazin : *Magnificat*, p. 209.
(4) René Bazin : *Davidée Birot*, p. 122-123.

Bazin, parlant d'une fête au bord de la mer, dit : « La beauté de la fête était dans l'invisible » (1). Ici aussi, dans le domaine des âmes, la beauté de la fête n'est perceptible qu'à quelques-uns. Il y faut la lumière du Christ qui baigne toute l'œuvre de Bazin, et pour ces âmes, une tendresse qui est de commandement mais que Bazin avait en lui-même; il y faut enfin, comme il disait encore, « une âme pareille » à ces âmes et qui retrouve toujours, suivant la parole de Mauriac, « autour d'humbles établis, cette odeur des copeaux frais dans l'atelier obscur de Nazareth » (2).

Si là fut son mérite, là aussi fut sa récompense.

---

(1) René Bazin : *Gingolph l'abandonné*, p. 217.
(2) François Mauriac : *René Bazin*, p. 28.

CHAPITRE VI

L'Amour dans l'œuvre de René Bazin

Ces âmes, dont on a vu que René Bazin s'était fait le peintre respectueux, tendre et fidèle, habitent des corps de chair et de sang. Pour si familières qu'elles soient avec les écritures et la vie surnaturelle, elle n'en connaissent pas moins tout ce qui fait la grandeur, la faiblesse et le tourment des hommes, je veux dire l'amour.

La conception que Bazin se fait de l'amour est commandée par sa foi religieuse, par conséquent épurée et quelquefois légèrement affadie et conventionnelle. Bazin s'en tient à la vieille discipline catholique qui a fait ses preuves et il essaie, tout au long de son œuvre, de montrer que, s'il y a d'autres manières de vivre et d'aimer, celle-là apporte avec elle le plus de chances de bonheur et de durée.

M. Louis Lefebvre qui a excellemment étudié la psychologie féminine, en particulier dans son roman *Silence* (1), a écrit :

« Je surprendrai peut-être quelques personnes en disant que, pour moi, M. René Bazin est le romancier de l'amour: sans doute ne faut-il point confondre ici l'amour avec l'instinct, ni même le nommer une passion, c'est-à-dire une force dont on souffre; mais si l'on veut bien m'accorder que l'amour peut être aussi une flamme qui monte du cœur, un don tout désintéressé, une sorte de culte tendre et respectueux, on devra convenir que nul autre, plus que M. René Bazin, ne mérite ce beau nom de romancier de l'amour » (2).

Je sais bien, et Louis Lefebvre ne l'ignore pas, que l'amour peut être autre chose que ce « culte tendre et respectueux ». Lefebvre va sans doute un peu loin quand il supprime de l'œuvre de Bazin l'amour-passion, l'amour-instinct. Il n'y a pas que de l'amour pur dans *L'Isolée* et dans *Donatienne*. Mais on n'a pas assez remarqué que l'œuvre de Bazin était d'abord un chant d'amour.

---

(1) Louis Lefebvre: *Silence*. Paris, Flammarion, 1931, in-12.
(2) Louis Lefebvre: *Le Courrier du Centre*, 26 juin 1932.

On a depuis longtemps gaspillé toutes les richesses de ce mot d'amour, en n'en voulant voir que le sens étroit, vulgaire, pitoyable même. Qu'une femme aime son mari, est bien près de faire sourire: les romanciers, hommes et femmes, s'ingénient — et la masse des lecteurs les y aide — à faire croire que seul l'amour-passion, l'amour coupable (y a-t-il un amour coupable pour eux ?), l'amour en dehors des règles et du mariage, garde quelque intérêt. René Bazin a démontré le contraire. L'immense succès de ses livres prouve qu'il y a encore des lecteurs pour s'intéresser à l'amour de deux cœurs purs, et les critiques s'accordent à reconnaître que Bazin a su parler de l'amour en juge expert et qui mérite le respect des écrivains.

D'abord René Bazin croit qu'il y a autre chose dans la vie que l'amour. Si attentif qu'il soit à ses manifestations, il sait que la vie ne consiste pas seulement à dire : « je t'aime » et à conjuguer ce verbe à tous les modes et à tous les temps.

Brunetière le félicitait de cette clairvoyance et de ce courage, car il faut du courage pour écrire un livre où il n'y ait aucun adultère :

« L'amour ou ses contrefaçons, lui disait-il en le recevant à l'Académie Française, n'occupent dans vos récits ni toute la place, ni toujours la première... Vous savez que d'autres sentiments concourent à la complication et, par suite, au drame de la vie. Il y a aussi d'autres souffrances, et qui ne sont pas moins dignes de pitié » (1).

Bazin en donne un navrant exemple, quand il nous montre Mlle Augustine, la « première » de l'atelier de modes, congédiée par sa patronne, parce qu'elle n'est plus assez jeune :

« Elle s'était composé une attitude qu'elle croyait digne, pour cacher le désespoir qui la tenaillait, et les autres riaient, ne comprenant plus, parce qu'elle était vieille et que *sa souffrance n'était pas un chagrin d'amour* » (2).

Dans *Les Nouveaux Oberlé*, Marie de Clairépée avoue à son frère qu'elle aime Pierre Ehrsam. Mais on est en guerre, qui sait de quoi demain sera fait ? Et puis Hubert de Clairépée est tout à la lutte et l'amour lui paraît quelque peu déplacé quand tant de jeunes hommes meurent et que les empires s'écroulent : « Vois-tu, dit-il, ce n'est pas le temps d'aimer » (3). Pourtant, lui qui à cet instant est détaché de tant de choses et que la mort a déjà marqué pour un prochain combat, il ajoute, (et c'est un hymne à la puissance de l'amour) : « Pendant que les étoiles tomberont du ciel, et que le soleil s'obscurcira, le monde continuera encore d'aimer... »

(1) F. Brunetière: *Réponse au Discours de réception à l'Académie*, p. 119.
(2) René Bazin: *De toute son âme*, p. 147.
(3) René Bazin: *Les Nouveaux Oberlé*, p. 351.

Marie Limerel, si forte pourtant devant l'amour, et qui ne s'abandonnera jamais à un amour même permis, parce qu'il n'est pas celui qu'elle veut et qu'elle juge digne d'elle, Marie Limerel avouera à sa mère sa faiblesse, une fois la dure résolution prise : « Il m'aimait; je n'avais jamais été aimée: la puissance de ce mot-là, sur nous, s'efface lentement... » (1). Il est vrai que quelques pages plus loin elle fera une remarque qui semble être en contradiction avec celle-ci : « J'ai fait l'expérience déjà du médiocre pouvoir de l'amour... » (2). Mais ce n'est qu'apparence. Marie remarque seulement que l'amour ne suffit pas à rendre pareilles deux âmes que sépare la question religieuse, et que c'est pur romantisme et rêverie de poète de croire que l'amour aplanit tout. Il faut aimer à bon escient, et l'union des cœurs ne sera durable que scellée par l'union des âmes.

Bazin a étudié, de l'amour, la grandeur et la faiblesse, en insistant volontairement sur la première. Qu'un homme ait été abandonné de sa femme, René Bazin n'en cachera ni la misère, ni les navrantes conséquences : « Louarn avait le cœur malade. Il pensait à Donatienne » (3). Dans un de ses premiers livres, *La Sarcelle bleue*, il nous montre un oncle-parrain qui peu à peu devient amoureux de sa nièce. Le sujet était délicat : il ne fallait faire ni de Robert de Kérédol un oncle ridicule, ni de sa nièce une jeune fille ingrate; il ne fallait surtout pas introduire entre ces deux personnages je ne sais quel naturalisme douteux, je ne sais quel trouble physique, qui eût choqué le lecteur. Certes Bazin se garde de tout dire, mais ne dit-il pas l'essentiel ? Et quand Robert de Kérédol quitte la maison qui a gardé son honneur intact, il emmène notre sympathie et la jeune Thérèse a toujours notre amitié.

Comme Robert de Kérédol, le grand Etienne s'en ira lui aussi. Mais ce ne sera pas pour rendre la paix à une maison que l'amour a troublée, ce sera pour oublier un amour impossible : « Ce n'était qu'un pêcheur de Loire, que le désespoir d'amour emportait vers la mer » (4).

Peut-on encore parler d'amour dans cette histoire lamentable de *L'Isolée* qui étonna et en scandalisa plus d'un ? En écrivant ce livre, Bazin a touché à l'une des plaies les plus vives de notre temps. Ce qu'il y a, dans ce roman, d'histoire contemporaine, nous l'étudierons plus tard. Mais Pascale Mouvand nous intéresse ici, parce qu'elle est, dans l'œuvre de Bazin, le plus triste exemple d'une femme tombée, « livrée aux bêtes » (5). Ah ! les critiques pressés qui ont célébré la douceur angevine de Bazin n'ont pas lu ce livre

(1) René Bazin : *La Barrière* p. 261.
(2) *Ibidem*, p. 314.
(3) René Bazin : *Donatienne*. Paris, Calmann-Lévy, in-8, 1903, p. 178.
(4) René Bazin : *De toute son âme*, p. 344.
(5) René Bazin : *L'Isolée*, p. 208.

terrible, manqué d'ailleurs par plus d'un côté, mais qui porte témoignage : « Elle a été le pauvre gibier, que les chiens et les valets de chiens obligent à sortir du bois, et rabattent vers les chasseurs.... On l'a réduite par la force aux dernières hontes, elle n'est plus qu'une esclave et qu'une chose... » (1). Non, il ne s'agit plus ici d'amour, quoi qu'on en dise. Pourtant Pascale a succombé par amour, parce qu' « elle avait eu de ces pensées de vanité qui ne sont au fond que des désirs d'amour », (2), parce qu'aussi « elle était crédule de cœur, émue de tout, reconnaissante ou troublée pour un regard..., sans mère..., toute jeune... » (3) et tout à coup jetée dans un monde qu'elle ne connaissait pas et auquel elle n'était pas préparée.

La douceur de Bazin ! Il n'y a que les purs pour oser appeler les choses par leur nom. Davidée Birot, avant d'être elle aussi touchée par l'amour, regardera de ses yeux sans trouble ce qu'on appelle ainsi autour d'elle : « Le corps d'un jeune homme, le corps d'une jeune fille ont été attirés l'un vers l'autre. Ils ont appelé cet attrait : amour, et ce que cela a duré : mariage » (4). Voilà une définition qui ne manque ni de force, ni de courage. Avant de voir comment Bazin comprend l'amour et les beaux exemples qu'il propose à notre méditation, il n'était pas inutile de faire avec lui cette descente dans les bas-fonds de l'instinct. On en concluera peut-être avec raison que la légende de Bazin, écrivain pour Enfants de Marie, était quelque peu fragile.

Tout en voulant garder à l'amour sa noblesse qui lui vient de Dieu, René Bazin n'a pas cru devoir nous en cacher les faiblesses. Même ses personnages les plus sympathiques, les plus droits, les plus vertueux, ne sont pas exempts de ces faiblesses. L'amour va rarement sans la jalousie; c'est un sentiment exclusif et violent qui veut pour lui seul toute l'âme. Anna Maguern aime Gildas, qui va partir pour la guerre. Mais lui, qui a eu autrefois la velléité de se faire prêtre, hésite à laisser l'amour s'emparer de lui. Anna croit qu'il en aime une autre et elle le chasse, avec toute la violence de son amour outragé: « Je te laisserai à elle ! Va la trouver, alors, la fille que tu aimes mieux que moi ! Je ne te rappellerai même pas ! » (5). De même Antoinette Jacquemin, qui aime Michel de Meximieu, croit qu'il lui préfère une autre femme :

Une autre Antoinette était là, non plus une enfant, une femme blessée, irritée, aussi forte que lui dans la douleur d'amour... Très pâle, sa fine tête orgueilleuse rejetée en arrière, et les paupières à demi

(1) René Bazin : *L'Isolée*, p. 209-210-212.

(2) *Ibidem*, p. 36.

(3) *Ibidem*, p. 210.

(4) René Bazin : *Davidée Birot*, p. 322.

(5) René Bazin : *Magnificat*, p. 32.

baissées par le mépris, elle trouva les mots pour répondre, elle les jeta, du bout de ses lèvres toutes blanches... » (1).

Bien plus, c'est par jalousie que Gingolph croira en aimer une autre, après que Zabelle l'aura abandonné :

« Je la ferai crever de jalousie ! Je veux qu'elle te voie toute la première. Je trouverai le moyen de la prévenir » (2).

L'amour n'est-il pas tout puissant ? Si Gingolph a ramené du Havre une belle fille qu'il va épouser c'est parce qu'il aime encore Zabelle et qu'il veut la faire souffrir. Mais Bazin ne nous laisse pas longtemps sur ces scènes qui côtoient le désespoir. Certes, la vieille maman Lobez sait bien que le cœur de son fils Gingolph est malade, et elle murmure : « Mon Dieu, je le vois bien, il faudra que je continue d'être la mère, encore un bon bout de temps ! » (3) Mais cette plainte contient déjà de l'espoir. De même Gilbert Cloquet, qui a derrière lui une vie d'honnêteté, sentira un jour, loin de son pays, passer le grand vent de la passion. Mais la raison et la sagesse, l'habitude aussi, auront le dernier mot, et cette faiblesse passagère contribuera au contraire au salut du malheureux. Il n'en reste pas moins cependant que Bazin a peint là, longuement, avec insistance, — ce qui est rare dans son œuvre — toute la puissance de l'amour-passion et de l'amour défendu. La page vaut d'être citée :

« La passion s'était emparée du bouvier et le rendait fou... Ce n'était pas le chagrin rapporté de chez lui qui troublait Gilbert, c'était le voisinage de cette belle jeunesse rencontrée dans la ferme, et l'éloignement des choses familières, qui retiennent l'esprit tenté et la chair qui faiblit. Comme ils étaient loin, tous les témoins de sa vie honnête, tous ceux qui auraient pu se moquer, reprendre, conseiller ! Plus rien ne rappelait la mère Cloquet, ni l'enfance enveloppée dans son regard et protégée par lui, ni les années d'amour, ni la longue période où Gilbert était resté fidèle à la maison, au jardin, au bois du lit, à la cuiller d'étain et au souvenir de la morte... Toutes les habitudes avaient été rompues : camaraderies, causeries, travail du bois, décor de la forêt et des herbages. Et dans le vide, le mauvais désir avait grandi. Il était le maître, à présent, de cet homme presque vieux... Gilbert en voulait au mari, à l'obstacle, au chef. Une jalousie insensée lui rendait odieux les ordres, la surveillance, la présence d'Heilman. Parfois, il aurait voulu qu'une roue de chariot passât sur le corps de ce géant tranquille et jeune ; il souhaitait de le voir frappé par un cheval, ou écrasé par un sac de grain tombé d'un grenier, ou qu'une échelle se rompît sous les pieds du contremaître. Si l'homme disparaissait, la femme deviendrait moins farouche, elle serait plus faible et moins bien gardée... Gilbert sentait que des idées voisines du crime le frôlaient... Une femme descendait le perron de la ferme; une voix appelait la servante ; une

(1) René Bazin : *Le Blé qui lève*, p. 197.
(2) René Bazin : *Gingolph l'abandonné*, p. 467.
(3) *Ibidem*, p. 480.

main écartait le rideau de la grande salle: et l'ardente convoitise se rallumait dans les yeux du bouvier, et la fièvre dans son sang, et il avait ce plissement des paupières et ce tremblement furtif d'un chat qui guette un oiseau proche » (1).

On voit quelle importance René Bazin attache au milieu où l'on a vécu. Il y découvre une protection et une défense contre les pensées troubles de l'amour. Ce sont les choses qui sont sages quand l'homme est fou.

Louarn aura les mêmes tentations, quand il aura quitté sa Bretagne natale. Mais la présence de ses enfants le défendra :

« Presque toujours il secouait assez rapidement ces pensées-là. Il en avait du remords. Il cherchait un appui. Alors, il embrassait vingt fois de suite Noémi ou Lucienne; il leur disait des mots très doux; il essayait de les faire rire, comme si le rire des enfants eût été un pardon pour l'homme » (2).

Et c'est la rencontre, au théâtre, d'un petit enfant qui fera naître en Donatienne le premier regret :

« L'homme, las et mécontent, se coucha presque sans mot dire. Donatienne se déshabilla lentement; elle perdit du temps, avec intention, à tourner dans sa chambre; elle eût voulu, ce soir-là, s'étendre sur le tapis, ou dans un fauteuil. Quand elle vit que son amant dormait, elle se coucha à son tour; mais elle s'écarta de lui le plus possible, et, dans la nuit, elle pleura... » (3).

Mais ce qui a paru unique chez René Bazin, c'est cet amour tendre, chaste et fort, pur et délicat, qui fit, de tant d'héroïnes charmantes, les sœurs aînées de Maria Chapdelaine. Bazin a, pour les âmes jeunes et les cœurs neufs, une dilection particulière. Ecoutez-le noter le premier éveil de l'amour :

« Quand deux jeunes gens s'en vont ainsi, ne se regardant pas l'un l'autre, mais graves, le visage levé, disant aux étoiles, à voix basse, des mots que n'entendent point les parents qui les suivent, on peut être assuré que l'amour est entre eux » (4).

On peut comparer, à cette fine notation, ces lignes où il nous montre Hubert de Clairépée et sa sœur Marie qui parlent d'amour : « Ils causaient à demi-voix; on aurait pu les prendre pour deux amoureux; à cause de leur jeunesse même, ils disaient des choses tristes avec un sourire, et sans y croire » (5). Toute la première partie de *Toute son âme* est pleine du vague désir qui annonce et précède l'amour. Henriette Madiot a rencontré le printemps et son cœur en est tout gonflé.

Elle songea à demi-voix : « Qu'y a-t-il donc cette nuit, que j'ai le cœur troublé ?.... » Elle n'était qu'une pauvre fille sans amour qui

(1) René Bazin : *Le Blé qui lève*, p. 271-2.
(2) René Bazin : *Donatienne*, p. 105.
(3) *Ibidem*, p. 155-6.
(4) René Bazin : *Baltus le Lorrain :* p. 14.
(5) René Bazin : *Les Nouveaux Oberlé*, p. 353.

voulait aimer. Et ce fut lui parla, lui qui possède les âmes avant même d'avoir pris une figure et un nom, lui qui nous appelle sans trêve avec des mots qui changent, lui qui nous dit : « Je suis la beauté, la joie, le repos, je suis les larmes séchées ». Elle eut un frisson en s'accoudant à la balustrade de sa fenêtre, dans la clarté, comme si quelque chose d'habituellement secret en elle, son cœur lui-même se fût ouvert à la nuit... Henriette se mit à sourire, longuement, dans l'air délicieux. Non, ce soir encore, le bien-aimé ne portait aucun nom. Il n'avait pas de visage, pas de voix, et cependant il existait. Il était celui qui grandissait dans le secret de son âme depuis la quinzième année, celui qui serait toute tendresse, qui vous cacherait sur son épaule, qui saurait tout, qui vous défendrait, qui prendrait sur lui la moitié de la peine de la vie. Ah! qu'elle l'aimait, celui-là! Comme elle l'enveloppait déjà de la caresse attirante de son regard... Elle sentit que ses bras, involontairement, se pressaient contre son sein. Elle rougit en les écartant d'elle... Un grand souffle... fit crier de désir les mâtures entravées » (1).

Il y a, dans l'œuvre de Bazin, peu de pages aussi tendres que celle-là, aussi pleines de désir sans nom. Elle est pure, sans doute, mais les sentiments y sont déjà alourdis d'inquiétude, le printemps y est plein de langueur et de facilité. Henriette, du moins aux premières pages du livre, n'est pas encore la jeune fille idéale — et vraie cependant, comment concilier cela ? — que l'on verra se former peu à peu dans les œuvres suivantes. Les amoureuses de René Bazin auront rarement ce trouble vague, un peu romantique; elles auront le cœur sensible, mais l'esprit clair, et le printemps ne leur dira rien à l'oreille. Bien plus, si elles sont tentées de se complaire dans un amour qu'elles ont condamné au nom de quelque devoir, elles auront le courage de renoncer à l'amour même de leur amour; « Chasse le reste, dit Mme Limerel à sa fille, tout le bourdonnement de ce qui aurait pu être, tout ce qui a pu te faire hésiter, tout ce qui est toi-même... Sacrifie l'histoire de ton amour, puisque l'amour, tu l'as condamné... » (2).

L'amour qu'Henriette croit deviner aux premiers souffles d'avril, c'est celui qui fait battre les cœurs des cousins et cousines — amour ou amitié ? amitié amoureuse si on veut. — C'est celui aussi, mais d'une qualité inférieure, qui a fait tomber Marie Schwartz dans les bras d'Antoine, le frère d'Henriette. Il s'en va au régiment, il veut faire une dernière promenade : « Arrive ! dit-il, j'ai besoin de prendre l'air », et quand il sort du cimetière où il vient de dire adieu aux « vieux » qui sont morts, voyant Marie pleurer : « C'est bon! c'est bon! fait-il durement. Sèche-moi ça et viens-t'en ! » (3).

Cet amour peuple est rare chez Bazin. Même ses héroïnes les plus humbles aiment délicatement et, dirait-on, avec distinction. « Les

(1) René Bazin : *De toute son âme*, p. 164-5-8-9.
(2) René Bazin : *La Barrière*, p. 264.
(3) René Bazin : *De toute son âme*, p. 278.

mères, les sœurs, les fiancées sont exquises, dit Emile Baumann, quelques-unes à l'excès, parce qu'en elles la perfection de l'amour ou du sacrifice, semble avoir trop aisément anéanti les fragilités et les bassesses de la nature » (1) Peut-être, mais il y a dans ces amours de jeunes filles tant de traits profondément vrais, qu'il ne faut pas souscrire sans réserve à cette remarque. A l'ancienne amante de celui qu'elle va aimer, Davidée répond sans crainte : « Eh bien! tâchez de le reprendre, à présent qu'il m'aime ! » (2) Davidée cependant vient en aide depuis plusieurs jours à cette malheureuse Phrosine, mais son cœur a un sursaut de défense quand elle voit son amour menacé. Rousille aime Jean Nesmy, le valet de son père. Mais Jean Nesmy a été renvoyé à cause de cet amour que le père ne veut pas accepter. La petite Rousille exhale sa colère :

« Mon amitié, où je l'ai mise, je la laisserai. Elle est jurée comme mon baptême. Je n'ai pas peur de la misère; je n'ai pas peur qu'il m'oublie. Le jour où il reviendra, car il a promis de revenir, j'irai au-devant de lui. Personne ne m'en empêchera. Quand il y aurait le Marais à traverser en yole, et de la neige, et de la glace, et toutes les filles du bourg pour rire de moi, et mon père et mes frères pour me le défendre, j'irai ! » (3).

Je souligne, car le fait est assez rare dans les romans que l'on dit « bien pensants », que la Michelonne, la vieille fille confidente et bonne, approuve Rousille et l'encourage à la révolte : « Aime-le bien ! Ton bonheur est avec lui. Ne cède pas, ma Rousille, parce que j'en connais d'autres qui ont refusé de se marier, dans leur jeunesse, pour plaire à leur père, et qui ont eu tant de peine, par la suite, à tuer leur cœur ! Ne vis pas seule, car c'est pire que la mort » (4). Plus tard, alors que le père n'aura pas encore permis à Rousille d'aimer Jean Nesmy, elle le reverra pourtant et en sera toute heureuse:

« Son bonnet blanc ne se tournait ni à droite, ni à gauche. Mais fière comme celles qui luttent pour leur amour, marchant de son pas relevé, elle descendait la première, et ses yeux grands ouverts dans le crépuscule, ses yeux où personne ne pouvait lire, effleurant les choses, n'en regardant aucune, s'emplissaient de tendresses perdues » (5).

Ce courage qu'elles ont devant l'amour, elles l'ont naturellement devant toute la vie, parce qu'elles font tout par amour. Antoinette Jacquemin « souriait aux choses, à cause de l'âme qu'elles ont quand elles sont aimées ». Elle défend son père contre les souvenirs du passé : « Je suis la joie, dit-elle, par devoir, je suis la distraction, l'oubli » (6).

(1) Emile BAUMANN : *Le Correspondant*, 10 septembre 1932.
(2) René BAZIN : *Davidée Birot*, p. 335.
(3) René BAZIN : *La Terre qui meurt*, p. 77.
(4) *Ibidem*, p. 78-9.
(5) *Ibidem*, p. 254.
(6) René BAZIN : *Le Blé qui lève*, p. 126.

Ce type de jeune fille pure, équilibrée, maîtresse de sa volonté, fidèle à son amour, tenace en ses résolutions, René Bazin ne s'est pas lassé de le peindre, sans pourtant se répéter. Henriette Madiot, que nous avons vue déjà émue par le printemps, est la providence des pauvres, des déshérités : « Ils l'aimaient pour l'avoir vue » (1). Elle est songeuse quelquefois, gaie le plus souvent: « Un rire d'âme jeune caressée par un mot d'amour... » (2), soucieuse du bien et du mal, inquiète pour son amie Marie Schwartz :

« Elle remarquait ces yeux admirables... Elle les trouvait trop beaux quand ils effleuraient le grand Etienne. Elle jugeait, avec son expérience précoce, qu'ils étaient un danger pour Marie, comme le rire de tout à l'heure, dans la prairie de Mauves, le rire d'abandon, qui emportait trop d'âme avec lui par les chemins... » (3).

Jolie enfin :

« Mme Lemarié vit se découvrir peu à peu le visage d'Henriette, le menton d'abord et le cou nacré d'une blonde, la bouche mince, le nez petit et droit..., les yeux étoilés d'or, qui se levèrent et l'aperçurent. La vieille dame songea : « Qu'elle est jolie ! ». Surtout, elle reconnut en elle, avec une émotion que la vie lui avait souvent donnée, la jeune fille, celle qui possède le charme infini et fragile... » (4).

Rousille « avait l'air d'une enfant. Avec sa taille plate, sa fraîcheur de Maraîchine, l'ovale plein de ses joues, la courbe pure du front, que resserraient un peu sur les tempes deux bandeaux bien lissés, ses lèvres droites, elle ressemblait à ces vierges grandissantes qui marchent dans les processions, portant une banderole. Seuls les yeux étaient d'une femme, ses yeux couleur de châtaigne mûre, de la même nuance que les cheveux, et où vivait, où luisait une tendresse toute jeune, mais sérieuse déjà, et digne, et comme sûre de durer » (5).

Quand son père lui permettra enfin d'épouser Jean Nesmy, elle songera: « Je suis heureuse », et cela la fera pleurer. Donatienne, frêle et toute rose, « ressemblait à ces petites figures de mariées qu'on habille de coquillages, dans les pauvres boutiques, là-bas » (6). Orane « est simplement agréable; on la devine brave, pure, et, tout au fond, tendre... Elle a des yeux tout neufs, tout clairs, tout bleus, où tremblent des étamines jaunes... Elle a de la défense, des amitiés, des répulsions, vierge attentive et passionnée... » (7). Odile « était belle, d'une beauté forte et lumineuse. Elle ressemblait aux statues de l'Alsace qu'on voit dans les monuments et dans les images du souvenir français, à ces filles nées d'un sang riche et guerrier, qui s'indignent et qui bravent, tandis que, près d'elles, pleure la Lorraine plus frêle » (8). Marie Limerel « avait les cheveux d'un châtain sombre et

(1) René Bazin: *De toute son âme*, p. 50.
(2) *Ibidem*, p. 83.
(3) *Ibidem*, p. 84.
(4) *Ibidem*, p. 157.
(5) René Bazin: *La Terre qui meurt*, p. 16-17.
(6) René Bazin: *Donatienne*, p. 13.
(7) René Bazin: *Baltus le Lorrain*, p. 6.
(8) René Bazin: *Les Oberlé*, p. 117.

secrètement ardent, d'un ton de vieux cœur de noyer, relevés en couronne, un peu ondés, et que la lumière transperçait et changeait en or rouge; on l'eût dite coiffée de fougères d'automne ou d'algues marines... » (1).

Anna Maguern enfin, dont M. François Veuillot a dit qu'elle « réalise un des plus beaux types d'amoureuses du roman contemporain », « vient, va, garde un songe intérieur sous les paupières à demi-baissées, comme une fille en prière sans fin; elle a un long visage et un long coup de fille noble, d'un seul ton sans éclat, moins rose que doré ; elle n'a qu'une lueur de sourcils, à peine marquée, mais l'inflexion de l'arcade est d'une extrême douceur; elle a beaucoup de son âme dans son air maternel et très vite attendri... » (2).

Son goût des nuances et des tendresses prédisposait René Bazin à tracer de charmants portraits de jeunes filles. Il l'a fait avec le soin, la minutie et la sympathie qu'il apportait à dessiner ses paysages, lui qui s'est intitulé « un amateur de couleurs ». Il aurait tout aussi bien pu s'appeler « un amateur de beaux visages ».

Ces jeunes filles auront « le sourire de la pureté armée, et qu'on ne surprend pas » (3), on aimera en elles en même temps que leur joliesse — car elles sont plus jolies que belles — l'âme qui transparaît sur leur visage, les pensées virginales, la tendresse, la douceur, la force; on aimera surtout — et Bazin a peut-être abusé de ces comparaisons religieuses — à retrouver en elles et à aimer en elles de belles figures de madones et de saintes. Félicien « se représente Marie Limerel comme une espèce d'archange ou de madone » (4) ; Orane ressemble à sa patronne Sainte Orane; Marie de Clairépée à Eve ; Corentin Maguern trouve sa fille Anna « aussi bretonne et bien taillée que les saints du Calvaire de la Forest de Fouesnant » (5) ; en voyant Mme Corentine prier dans l'église de Perros, on songeait « à des figures de fresque » (6) et sa sœur Marie-Anne « souriait de ce sourire infiniment doux et grave qu'ont les statues de saints dans les églises » (7) ; Guillaume L'Héréec considérait Corentine « avec une sorte d'admiration pieuse, comme une petite statuette de sainte » (8) ; les joues blanches de Mélie Rainette « semblaient avoir connu l'ombre de la cornette » (9) ; enfin, dans *Champdolent*, Pierre Quéverne recevant une lettre de sa

(1) René Bazin : *La Barrière*, p. 13.
(2) René Bazin : *Magnificat*, p. 6.
(3) René Bazin : *Un Monastère de Saint-Pierre-Fourier : Les Oiseaux*. Paris, Calmann-Lévy, 1932, in-16, p. 10.
(4) René Bazin : *La Barrière*, p. 128.
(5) René Bazin : *Magnificat*, p. 18.
(6) René Bazin : *Madame Corentine*, p. 80.
(7) *Ibidem*, p. 88.
(8) *Ibidem*, p. 36.
(9) René Bazin : *Les Noëllet*, p. 23.

femme et de sa fille coupe « le papier avec soin, comme si c'était un morceau du voile d'une sainte de Bretagne » (1).

La comparaison est, sans doute, un peu précieuse, maniérée et conventionnelle; mais ces comparaisons religieuses sont les plus familières à ces hommes et à ces femmes qui vivent leur foi et parlent aux saints et aux saintes, à Dieu et à la madone, avec le même respect et la même amitié qu'au châtelain ou à M. le curé. Quoi d'étonnant que ce monde leur fournisse journellement la provision d'images ou de comparaisons dont ils ont besoin pour parer leur amour ou celle qu'ils ont choisie comme en étant la plus digne ?

Nul ne connaît mieux les femmes que celui qui en a souffert — ou qui a su comprendre ceux qui en avaient souffert. Pierre Quéverne a quitté sa femme Marie, dont « les yeux verts étaient comme la mer aux jours de tempête, quand elle est toute en mouvement et voilée par l'écume » (2). Et on est curieux de voir comment il imagine la femme idéale, celle qui peut vous rendre heureux; il parle avec un camarade de guerre :

— « Ce qu'il faut, c'est une femme douce.
— Oui.
— Riche ou pas riche, ça ne fait rien, pourvu que l'argent lui reste dans la main. Une qui, une fois mariée, ne regarde plus par la fenêtre.
— Tu as raison.
— Une qui pense à toi plus qu'à sa jeunesse.
— Je voudrais bien.
— Qui ait de la religion... C'est leur bravoure, vois-tu. Une femme qui vaille mieux que nous.
— C'est peut-être pas difficile.
— Une gentille enfin ! » (3).

C'est la femme telle que René Bazin s'est efforcé de la peindre tout au long de son œuvre. Il a insisté sur l'importance capitale du don qu'ont les femmes de s'oublier. « Partout où il y a une maison heureuse, aimait-il à dire, il y a une femme qui sait s'oublier ». Et, parlant à Strasbourg de la femme française, il en donnait cette définition qui n'est peut-être qu'une formule heureuse : « La femme française est la conscience de l'homme » (4). Ailleurs, traitant de l'éducation des filles, il écrit: « Elle n'aura pas beaucoup à désapprendre pour être une femme charmante... Des yeux qu'on pourra regarder toute une vie sans se fatiguer; un cœur capable de s'oublier... » (5). La bonté ! C'est peut-être, à ses yeux, la première qualité de la femme : « Elle était bonne, elle avait le don de se

(1) René Bazin: *Champdolent*, p. 157.
(2) *Ibidem*, p. 7.
(3) *Ibidem*, p. 162.
(4) René Bazin: *Questions littéraires et sociales*, p. 370.
(5) René Bazin: *Croquis de France et d'Orient*, p. 4.

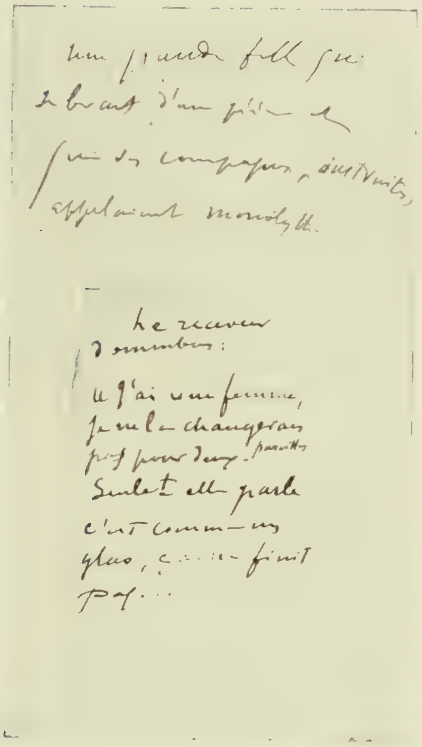
faire aimer, même de ses inférieurs, preuve d'un si grand nombre de vertus qu'il est presque impossible de les énumérer » (1).

Avant l'amour, la jeune fille, qui doit devenir une épouse et une mère, aura « pour premier amour celui de la vérité ». Mais alors, quelle récompense et quelle grandeur ! La jeune fille est devenue « la ménagère attentive, prévoyante, calculatrice, qui parle peu, voit clair, et, presque sans commandement, dirige son monde, lumière vers qui tout monte et tout regarde, en silence » (2). Un des plus beaux types de femmes mariées qu'ait dessinés René Bazin, est la grande Flamande Perrine Heilman: « Active, simple, gaie; elle avait l'œil à tout.. Beaux cheveux blond châtain, bien lissés en bandeaux et relevés en chignon, le cou mince et veiné de bleu, le visage rose, un peu rond... si doux, d'une volonté si droite, d'une bonté si prête et si discrète, et des yeux piquetés de roux, comme deux brins de réséda... » (3). Quand Gilbert Cloquet sera pris d'amour pour elle, elle restera avec lui la même, simple et bonne, mais lui fera la leçon avec un sûr courage: « Ce qui est mal, lui dira-t-elle, c'est la pensée que vous avez dans le cœur » (4).

Ces femmes peuvent se tromper, il est bien rare qu'elles persévèrent dans leur erreur. Marie Quéverne revient à Champdolent quand son mari est mort; Mme Corentine en quittant Jersey « a un sentiment très vif de ses rancunes et de ses droits » (5), mais que son mari ait une pensée pour leur fille et « tout le factice, tout le convenu de son existence » éclate alors à ses yeux.

Mais les femmes se trompent peu souvent dans les romans de René Bazin. Quand elles aiment, c'est pour toujours et avec quelle tendresse et avec quelle foi ! « L'amour des fiançailles et des noces nouvelles encore remontait en sanglots à la gorge de Marie-Anne, et l'étouffait. O jeune femme, le bien-aimé ne reviendrait-il pas ? Etait-ce fini d'aimer ? Fini la joie? Fini le rire des bras qui s'ouvrent. « C'est toi, c'est toi. Sullian ! mon Sullian ! » (6). Et quand on lui apprend enfin que son mari n'est pas mort en mer, elle prend son petit enfant, le presse sur sa joue et crie : « O le bien-aimé ! Ton père est vivant ! » (7). Y a-t-il dans la littérature féminine et maternelle un cri plus vrai que celui-là ? L'enfant bien-aimé *parce que* son père est vivant, que l'on avait cru mort ! Comme l'atmosphère est ici différente de celle qui attriste la fin de *Pêcheur d'Islande*. Gaud aussi attend son Yann, avec qui elle a passé si peu de jours, comme Marie-Anne.

(1) René Bazin: *Croquis de France et d'Orient*, p. 18.
(2) René Bazin: *Champdolent*, p. 46.
(3) René Bazin: *Le Blé qui lève*, p. 252-3.
(4) *Ibidem*, p. 278.
(5) René Bazin: *Madame Corentine*, p. 115.
(6) *Ibidem*, p. 131.
(7) *Ibidem*, p. 158.



Deux notes manuscrites de René BAZIN

Mais Yann ne reviendra pas, bien qu'elle se soit « remise à l'attendre », et la vieille Yvonne qui sait que les marins ne reviennent pas, malgré les prières, malgré l'espoir, regarde la Vierge avec de la rancune et presque de la colère. C'est en cela peut-être que René Bazin est optimiste. Les deux écrivains ont choisi en toute liberté leur thème, peint leurs héros ; *Madame Corentine* s'achève dans la joie, *Pêcheur d'Islande* dans le désespoir. Et pourtant Gaud était une sœur de Marie-Anne.

Les dernières tendresses des départs, les craintes et les regrets déjà, bien des écrivains les ont décrits ou racontés. Mais il s'agit presque toujours du départ de l'homme et il semble bien que la femme résiste mieux à la solitude que l'homme lui-même. Quand c'est celle-là qui part, quand elle est jeune et faible, et quand la misère est au foyer, quel drame douloureux dans le cœur et dans l'esprit de celui qui reste ! La petite Donatienne va partir pour Paris, afin d'y élever un enfant de riche, elle laisse son mari Louarn et ses trois petits. Voici le dernier soir, c'est une des plus belles pages du livre et des plus émouvantes :

« Lui, il la prit par la taille et, toute petite contre lui, l'emporta sous l'auvent de la cheminée, à gauche, où il y avait un escabeau pour les veillées d'hiver. Il se laissa tomber sur l'escabeau, et, la posant sur ses genoux, ramenant, le long de son épaule, la tête mignonne de sa femme, comme il avait fait, elle s'en souvenait, un des premiers soirs de ses noces, il la tint embrassée, n'ayant eu qu'un mot pour exprimer sa tendresse d'alors, et le retrouvant pour dire sa peine d'à présent : « Femme ! Femme !... » Toute sa passion était enfermée dans cette plainte, et sa jalousie inquiète, et la pitié que lui causaient toutes ces choses éparses dans le rayonnement faible de la lumière : les berceaux, le lit, la table, le coffre aux vêtements et jusqu'à l'étable d'où arrivait, par intervalles, le bruit d'une masse lourde heurtant les planches, tout cela qui serait si triste sans elle ! » (1).

L'amour? Mais il est innombrable et le ramener au lamentable amour de deux êtres qui se quittent pour se reprendre et pour se quitter ensuite, est le rapetisser singulièrement. Chez René Bazin, l'amour habite presque tous les cœurs : celui de l'oncle Madiot qui va devenir sobre et rangé et paternel, pour son Henriette (2) ; celui du vieux Le Guen qui aime sa petite fille Simone d'un amour tendre et confiant. Les enfants savent, dans ses livres, montrer leur amour au père ou à la mère qui souffre, et c'est assez rare pour qu'on doive le souligner:

« La jeune fille s'avança sur la pointe des pieds, enveloppa sa mère de ses bras, et l'éveilla en l'embrassant longuement, sans rien dire, avec ce merveilleux tact des enfants qui grandissent, et qui

(1) René Bazin : *Donatienne*, p. 11.
(2) René Bazin : *De toute son âme*, p. 52-53.

savent déjà que les tendresses blessées n'ont pas besoin d'explications, mais de caresses pour guérir » (1).

La petite Noémi apprend que sa mère — la vraie — est vivante : « Elle s'était dressée sur ses sabots, pour mieux voir le voyageur; elle avait la bouche entr'ouverte et les ailes du nez toutes blanches d'émotion. Le passant... vit que les mains avaient laissé tomber la toile. De l'autre côté de la haie, tout près de lui, la petite, avec un accent passionné, demanda : « — Elle est donc vivante ? » (2).

Et l'amour — inutile — de l'ancienne religieuse, devenue garde-barrière, et qui voit tous les jours passer les enfants de l'école qu'elle aurait tant de bonheur à instruire ! « Edwige, le cœur battant, penchée, souffrant le martyre de l'inutile amour, suivait du regard les enfants de l'école » (3).

Les exemples sont innombrables, dans l'œuvre de Bazin, de ces amours, « de commandement » si on veut, mais qui peuvent, entre des mains expertes, devenir des thèmes émouvants.

Si les jeunes filles et les femmes ont, chez René Bazin, ces vertus qui les font aimer, elles le doivent à leur vie religieuse et à l'honneur qu'elles ont eu de naître dans des familles religieuses. M. Joseph Lepers, le grand tisserand de Roubaix, dit justement : « Tout est venu de Dieu, par Marie-Louise », associant sa femme et son Dieu dans le succès de sa maison. C'est leur foi qui permet à ces humbles de ne pas perdre l'espérance, quand le malheur a séparé les deux époux qui devaient vivre ensemble. C'est leur longue habitude du sacrifice qui leur apprend, lorsque leur amour a été méprisé, à n'en rien dire et à savoir consoler encore : Mélie Rainette, dédaignée par Pierre Noëllet, l'écoute lui dire son chagrin d'avoir souffert par Madeleine. Et comme il s'étonne qu'elle comprenne si bien les choses : « Vous êtes étonnante, Mélie : vous devinez ces choses avec une sûreté ! — Moi ? dit-elle. J'ai vécu très seule, et j'ai un peu souffert..., c'est pour cela que je comprends ». (4). La prière secourt et soutient l'amour de ces femmes et leur prière est encore un chant d'amour. Quand Gildas Maguern avant de partir pour la guerre dit à Anna, sa cousine qui l'aime : « C'est toi que je charge de prier pour moi, sans y manquer. Si tu y manquais un seul jour, j'ai idée que je serais tué », que répond l'amoureuse et la pieuse Anna ? Elle s'écrie avec toute l'assurance de sa foi et de son amour : « Alors, tu vivras ! » (5).

Voilà donc les amoureuses des livres de René Bazin. « Un signe mystérieux les marque » (6) et qui n'est qu'à elles. Jolies comme les

(1) René Bazin : *Madame Corentine*, p. 52.
(2) René Bazin : *Donatienne*, p. 166-7.
(3) René Bazin : *L'Isolée*, p. 197.
(4) René Bazin : *Les Noëllet*, p. 258-9.
(5) René Bazin : *Magnificat*, p. 70.
(6) René Bazin : *De toute son âme*, p. 97.

autres, amoureuses autant que les autres, elles ont — ce que n'ont pas les autres — cette clarté dans les yeux qui est comme de la grâce divine encore et qui vient de leur candeur et de leur pureté. C'est peut-être ce qui les fait comparer si facilement à des saintes, et c'est sans doute pourquoi leurs fiancés et leurs maris les regardent avec tant de respect et de dévotion. Ce n'est qu'une conception de l'amour, dira-t-on. Sans doute, mais cet amour ne vaut-il pas la peine de vivre? Les grands coups de vent de la passion lui manqueront le plus souvent, qui ne contribuent certes pas au bonheur et

« sa perfection sera comme une longue victoire, disputée et gagnée à deux contre mille ennemis. ...L'amour ne faiblit pas avec l'âge. Il ne se confond pas avec la jeunesse, ni avec la beauté, ni avec le bonheur, mais avec la vie. Ce qu'il enferme de passion diminue sans qu'il en souffre, car chaque jour il augmente d'un autre côté, il se fortifie de la souffrance partagée, du conseil qu'on a suivi, du soutien et de l'illusion bienfaisante que se sont donnés l'un à l'autre deux êtres fragiles et sujets à la mort : le mari qui a eu confiance en la bonté de sa femme, et la femme qui s'est élevée jusqu'à la perfection de l'amour et est devenue la compagne de la vie » (1).

Que c'est donc banal, dira-t-on. Sans doute; mais il ne s'agit pas ici d'originalité, il s'agit de bonheur. Voilà comment, d'après René Bazin, l'homme et la femme auront le plus de chances d'être heureux et d'achever, dans la paix du cœur et de l'âme, leur destin.

---

(1) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 247.

CHAPITRE VII

Les grands problèmes dans l'œuvre de René Bazin, la cité idéale

« Dès que la littérature n'a plus de but, ça ne vaut même pas le loto ». Ainsi s'exprime Jean Prévost, dans « *La Jeune génération littéraire* ». Bazin n'est pas loin d'avoir le même avis. Pas un jour de sa vie, il n'a cessé de penser aux hommes; son œuvre doit d'abord servir. A New-York, après avoir contemplé avec admiration la grande ville, il s'arrête tout à coup et murmure : « Que d'hommes doivent souffrir et mourir pour que New-York soit ainsi parée ! » (1). Cette remarque caractérise son esprit. Ayant beaucoup regardé vivre son temps, il a voulu apporter le résultat de son enquête, dire quels étaient les maux dont souffrait — selon lui — la société, et quels étaient les remèdes. Il fait sienne cette réflexion de Maurice Donnay :

« Toutes les questions se réduisent à la question sociale. Voilà la mine où, désormais, nous devrons puiser, et qui nous fournira des sujets neufs et profonds, plus poignants assurément que ce sempiternel adultère dont la foule est écœurée. L'heure est venue, pour l'artiste, de prendre part à la lutte et de s'adresser à l'âme du peuple. » (2).

Peu lui importe ce que diront, penseront ou écriront ses confrères de lettres; il croit que son devoir est là et il l'accomplit. Cela suffirait à mériter le respect. Tocqueville écrivait à Le Play :

« Un écrivain tenterait vainement aujourd'hui de réagir contre les idées fausses qui minent la société, et il n'aboutirait, en voulant

(1) René Bazin : *Nord-Sud*. Paris, Calmann-Lévy, 1913, in-18, p. 13-14.
(2) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 104.

montrer la vérité, qu'à se compromettre et à se discréditer devant l'opinion publique. » (1).

René Bazin n'en a cure. La vérité d'abord. Il a lu sans doute la préface des *Recueillements poétiques* où Lamartine proclame :

« Croyez-vous qu'à une pareille époque, devant de tels problèmes, il y ait honneur à se ranger parmi les sceptiques et à dire : que m'importe ? » (2).

Et Brunetière le félicite, en le recevant à l'Académie, d'avoir cherché à soulager les maux dont souffrent les hommes :

« Quand on a ainsi fait le tour des misères de l'humanité, dit-il, si l'on n'a pas toujours, en touchant la source du mal, indiqué le remède, on a du moins éveillé l'attention paresseuse de quelques-uns de ses lecteurs; inquiété dans sa sécurité l'égoïsme satisfait des autres; ému, dans ce qu'elle a de plus généreux, la sensibilité de tous et accru le domaine de son art. C'est ce que j'appelle du nom de roman social » (3).

Tous les grands problèmes sociaux l'intéresseront donc plus que certains débats de philosophie, de littérature ou d'esthétique. Bazin n'a rien d'un amateur de sentiments rares ou de sensations étranges. Certains de ses cadets, qui ne le valent pas — ni par le cœur, ni par la plume, — affecteront de sourire; ses sujets et son art les dépassent. Ce n'est pas le temps, croit-il, de discuter sur la couleur des voyelles, pendant que des hommes meurent de faim ou souffrent dans leur âme. Son œuvre est humaine d'abord.

On ne peut prétendre étudier, dans ce chapitre, tous les problèmes qui ont arrêté René Bazin; il y faudrait un livre. Du moins signalerons-nous ceux auxquels il s'est particulièrement intéressé.

Le problème du travail est celui à l'étude duquel il était peut-être le moins préparé. Sans doute, avait-il fait de sérieuses études de droit. Mais c'est un terrien, un homme de la province et de la campagne. Il sera plus à l'aise pour étudier les maux de cette province. Pourtant il n'hésite pas à entrer dans les usines, à visiter les patrons et les ouvriers, à les interroger, à lire les enquêtes sociales, à se faire enfin une opinion raisonnée et documentée.

Le nœud de la question sociale lui paraît être dans les relations des patrons et des ouvriers. Il y voit une grande incompréhension de part et d'autre; plus, de l'inhumanité.

« On la payait, écrit-il, pour son travail, sans remerciements de part ni d'autre. Et elle ne se plaignait point. Elle faisait comme elle voyait faire. Que devait-elle de plus?... » (4).

---

(1) Cité par Paul Bourget: *Etudes et Portraits*, Paris, Plon, 1919, in-8, 3 série, p. 167.

(2) Lamartine: *Recueillements poétiques*. Paris, Gosselin, 1839, in-8, Préface, p. xxx.

(3) Brunetière : *Réponse au discours de réception à l'Académie Française*, p. 119.

(4) René Bazin: *Croquis de France et d'Orient*, p. 318.

Il croit, lui, que c'est insuffisant, et qu'un patron n'a pas fait tout son devoir quand il a payé le salaire de son ouvrier. D'un autre côté, il se réjouit des actes de dévouement d'une servante qui se ruine au service de son maître et donne ses dernières économies pour le faire enterrer. Il lui apparaît alors qu'entre ces deux êtres la question sociale a été résolue par la noblesse de l'un et de l'autre. Il souffre de voir entre le patron et l'ouvrier se creuser un fossé tous les jours plus profond :

« Ces hommes-là, fait-il dire au fils Lemarié, ne voient guère que deux représentants du patron : son argent et ses contremaîtres. Il n'y a pas de quoi les toucher beaucoup... Où sont le lien, la marque journalière ou seulement fréquente de cordialité, de bon vouloir, capables de compenser la jalousie qui renaît sans cesse et les conflits d'intérêts qui ne manquent pas ?... Il est entendu que les riches et les pauvres ont leurs quartiers séparés, dans les villes d'à présent. Ils naissent, vivent, s'amusent ou pleurent à côté, tout à fait à côté. Pas même une apparence de relations, d'estime, de quoi que ce soit... La haîne qu'ils ont est faite de cela, bien plus que de revendications positives » (1).

C'est si vrai que, lorsque M. Lepers-Hooghe a offert à son ouvrier Demeester de l'installer dans une petite maison à lui et d'y faire mettre deux métiers électriques, l'ouvrier refuse, croyant que le patron cherche avant tout son intérêt personnel. L'idée ne lui vient pas un seul moment qu'un patron peut s'intéresser au bonheur de ses ouvriers. Celui-ci a beau lui dire : « Qu'est-ce donc qui cassera le mur entre nous ? Je fais de mon mieux, ça ne vous touche pas ! Je pense à votre bien, vous croyez que je ne pense qu'à moi ! » (2). Mais quand le patron lui proposera de trinquer avec lui, alors seulement le cœur de l'ouvrier s'ouvrira et Madame Lepers-Hooghe en expliquera la raison à son mari :

« La construction d'une maison en banlieue, l'achat d'un métier, c'est une affaire; toi non plus, tu n'es pas touché quand on te propose une affaire, même bonne; quand il a trinqué avec toi, il a trouvé le vieux frère : voilà » (3).

Il faut souligner avec quelle honnêteté scrupuleuse René Bazin a étudié ce problème. Ce bourgeois n'a pas l'esprit de caste et ne cache rien des vices ou des insuffisances de ceux que la fortune ou la situation fait ses pareils. Les sophismes, dont usent les mauvais patrons pour manquer à la justice et à la charité, le blessent et l'irritent. Lemarié dit : « Ils en auraient des rentes, au prix que nous les payons, s'ils savaient économiser; mais ils veulent toujours gagner davantage, se reposer de même, et se faire donner des retraites qui les dispensent d'épargner... » Et encore : « Moi, je travaille quatorze heures par jour, et je ne me plains pas... » (4).

(1) René Bazin : *De toute son âme*, p. 19.
(2) René Bazin : *Le Roi des Archers*, p. 122.
(3) *Ibidem*, p. 128.
(4) René Bazin : *De toute son âme*, p. 16-17.

Surtout, il ne pardonne pas au patron d'user de son influence pour pervertir de pauvres femmes :

« On ne s'y gênait pas pour rire des mœurs faciles du patron, qui passait souvent parmi elles, assez joli homme, assez jeune encore, et si riche, si riche! On nommait celles qui avaient été ses maîtresses... Il eut celle-là comme il avait eu les autres, pour des compliments, des broches en doublé et un peu d'argent » (1).

Enfin, il aborde résolument la question de l'argent, de la fortune « mal acquise » du patron. Peu d'écrivains populaires ont osé en parler avec cette brutale franchise : « J'ai vu venir l'argent qui m'arrive, dit Mme Lemarié, et, bien avant de l'avoir en ma possession, j'ai souffert d'en user... » (2). Fortune édifiée sur des salaires affreusement insuffisants : « J'en ai cousu, allez, des vestons de travail à quarante centimes, qui me demandaient chacun presque une demi-journée, des chemises d'hommes qu'on me payait vingt-cinq centimes quand je fournissais le fil; j'en ai fait des galons perlés à trois sous les deux mètres ! » (3). Et Madame Lemarié de conclure âprement : « Nous les avons en titres de rentes, ces économies-là !... »

La conséquence ? Elle est facile à prévoir, quand ce sont de pauvres filles qui gagnent ces salaires dérisoires :

« Je paye ici huit francs par mois. J'en reçois quinze. Et il faut souper, m'habiller, me chauffer, blanchir mes deux chemises et mes trois mouchoirs. J'ai déjà plus de quinze francs de dettes. Comment voulez-vous que je vive ? Un jour que j'aurai faim, je me laisserai emmener » (4).

L'homme dont il a fait le type même du bon ouvrier agricole, Gilbert Cloquet, nous dévoilera un coin de l'âme obscure et mal connue du peuple : « Une seule notion subsistait dans l'esprit anémié de Gilbert : l'idée de Justice » (5). Le Grollier le lui dit : « Cloquet, je te sais un homme juste » et c'est un grand hommage, et pour rester juste, Cloquet ramènera à la vente de son gendre les vaches et la jument que celui-ci avait dissimulées : « Lureux, ça me gêne, comme une chose qui n'est pas juste » (6).

C'est au nom de la justice que l'oncle Madiot, qui s'est blessé au service de M. Lemarié, demandera une pension. Et M. Lemarié la refusera, lui, au nom de cette même justice. Tant il est vrai que rien n'est si cruel que la justice que ne soutient pas la charité. « Ah ! que ce monde du travail a besoin d'être aimé! » (7) s'écriera René Bazin.

---

(1) René Bazin : *De toute son âme*, p. 55.
(3) *Ibidem*, p. 152-3.
(2) *Ibidem*, p. 69.
(4) *Ibidem*, p. 186.
(5) René Bazin : *Le Blé qui lève*, p. 52.
(6) *Ibidem*, p. 235.
(7) René Bazin : *Aujourd'hui et demain*, p. 334.

Les autres causes de cette indifférence du patron pour l'ouvrier et de cette haine de l'ouvrier pour le patron, sont nombreuses. René Bazin, qui n'est pas un technicien, qui fait un roman où il est libre de choisir ses arguments et sa documentation, en cite quelques-unes : le machinisme qui supprime la main-d'œuvre ou l'avilit, la souffrance imméritée : « Il y a celles qui souffrent, sans avoir rien fait pour le mériter, et qui se révoltent... » (1); l'orgueil de l'ouvrier et l'orgueil du patron, l'orgueil universel devenu l'une des plaies de notre temps :

« Les ouvriers de Japomy, le tanneur, injuriaient un contremaître, parce que celui-ci avait donné sans ménagement un ordre juste; des matrones, groupées au seuil des portes, calomniaient le patron et la patronne, selon leur habitude; la femme du patron refusait un mari pour sa fille, pour cette seule raison, qui lui semblait suffisante, qu'il était moins riche que ne l'était la jeune fille; des agents rudoyaient des errants et des déguenillés; des politiciens de quartier entretenaient, au cabaret, leur popularité, en prêchant la haine de « tous ceux qui se croient plus que nous »; des garçons bouchers, riches de leur paye nouvelle, roulaient en voiture découverte; un aumônier incompris, oublié dans une œuvre de paroisse pauvre, parlait sans respect de son archevêque. L'orgueil était et régnait partout, l'orgueil fratricide, premier vice du peuple et du monde entier, bien avant la volupté, bien avant le mensonge ou la soif de l'or. » (2).

Le remède à ces maux ? « Il n'est pas à trouver. Il existe, et c'est le don de soi-même à ceux qui sont tombés si bas que l'espérance même leur manque... » (3). La charité encore. C'est elle qui pousse le patron à créer des ateliers familiaux, elle qui peu à peu pacifie l'âme révoltée de Lucien Leleu (4) et l'amène à pardonner à sa femme indigne. Ce serait la charité qui conseillerait aux maîtresses de maison de ne pas laisser dans les chambres de bonnes du 6e étage « d'autres femmes comme elles exposées à des périls vraiment trop grands et trop nombreux » (5). « Seulement, disait M. Mourieux, ces choses-là ne s'enseignent pas et ne se discutent guère » (6). Le syndicalisme sans doute fera beaucoup et a fait déjà beaucoup pour l'ouvrier, mais il dresse classe contre classe et quelquefois profession contre profession, et il agrandit le fossé au lieu de le combler (7). Bazin pense que la justice ne suffit pas sans la charité, et que cette charité n'est pas possible sans la foi, La question sociale se résout donc finalement en une question religieuse :

« Le monde a besoin d'ordre; il a besoin d'espérance; il a besoin de la fraternité vraie, qui est toute ambition pour autrui et n'en a

(1) René Bazin : *De toute son âme*, p. 142.
(2) René Bazin : *L'Isolée*, p. 19.
(3) René Bazin : *De toute son âme*, p. 346.
(4) René Bazin : *Le Roi des Archers*, p. 144.
(5) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 214.
(6) René Bazin : *De toute son âme*, p. 23.
(7) Voir les bûcherons du *Blé qui lève* et les ardoisiers de *Davidée Birot*.

point pour elle-même; autant dire qu'il a besoin de la foi... Il demande a chacun de nous de lui donner ce que nous pouvons, ce que nous avons de ces grands biens, sans lesquels il ne saurait vivre » (1).

Le problème des campagnes abandonnées est très voisin du précédent. C'est encore un problème du travail, mais c'est aussi une question religieuse :

« Il se ramène, disait M. Duthoit, à *La semaine sociale de Rennes*, à consolider la famille rurale là où elle est demeurée forte, la soutenir là où elle commence à faiblir, la dresser là où elle fléchit, la ranimer là où elle meurt. C'est la famille qui est la clef de voûte de l'édifice rural. »

René Bazin est du même avis, étant de la même famille spirituelle. Il a traité la question dans cinq de ses ouvrages : *La Terre qui meurt, Les Noëllet, Donatienne, Champdolent* et *Le Blé qui lève.*

Ici c'est le désir du moindre effort, la peur des responsabilités, qui enlève les enfants à la famille; là, l'instruction mal comprise :

« Il faut, dit René Bazin, que le maître ait un bon sens complet, et qu'il sache prévenir chez les élèves les ambitions d'orgueil et les erreurs si nombreuses que les enfants, s'ils ne sont pas conseillés, peuvent commettre dans le choix de leur carrière » (2).

Donatienne est attirée à Paris par les plaisirs et la vie facile de la grande ville. Dans ce roman, non seulement la terre est abandonnée, mais la famille est découronnée, comme si l'une ne pouvait grandir sans l'autre.

D'autres fois, l'égoïsme orgueilleux de la femme et les fautes du mari suffiront à détruire le ménage.

Enfin, les grands propriétaires ruraux ne jouent plus dans le pays le rôle prépondérant qu'ils y jouèrent si longtemps et les paysans sont privés de leurs guides naturels.

Evidemment, Bazin ne nous donne que quelques-unes des principales raisons qui ont fait émigrer les paysans vers la ville depuis cinquante ans, on en peut trouver d'autres. Il écrit lui-même « qu'il faut une énergie particulière pour travailler longuement, durement, dans l'incertitude du gain qui n'est pas attribué chaque jour sous forme de salaire » (3). Mais il ajoute aussitôt, et c'est un correctif :

« Les seuls métiers qui permettent un enrichissement rapide sont ceux dans lesquels il y a un élément aléatoire, clientèle et récolte. En outre, aucun métier n'approche de celui du paysan pour la liberté,

(1) René Bazin : *Discours du Jubilé Académique*, p. 46.

(2) René Bazin : *Notes inédites.*

(3) *Ibidem.*

pour la salubrité, pour la dignité que revêt promptement le chef de famille. » (1).

Ce n'est vrai qu'en partie; des cultivateurs se sont enrichis après la guerre, mais depuis quelques années, comme au moment où écrit Bazin, les paysans qui s'enrichissent sont rares. Quant à la salubrité et à la dignité, ce sont des arguments de non-paysan; ils n'ont de valeur que pour le bourgeois ou le théoricien qui raisonne, mais n'ont jamais retenu à la campagne un seul individu.

En revanche, René Bazin a complètement raison quand il s'en prend à l'enseignement qu'on donne aux petits paysans. J'ai fréquenté l'école communale jusqu'au certificat d'études primaires; et j'ai appris, avec quelques notions utiles, beaucoup de choses inutiles, en particulier de l'histoire civique qui ferait, j'espère, sourire aujourd'hui. On y entendait aussi des discours sur les sujets les plus variés, comme celui-ci : « Jésus-Christ tué par les prêtres »; c'était fort éloquent, mais ridicule et pratiquement inutile pour la culture des champs :

« Le vrai remède à la crise agraire, dit Bazin, est dans une réforme de l'enseignement. Il consiste à élever pour la terre les fils des paysans, et pour le travail de la maison les filles de nos fermières » (2).

Tout le monde évidemment a soupiré de tristesse en lisant *La Terre qui meurt;* mais quels sont ceux qui ont répondu à l'appel de Bazin, qui étaient pourtant du même monde, de la même foi ? Car René Bazin touche, dans *La Terre qui meurt* et dans *Le Blé qui lève,* à un mal réel et qui paraît très difficilement guérissable : l'abandon matériel et moral des campagnes par ceux qui en avaient reçu la charge. Le marquis et Madame de Meximieu ne se rendent pas compte qu'ils ont charge d'âme, que le pays de Fonteneilles a été protégé pendant des siècles par leurs ancêtres qui étaient les grands frères des paysans; le marquis dilapide sa fortune, détruit son domaine, vend enfin son château pour satisfaire au luxe de sa vie mondaine :

« Savez-vous ce qui nous manque dans notre coin de la Nièvre ? Des voisinages. Des châteaux, il y en a, mais les châtelains ne résident point; deux mois, trois mois, c'est le plus; ils n'ont le temps que de s'aimer eux-mêmes dans le pays; mais aimer le pays, en être aimé, voilà la vraie vie. Ils ne l'ont pas. » (3).

Ainsi parle Antoinette Jacquemin à Michel de Meximieu qui voudrait ramener son père à Fonteneilles, vainement d'ailleurs. Et la conséquence : « Nos bûcherons, dit encore Mlle Jacquemin, me font l'effet d'orphelins de père et de mère. Pas de père pour les diriger... et pas de mère pour les aimer » (4). Et de même, c'est de l'absence

(1) René Bazin : *Notes inédites.*
(2) René Bazin : *Aujourd'hui et demain*, Paris, Calmann-Lévy, in-12, 1916, p. 139.
(3) René Bazin : *Le Blé qui lève*, p. 127.
(4) *Ibidem*, p. 120.

du châtelain que souffre le vieux Lumineau, quand il appelle au secours le marquis qui ne peut plus l'entendre, le marquis qui a « trahi » son devoir et quitté le pays :

« N'ayant rencontré d'aide et d'appui nulle part, désespéré, il était revenu là, par instinct et par habitude, près de la porte du château où, tant de fois, il avait frappé avec assurance... Le métayer se plaignait tout haut au maître qui n'était plus là pour entendre: « Monsieur le Marquis ! Monsieur le Marquis ! » (1).

Et quand Rousille le découvrit,

« il la regarda avec des yeux qui rêvaient encore. — Figure-toi que le marquis n'est pas là, Rousille ! Ma maison s'en va, et il ne vient pas me défendre. Il aurait dû revenir, puisque je suis dans la peine, n'est-ce pas ? — Sans doute, père, mais il ne sait pas, il est loin, à Paris ».

Mais les responsabilités remontent plus haut. Si la campagne est si triste, si le dimanche est si lamentablement vide, à qui la faute ? Le patron Fortier, qui est pourtant un homme juste, n'a pas veillé sur son jeune employé et Gilbert serait devenu un « propre à rien » s'il n'avait pas eu une âme religieuse au fond. L'abbé Roubiaux reste dans sa cure à gémir sur la dureté des temps, et ignore ses paroissiens qui ne le connaissent pas davantage. Ce n'est peut-être pas une cause directe de l'abandon des campagnes, mais d'abord de leur démoralisation. Quand les paysans auront perdu le goût du sacrifice, de la vie pauvre et digne, noble et dure, pourquoi voulez-vous qu'ils restent à la campagne ? Ils peuvent si facilement devenir gendarmes ou employés de métro !

La Terre qui meurt manque de conclusion. Sans doute Jean Nesmy va épouser Rousille, et ils referont une famille de terriens; mais est-ce que les enfants ne s'en iront pas à leur tour comme sont partis ceux du vieux Lumineau ? Alors, il faudrait qu'à chaque génération il se produisît une sorte de miracle pour sauver la terre; c'est trop demander. René Bazin indique quelques remèdes, après ceux que nous avons déjà vus : l'amélioration des bâtiments d'exploitation en est un, comme l'exemption de l'impôt pour ceux qui rebâtiraient leur ferme. Avec une éducation appropriée, avec une vie plus facile, plus gaie (grâce à la T. S. F., à l'électricité et à l'auto), avec des gains plus élevés grâce à la vente directe du producteur au consommateur, avec surtout la rechristianisation des campagnes qui redonnera aux petits paysans l'amour de la famille et des vertus familiales, la terre de France peut être sauvée encore. René Bazin exprimait cet espoir quand il disait : « La France est un pays de résurrection ! »

Cette rechristianisation des campagnes n'est possible que dans la paix religieuse. Aussi Bazin devait-il particulièrement souffrir du drame qui, aux alentours de 1905, dressa des Français contre d'autres Français et fut si pénible aux consciences religieuses. L'écrivain

(1) René Bazin : *La Terre qui meurt*, p. 125.

s'intéressa donc à la Séparation des Eglises et de l'Etat, aux nouveaux et douloureux problèmes qu'elle posait. D'autres que lui ont étudié d'autres aspects du problème; Bazin, dans *L'Isolée*, montra à quels dangers les sœurs chassées des couvents allaient être en butte, et dans *Le Blé qui lève*, tout à fait accessoirement d'ailleurs, il notait la misère du clergé. Il remarquait cependant que, même du point de vue religieux, la séparation avait quelque avantage :

« Toute détestable qu'elle soit, la loi de séparation offre du moins un espoir aux catholiques : celui de retrouver bientôt un épiscopat unanime, moins préoccupé d'éviter les affaires que d'édifier les consciences. » (1).

Il fallait alors à René Bazin, premier écrivain catholique du temps, quelque courage pour parler ainsi. Quelques-uns ont cru que René Bazin avait été l'un des « cardinaux verts » qui conseillèrent au Vatican d'accepter les associations cultuelles. Nous pouvons certifier qu'il n'en est rien. René Bazin avait un trop grand respect de l'Eglise et de sa hiérarchie, pour s'adjuger un rôle auquel il n'avait pas droit.

Cela dit, le thème de *L'Isolée* a été très diversement apprécié et accueilli. L'abbé Bethléem soutient que c'est « un ouvrage hardi, que certains ont trouvé choquant et inopportun, et que d'autres ont qualifié d'œuvre vengeresse... » (2). La vérité me semble être beaucoup plus modérée : René Bazin s'est simplement demandé ce que deviendraient les religieuses brusquement renvoyées dans le monde. Il a deviné quelle gêne et quelles tentations les y attendaient. Il a pris comme héroïne une jeune fille entrée par faiblesse au couvent et qui serait, plus encore que ses compagnes, désarmée devant les sollicitations de toutes sortes. Sans doute ce cas était exceptionnel, mais par là même plus éloquent. Et puis, il avait quelque chose pour plaire à la lectrice qui croit volontiers que le couvent sert d'abri aux peines de cœur et de refuge aux amoureuses déçues. Bazin n'a pas caché le côté exceptionnel de cette vocation et de ce destin. Sur les cinq religieuses qui sont chassées de leur couvent, seule Pascale abandonnera la droite ligne où elle s'était engagée. Les autres souffriront, mais persévèreront dans leur vocation. Bazin a voulu montrer en même temps qu'il y avait deux sortes de vocations religieuses : celles qui sont mûries et réfléchies, décidées dans un parfait équilibre d'esprit, contre lesquelles les tornades ne peuvent rien; celles qui sont acceptées par faiblesse et par peur du monde, infiniment respectables, infiniment moins nombreuses aussi que les autres. Les cinq sœurs qu'il fait vivre en communauté sont entrées en religion pour des motifs bien différents, mais qui peuvent se ramener aux deux classes indiquées plus haut :

(1) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 310.

(2) Abbé Bethléem : *Romans à lire et à proscrire*. Paris, Edition de la Revue des Lectures, 1928, 10e édition, in-16, p. 369.

« Sœur Justine poussée par l'ardeur de la foi et le goût de l'action; sœur Danielle par le zèle de la perfection et l'attrait de la mysticité; sœur Léonide par humilité; sœur Pascale par défiance d'elle-même et pour être parmi des saintes » (1).

Ce qui a scandalisé certains lecteurs catholiques, certains ecclésiastiques au moins, c'est — plus que le personnage de sœur Pascale — le personnage secondaire, mais remarquablement dessiné, du prêtre concordataire :

« Prêtre concordataire s'il en fut, l'abbé Le Suet ne comprenait que l'accord, et le prix lui paraissait toujours abordable, parce que le besoin de la paix n'avait chez lui aucun rival : pas même l'honneur de la religion en laquelle il croyait... Il avait toujours blâmé ses amis et craint quelque chose... Sa bonne foi était entière. C'était un bon laïque tonsuré, orthodoxe, de caractère appauvri, d'esprit moyen, incapable de trahison, devenu incapable d'action et souhaitant vainement la paix en pleine guerre : un traînard jouant de la flûte sur les derrières de l'armée. » (2).

Sœur Pascale a donc quitté son couvent; recueillie par une cousine, elle deviendra la maîtresse du fils de celle-ci, ensuite la domestique de la maison, pour finir dans la prostitution. « Dans la vie spirituelle, disait un supérieur de séminaire, quand on a commencé de descendre on ne sait jamais où l'on s'arrêtera. ». L'abbé Monechal, qui fait antithèse dans ce livre avec l'abbé Le Suet, l'avait annoncé : « Il y aura des âmes ruinées. Et parmi celles qui résisteront, combien peu ne seront pas abaissées ! » (3).

Certes, René Bazin a prévu toutes les conséquences de cette loi de Séparation : la ruine des églises, la pauvreté des prêtres, la difficulté du recrutement. Mais les âmes n'étaient atteintes qu'indirectement, et pas immédiatement. Ce qui était grave, immédiatement, c'était cette sainteté des monastères mise en péril, cette grâce de Dieu qui allait tarir, cette protection silencieuse qui allait disparaître. Bazin croit que le monastère est la première valeur spirituelle et que son action s'exerce à l'insu de tous, mais efficacement. Les prêtres séculiers ne l'ont pas toujours compris et ne le comprennent pas toujours encore, c'est cependant une vérité de leur foi. Bazin était plus clairvoyant, qui écrivait : « La révolution commence souvent contre eux... L'orage intelligent rase les paratonnerres » (4).

Tous les prêtres ne sont pas des héros, l'abbé Le Suet en est la triste preuve; toutes les religieuses ne sont pas saintes, mais toutes sont appelées à le devenir, et sœur Pascale comme les autres. Le

(1) René Bazin: *L'Isolée*, p. 11.
(2) *Ibidem*, p. 110-1-2.
(3) *Ibidem*, p. 120.
(4) Pierre de Clorivière: *Etudes sur la Révolution*. Introduction de René Bazin. De Gigord, 1926, in-16, p. 11.

lecteur ne l'accuse pas, il la plaint seulement et l'aime encore, même tombée à la rue où l'ont jetée « des lois iniques » (1). Il admire que l'écrivain ait su réaliser ce livre difficile sans rien écrire qui choquât un lecteur délicat, ou une âme de bonne foi, ne fût-elle pas religieuse.

Dans d'autres livres, René Bazin a traité d'autres aspects du problème créé par la Séparation. *Le Blé qui lève* en particulier nous montre l'abbé Roubiaux hésitant à quêter pour le denier du culte, refusant deux fois à son évêque et recevant l'ordre pour la troisième fois : « Je vous donne l'ordre, pour la troisième fois, d'aller partout. L'heure est venue où il doit être demandé compte à la France de son baptême » (2).

La Séparation elle-même n'était qu'un épisode d'un plus vaste problème : tout le problème religieux. René Bazin ne s'y est pas attaqué dans son ensemble; il n'a même jamais vraiment étudié les étapes difficiles d'une conversion, et celle de Gilbert Cloquet, dans *Le Blé qui lève,* est vraiment trop facile. Mais Bazin a voulu faire œuvre utile en montrant quelle *barrière* la question religieuse dressait entre deux âmes qui auraient pu se rencontrer, entre deux jeunes gens qui auraient pu s'aimer. J'ai dit : œuvre utile. En effet, ce n'est pas par jeu, je suppose, que Bazin a écrit ce livre, *La Barrière,* qui est bien l'un des mieux réussis et des plus originaux de son œuvre. On sait qu'il fut de mode chez les prêtres et chez quelques religieux — les Jésuites particulièrement excellèrent, dit-on, dans le genre — de marier des jeunes filles pieuses à des hommes qui ne l'étaient pas et — qui pis est — avaient eu une jeunesse orageuse : « Elle le convertira ! » pensaient-ils. Une vieille et admirable femme, qui avait reçu cette redoutable mission, me confiait : « Le jour de mon mariage, je n'ai eu qu'une pensée, je n'ai fait qu'une prière : sauver l'âme de mon mari. Elle est sauvée, je l'espère du moins. Mais je l'ai payée d'un tel prix que je n'aurais pas le courage de recommencer ». René Bazin est trop clairvoyant, il a surtout un trop grand respect des âmes, pour se livrer à ces calculs ou à ces exercices. *La Barrière* étudie deux sujets : une jeune fille pieuse peut-elle épouser un jeune homme sans foi ? la rencontre de deux consciences : l'anglicane et la catholique.

Bazin les a traités tous deux avec une ampleur, une sincérité, un respect pour ses héros, qui commande l'admiration. Marie Limerel est aimée par son cousin Félicien qui la demande en mariage. Elle aussi est bien près de lui avouer son amour, mais elle l'interroge :

« Es-tu encore un chrétien ? Avons-nous la même foi ? Comprends bien ce que je veux dire. Je sais que tu continues d'aller à la messe,

(1) René Bazin : *L'Isolée,* p. 209.
(2) René Bazin : *Le Blé qui lève,* p. 204.

et que tu y accompagnerais ta femme; je vois que, par tradition de famille, tu es, tu restes provisoirement respectueux de l'idée catholique, des cérémonies, des usages... Mais, respectueux, mon ami, ce n'est pas assez, ce n'est pas vivre de la foi, comme j'en veux vivre... Il y aurait une telle désillusion, si mon mari ne priait pas avec moi, ne recevait pas mon Dieu, ne s'inspirait pas, pour le moindre de ses actes, de cette foi qui est vraiment tout moi-même !... » Je voudrais, dit-elle encore, « que mon mariage eût quelque chose d'éternel. Je crois qu'ils sont médiocres, ceux qui ne sont pas faits pour la durée sans fin. Je pense qu'une famille qui se fonde a un retentissement infini, avant elle, après elle. Je voudrais être la mère d'une race sainte. » (1).

Félicien va essayer de retrouver cette foi qu'il sent bien qu'il n'a plus; il échouera, âme sans assez de courage, et Marie en restera aussi blessée que lui-même. Les idées intéressantes abondent dans ce livre : sur l'éducation, sur la foi que la jeune fille connaît mieux et défend mieux que l'homme; sur la religion de façade de tant de familles dites catholiques : « Une piété excessive... — Qu'est-ce que vous appelez une piété excessive? — Celle qui gêne, parbleu! » (2); sur la peur en face des problèmes à résoudre et qu'on esquive toujours: « Nous avons vécu si unis, si heureux !... — Sans nous expliquer jamais sur rien d'essentiel... J'ai bien peur que notre paix n'ait été faite que de nos lâchetés réciproques » (3); sur la charité — ou l'assistance, ce qui n'est pas la même chose — intéressée : « il faut qu'ils aient bien peur pour penser aux pauvres... ah! les cochons ! « 4).

L'autre grand problème est la rencontre, impossible à esquiver, de deux consciences, l'anglicane et la catholique. Reginald Breynolds a perdu la foi anglicane et n'a pas encore la foi catholique. Par honnêteté d'esprit, il refuse de s'associer au toast que son père porte à l'église d'Angleterre. Son père le chasse de son château, le prive de ses droits de succession et ne consent pas à le revoir. Réginald en arrivera, après une longue enquête à Paris et à Rome, et conduit, semble-t-il, par la charité, à la foi catholique. Avant de retourner aux Indes d'où il vient, il avouera à Marie Limerel son amour; mais elle, meurtrie encore, ne veut pour le moment ni recevoir ni faire aucune promesse :

« Ne nous disons pas adieu dans l'illusion d'une tendresse imprudente, mais dans la belle estime d'une amitié entière... Nous avons essayé de faire notre devoir jusqu'au bout. En le faisant, je crois que nous avons rempli nos destinées l'un envers l'autre... (5).

---

(1) René Bazin : *La Barrière*, p. 143-4.

(2) *Ibidem*, p. 127.

(3) *Ibidem*, p. 135.

(4) *Ibidem*, p. 189.

(5) *Ibidem*, p. 317-8.

Ce livre — cette partie même du livre — était d'une brûlante actualité. L'Eglise anglicane était travaillée alors — elle l'est toujours — par l'inquiétude de savoir si elle devait revenir à l'unité de Rome. Mais cette inquiétude venait seulement de se faire jour. Des esprits éminents, des dignitaires de l'église d'Angleterre, se rencontraient en France avec des ecclésiastiques qualifiés pour étudier le « rattachement » et ce qu'on a appelé la « validité des ordinations ». Là encore Bazin faisait donc œuvre d'actualité.

La perte de la foi anglicane est peut-être mieux étudiée que la conquête de la foi catholique : « Religieusement, dit Réginald à Marie Limerel dont il a fait sa confidente, j'ai été voué à l'exactitude dans les rites de la religion anglicane, et à la détestation, non pas de toute autre religion, mais du catholicisme... Je souffris, parce que le modèle divin ressemblait trop à une idée, et n'était pas assez un ami présent. » (1). Et, essayant de comprendre d'où vient sa sympathie pour le catholicisme, il ajoute : « Ce qui m'a le plus ému, ce sont les religieuses, parce qu'elles étaient naturelles dans la pureté et dans la charité. »

Pour mieux connaître cette religion, qu'on ne lui a jamais appris qu'à détester, Réginald a décidé : « J'irai en France, dans le pays où la religion est la plus ancienne, la plus créatrice, la plus apostolique, la plus combattue » (2). Que va-t-il voir en France ? Les œuvres de charité, matérielle et morale, les ouvriers priant à Montmartre : « Toutes les nuits, des hommes veillent, au-dessus de Paris, priant sur la montagne. Ils gardent peut-être mystérieusement la cité. Quelle contrepartie de la corruption d'en bas!... Cela manquait aux civilisations anciennes... » (3). Réginald retrouvera la foi ; il a vu les foules assiéger les tabernacles et en a tiré cette conclusion : « Là où le Christ est le plus près, là doit être la vérité » (4) ; et rendant compte de ses efforts et de son succès, il dira, lui, le grand voyageur : « J'ai fait le plus grand voyage qu'un homme puisse faire : je suis venu à la vérité » (5).

Tel est ce livre, plein de l'austère beauté du sacrifice, de l'effort, de l'héroïsme. René Bazin a voulu surtout, à une époque qui semblait sombrer dans l'indifférence, montrer l'importance toujours actuelle de la question religieuse :

« La question religieuse, fait-il dire à Réginald Breynolds, prime tout, non seulement en droit, mais dans la vie universelle, dans celle de chacun. Lui, toujours Lui, injurié, nié, adoré ! Jamais Il n'a été plus présent dans le monde. Le nom de Jésus-Christ est moins souvent

(1) René Bazin : *La Barrière :* p. 53, 57.
(2) *Ibidem*, p. 155.
(3) *Ibidem*, p. 217.
(4) *Ibidem*, p. 219.
(5) *Ibidem*, p. 282.

prononcé qu'à d'autres époques; il est sous-entendu dans les moindres actes, il est là, en amour ou en haine » (1).

A la fin de sa vie, voulant servir une dernière fois les causes qu'il avait aimées, René Bazin résolut, sur la prière instante d'un prêtre canadien, d'écrire le roman d'une vocation. « C'est une terrible chose qu'une vocation, disait-il, lorsque celui qu'elle commande est résolu, de volonté virile, à obéir » (2). C'est pourquoi Bazin étudiera surtout cette vocation du point de vue de la famille; il notera les crises, les approbations, les résistances qu'elle provoquera, et enfin la joie et l'honneur qu'elle apportera.

Ce *Magnificat*, roman de la vocation sacerdotale accomplie, et qui peut être mis en parallèle avec *L'Isolée*, roman de la vocation religieuse brisée par la Séparation, venait à son heure. Bazin savait que l'Eglise de France sortait de la guerre, et d'une longue période de pauvreté spirituelle, considérablement appauvrie. Les vocations se faisaient rares, les paroisses étaient abandonnées. Des vocations tardives naquirent alors, et c'est une de celles-là qu'il choisit de raconter, parce qu'elles sont plus courageuses peut-être, en tous cas plus romanesques, pensant par là aider quelques âmes à répondre, elles aussi, à l'appel de Dieu.

Gildas Maguern a donc entendu, vers sa dixième année, cet appel mystérieux. Il l'a tu. Mais au début de la guerre, l'appel se fait plus impérieux; Gildas le révèle à Anna, sa cousine et presque sa fiancée. Elle, le dissuade et veut se faire aimer :

« ...Elle guettait les yeux de son ami et ne les rencontrait pas; elle guettait une réponse et ne voyait plus remuer les lèvres fines du grand jeune Breton. Alors, elle s'écarta de lui — oh ! pas beaucoup — et, comme si elle avait froid, accrocha la première agrafe de sa cape de laine noire... » (3).

Il est parti pour la guerre. Là, sa résolution se fortifie. Quand il viendra en permission, Anna, qui est arrivée après une dure lutte à accepter son sacrifice, ne sera pas là, ne voulant pas qu'il souffre en la revoyant. Seulement, le père de Gildas n'accepte pas la vocation de son fils. Il est chrétien pourtant, mais il a besoin de Gildas pour l'aider à la culture de la terre, et cette vocation lui paraît bien tardive. Après la guerre, c'est Anna qui paiera en cachette la pension du nouveau séminariste et qui, pour cela, fera les sacrifices les plus cruels; l'amour cependant n'est pas mort dans son cœur :

« L'espérance ne meurt pas, d'une résolution que nous avons prise secrètement : nous attendons encore d'être dispensés de faire ce que

(1) René Bazin : *La Barrière*, p. 80.
(2) René Bazin : *Charles de Foucauld*, p. 306.
(3) René Bazin : *Magnificat*, p. 54.

nous avons promis, et l'échéance est rude aux plus fortes volontés. » (1).

Gildas d'ailleurs, lui aussi, passera par de grands découragements. Il lui faut faire ses études secondaires et ecclésiastiques, et ce sera dur à ce paysan de bonne volonté. Son père enfin, quand Gildas sera à la veille d'être prêtre, consentira à pardonner à son fils. Il aimera que cette vocation lui soit venue par charité : « Dans ma famille, aussi loin que je peux me rappeler, on a toujours aimé à secourir le pauvre monde... C'est à cause de cela, je crois, qu'un prêtre est sorti de nous. » (2). La vocation de Gildas est peut-être moins émouvante que celle d'Anna. C'est dans l'âme de cette petite Bretonne qu'est le vrai drame et c'est elle qui monte le plus haut dans le sacrifice. Ce roman, mieux que celui de Bernanos, pourrait s'appeler *La Joie*. La joie grandit lentement en elle jusqu'à la fin du récit. Ecoutons ce dialogue entre les deux jeunes gens qui se revoient avant l'ordination de Gildas :

« — Ce qui me coûte quelquefois, dit Anna, c'est de penser que je ne serai jamais chez moi.

« — Nous serons donc pareils, Anna. Lorsque j'aurai été désigné pour évangéliser la pauvre paroisse que j'attends, je serai au service de tous. J'habiterai leur maison, en vérité : Dieu veut cela de nous deux.

« — Alors, je le veux bien, dit Anna. » (3).

Enfin quand Gildas est ordonné et passe en gare de Vannes avec une colonie de petits Parisiens il demande à Anna : « — La joie du sacrifice est donc venue en toi ? ». « Alors la silencieuse, qui gardait chaque mot pour en vivre dans la suite, répondit : « — Comme vous me l'aviez promis ! » (4).

La veuve Voilier, la vieille amie d'Anna, le lui avait dit quand elle se révoltait encore :

« — Petite, Dieu seul a pitié. Il sait la douleur de chacun. Si tu peux penser à Lui, plus qu'à toi, tu seras bénie. Vois-tu, il y a des joies que nous n'avons pas cherchées, et qui ressemblent d'abord à des peines, jusqu'à ce que nous les ayons goûtées » (5).

Certes, le cas de Gildas est exceptionnel, mais les temps d'après-guerre aussi étaient exceptionnels. Il était difficile, pour un écrivain qui ne les avait pas connues, de retracer les luttes, les montées lentes, les désespérances, la victoire enfin d'une âme qui est appelée

(1) René Bazin : *Magnificat*, p. 203.
(2) *Ibidem*, p. 256.
(3) *Ibidem*, p. 263.
(4) *Ibidem*, p. 282.
(5) *Ibidem*, p. 132.

à une vocation semblable. Et c'est sans doute pourquoi l'étude d'Anna est plus complète et, pour tout dire, plus réussie que celle de Gildas.

Une fois encore, c'est un problème actuel qui a préoccupé René Bazin. Il n'aurait pas écrit ce roman trente ans auparavant, quand les vocations religieuses étaient nombreuses et que la pauvreté du clergé ne faisait pas peur aux familles. C'est un souci de servir qui l'a fait écrire. *Magnificat* est sa dernière œuvre romanesque. René Bazin, par toute sa vie, méritait de mourir sur ce mot-là.

Le problème de l'éducation est intimement lié au problème religieux. Ce problème s'est posé bien avant la loi de Séparation, mais c'est à cette date qu'il a pris cette ampleur et cette violence qu'il n'a pas encore perdues. La fermeture de nombreux établissements libres lui a donné en effet une importance considérable et un regain d'actualité.

Bazin a pensé justement que dans une démocratie la question primordiale était la question de l'instruction et de l'éducation du peuple. Il n'est pas, comme quelques-uns ont pu le croire, hostile à l'instruction populaire. Il démentirait, s'il en était autrement, toute son œuvre qui est d'abord instructive :

« Je suis, dit-il, naturellement partisan de la diffusion de l'instruction primaire qui est nécessaire dans toutes les carrières... Mais, si l'éducation est faite incomplètement, ou maladroitement, la bête humaine risque de demeurer maîtresse, et l'élève deviendra moins utile que dangereux pour lui-même et pour la société. » (1).

Mais d'abord, si utile que soit cette instruction, elle n'est pas un but et elle ne suffit à rien. L'intelligence scolaire elle-même ne saurait tenir lieu de vertus :

« Il en vint à croire, écrit-il de Pierre Noëllet qu'ont grisé ses succès de collège, que l'intelligence est l'unique maîtresse du monde, capable d'y donner, à ceux qui la possèdent, le premier rang partout. » (2).

Et le père Birot :

« Je donnerais la moitié de mes économies pour être instruit, pour savoir bien parler, bien écrire, et lire des livres sans que la tête m'en parte, comme je vois faire à d'autres. Tu crois que je veux seulement plaire aux amis, en faisant de ma fille une institutrice ? Eh ! bien, non, je veux qu'elle ait ce que je n'ai pas eu; je veux qu'elle ne soit au-dessous de personne; qu'elle n'ait pas de honte quand elle rencontrera des savants. La science, moi, je suis jaloux d'elle... Je voudrais avoir des idées, la science, ce qui fait qu'on rit des autres, au lieu de se fâcher. Ma fille sera ma revanche. Elle parlera pour

(1) René Bazin : *Notes inédites.*

(2) René Bazin : *Les Noëllet*, p. 44.

moi. Elle pensera pour moi. Les gens diront : « Comme elle parle bien, la demoiselle ! En a-t-elle appris des choses ! En a-t-elle de l'instruction ! » (1).

Sans doute beaucoup ont confondu et confondent encore l'intelligence et l'instruction. « Elle pensera pour moi ! » Comme si les manuels apprenaient à penser et ne fournissaient pas au contraire des recueils d'idées toutes faites, préparées suivant des recettes diverses et contradictoires ! Y a-t-il le plus souvent une grande différence entre un manuel de partisan et un journal de parti ? On peut seulement espérer que le premier soit mieux écrit que le second. Mais leur valeur de pensée est aussi pauvre.

Cet enfant ou cette jeune fille que l'ambition paternelle aura munie d'un diplôme, que deviendra-t-elle une fois sortie de son milieu ? « Ceux qui ont vécu dans les livres ne vivront plus dans les métairies » dit à Julien Noëllet le curé de son village. (2). L'institutrice est déclassée et condamnée à vivre entre deux sociétés différentes et souvent ennemies :

« Elles appartenaient à un monde d'exception, déclassées par leur instruction même, devenues, par la culture de l'esprit, capables de souffrir d'un mariage inégal, et cependant demeurées très proches du milieu qu'elles instruisaient, d'où elles sortaient, par leur éducation, la plupart de leurs goûts, et plusieurs de leurs jalousies. » (3).

L'instruction donnée sans discernement est donc un grave danger; il faut une âme déjà robuste et soumise à d'autres disciplines pour n'en pas être dévoyée :

« L'orgueil de savoir montre un petit esprit. Si je ne te croyais pas capable d'être à la fois simple et savante, je sacrifierais la science, pour garder le meilleur du trésor. » (4).

Cette discipline morale, — nous verrons tout à l'heure quelle elle doit être selon René Bazin, — est d'abord donnée par la famille. L'orgueil de l'enfant est trop souvent développé par les parents eux-mêmes. Pierre Noëllet se perdra, en partie, parce que sa mère a pensé et dit : « Mon Noëllet n'a pas son pareil dans toutes les Mauges » (5). Et le père Guen a fait à sa fille Corentine un mal qu'il ne soupçonne pas, en l'enveloppant d'une admiration et d'une adoration sans limites.

Quelle sera donc la meilleure pédagogie ? Celle de la nature :

« Sans doute, l'arithmétique est bonne. Je ne médis pas du thème latin, et j'envie ceux qui se rappellent les éléments du grec. Mais, se

(1) René Bazin : *Davidée Birot*, p. 48.
(2) René Bazin : *Les Noëllet*, p. 68.
(3) René Bazin : *Davidée Birot*, p. 30.
(4) René Bazin : *Les Nouveaux Oberlé*, p. 124.
(5) René Bazin : *Les Noëllet*, p. 12.

faire un monde dans la solitude; connaître par leur visage et par leur voix, toutes les heures du jour et toutes les saisons de l'année; apprendre à voir; ouvrir son âme toute grande et recueillir, comme une moisson de délices, la moindre nuance fugitive, les silhouettes, les ombres, les chansons ou la vie débordante et muette du monde : voilà qui est plus précieux que le grec et plus durable en nous que le latin lui-même » (1).

Car, dit encore René Bazin, « nous sommes d'abord des voyants et des imaginatifs » (2). Quand sera venue l'heure d'entrer au collège, alors c'en sera fini de ce naturel de l'âme :

« Eux qui inventaient, ils récitent. Et quoi, Seigneur ? J'ai encore dans la mémoire des phrases de géographie et d'histoire naturelle, approuvées par le ministre : « Orléans, vinaigre renommé. Jeanne d'Arc l'enleva aux Anglais après un siège célèbre. » — « Les Australiens, sortes de nègres misérables. » — « L'estomac est une poche en forme de cornemuse, dont la capacité est d'environ deux litres... ». O très douce enfance, je crois que nous vous avons abrégée; je crois qu'il n'y a plus de vrais enfants après sept ou huit ans... » (3).

Qu'y faire ? Prolonger le plus possible cette enfance, garder à ces petits êtres cette candeur et cette fraîcheur que les études leur feront perdre si vite : « Ils s'efforcent d'être grands, comme si cela était enviable... Quelle perte pour nous, s'ils cessaient de rire tout à coup ! » (4). Mais, au moins, que les nouvelles disciplines imposées par le collège combattent cet appauvrissement. Le latin sera l'une de ces heureuses disciplines.

« Quand j'étais jeune, nous savions le latin, et c'est une manière qui n'a pas été remplacée, d'apprendre le français... Vous êtes dispersés entre dix études qu'on appelle positives, et que je crois simplement inutiles à votre âge et pour la vie que vous vivrez... Nous ignorions certaines choses et vous en ignorez certaines autres. Les collégiens ont changé d'ignorance. Reste à savoir quelles étaient les moins fâcheuses... » (5).

Le malheur de l'instruction et de l'éducation moderne (on ne peut séparer celle-ci de celle-là et l'ancien ministère de l'Instruction publique n'a-t-il pas pris récemment par une noble ambition le nom de ministère d'Education Nationale ?) c'est d'être la même pour tant d'enfants différents, venus de tant de régions différentes. Le temps n'est plus où l'on se permettait d'admirer la sotte vanité de ce ministre tirant sa montre et disant prétentieusement : « A cette heure, dans tous les collèges et lycées de France, les élèves de quatrième font une version latine. ». La question est difficile, insoluble peut-être.

(1) René Bazin : *En Province*, p. 111.
(2) *Ibidem*, p. 115.
(3) *Ibidem*, p. 118.
(4) René Bazin : *Aujourd'hui et demain*, p. 7.
(5) René Bazin : *Paysages et pays d'Anjou*, p. 92.

Heureux pourtant les enfants qui auront pu se développer suivant un rythme plus personnel et mieux adapté à leur esprit et à leur âme !

« Fromentin, dit René Bazin, ne souffrit pas de cet émondage précoce que nous fait subir la vie de collège, enfermée, commune à tous, identique pour des natures si profondément diversifiées, qu'on n'a jamais eu l'idée de semer dans une plate-bande autant d'espèces de tulipes, de lis, de navets, de résédas, de pavots, d'oignons, de pervenches, d'héliotropes qu'il y a de tempéraments groupés dans une classe d'enfants... » (1).

Surtout, n'oublie-t-on pas trop souvent dans quel but nous élevons ces enfants? René Bazin le croit — et la remarque est curieuse venant d'un homme qui pense, comme Fénelon, que « la poésie est plus utile que le vulgaire ne le croit », et qui demande pour l'enfant une part plus grande de rêve. Où le divorce semble le plus grand entre l'instruction donnée et le but pour lequel elle devrait être donnée, c'est sans contredit dans l'éducation des jeunes filles, malencontreusement calquée sur l'éducation des garçons :

« On les élève singulièrement, nos femmes. On leur enseigne et elles apprennent tout ce qui peut plaire à d'autres que leur mari. Elles parlent l'Allemand et l'Anglais, — pas pour nous; — elles saluent délicieusement, — pas pour nous; — elles s'habillent divinement, — pas pour nous; — elles savent la géographie, la chimie, le piano, la valse, la peinture sur porcelaine, paravents, terre de pipe et autres surfaces ingrates, la littérature surtout en ses hardiesses, l'économie politique en ses orages moins dangereux. Parmi tant de choses nécessaires, on oublie souvent de cultiver en elles la tendresse, — un si joli mot d'autrefois, — l'indulgence, l'économie sans épithète, l'affabilité, et plusieurs autres petites vertus qui seraient pour l'intimité. Elles ressemblent à un gouvernement défectueux qui n'aurait qu'un remarquable ministre des affaires étrangères... » (2).

Bazin pense que la jeune fille doit d'abord se préparer à être une mère de famille, et que la famille future est le but vers lequel il faut la diriger. Ne semble-t-il pas qu'on l'ait oublié ?

Cette instruction, même donnée par des maîtres éminents et dévoués, à quoi servira-t-elle ? Bazin est catégorique et nous entrons vraiment au cœur du débat : « Je suis absolument convaincu, dit-il, qu'elle ne peut suffire à former un homme ou une femme, et qu'il y faut joindre l'instruction religieuse » (3). Cette instruction religieuse ne sera pas une instruction de façade, elle n'apprendra pas au jeune homme ou à la jeune fille à pratiquer une « religion du dimanche dont on fait bon marché pendant la semaine; une religion de jour, dont on ne se souvient pas la nuit » (4). Même dans les collèges

(1) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 9.
(2) René Bazin : *Croquis de France et d'Orient*, p. 59.
(3) René Bazin : *Notes inédites*.
(4) René Bazin : *La Barrière*, p. 252.

catholiques, — et ici, je demande qu'on admire l'indépendance du jugement de René Bazin — l'instruction n'est pas toujours religieuse. « J'ai été, dit Félicien Limerel, chrétiennement préparé au baccalauréat... » (1). Trop souvent, la famille, même celle qui a « mis » son enfant dans une maison religieuse, ne voit dans la discipline religieuse qu'un cadre utile, une façade obligatoire pour un certain monde. Mais est-ce que la vie de la famille prolonge l'éducation du collège ? Félicien Limerel nous répondra, qui s'interroge et cherche à savoir pourquoi il a perdu la foi:

« Tout petit, tu as été laissé aux mains des domestiques, passants de la maison, pour qui tu n'étais qu'une petite chose criante, qui fait veiller tard, quand le père et la mère sont sortis... Quels tristes anges gardiens! Pour une qui joignait tes mains et t'apprenait une prière, combien t'ont couché en grondant, ou en chantant, sans appeler le ciel dont l'enfant a besoin, pour être tout l'enfant?... On pouvait tout dire et tout sous-entendre chez toi... Ta mère désapprouvait au fond, mais par politesse elle souriait quand un des passants du monde soutenait un paradoxe, attaquait le cléricalisme en se déclarant respectueux de la foi, plaisantait les dévôts, le scapulaire ou les indulgences, se déclarait hostile aux Jésuites ou aux « moines d'affaires », comme il disait, ou racontait quelque histoire grasse. M. Victor Limerel ne croyait pas avancer une sottise, quand il affirmait qu'il avait assez d'honnêteté pour se passer de philosophie. Il ne songeait pas à la petite âme qui entendait tout, qui voyait vivre et apprenait à vivre à côté du *Credo* qu'on récite. » (2).

Telle est la pensée de René Bazin devant le problème de l'éducation. Mais l'Etat français a fait de la laïcité et de la neutralité en matière religieuse, un dogme républicain. Quelles seront devant ce fait les réactions de l'écrivain?

On sait ce qu'est la laïcité. L'instruction ministérielle du 20 juin 1923 le rappelle expressément:

« L'enseignement moral laïque se distingue de l'enseignement religieux sans le contredire. L'instituteur ne se substitue ni au prêtre ni au père de famille, il joint ses efforts aux leurs pour faire de chaque enfant un honnête homme... Le maître devra éviter comme une mauvaise action tout ce qui, dans son langage ou dans son attitude, blesserait les croyances religieuses des enfants confiés à ses soins, tout ce qui porterait le trouble dans leur esprit, tout ce qui trahirait de sa part envers une opinion quelconque un manque de respect ou de réserve. »

Jules Ferry demandait que l'on enseignât aux enfants « la bonne vieille morale de nos pères », sans préciser davantage quelle était cette morale. Il recommandait seulement qu'on n'amorçât pas de discussion sur le principe de cette morale.

---

(1) René Bazin, *La Barrière*, p. 243.
(2) *Ibidem*, p. 150-1.

Il est certain que dans un pays divisé comme la France, au point de vue religieux, la laïcité comprise ainsi pourrait apporter la paix religieuse. Il faudrait que le maître fût assez respectueux des âmes de ses élèves et des convictions de leurs parents pour ne point abuser de sa situation privilégiée et ne point essayer de faire des disciples.

« L'idéal, dit un maître, c'est l'épanouissement d'une personnalité qui renonce à façonner les autres à son image, parce qu'elle a pu se développer elle-même dans une atmosphère de liberté. » (1).

Evidemment, cette école laïque, absolument et rigoureusement neutre, dirigée par un maître scrupuleux, est encore très loin de répondre aux désirs de René Bazin.

« La bienfaisance de l'éducation populaire a diminué, partout où l'instituteur croit avoir simplement pour mission d'instruire de futurs électeurs, ou même de futurs laboureurs ou de futurs artisans, et n'est pas persuadé, avant tout, qu'il a devant lui, pour leur bonheur ou leur malheur, pour les enseigner, ennoblir ou ruiner, des destinées immortelles. La conscience est toute changée, selon l'estime que l'on fait de l'être humain.... Plus d'un instituteur public a gardé pour l'enfant ce respect supérieur. » (2).

Ailleurs, revenant sur cette pensée, il écrira : « Même ceux-là font du mal en ce qu'ils sont neutres; la jeunesse a besoin d'être instruite non par des neutres, mais par des âmes croyantes et saintes » (3). *Davidée Birot* est presque tout entier consacré à ce problème-là; il faut reconnaître que le problème n'est pas facile à résoudre.

Nous croyons en effet que René Bazin a raison quand le maître neutre a devant lui des élèves catholiques et qui doivent être élevés comme tels. Il n'est pas possible en effet que leur suffise cette morale laïque telle que la délimite Bazin :

« Quelques minutes avant la fin de la classe, Mlle Renée avait l'habitude d'énoncer et de commenter une maxime morale. Elle appelait cela : la prière laïque... Le cahier portait pour le mercredi 24 mars : « Prière laïque : l'alcoolisme est un suicide lent »... « Les enfants d'un père ou d'une mère alcoolique, disait-elle, sont très souvent dégénérés, malades, infirmes, des déchets de la vie, parfois des criminels... Mourir jeune par la faute de ceux qui nous ont donné la vie !... *Vous savez que je ne crois pas à l'immortalité de l'âme.* Je crois aux transformations de la matière. Si ma petite fille à moi mourait, au lieu de prier pour elle, *ce qui serait peine perdue,* je planterais et sèmerais des fleurs sur sa tombe, et j'irais en respirer le parfum » (4).

---

(1) Abel Miroglio: *Bulletin de l'Union Nationale des Membres de l'Enseignement public,* Février 1934, p. 208.

(2) René Bazin: *Rapport sur les prix de vertu,* p. 4.

(3) René Bazin: *Croquis de France et d'Orient,* p. 6.

(4) René Bazin: *Davidée Birot,* p. 80-1.

Il est inutile de souligner que l'héroïne de René Bazin manque ici gravement à la loi de la neutralité. Les paroles du maître ont, dans l'âme des élèves, un retentissement qu'on soupçonne à peine. Une parole comme celle-là suffit à faire perdre la foi à un enfant. Quand on sait que, pour une famille catholique, la foi est le plus grand bien, on voit aussitôt quelle est l'importance de ce problème de la laïcité.

D'ailleurs, et il est à peine besoin d'y insister, dans les rapports d'un maître neutre et d'enfants catholiques, tout sera matière à friction; et si le maître se rejette dans le silence, quelle insuffisance et quelle médiocrité ! On dira à l'enfant d'être propre, physiquement et moralement; on ne lui dira pas d'être pur. Mais « être propre, c'est si loin, si loin de cette merveille : être pur ! » (1).

Même devant des élèves non catholiques, la position du maître sera aussi difficile et insuffisante :

« La morale, dit Mlle Renée, c'est ce que je dis en classe, d'après des programmes qui changent; une leçon... C'est ce que voudra l'inspecteur, ce que voudra le ministre. Ils sont chefs de religion. Ça les regarde, ça ne me regarde pas... Je pense tout ce que je veux là-dessus. Je vis comme je veux, je laisse les gens vivre comme ils veulent. » (2).

Et on en arrivera très vite à cette définition vraiment simple, mais qui ne satisfera pas les âmes difficiles ou rebelles : « Est moral, dans une société, ce que cette société exige... » Mais voyez, Davidée qui est une laïque, à qui son père a enseigné d'une manière catégorique : « N'y a pas de Bon Dieu », Davidée s'insurge :

« Comment, c'était cela? Elle avait vécu d'une pareille doctrine ? Faire comme tout le monde, voilà ce qu'on lui avait enseigné ! Et on avait appelé cela une morale ? Elle avait cru avoir une morale ?... Il semblait à la jeune fille qu'elle venait d'ouvrir un coffre où elle avait naguère enfermé une fortune, et qu'elle ne trouvait plus rien de son trésor. » (3).

Une telle morale ne sera d'aucune force « pour la direction ou la consolation de la vie. » (4). Et quand un enfant, travaillé par le doute ou par l'espoir, demandera à son maître — qui doit savoir — une réponse à ce doute ou une nourriture pour cet espoir, que répondra le maître ?

La petite Anna Le Floch « a voulu savoir s'il y a un consolateur, un lendemain à la vie qu'elle sent s'échapper, et elle m'a choisie pour donner la réponse. Je suis sa maîtresse, Il n'est pas possible que la maîtresse ignore s'il y a un paradis ? L'enfant voulait croire mieux

(1) René Bazin : *Davidée Birot*, p. 219.
(2) *Ibidem*, p. 101-2.
(3) *Ibidem*, p. 106-7.
(4) *Ibidem*, p. 66.

afin de souffrir mieux... Et elle n'a pas eu de réponse... Je me demande si je n'aurai pas appesanti des cœurs et fourni de la pauvreté morale au monde de la misère matérielle. » (1).

Evidemment, le maître qui s'interroge ainsi est une exception, et c'est dommage. Le grand nombre pensent probablement comme Mlle Renée : « Ayez une bonne classe, bien tenue, des cahiers propres: le reste est du superflu... Pas de zèle pour la correction du mal; un joli doute universel... » (2). Mais on n'élève pas des enfants avec cette méthode-là, proprement négative. Quand Davidée dira à sa petite élève : « Vous n'avez pas le droit de vous tuer » et qu'Anna répondra : « Pourquoi donc ? » que répondra l'institutrice laïque ? Quand Phrosine, la femme qui a abandonné son mari et pris un amant, dira : « Je ne pouvais plus vivre seule, je n'avais plus d'argent, plus de courage : je me suis mise avec quelqu'un... qui est-ce qui me le défendait ? » Davidée répondra timidement, connaissant toute l'insuffisance de sa réponse : « Mais... la loi. » La leçon viendra immédiatement, dure et cinglante : « Est-ce qu'elle me nourrit, la loi ? » (3). Rien ne tient plus de tout l'édifice, qu'avait élevé dans l'esprit de Davidée l'enseignement de l'Ecole Normale. Sa mère lui dira : « On n'a pas besoin d'être dévote pour être fidèle (à son mari). Il y a... l'honneur! — J'ai vu des gens, répondra douloureusement Davidée, qui mettaient leur honneur à ne pas quitter la femme qu'ils aimaient, et qui n'était pas leur femme... Nous avons toujours des mots à notre service... Les hommes y mettent ce qu'ils veulent, et les femmes aussi... » (4).

Charles de Foucauld dira plus tard: « La philosophie des temps anciens n'avait rien purifié, rien adouci, rien consolé » (5). Cela n'est pas si sûr, si j'en crois mon vieil ami l'humaniste Paul Cazin. Il écrit ceci dans son dernier livre :

« Fâcheuse tendance de nos apologistes à diminuer toujours l'Antiquité, à n'en voir que les laideurs et les misères morales. Ils me rappellent ce que dit déjà un personnage de Pétrone : *Accusatores antiquitatis, vitia tantum docemus et discimus...* N'est-ce point un livre de Cicéron qui a touché le cœur d'Augustin ? Et ces grandes âmes qui pouvaient dire : « *Haec cœlestia semper spectato !* » n'ont-elles pas eu une vie que Plutarque n'a pas écrite ? » (6).

Mais c'était encore une philosophie. La laïcité, nous l'avons vu, n'est que l'absence de philosophie. Et Davidée tirera la conclusion de son long débat, un jour qu'elle assistera à la première communion de ses petites élèves :

(1) René Bazin: *Davidée Birot*, p. 134-5.
(2) *Ibidem*, p. 12.
(3) *Ibidem*, p. 92.
(4) *Ibidem*, p. 115-6,
(5) René Bazin: *Charles de Foucauld*, p. 87.
(6) Paul Cazin: *La Tapisserie des Jours*, Paris, Plon 1934, in-8, p. 57.

« J'ai vu mes enfants, mes toutes petites, de moins de dix ans, qui revenaient les mains jointes, les yeux baissés, pénétrées d'une joie que nous ne pouvons pas leur donner, qui ne ressemble pas à celle que nous leur donnons. Elles n'avaient pas toutes cet air transfiguré, ce corps qui n'est plus que l'enveloppe de l'adoration et l'abat-jour d'une lampe allumée. »

Et elle ajoutera :

« Je suis une semeuse de graines vides, qui ne germent pas la joie. » (1).

Qu'importe, après de si nobles soucis, qu'un inspecteur primaire reproche à la petite institutrice sans foi d'être allée à un enterrement avec un énorme paroissien qualifié de provocant ?

« L'homme qui ne veut pas du gros livre et qui tolère le petit, en détestant le texte de l'un et de l'autre, cet homme-là me fera tout faire, excepté ce qu'il voudra. » (2).

Voilà donc dans ses grandes lignes le problème de l'éducation tel que se l'est posé Bazin. Quelles solutions a-t-il proposées ? Elles découlent logiquement des critiques qu'il a formulées. Il n'y a, selon lui, qu'une solution, et c'est l'enseignement religieux. Mais comment l'école pourrait-elle donner l'enseignement religieux, un enseignement qui soit pénétré de sens religieux, dans un pays aussi divisé ? René Bazin ne le dit pas expressément. Mais on peut deviner quelle serait sa réponse : L'école confessionnelle seule, comme elle fonctionne en Alsace et dans d'autres pays d'Europe, résoudrait la question. Les catholiques à l'école catholique, les protestants à l'école protestante, les juifs à l'école juive, les libres-penseurs à l'école athée. Ainsi seulement toutes les convictions seraient assurées d'un respect complet, étant enseignées par des maîtres qui les partagent. Cette école-là est-elle possible en France ? C'est là un sujet en dehors de notre étude. Il nous suffit d'avoir exposé comment Bazin concevait l'éducation pour que l'enfant remplît toute sa destinée.

La Question d'Alsace-Lorraine a enfin vivement préoccupé René Bazin; il en a étudié trois époques : l'avant-guerre, la guerre et l'après-guerre. Et à chacune de ces époques il a consacré un livre; à l'avant-guerre *Les Oberlé*, à la guerre *Les Nouveaux Oberlé*, à l'après-guerre *Baltus le Lorrain*.

D'autres avaient décrit l'Alsace; Erckmann-Chatrian devait à la vieille et loyale Alsace d'avant 1870 ses meilleurs succès. Mais je ne sache pas qu'il ait écrit sur le drame alsacien. En revanche, Alphonse Daudet, dans *La Dernière Classe;* Paul Acker, dans *Les Exilés;* André Lichtenberger, dans *Juste Lobel, Alsacien;* Maurice Barrès surtout dans *Au service de l'Allemagne*, et dans *Colette Baudoche*, ont étudié

(1) René Bazin : *Davidée Birot*, p. 217-8.
(2) *Ibidem*, p. 274.

le problème alsacien-lorrain d'avant-guerre. Mais aucun de ces écrivains, Maurice Barrès excepté, n'obtint auprès des lecteurs une si large audience. *Les Oberlé* ont dépassé la 350e édition. De toute l'œuvre de Bazin, c'est le livre qui a remporté le plus grand succès, et ce n'est pourtant pas le meilleur. Mais la question d'Alsace préoccupait vivement toute une partie de la population française. En Alsace, la situation se présentait ainsi, sommairement : certains Alsaciens acceptaient la conquête allemande, par intérêt; d'autres réclamaient leur autonomie; d'autres enfin, les plus nombreux à cette époque (1901), restaient Français de cœur. Entre ceux qui avaient cédé au vainqueur et ceux qui lui résistaient, la haîne devait naître inévitablement. Quand ce conflit éclatera dans la même famille, ce sera le drame que Bazin nous a raconté dans *Les Oberlé.*

René Bazin a fait devant ce problème alsacien un grand effort de compréhension et a réussi, en dressant l'une devant l'autre deux civilisations, la française et l'allemande, à ne pas ridiculiser celle qu'il détestait dans le fond de son cœur. Les Allemands, pense-t-il, sont les ennemis de l'Alsace et de la France, mais il connaît leurs mérites : « Redoutable adversaire, qui s'exerce jour et nuit ! » confesse l'oncle Ulrich aux premières pages du livre.

Nous avons vu, — en étudiant *Le visage de la France dans l'œuvre de Bazin* — quelle image de notre pays les Alsaciens avaient gardée au fond de leur cœur. Mais l'Allemagne ? Quelle est-elle à cette époque devant les yeux d'un Alsacien comme Jean Oberlé, qui a été élevé en Allemagne pourtant ? Son oncle Ulrich lui demande :

« — Comment n'es-tu pas devenu Allemand ?
« — Je le suis moins que vous.
« — Ce n'est guère.
« — Moins que vous, parce que je les connais mieux. Je les ai jugés par comparaison.
« — Eh ! bien ?
« — Ils nous sont inférieurs. » (1).

Mais Jean Oberlé sent qu'il doit préciser sa pensée. Il n'a pas de haine pour les Allemands, « il n'a pas été vaincu » !

« — Je ne déteste pas les Allemands, je les admire même, car ils ont des côtés admirables... Seulement, plus je les ai connus, plus je me suis senti autre, d'une autre race, d'une catégorie d'idéal où ils n'entraient pas, et que je trouve supérieure, et que, sans trop savoir pourquoi, j'appelle la France. » (2).

Ailleurs Jean complètera ce portrait de l'Allemagne et des Allemands :

« Ce qui m'a le plus frappé et choqué, c'est l'impersonnalité des

(1) René Bazin : *Les Oberlé*, p. 22.
(2) *Ibidem*, p. 23.

Allemands, leur oubli grandissant de la liberté, leur effacement devant le pouvoir de la Prusse qui dévore les consciences et qui ne permet de vivre qu'à trois types d'hommes qu'elle a modelés dès l'enfance : des contribuables, des fonctionnaires et des soldats... » (1).

Jean Oberlé a vu ce qu'il y avait d'orgueil dans l'âme allemande; il faut toujours admirer l'Allemagne, si l'on veut être un bon Allemand: « le génie allemand, la civilisation allemande, le commerce allemand, l'avenir allemand ! » (2). Même dans l'amour, l'officier allemand reste le vainqueur : « Ma sœur vous a plu, dit Jean Oberlé à Von Farnow, parce qu'elle est Alsacienne. Votre orgueil a vu en elle une victoire à remporter » (3). Et cet amour, comme il pèsera peu quand il s'opposera à ce que Von Farnow croira être son devoir ! « Je vous aime, dira Von Farnow à Lucienne; seulement, l'honneur ne me permet plus de vous épouser... Je ne peux pas être le beau-frère d'un déserteur, moi officier, moi Farnow ! » (4).

Plus pourtant que l'Allemagne présente en Alsace, c'est l'Alsace elle-même que Bazin a voulu peindre dans *Les Oberlé*. Personne ne s'y est trompé. Et M. Oberkirch, qui fut sous-secrétaire d'Etat, l'en remerciera plus tard :

« Les cœurs tristes ! c'est bien l'expression qui caractérise le mieux toutes ces générations qui se sont succédées dans l'intervalle des deux guerres... En rendant sensibles de douloureuses réalités, vous avez su resserrer les liens invisibles unissant l'Alsace à la patrie absente » (5).

Ces réalités, combien de Français les connaissaient avant *Les Oberlé ?* Ce livre va révéler à ceux qui l'ignoraient la grandeur du drame qui se joue en Alsace :

« Nos querelles, dit Odile Bastian, ici, ne sont pas des querelles de village. Nous sommes pour ou contre une patrie. Nous sommes obligés d'avoir du courage tous les jours, de nous faire des ennemis tous les jours, de rompre tous les jours avec d'anciens amis qui nous seraient volontiers fidèles, mais qui ne le sont plus à l'Alsace. Nous n'avons presque pas d'acte ordinaire de la vie qui soit indifférent, qui ne soit une affirmation... Il y a là une noblesse » (6).

Ces Bastian sont l'exemple de la fidélité intransigeante : « Je mourrai avec mes haînes d'autrefois intactes » dit le père, et encore : « Moi, je reste. C'est ma manière d'aimer l'Alsace. Il n'y en a pas de meilleure. J'y vivrai, j'y mourrai » (7). Le problème, en effet, nous

(1) René Bazin: *Les Oberlé*, p. 253-4.
(2) *Ibidem*, p. 51.
(3) *Ibidem*, p. 261.
(4) *Ibidem*, p. 381.
(5) *Discours pour le Jubilé Académique de M. René Bazin*, p. 26.
(6) René Bazin: *Les Oberlé*, p. 185.
(7) *Ibidem*, p. 283 et 351.

l'avons vu, a d'abord été là. Fallait-il partir et abandonner la terre à ses nouveaux maître ? Barrès répondit non. Dans le roman de Bazin, le mouvement romanesque a rendu nécessaire le départ du nouveau soldat Jean Oberlé. Mais Bazin pensait sans doute comme Barrès. Il fait dire à Lucienne Oberlé :

« Je n'aurais pas demandé mieux que d'épouser un Alsacien... Mais presque tout ce qui avait un nom, une fortune, une influence, a opté pour la France... c'est-à-dire abandonné l'Alsace après la guerre... On a appelé cela du patriotisme... Les mots servent à tous les usages, en vérité... » (1).

Parmi ceux qui sont restés, il y a ceux qui refusent de se soumettre, les femmes surtout, « les gardiennes du foyer » :

« Nous ne pouvons pas nous révolter... Nous ne pouvons pas chasser les maîtres qui ne comprennent rien à notre vie et à nos cœurs... Alors, nous ne les recevons pas dans notre intimité, ni eux, ni ceux d'entre nous qui ont pris le parti du plus fort... » (2).

Parmi ceux qui ont accepté la conquête, il y a Joseph Oberlé :

« A tous ceux qui le blâmaient, il répondait : « Vous ne comprenez donc pas que tous les sacrifices que je fais, je les épargne à mes enfants? Je me dévoue, mais cela ne veut pas dire que je ne souffre pas... » (3).

Entre ces deux extrêmes, d'autres ont trouvé le moyen terme de l'autonomie :

« En échange de la loyauté que nous avons témoignée à l'Allemagne, de l'impôt que nous payons, du service militaire que nous faisons, notre prétention est de demeurer Alsaciens... Nous demandons à ne pas être soumis à des lois d'exception, à cette sorte d'état de siège, qui dure depuis trente ans; nous demandons à ne pas être traités et administrés comme « pays d'empire », à la manière du Cameroun. » (4).

A son habitude, Bazin ne conclut pas. Pouvait-il conclure et que pouvait-il conclure ? Il a exposé un problème comme ce problème lui était apparu. Au lecteur d'en tirer les leçons qu'il comporte. Sans doute même, n'a-t-il pas représenté toute l'Alsace d'avant-guerre. Il l'a simplifiée, un peu trop peut-être, il l'a réduite aux proportions de deux familles, l'une ralliée, l'autre fidèle, et dans ces deux familles, ce sont deux innocents, Jean Oberlé et Odile Bastian, qui souffriront, non pas de la faute des leurs, mais de la difficulté du problème à

(1) René Bazin : *Les Oberlé*, p. 227.

(2) *Ibidem*, p. 121.

(3) *Ibidem*, p. 51.

(4) *Ibidem*, p. 256.

résoudre. Quoi qu'il en soit, l'Alsace sut gré à un écrivain français « d'avoir si bien parlé de sa douleur et de sa fidélité. » (1).

Les Nouveaux Oberlé prolongent et achèvent *Les Oberlé*. L'Alsace est redevenue le champ clos où l'Allemagne et la France, une fois de plus, vont s'affronter. Comment ces deux collectivités — l'Alsace et la France — séparées depuis si longtemps et qui se retrouvent, vont-elles vivre l'une avec l'autre ? Il faut que la continuité nationale se rétablisse. Mais comme dans *Les Oberlé*, la famille alsacienne est divisée sur le problème alsacien. Le jour de la déclaration de guerre, Joseph Ehrsam croit que la France sera vaincue et, pour sauver sa fortune, sa famille et l'avenir de son industrie, il rejoindra son régiment allemand. Pierre Ehrsam est convaincu que la France vaincra, parce qu'elle a la justice pour elle, et il passera la frontière pour devenir un soldat français.

Tous deux s'apercevront qu'ils ne connaissent ni la France ni l'Allemagne. Pierre sera choqué d'abord de l'impréparation française, de notre imprévoyance, de nos disputes, de notre oubli :

« J'arrive d'un pays où tout est prévu, et vous ne prévoyez rien. Vous vivez dans le provisoire; vos cinquante dernières années ne se rattachent à aucune grande conception française. Vous avez évité des affaires, vous avez évité des interpellations, évité des questions, mais on peut se demander si vous avez fait de l'histoire de France... Ma petite Alsace, comme elle a mieux valu que vous autres ! Seule, elle ne croyait pas à la Kultur. Seule, elle résistait à ce poison du diable. Et c'étaient des paysans, des industriels, des marchands, des ouvriers, qui luttaient contre tout ce qui était boche, tandis que vos professeurs, vos savants, vos hommes d'Etat, levaient l'encensoir devant les philosophes et les politiques de la Germanie » (2).

Mais peu à peu, Pierre Ehrsam découvrira la vraie France, celle qui se bat, qui souffre, qui espère et qui méritera la victoire. Et alors la communauté de cœur et d'esprit sera complète entre ce fils de l'Alsace et la patrie enfin retrouvée.

Joseph à son tour connaîtra l'Allemagne. Il verra l'embrasement de la cathédrale de Reims et il comprendra la terrible signification du bombardement infligé au temple spirituel de la France :

« Les obus allemands, dira le capitaine Gervasius, obéissent à des volontés allemandes. Ceux qui, le 19 septembre 1914, ont incendié la charpente, percé les voûtes, cassé des bras et des jambes de pierre, l'ont fait par ordre. Ils ont bien fait... ».

Et Joseph Ehrsam concluera :

« Ils tirent contre l'histoire de France ».

Le jour même il désertera et arrivera dans les lignes françaises, et

(1) André Hallays : *En flânant, à travers l'Alsace*. (Paris, Perrin, 1911, in-12, p. 174).

(2) René Bazin : *Les Nouveaux Oberlé*, p. 284-5.

(3) *Ibidem*, p. 441.

Jusqu'au Travers d'Hastings

harengnier d'Equihen.

Bateau de pêche ancien de Boulogne (jusqu'en 1870) et actuel d'Etaples : mi-saine carrée, foc, mallet et pantalon. Ce sont des longres.

Grand chalutier à voiles, boulonnais, 48 à 50 tonneaux

Grand bateau harengnier aujourd'hui 100 à 120 tonneaux, comparables aux goélettes de la grande pêche de la morue. « abandonné ici en 1895 et qui sont maintenus à Paimpol, Dunkerque »

Ces bateaux, au-dessus de 30 tonneaux, ont un calcestons à vapeur pour le halage des filets traînants ou dérivants. (haleur à vapeur) Depuis 1869.

Ils pêchent le poisson frais, le maquereau, le hareng.

(Il y a les bateaux d'Etaples, ceux de Gravelines, gréés en Skute,

= Vapeur =

Depuis longtemps aussi adoption de la vapeur pour l'appareil moteur

Les essais ne furent heureux qu'à partir de 1886 dans la pêche aux cordes. Patrons de pêche du Portel, MM. Gournay et Dumont. Prototypes des cordiers à vapeur.

Actuellt (1899) une 40 à Boulogne.

— en 1894 apparaît l'entreprise de la pêche nouvelle du hareng, du maquereau, et du chalutier, par de grands vapeurs en acier. Le premier est la Ville de Boulogne, B. 2260, app. à MM. Bouclet et Cie.

En tout, une 50 de vapeurs en 1899.

MM. Lonquéty, en 1869, employèrent, les premiers, le filet de coton au lieu des filets de chanvre, pour la pêche au hareng.

Ecorage

L'écorage fait des avances de fonds sans intérêt, au patron et à l'équipage; surveille les ventes, tient les comptes, prélève 3% du produit brut. « Aujourd'hui encore l'écorage s'applique aux bateaux qui ont conservé le système d'armement à la part »

Deux pages d'un carnet de notes, « Gingolph l'abandonné »

la famille alsacienne sera enfin reconstituée après ce long et douloureux débat, sur cette noble parole de Madame Ehrsam : « Que mes fils partent donc et que la France nous revienne ! » (1).

Il subsiste pourtant dans l'esprit du lecteur un doute; Joseph Ehrsam, revenu au foyer, s'inquiète de ce que fera la France après la guerre :

« J'ai peur, dit-il qu'ils ne viennent abîmer les âmes des enfants de chez nous, comme ils ont fait chez eux... Si ce que les Allemands ont toujours dit, que nous serions persécutés à cause de notre religion, le jour où nous serions rattachés à la France, si cela allait être vrai ? » (2).

C'est là le troisième drame alsacien-lorrain, celui d'après-guerre, que Bazin a étudié sans faiblesse dans *Baltus le Lorrain.*

Malgré tant de promesses faites à l'Alsace-Lorraine de respecter ses coutumes, sa langue, sa religion, ses traditions, un gouvernement français a cru pouvoir introduire dans les deux provinces recouvrées le régime scolaire français. L'Alsace et la Lorraine se sont soulevées, et le gouvernement a dû battre en retraite. C'est tout le sujet de *Baltus.* Le vieil instituteur lorrain aura le courage de dire au délégué du Ministère de l'Instruction publique : « La Lorraine sera toute contre vous. — Contre la France, alors ? — Contre les maîtres du moment, et pour la France qui dure » (3). Et encore :

« Nous n'accepterons jamais que nos enfants soient élevés comme les vôtres. En les séparant de Dieu, autant que vous le pouvez, vous êtes les ennemis de chacun d'eux. Vous les diminuez; vous tuerez le pays, si vous continuez... Nous, ici, nous sommes sur la terre de lutte: pas d'Allemands, pas d'impies ! » (4).

Le livre s'achève sur une parole d'espoir :

« Ce que la France a fait, elle le refera. Tout sera réparé... ».

Et encore :

« Vous n'avez point à approuver les injustices qu'elle (la France) peut commettre; mais... notre esprit et celui de nos pères, c'est elle qui l'a embelli... Dieu veut qu'elle vive encore et qu'elle refleurisse, puisqu'il n'a préparé aucune nation pour la remplacer » (5).

On craint généralement que les idées et les doctrines ne soient un peu ennuyeuses, et il est bien vrai qu'elles le sont quelquefois. Bazin lui-même, nous le verrons quand nous étudierons son art de romancier et d'écrivain, n'a pas échappé complètement à ce danger. Mais la tentative est noble, grande et méritoire qu'il fit de mettre dans

(1) René Bazin : *Les Nouveaux Oberlé*, p. 551.
(2) *Ibidem*, p. 509.
(3) René Bazin : *Baltus le Lorrain*, p. 196.
(4) *Ibidem*, p. 318.
(5) *Ibidem*, p. 331.

ses livres toutes les inquiétudes sociales, religieuses et patriotiques de son temps. Son œuvre restera, sur les grands problèmes qui agitèrent les âmes en cette fin du XIXe siècle et ce premier quart du XXe, un témoignage honnête, consciencieux et riche d'observations précises.

Cette œuvre fait mieux comprendre à quelle étroitesse et à quelle pauvreté se sont condamnés tant d'écrivains qui voulurent vivre hors de leur temps et à qui la vie de leur pays demeura étrangère. Lui, a pensé que son devoir d'écrivain était de se mêler à la lutte et d'y apporter la force de ses convictions et de son talent. Sans doute n'a-t-il pas toujours apporté aux problèmes qu'il étudiait devant nous la solution que nous demandons; mais toujours il sous-entendait, quand il ne l'exprimait pas, la solution chrétienne. Aux docteurs ès-sciences sociales de trouver les moyens d'appliquer cette solution aux maux dont souffre la société. Le romancier a seulement voulu signaler la gravité de ces maux, nous en dire les causes et nous intéresser à les guérir. N'est-ce pas assez pour son mérite et quel romancier se permettra de dire que c'est insuffisant ?

***

Si Bazin n'a pas répondu à toutes les interrogations qu'il a posées et s'il n'a pas donné de remède précis à tous les maux qu'il a signalés, il n'en reste pas moins qu'il avait dans l'âme un rêve, une sorte de cité idéale où il aurait aimé vivre; cité bien vague encore, car Bazin n'a laissé échapper son rêve que par bribes, à l'occasion de tel ou tel de ses romans.

L'œuvre de Bazin n'est après tout qu'une « vision catholique du monde » (1). Sa cité idéale sera donc une cité catholique dont toute l'organisation, dans l'ordre familial, social et politique, sera soumise aux règles et à la tradition catholiques. De lui on peut dire ce qu'il écrivait de Pierre de Clorivière :

« Il n'eut point de doute parce qu'il était très réfléchi, très clair d'esprit, et très attaché à la foi de Jésus-Christ, ce qui est le plus sûr moyen de ne pas errer dans une foule de questions, même d'un ordre différent. » (2).

Bazin pourrait signer cette parole de Taine, citée par Paul Bourget:

« Le christianisme a créé les peuples modernes, il les conservera » (3).

Ou celle-ci de Balzac :

« Le christianisme, et surtout le catholicisme, étant un système complet de répression des tendances dépravées de l'homme, est le plus grand élément de l'ordre social » (4).

(1) F. Mauriac: *René Bazin*, p. 14.

(2) Pierre de Clorivière; *Etudes sur la Révolution* (Introduction par René Bazin, p. 2).

(3) Paul Bourget: *Etudes et Portraits*, p. 98.

(4) *Ibidem*, p. 56.

« Le monde, dira-t-il, n'a pas de plus grands bienfaiteurs que les saints » (1) et ce n'est évidemment pas seulement à leur exemple qu'il pense, mais aux mérites qu'ils acquièrent et qui se répandent ensuite sur l'humanité. Leur exemple nous « indique le sens de l'éducation qu'il faut donner à un pays. Où ces âmes ont puisé, là est la source de la vie, de la grandeur, de la paix. » (2).

Dans la cité que rêve René Bazin, les âmes auront plus de valeur que les corps, et le progrès moral sera plus recherché que le progrès matériel. Il cite avec complaisance ce qu'écrivait le président Roosevelt à Frédéric Mistral, en décembre 1904 :

« Les industries et les chemins de fer ont leur valeur jusqu'à un certain point; mais le courage et la puissance d'endurance, l'amour de nos épouses et de nos enfants, l'amour du foyer et de la patrie, l'amour des fiancés l'un pour l'autre, l'amour et l'imitation de l'héroïsme et des efforts sublimes, les simples vertus de tous les jours et les vertus héroïques, toutes ces vertus-là sont les plus hautes, et si elles font défaut, aucune richesse accumulée, aucun « industrialisme » imposant et retentissant, aucune fiévreuse activité, sous quelque forme que ce soit, ne sera profitable ni à l'individu, ni à la nation. Je ne méconnais pas la valeur de ces choses du corps de la nation; seulement je désire qu'elles ne nous portent pas à oublier qu'à côté de son corps, il y a aussi son âme. » (3).

La connaissance de la religion nous apprendra l'égalité vraie, car l'autre, celle qu'ont rêvée les hommes, « n'est nulle part, et les efforts tentés pour l'établir ne produisent que ruines et que haine ».

La liberté n'existe que dans l'ordre et dans la loi de Dieu. Il n'y a pas de liberté contre Dieu.

Grâce à l'unité de sa foi, le monde connaîtrait enfin la fraternité :

« Si le monde peut être plus heureux qu'il ne l'est, et je le crois, il le sera par elle. Elle crée les égalités volontaires, les seules qui soient vraies et qui amènent la paix. Comme on ne la décrète pas, elle a le secret de toucher les âmes. Elle aime, elle unit, elle ne connaît point de distance ni d'âge: elle va jusqu'où va le rêve de l'envie, jusqu'à renverser l'ordre établi, mais comme elle a pour loi la liberté, il n'y a point de trouble en son action, et, depuis dix-neuf siècles, elle a fait de bien des millions de riches, les serviteurs de bien des millions de pauvres » (4).

Qu'est-ce que la fraternité, sinon la charité sous un autre nom ? Or, la charité est la grande loi religieuse. Elle résout à elle seule des problèmes qui paraissaient insolubles. Où l'on invoque la justice,

---

(1) *Comtesse de Courson, La Fondatrice des Petites Sœurs de l'Assomption.* Préface par René Bazin. Paris, Bonne Presse, 1922, in-16, p. 2.

(2) René Bazin: *Rapport sur les prix de vertu,* p .62.

(3) René Bazin: *Questions littéraires et sociales,* p. 295.

(4) *Ibidem,* p. 204.

c'est la charité qui devrait accourir. Mais la première charité est de soigner les âmes et l'école leur apportera autre chose comme nourriture que cette laïcité dont nous avons parlé.

« Cet esprit de laïcité, dont on veut tout pénétrer, est un esprit de cruauté et de dédain, surtout envers les plus pauvres qui se défendent le moins bien... Elle vous condamne à mourir sans consolation... Ces hommes qui ne croient point en Dieu et qui croient tant en eux-mêmes ! » (1).

Dans le même article, René Bazin se rend cette justice : « J'ai conscience d'avoir toute ma vie aimé et servi ce peuple qui n'a guère d'amis vrais ». C'est la charité qui sera le vrai remède aux misères sociales; d'ailleurs, la misère n'est pas le pire des maux, il y a des misères de l'âme. Mais les pauvres auront retrouvé cette dignité que seule peut leur procurer l'Eglise; tous les travailleurs appartiendront à un groupe, à une corporation, car l'individu est plus fort ainsi, contre le malheur, la maladie ou la mort... L'ouvrier et le patron n'auront qu'une âme, comme « en ce temps où la France entière savait vivre » (2). Les châtelains resteront sur leurs terres et ne laisseront plus leurs paysans orphelins. Le métayer collaborera avec son maître, dans une familiarité respectueuse. On aura plus de bonté que d'esprit, on fera appel plus souvent à la charité qu'à la justice, et l'Eglise sera là pour trancher les différents, les apaiser et calmer les âmes.

L'école donnera peu de brevets, mais enseignera à respecter le passé d'où nous venons, car ce sont les morts « qui réconcilient les vivants » et pendant longtemps l'on n'a pas eu assez « de respect et d'amour pour le passé de la France » (3). Mais « le mérite des ancêtres, même inconnu, même oublié, continue de vivre dans notre sang et nous porte à l'imitation » (4).

C'est la famille qui sera, à la base de la société, la pierre solide sur laquelle tout l'édifice s'élèvera, la famille vivifiée et soutenue par l'Eglise. Les parents, au lieu de s'aimer d'une passion fragile, aimeront surtout leurs enfants. Ces enfants les réconcilieront, s'ils oublient le lien qui les unit, leur apporteront la joie et l'espérance, la jeunesse et l'immortalité. Les enfants seront le but de leur vie et leur récompense, les enfants nombreux et non le fils unique. Le père aura sur les siens l'autorité qui lui vient de Dieu, peu d'ambition gonflera son cœur, la volonté seulement d'être juste et de faire de ses enfants des hommes dignes du nom qu'il a porté.

Les jeunes filles liront peu de romans, « parce que le romanesque est en elles »; elles feront des mariages d'amour où l'argent ne comptera guère : « la médiocrité (en fortune) est un merveilleux départ

(1) René Bazin : *Echo de Paris*, 5 juillet 1912.
(2) René Bazin : *Pierre de Clorivière*, p. 8.
(3) René Bazin : *Echo de Paris*, 29 juillet et 12 août 1915.
(4) René Bazin : *Charles de Foucauld*, p. 1.

pour un être de courage », et une fois mariées, elles seront les gardiennes du foyer, de l'honneur et du bonheur de ce foyer : « Partout où il y a un foyer heureux, il y a une femme qui est ainsi, oublieuse de soi. » (1).

L'éducation des hommes devra les préparer à aimer et, s'il le faut, à défendre leur patrie :

« Tous ceux que la puissance des rêves et des mots n'aveugle pas savent... que la guerre seule, à de certaines heures, peut empêcher une nation de disparaître; qu'elle est le prix redoutable auquel les hommes achètent, de temps à autre, le droit de garder leur civilisation, et dont ils payent l'honneur, l'indépendance, la douceur de vivre, les idées même des hommes qui viendront après eux... » (2).

Certes, René Bazin ne se dissimule pas le danger de la caserne. Peut-on moraliser le soldat ? Il semble pencher vers cette solution dans *Le Blé qui lève*, à propos des conférences du lieutenant Jacquemin. Nous avons peu de confiance dans les conférences moralisatrices. Toujours est-il qu'on peut donner aux soldats le culte de l'honneur. « L'honneur sert à tout. » (3). Ces hommes auront non seulement le goût de l'honneur, mais même de l'héroïsme, bien que l'héroïsme soit « toujours déraisonnable » (4), et ils seront héroïques dans la paix, comme ils l'ont été dans la guerre, car « à quoi servirait-il qu'ils fussent braves, s'ils ne défendaient qu'une patrie destinée à mourir dans la paix ? » (5).

Cette France que les combattants ont sauvée, qui la défendra contre elle-même ? qui la gouvernera ? Bazin a rarement répondu à cette question. Il n'était pas de l' « Action Française », dont les violences de langage l'effrayaient un peu, je crois. Mais il était royaliste. Il l'a dit expressément à M. Jean Bruchesi, qui le rapporta dans *La Presse*, de Montréal. M. Jean Bruchesi l'avait trouvé dans son bureau, à sa table de travail, devant un portrait du duc d'Orléans, et René Bazin lui avait dit :

« Je suis royaliste depuis toujours. » Puis, désignant le portrait : « Regardez cette tête ! Quelle différence avec toutes les têtes qui nous gouvernent aujourd'hui ! » (6).

René Bazin fut d'ailleurs, au moins une fois, invité au Manoir d'Anjou par les Princes. Mais on voit qu'il était sensible à la distinction et à la beauté. Ce sentiment fortifiait ainsi ses convictions.

C'est la seule manifestation royaliste que je connaisse de

(1) René Bazin : *Echo de Paris*, 26 février 1914.
(2) René Bazin : *Questions littéraires et sociales* p., 253.
(3) René Bazin : *Un Monastère : Les Oiseaux*, p. 229.
(4) René Bazin : *Rapport sur les prix de vertu*, p. 64.
(5) René Bazin : *Echo de Paris*, 1er novembre 1915.
(6) Jean Bruchesi : *La Presse* (Montréal) 30 juillet 1932.

lui. Il a l'horreur intellectuelle, religieuse, sentimentale même, de tout ce qu'est la Révolution française, cette « Révolution qu'on appelle grande, et qui le fut surtout par ses maux » (1).

Il dira de Clémenceau : « Il croyait à la Révolution, qui ne mérite pas la foi... » (2), et écrivant sur la mort de Robespierre: « Un coquin de moins ne fait pas le salut d'un peuple » (3). Dans la même étude, il a exprimé nettement toute sa pensée :

« La Révolution se fait faire des concessions de principe, et ne renonce jamais à aucun des siens : tout au plus en suspend-elle l'exécution...

« Nous souffrons depuis un siècle et quart de la Révolution, et nous ne savons pas tous encore la vraie nature, la puissance, la difformité congénitale de cette ennemie de l'espèce humaine. Elle ne se montre point d'abord telle qu'elle est. Cette sanguinaire, quand elle entre en scène, met un masque, et dit des mots à double sens, qui la font applaudir par la foule... » (4).

Il a enfin écrit ces lignes, que ses amis catholiques n'ont peut-être pas assez méditées :

« Les hommes utiles, dans les révolutions, sont ceux qui ne leur accordent rien; tous les autres en font le jeu » (5).

Au-dessus de tout, ce qu'il glorifie, ce qu'il croit indispensable au bonheur, même dans l'ordre, même dans la foi, c'est le travail, c'est l'effort et c'est le sacrifice. Dans sa cité idéale, il n'y aura que des travailleurs et ce sera leur noblesse. Ces travailleurs auront en eux la plus belle vertu, et peut-être la plus difficile à acquérir, la vertu d'espérance. Tous ses livres nous apportent une leçon d'espérance : le vieux Noëllet qui se remet à la charrue, Jean Nesmy qui rapporte la confiance à la Fromentière, Donatienne qui reviendra au foyer dévasté.

C'est sans doute ce qu'on a appelé l'optimisme de René Bazin. Il croit que la vie, telle qu'elle est, vaut la peine d'être vécue; il croit que l'honneur, même ici-bas, peut conquérir un bonheur fait de beauté morale, d'énergie, de sacrifice. Que la cité l'aide donc à remplir tout son destin et à conquérir ce bonheur auquel il est appelé, et la cité elle-même aura fait ce pour quoi elle a été édifiée.

---

(1) René Bazin : *Un Monastère : Les Oiseaux*, p. 1.
(2) René Bazin : *Les Débats*, année académique, 1929.
(3) René Bazin : *Pierre de Clorivière*, préface, p. 46.
(4) *Ibidem*, p. 39-40.
(5) *Ibidem*, p. 3.

CHAPITRE VIII

René Bazin descriptif

Ce n'est pourtant pas l'importance considérable des problèmes qu'il a traités qui assurera la durée au nom de René Bazin et à son œuvre. L'artiste est plus grand que le penseur. Brunetière lui disait, en le recevant à l'Académie Française : « Vous êtes peintre... » et ses détracteurs eux-mêmes concèdent qu'il a excellé dans le paysage.

Mais c'est encore trop peu : René Bazin excelle dans tout ce qui est description; qu'il prenne pour sujet un paysage ou un homme, qu'il veuille en quelques lignes ou en quelques mots caractériser une province, un travail, une saison, Bazin trouve sur sa palette ou au bout de sa plume les couleurs ou les mots qui conviennent et qui conviennent seuls. Si le romancier, comme nous le verrons plus tard, n'a pas toujours réussi dans ses projets, l'artiste est sans défaut. Et l'artiste a peut-être nui au romancier en encombrant la vie, que celui-ci devait peindre, des décors de cette vie que celui-là ne se résignait pas à sacrifier.

René Bazin sait voir; ce n'est pas en lui-même qu'il regarde. La plupart des romanciers sont condamnés à ne peindre que le pays où ils ont vécu, parce que c'est le seul pays qu'ils retrouvent en eux. Mais lui semble s'être joué de la difficulté. Si les paysans de l'Anjou ont quelquefois déteint sur les hommes des autres provinces, il n'en est pas de même des paysages. Il a su tout peindre, même ce qui lui était le moins familier.

A son sujet, Mauriac rappelle cette parole de Proust :

« Le souvenir d'une certaine image n'est que le regret d'un certain instant; et les maisons, les routes, les avenues, sont fugitives, hélas ! comme les années ! » (1).

Bazin est trop objectif pour ne saisir, dans un paysage, que lui-

(1) F. Mauriac : *René Bazin*, p. 21.

même. C'est là une partie de ce que nous appellerons, dans un chapitre prochain, son réalisme. Pour lui aussi, le monde extérieur existe et il le regarde avec soin, curiosité et sincérité; il a dit lui-même de son enfance : « Mes amis s'appelaient le brouillard, le soleil, le crépuscule,..., les fleurs..., les oiseaux..., les gens de la terre... » (1). Nous verrons qu'après les avoir bien aimés, il les a fidèlement décrits.

D'abord il avait assez d'indépendance pour voir ce qui, dans une province, différait d'une autre, ce qui caractérisait celle-ci ou celle-là. Il ne suffit plus alors, on le comprendra aisément, de voir. Il faut, dans son souvenir, comparer, choisir le trait particulier et être assez habile, assez intelligent pour comprendre une province et la faire comprendre en quelques mots ou en quelques couleurs : peut-on par exemple, en moins de lignes, mieux caractériser la Bretagne, telle que l'entrevoient d'une vitre de wagon, les touristes qui la traversent ?

« La Bretagne approchait, et les signes se multipliaient, et on reconnaissait enfin la terre maternelle : bouquets d'ajoncs mêlés aux ronces des talus; bouts de lande entourés de petits murs, où se tenait un cheval blanc qui avait l'air de rêver; odeur de l'iode émanée du goémon; avenues de hêtres en berceau, magnifiques et sans but; vaches noires et blanches; lignes de pommiers; nuages ronds et montant par escadres, dans le ciel toujours parcouru par le vent, et puis la pierre de granit à l'angle des maisons, autour des fenêtres, autour des portes, la pierre levée aux barrières des champs, la pierre bretonne, où luit discrètement, entre les taches de lichen, l'étincelle du mica. » (2).

En Bretagne, n'y a-t-il pas plusieurs provinces, différentes les unes des autres ? Voici le golfe du Morbihan, « jardin d'îles basses ou de mince relief, posées sur les eaux calmes. Les terres inclinées forment l'enclos immense... Toute l'étendue baigne dans une clarté voilée. Le vif de l'eau est bleu, le tour des îles est pâle... » (3).

A l'heure incertaine du matin, « le marais (vendéen) était couvert de brumes qui ne se levaient point encore, mais se désagrégeaient et se mouvaient sous la poussée de la brise. Le recueillement était complet, l'air léger, sensible et comme nerveux... Par endroits des canaux, se coupant à angle droit, donnaient une impression de miroir terni. Des fumées se tordaient lentement au-dessus. Puis, vaguement, dans le brouillard, surgissaient des silhouettes un peu plus sombres, comme les oasis d'un désert, et c'étaient les fermes maraîchines bâties sur d'infimes exhaussements du sol, avec leurs étables, leurs meules de paille et de foin, et le groupe de quelques peupliers qui leur donnent un peu d'ombre... » (4).

Jean Oberlé, à son retour d'Allemagne, trouve « divinement belle son Alsace qui descendait en pente très douce devant lui, et devenait

(1) René Bazin : *Contes de Bonne Perrette*, p. II.
(2) René Bazin : *Magnificat*, p. 175.
(3) *Ibidem*, p. 139.
(4) René Bazin : *La Terre qui meurt*, p. 50.

bientôt une plaine toute unie, avec des bandes d'herbes et des bandes de labours, d'où les villages, çà et là, levaient leurs toits de tuile et la pointe de leur clocher. » (1).

Plus encore qu'à déterminer les grands caractères des différentes provinces, René Bazin aime à saisir ce qui fait le charme particulier et compose l'âme d'une région, d'une partie bien délimitée de province:

« A voir l'ajonc qui pousse sur les talus, la bruyère assez commune dans ses bois, ses pommiers et ses sarrazins en fleur, on serait tenté de dire : c'est la Bretagne. A voir ses hommes grands, robustes, aux types songeurs, on pourrait croire : c'est la Vendée. Mais regardez ces prairies..., cette terre forte que la charrue soulève en mottes violettes, où nulle part le rocher n'affleure; regardez les chênes... Ils entourent les champs d'une couronne sombre, leur pointe est droite, car la mer est loin et les grands coups de vent n'atteignent point là, leur frondaison puissante, car le sol est profond à leurs pieds. Si vous montez sur les rares collines qui se croisent çà et là dans la campagne... et forment les bassins de ruisseaux charmants et sans nom, vous n'apercevrez jusqu'à l'horizon que des cimes de chênes, au milieu desquelles percent parfois un clocher blanc, un peuplier ou le faîte d'un alizier empourpré par l'automne. Ce n'est plus la Bretagne, ce n'est pas encore la Vendée : c'est le Craonnais. » (2).

Mais quelle que soit la province qu'il chante, quelle que soit la beauté ou la joliesse du tableau qu'il a devant les yeux, jamais Bazin ne se contentera de le reproduire pour notre joie. Il ne se satisfait pas aussi facilement et, nous l'avons vu au chapitre des âmes, c'est l'âme du paysage, « le climat spirituel » qu'il s'efforce de découvrir pour nous le livrer.

Tout ce qui compose le visage d'un pays lui est sujet à étude et à observation. Chaque province aura ses travaux qui contribueront à la préciser davantage. Non qu'il s'intéresse beaucoup aux coutumes, d'ailleurs déjà passées, et qu'il veuille ressusciter de beaux costumes, de vieux usages, de vieux patois, comme par exemple le tentèrent Erckmann et Chatrian dans leurs livres sur l'Alsace. C'est la vie telle qu'il la voit qu'il veut décrire, et la province telle qu'elle est au moment où il la visite et l'étudie. Dans *Les Oberlé,* il ne manquera pas l'occasion offerte de nous montrer des Alsaciens et des Alsaciennes en train de cueillir le houblon :

Ils « saisirent chacun une des perches lourdes du poids de la moisson; les vrilles, les clochettes écaillées, les feuilles tremblèrent, et, après que les femmes, agenouillées, eurent coupé les tiges au ras du sol, les perches soulevées sortirent de terre et furent inclinées et dépouillées des lianes qu'elles avaient portées... L'odeur amère et saine s'avivait... » (3).

(1) René Bazin: *Les Oberlé,* p. 69.
(2) René Bazin: *Ma tante Giron,* Paris, Calmann-Lévy, in-12, p. 7-8.
(3) René Bazin: *Les Oberlé,* p. 275.

Voilà bien en effet de quoi créer facilement une atmosphère. Bazin a choisi ce qui, en Alsace, était alsacien et ne se rencontrerait pas facilement ailleurs.

Parle-t-il des tisserands du Nord ? Il nous conduit dans une grande usine où travaille son héros, le père Demeester, et il nous le montrera devant son métier :

« Toute la chaîne d'une future pièce de lainage est sous ses yeux, divisée en deux plans superposés, qui s'abaissent et qui montent, en croisant les deux nappes. Chaque fois que s'ouvre cette gueule de fils tendus, la navette avec la broche, la broche avec son peloton de laine, la traverse en glissant, puis la gueule se referme, et retient son brin de laine à jamais serré. » (1).

C'est presque trop compliqué, trop détaillé, et il est difficile de voir la manœuvre. Mais Bazin a dû passer des heures auprès du vieil ouvrier, son carnet de notes à la main, et questionner, se faire expliquer, écrire.

Si le drame qu'il nous raconte se déroule sur une plage bretonne, Bazin n'aura garde d'oublier la « récolte du goémon » et cela lui fera un chaptre où évolueront les personnages de son roman :

« Ils enfoncent leurs fourches jusqu'au manche... Ils ont de la peine à les arracher du tas et à les soulever, chargées de ces lanières gluantes qui pendent en banderoles autour des hampes redressées, et qui sont jetées dans les charrettes. » (2).

Mais c'est encore le travail de chez lui, le noble travail de la terre, qu'il excelle à décrire. Ce n'est plus une tâche qu'il remplit, c'est une mission; et c'est une passion qu'il satisfait. On a comparé le tableau suivant au tableau connu de Rosa Bonheur, et il est bien vrai qu'il y a une parenté, quand ce ne serait que dans la conscience du travail et le fini du dessin et de la couleur :

« Les quatre bœufs baissèrent les cornes et tendirent les jarrets; le soc, avec un bruit de faux qu'on aiguise, s'enfonça; la terre s'ouvrit, brune, formant un haut remblai qui se brisait en montant et croulait sur lui-même, comme les eaux divisées par l'étrave d'un navire... Les herbes se couchaient, déracinées : trèfles, folles avoines, plantains, phléoles, primprenelles, lotiers à fleurs jaunes déjà mêlées de gousses brunes, fougères qui s'appuyaient sur leurs palmes pliées, comme de jeunes chênes abattus. Une vapeur sortait du sol frais surpris par la chaleur du jour. En avant, sous le pied des animaux, une poussière s'élevait. L'attelage s'avançait dans une auréole rousse que traversaient les mouches... » (3).

On remarque ici — mais nous y reviendrons — le souci du détail,

(1) René Bazin : *Le Roi des Archers*, p. 57.
(2) René Bazin : *Champdolent*, p. 144.
(3) René Bazin : *La Terre qui meurt*, p. 95.

en particulier dans l'énumération des herbes déracinées. Que le laboureur puisse voir tant de petites choses, c'est douteux. Mais est-ce que cela nuit à la grandeur du tableau qui se termine en apothéose ?

Dans *Le Blé qui lève*, on retrouve le même tableau, moins fini, avec moins de détails, comme une silhouette grise :

« Les six bœufs, sous l'averse, continuèrent de tirer; ils s'éloignèrent, enveloppés par la brume de leur souffle et par la vapeur qui se levait de leur dos. Le bouvier, en arrière, semblait plus grand que de coutume, dans l'auréole blonde de son attelage en sueur. » (1).

Mais ici, comme dans le tableau précédent, on peut noter le procédé descriptif qui élargit le paysage, agrandit les personnages, les estompe et les auréole pour les plonger dans une sorte de rêve.

Tantôt Bazin nous montrera le vieux Lumineau en train d'arracher sa vigne; tantôt ce sera Louarn qui défriche la lande pour faire une surprise à Donatienne. Et tout sera motif à description, tout sera sujet de tableau, dans ces diverses manifestations de l'activité humaine. La vie elle-même, Bazin la saisira dans ses aspects les plus divers. Ce sera le train qui passe devant la petite maison du garde-barrière :

« Pendant deux minutes, le sol trembla; les saules eurent leurs feuilles retroussées; dix pies vécurent en l'air; des grognements de bétail enfermé, des grincements de ferraille et de planches effarèrent, sous le couvert des moissons proches, toute une faune invisible; puis la dernière voiture dépassa la route, et diminua, cahotante, sur les rails, tandis qu'une pluie de sable retombait sur le remblai, les légumes et les cinq groseilliers du potager. » (2).

C'est le pardon de la Clarté et sa célèbre procession : « Voilà, sortant de la chapelle et refoulant la masse noire des curieux, la croix d'argent aux bras de laquelle pendent six clochettes en carillon » (3); la procession du Saint-Sang à Bruges :

« Sainte Marguerite avait toute une cour autour d'elle, et les palmes l'enveloppaient; sainte Anne, en violet, tenait par la main une petite Sainte Vierge en bleu tendre; sainte Walburge marchait appuyée sur sa crosse abbatiale... Et la Belgique s'avançait en tête, comme il convenait, vêtue en reine... » (4).

Il a peint, avec une sobriété émouvante, le départ de ceux qu'on aime et montré combien les choses qui nous entourent à ce moment prennent de valeur dans leurs moindres manifestations :

« Elle a embrassé son fils... Elle a regardé le temps, et vu que les nuages couraient vite, à la débandade, sous les étoiles. Elle a dit encore, pendant que le père rassemblait ses guides : « Relève le col de

(1) René Bazin : *Le Blé qui lève*, p. 270.
(2) René Bazin : *L'Isolée*, p. 195.
(3) René Bazin : *Madame Corentine*, p. 104.
(4) René Bazin : *Le Roi des Archers*, p. 236.

ta veste, mon petit, car il y aura grand vent sur la route de Vannes ! » Il s'est mis à rire et il a répondu : « Maman, je n'aurai personne pour me dire ça, là où je vais. »... Elle-même, elle a ri un peu, pour ne pas lui faire de peine. Et il est parti. » (1).

Gildas s'en va ainsi à la guerre. Peut-on mieux qu'avec ces simples et pauvres mots montrer l'angoisse de ceux qui vont être séparés et y a-t-il rien de plus vrai que l'insignifiance de ces dernières paroles, alors que les cœurs n'ont plus rien à se dire et ont hâte que tout soit consommé ?

Bazin, sans doute parce qu'il fut, dans sa jeunesse, de santé chétive, a gardé toute sa vie le goût de la force et de la beauté des corps. Rien de barbare ne l'émeut. Ce n'est pas lui qui décrirait un combat de boxe. Mais les luttes des paysans, des ouvriers de culture, le ravissent, parce qu'il n'y voit rien d'étudié et qu'y triomphent la force naturelle, l'adresse et le courage. Le mari de Donatienne, Louarn, après son abandon, s'est loué dans une ferme. Il vient d'être provoqué par un compagnon de travail :

« Le Boulonnais fondit sur Louarn, la tête en avant, pour le frapper au ventre. D'un mouvement de côté, Louarn évita le choc; ses reins plièrent et s'abattirent; il saisit l'ennemi au passage, par le milieu du corps, l'enleva, le souleva de ses poignets crispés, le fit sauter par dessus son épaule, et, le balançant à bout de bras, trois fois, le lança dans la vase, où le chemineau s'abîma, la figure contre terre, à cinq mètres du bord. » (2).

La même scène se trouve dans *Le Blé qui lève*. Et, comme dans la précédente, c'est le héros principal du livre qui sort vainqueur du combat, Gilbert, le vieux bûcheron :

« Tout à coup, les bras qu'il avait gardés haut s'abattirent; il les noua autour de Victor courbé, il le souleva, et, d'un coup de reins, se redressant, il fit pirouetter l'homme, dont les jambes décrivirent un cercle, et s'abattirent sur les épaules et sur le dos du vieux bûcheron. » (3).

Dans les deux scènes, souci décoratif, amour des beaux gestes, des grands gestes même, fussent-ils un peu théâtraux, comme on les aime à la campagne.

Une autre fois, c'est le joyeux cortège des conscrits qui vont quêter de porte en porte, conduits par des jeunes filles de leur âge :

« Dans cette gloire, trois jeunes filles apparurent. Elles montaient, enlacées, la plus grande au milieu, toutes trois vêtues de noir avec des coiffes de dentelles... A quelques pas en arrière venaient le sonneur de clairon, un porte-drapeau, et cinq jeunes hommes en ligne, qui

(1) René Bazin : *Magnificat*, p. 71.
(2) René Bazin : *Donatienne*, p. 87.
(3) René Bazin : *Le Blé qui lève*, p. 277.

tenaient, pendues par un lien de chanvre ou couchées sur un bras, les poules récoltées dans les fermes. » (1).

Enfin, dernière manifestation humaine, dernier décor, voici le cortège funèbre de la petite Anna, l'élève de Davidée Birot:

« Au pas lent du cheval, la voiture approchait; on entendait le cahotement léger de sa toiture et de ses roues, quand finissaient les mots psalmodiés par les chantres... Autour du drap blanc, c'étaient des gerbes de genêt, les plus belles quenouilles d'or, les plus fournies, qui formaient une couronne.... Oh! l'étonnante parure de printemps qu'avait la petite morte! » (2).

Ces hommes, que nous venons de voir dans les manifestations de leur vie et dans leurs travaux, Bazin a aimé les peindre pour eux-mêmes. Et ce sont des portraits dessinés d'abord d'un crayon sûr, et parfois de dures eaux-fortes. Voici un jeune prétendant :

« En avait-il vu de semblables, mon Dieu, tout semblables, à Paris et ailleurs: réguliers, têtes en bois sculpté, longues moustaches, taille élancée, les vêtements coupés sur le même modèle, le même air inutile et content! » (3).

Le vieux Lumineau « levait son visage ferme de lignes et solidement taillé. Son teint était... éclatant et nourri. Les joues pleines que bordait une étroite ligne de favoris, le nez droit et large du bas, la mâchoire carrée, tout le masque enfin, et aussi les yeux gris-clair, les yeux vifs qui n'hésitaient jamais à regarder en face, disaient la santé, la force et l'habitude du commandement. » (4).

René Bazin refera souvent ce portrait du grand métayer, fort de corps et d'âme, orgueilleux de sa terre et jaloux de son autorité. Ailleurs il prendra plaisir à dessiner le beau marquis de Meximieu :

« Il était de la plus grande taille, très svelte encore malgré ses soixante-trois ans, le plus bel officier général de l'armée, disait la légende: tête petite, moustaches noires, barbiche grise, cheveux en brosse et presque blancs, des traits fermes et nets d'arêtes, un nez vigoureux, sec et légèrement courbé, à l'espagnole, la poitrine bombée, les jambes fines et droites... » (5).

Et toujours la force l'attire : c'est l'abbé Baltus, « d'un demi-pied plus haut » que ses frères.

« Ce dernier venu de la famille eût ressemblé à un de ces athlètes dont on voit le portrait dans les journaux de sport, s'il avait été formé, dès sa jeunesse, aux exercices du corps, à la gymnastique, au lance-

(1) René Bazin: *La Terre qui meurt*, p. 173.
(2) René Bazin: *Davidée Birot*, p. 158.
(3) René Bazin: *Croquis de France et d'Orient*, p. 22.
(4) René Bazin: *La Terre qui meurt*, p. 10.
(5) René Bazin: *Le Blé qui lève*, p. 16.

ment du disque et du javelot, au patinage, à la lutte, au maniement des haltères. » (1).

La force et la douleur :

« Louarn n'avait pas bougé. La chandelle éclairait jusqu'au fond ses yeux bleus, qui ressemblaient, sous la broussaille des sourcils, à un peu de brume, d'où sortait un regard trouble de pauvre être perdu dans un chagrin trop grand. Il suivait les mouvements de Donatienne... avec une pensée de désespoir, comme si elle eût été une image déjà lointaine, séparée de lui par des lieues et des lieues. Les marins ont le même regard, quand une voile, à l'horizon, descend vers l'infini de la mer. » (2).

Il est rare que les portraits de Bazin soient antipathiques, parce qu'il est rare que Bazin choisisse des personnages qui le soient. L'inspecteur de Davidée Birot l'est pourtant, et ridicule à souhait:

« Cette bouche en arc, d'où s'échappait une voix de chantre qui lit, et ces joues grasses, rasées, et ce menton qu'une forte barbiche en pointe, d'un noir bleu, allongeait.... Il avait l'attitude de la conviction, le regard direct, loyal, impérieux, et quelques intimes du café d'Auch avaient même dit : impérial. Ce mot-là, il y pensait tout le temps. » (3).

Le délégué, de *Baltus le Lorrain*, M. Pergot Philibert, ressemble beaucoup à l'inspecteur de Davidée. Et il est aussi cruellement dessiné. Cruellement? N'oublions pas la besogne que vient faire M. Pergot en Lorraine, et ce qu'en pense Bazin. Le personnage, vu sous cet angle, n'est pas trop malmené. Mettons qu'il soit ridicule :

« Il était beau, l'envoyé; il marchait comme un doge, en glissant, et saluant d'un léger mouvement de la tête. Front dégarni, crâne encore duveté, figure longue, teint de bibliothécaire, mais nullement maladif, oh! non, le teint que l'on attribue volontiers à l'homme qui pense... » (4).

Ces notations sont assez rares dans l'œuvre de Bazin. Nous l'avons vu, ne l'intéresse vraiment dans l'homme que l'âme. Mais la nature le séduit par toutes ses manifestations. Il en aime tous les visages; il a chanté toutes les saisons, toutes les heures du jour, toutes les lumières, tous les bruits, tous les parfums. Une saison le ravit entre toutes, l'automne « fragile et nuancé ». Et pourtant, l'automne semble fait pour les âmes moins vigoureuses, pour les yeux et les cœurs qui s'enchantent de cette lente mort des choses. Bazin a trop enracinée en lui l'espérance, pour ne pas préférer le printemps; il est resté jusqu'au dernier jour trop jeune d'esprit et de volonté pour goûter cette vieillesse, si belle qu'elle soit. Mais l'amateur de couleurs n'en trouvera

(1) René Bazin: *Baltus le Lorrain*, p. 20-1.
(2) René Bazin: *Donatienne*, p. 9.
(3) René Bazin: *Davidée Birot*, p. 262.
(4) René Bazin: *Baltus le Lorrain*, p. 188.

jamais de plus belles que pendant les « trois automnes » qu'il a chantés, l'automne du peuplier, l'automne de la vigne et l'automne du chêne. Les peupliers ? Le bel arbre et bien fait pour plaire à l'homme « distingué » qu'était René Bazin :

« Depuis les basses branches jusqu'à la pointe, ils sont comme une fleur de genêt. Autour d'eux, pas un arbre et pas une herbe qui n'ait changé. Les saules se rouillent; les cerisiers ont des quenouilles ardentes et les pommiers des taches de pourpre violette; les hampes des perches de châtaignier apparaissent nues au bord des taillis; une teinte de vieille pierre se répand sur les aulnes qui font la voûte par-dessus les ruisseaux. » (1).

Plus tard, Bazin nous décrira la vigne, dont le pampre « est roux, doré, incarnat, rose, orange, couleur de paille, couleur d'airain, couleur de la nuit qui tombe rapide, brumeuse et grise. » (2).

Et enfin, il s'étendra avec complaisance sur le troisième automne, l'automne du chêne, en un morceau que je voudrais voir dans toutes les anthologies de prose : « Et les jardins de l'empereur japonais n'ont point de chrysanthèmes d'une pareille splendeur. » (3).

L'hiver ne l'inspirera pas autant. Il célèbrera surtout la neige : « On dirait que c'est de la lumière tombée » (4); mais il voit déjà poindre les premiers bourgeons : « Quand l'automne finit, dit-il, le printemps est déjà né. » (5). Et parfois les arbres eux-mêmes connaissent la même hâte : « Deux marronniers crurent que le printemps recommençait, ils se reprirent à fleurir. » (6). Il y a dans *Davidée Birot* une jolie page où le printemps, qui fait refleurir les genêts, fait aussi refleurir les âmes et celle d'abord de Davidée :

« Il avait renouvelé le ciel, qui est le premier à fleurir, et il verdissait la plus pauvre motte de terre. Même l'ardoise avait son printemps. Chaude, elle faisait danser l'air au ras des buttes... » (7).

Comment Bazin n'aurait-il pas aimé d'un amour de préférence cette saison de rajeunissement et de résurrection, lui dont toute l'œuvre est consacrée à chanter l'espérance, le courage et le mépris de la mort ? Le retour de Jean Nesmy à la Fromentière coïncide avec le retour du printemps : « Les mares étaient bleues, comme les nuages étaient blancs, parce que l'heure joyeuse avait sonné. » (8). Saison des fiançailles, saison de l'amour, aucun poète n'aura si souvent célébré le

(1) René Bazin : *Récits de la plaine et de la montagne*, Paris, Calmann-Lévy, in-12, 1903, p. 116.
(2) *Ibidem*, p. 117.
(3) *Ibidem*, p. 120.
(4) René Bazin : *Les Noëllet*, p. 61.
(5) René Bazin : *Récits de la plaine et de la montagne*, p. 123.
(6) René Bazin : *Champdolent*, p. 200.
(7) René Bazin : *Davidée Birot*, p. 116.
(8) René Bazin : *La Terre qui meurt*, p. 334.

printemps chargé de promesses. Que vienne après cela l'été. Le grand vent, que Bazin écouta si souvent, l'annoncera à toutes les créatures :

« Voici les terres mouillées qui s'affermissent, la pointe de l'herbe qui se dresse et qui ne fait pas d'ombre encore aux pâquerettes... Voici les râles et les cailles qui appellent, invisibles, et glissent, et lustrent leur poitrail au fil de l'herbe drue; voici les lis jaunes, les ombelles des carottes sauvages, les premiers faucheurs et, toute la nuit, la symphonie des insectes, monotone, triste et aiguë comme la musique d'Orient : c'est l'été... » (1).

Le vent et la pluie, le soleil et le brouillard, le silence et les bruits, tout lui est motif à description, tout vient contribuer dans son œuvre à créer autour des personnages qui travaillent et qui souffrent, qui aiment et qui espèrent, l'atmosphère où s'épanouira mieux leur âme. Il dira « la brume du beau temps, fileuse de toiles blanches qu'elle étend sur les prés et qu'elle attache à mi-hauteur des peupliers » (2); la brume ensoleillée d'Alsace qui « faisait comme une bande de gerbes de glaïeuls jetée au-dessus des Vosges » (3); le lever du soleil dans le brouillard sur l'étang de Penmur :

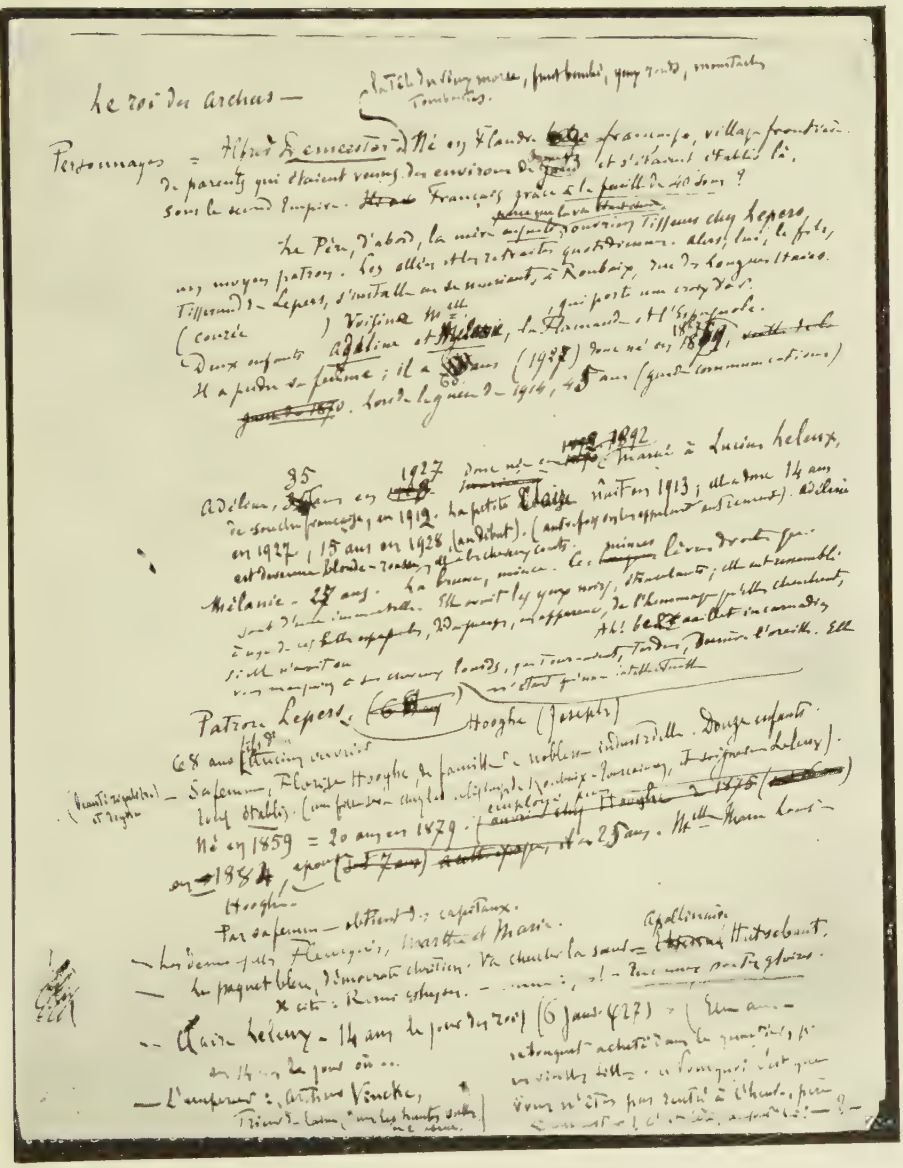
« Un globe voilé y apparut; il était plus pâle que la lune; sa couleur d'argent se mua en couleur d'or; par une fente du brouillard, une averse de rayons coula sur le lac, droit au milieu; en un instant tout le nuage fut brisé, tout le nuage s'envola, en flocons qui se hâtaient, chassés par la lumière, éclairés en dessous par le reflet des eaux. » (4).

René Bazin a-t-il vu dans le brouillard cette poésie du mystère qu'y voyait Lamartine quand il disait à Charles Alexandre :

« Le brouillard est aux montagnes ce que l'illusion est au sentiment, il les agrandit. C'est le mystère qui plane sur tout ici-bas et qui solennise tout aux yeux comme au cœur ? » (5).

C'est bien possible. Mais plutôt était-il attiré par cette douceur des choses que la brume enveloppe. Les angles n'existent plus, les violences sont atténuées, les couleurs et les sons eux-mêmes sont voilés et plus intimes; ces nuances devaient plaire au peintre des régions nuancées comme l'Anjou et la Bretagne. N'a-t-il pas senti, avec une tendre pénétration, le charme infini du paysage nantais, la poésie qui flotte avec la brume du matin sur la grande prairie des Mauves, l'âpre et saine senteur marine qui remonte avec le vent d'ouest tout le long de la Loire ? Il aime à revêtir ses paysages « du léger voile d'une lumière

(1) René Bazin : *Récits de la plaine et de la montagne*, p. 107.
(2) *Ibidem*, p. 108.
(3) René Bazin : *Les Oberlé*, p. 193.
(4) René Bazin : *Magnificat*, p. 98.
(5) Charles Alexandre : *Souvenirs sur Lamartine, par son Secrétaire intime*. Paris, Charpentier, 1884.



Le roi des archers —

Personnages = Albert de Lancester né en Flandre, village frontière. De parents qui étaient venus des environs de Bruxelles et s'étaient établis là, sous le second Empire. Français grâce à la feuille de 40 sous ?

Le Père, d'abord, la mère, ensuite, pour vivre, Tissens chez Lepers, ses moyens propres. Les ollés et les retraités quotidiennes. Alors lui, le fils, Tissens de Lepers, s'installe en se mariant, à Roubaix, rue de Longpré 1 bis. (courée) Voisine Mme Ell, qui porte un cercueil. Deux enfants Adélaïde et Mélanie, la Normande et l'Espagnole. Il a perdu sa femme ; il a 60 ans (1927) donc né en 1867, [illegible]. Lorsque la guerre de 1914, 45 ans (grand commerce intérieur)

Adélaïde, 35 ans en 1927, donc né en 1892 mariée à Lucien Heleux, de souche française, en 1912. La petite Claire naît en 1913 ; elle a donc 14 ans en 1927, 15 ans en 1928 (au début). (antécédents [illegible]). Adélaïde est brune blonde-rousse, [illegible]. Le [illegible] prunes lèvres droites. Mélanie - 27 ans. La brune, mince. Elle avait les yeux noirs, étranges ; elle est ensemble sorte d'hommes [illegible]. Elle avait les yeux noirs, étranges, de l'homme, [illegible] chemises, à age de ces filles [illegible], 20 ans, [illegible] Elle est [illegible] comédie, si elle n'avait [illegible] mais [illegible] blonds, [illegible], [illegible], [illegible] d'oeil. Elle n'était pas [illegible] [illegible]

Patron Lepers, 68 ans, [illegible] Hooghe (Joseph) [illegible] Douze enfants. Sa femme, Florine Hooghe, de famille noble - indust. [illegible]. Lolly [illegible] (un [illegible] employé [illegible] Hooghe) (Hautes capitaux et Hooghe) Né en 1859 = 20 ans en 1879. [illegible] 25 ans. Mlle Marie Louise en 1884, [illegible] Hooghe.

Par sa femme — attitude de capitaux.

— Les deux fils Georges, Marthe et Marie. Apollinaire Hutsebaut.

— Le paquet bleu, d'Immortel chrétien. Va chercher la santé = [illegible] Hutsebaut.

— X cité : Rémi [illegible]. — [illegible] : [illegible] - Pas [illegible] [illegible].

— Claire Heleux - 14 ans le jour du roi (6 janv. 1927) = (Une année [illegible] 14 ans le jour où ...) retraite achetée avec le quartier, [illegible] [illegible] [illegible] pour [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] ? —

— L'amoureux : Arthur Vincke, Trieur-laine (sur les hauts [illegible] de laine).

Préparation du « Roi des Archers »

dorée », à l'embuer « d'une atmosphère imprégnée d'eau », non qu'il se plaise, dit Baumann, « à dissoudre les formes en un je ne sais quoi de vaporeux, d'insubstantiel, selon la manière des poètes anglais. Il croit solidement, comme les campagnards dont il s'entoure, à la réalité des choses visibles. » (1).

Il regarde tranquillement. Il n'a rien du coup d'œil d'aigle de Chateaubriand embrassant et composant de vastes paysages, il est plus près de Lamartine et cependant rappelle quelquefois Loti, avec moins de vibrations impressionnistes, par l'accumulation des couleurs. C'est à cause des couleurs qu'elle avive ou qu'elle atténue, qu'il aime surtout la lumière et pour ce qu'elle apporte de douceur virgilienne dans des paysages qu'il ne souhaite que trop d'adoucir :

« J'admire, partout, cette belle lumière de cinq heures, rénovatrice des couleurs, reine de la transparence et du rejaillissement, allumeuse de feux de joie au bord des eaux obscures, voilées pendant le jour, et qui ont, avant le soir, leur minute éclatante. » (2).

Comme l'automne, Bazin aime cette lumière qui finit; en lui l'amateur de couleurs l'emporte à ce moment sur l'homme d'action dont tout l'effort est porté vers le matin et vers le printemps, l'heure et la saison actives. Voici un tableau de nuit, où la lumière seule existe, mais combien nuancée, combien diverse !

« Il faisait frais. L'aiguail alourdissait les herbes. On voyait, à courte distance, la terre des champs et la ligne commençante des haies, comme des ombres de deux puissances, celle-ci très noire, l'autre un peu plus grise et sans aucune luisance; le chemin était plus clair à cause de la rosée sans doute et des parties usées par le pied des bêtes. Mais le ciel éclairait comme une veilleuse. A d'immenses hauteurs, il y avait, au-dessous des étoiles, une nappe de lumière diffuse, pareille aux eaux transparentes qui restent au creux des sables lorsque la mer est basse. Elle continuait le jour passé et se fondait dans le jour nouveau. Elle ne faisait pas de grandes ombres comme la lune. Elle n'était pas l'aurore, mais elle dominait la campagne, d'occident en orient, et elle pâlissait les étoiles... » (3).

Ses clairs de lune, comme cette nuit d'été sans souffle, où l'âme du chasseur elle-même semble flotter dans les nuées, peuvent être comparés à certaines pages de Jean-Jacques ou de Chateaubriand. Ils en ont la molle douceur :

« Le clair de lune, sur les pentes de futaies, dessine des courbes de lumière, comme on en voit aux nuages pendant l'été. Il fait des éventails blancs avec les branches basses des hêtres, et réduit les bouleaux à n'être qu'un peu de fumée blonde autour d'une colonnette...

(1) Emile Baumann : *Correspondant*, 10 septembre 1932.
(2) René Bazin : *Paysages et pays d'Anjou*, p. 201.
(3) René Bazin : *Davidée Birot*, p. 206-7.

Quant aux mousses, il les transfigure : bien droites, gonflées de brouillard, éclairées tout au bout et puis sombres à la racine, elles ont l'air de résédas qui vont fleurir... » (1).

Ailleurs il comparera cette lumière du clair de lune à une neige bleutée, à « de la cendre d'argent »; les nuages nocturnes seront « des îles transparentes »; « la grande plaine herbeuse » paraîtra bleue et il verra « luire, d'une lampe de veilleuse, secourable et diffuse, la hampe des bouleaux. » (2).

Cette lumière, dont il a noté tous les instants et tous les caprices, lorsqu'elle se lève sur le marais vendéen, illumine des « lames d'eau » « comme des vitres au couchant » (3). Il nous montrera Rousille se déshabillant, le cœur gonflé de jeunesse, « dans la lueur que jetait le drap de son lit. » (4).

« Les eaux des rivières et des lacs, dira-t-il encore, sont belles, surtout vues de haut et par temps clair. Elles n'ont plus alors le joli rôle de raquette relançant la lumière, elles sont une profondeur colorée. Elles courent, ou elles tremblent, et le ciel avec ses nuages, et toute la terre des bords penchés sur elle, avec leurs maisons et leurs arbres, se brisent en éclats qui s'écartent et se rapprochent, et se mêlent et passent les uns sous les autres. Ruines subites et magnifiques. » (5).

Peu d'écrivains ont aimé autant que lui l'eau qui dort et l'eau qui court. Il faut, pour lui trouver un émule, aller chercher parmi les peintres. Paul Chabas à ses débuts dut l'enchanter, encore que Bazin regrettât peut-être dans ses toiles la trop grande abondance de jeunes baigneuses. Sans doute ne connut-il pas Jean Laronze, le délicat peintre de la Loire, car il écrit ceci :

« La Loire, la sablonneuse, la rieuse, l'épanouie, la muette et ample Loire, dont la douceur est forte et magnifique. Elle n'a point eu de peintre parfait : elle n'a eu, au cours des siècles, que des poètes pour la chanter... Lumière de ce large ciel, que les collines entament à peine; ...lumière qui rejaillit de partout, de l'eau, des sables, de l'envers des feuilles de saule, ...lumière des cailloux et de la poussière des routes. » (6).

Et cette lumière, qui agrandit et embellit les paysages de Loire, il la cherchera dans ses plus humbles manifestations :

« Au soleil, dix pieds de boue chantent un poème. Quelle vernis-

(1) René Bazin : *Croquis de France et d'Orient*, p. 192.

(2) René Bazin : *Notes d'un amateur de couleurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1920, in-12, p. 102.

(3) René Bazin : *La Terre qui meurt*, p. 50.

(4) *Ibidem*, p. 47.

(5) René Bazin : *Notes d'un amateur de couleurs*, p. 6.

(6) *Ibidem*, p. 282.

seuse que la pluie fondant la terre ! Quelle broyeuse de jaune, d'orangé, de brun rouge ! Quelle reine des couleurs fauves ! » (1).

On voit par cette dernière citation que, s'il aime quelquefois la lumière pour elle-même, il lui est reconnaissant surtout d'aviver les couleurs que son œil ne se fatigue pas de contempler. Car les couleurs constituent, pour sa vue, la plus forte réalité des masses. D'Avignon, il contemple le mont Ventoux et il note ceci :

« Le mont Ventoux apparaît comme une vague toute rose, un peu violette à sa base, nette de contours et transparente, comme un peu de lumière arrêtée et fixée. »

C'est toujours la couleur qu'il saisit de prime abord, la couleur qui le frappe dans un paysage. En arrivant à New-York, il regarde la multitude des navires :

« Ils sont, presque tous, dans la demi-lumière, gris sur l'eau jaune; leurs fumées toutes ensemble allongées dans le ciel, forment un nuage pas plus gros qu'un trait de crayon. Un rayon de soleil tombe sur une voile petite qui devient comme un phare. L'étendue magnifique est mesurée par des points colorés. » (2).

Le printemps c'est d'abord, en Ardésie, la couleur des genêts : « La fleur du genêt avait éclaté, et, par elle, toute la contrée bleue était couverte d'or. » (3). « Et si le genêt se repose, regardez à côté : c'est que la bruyère est rose. » (4). Le champ de choux de la Fromentière ne lui paraît pas indigne d'être chanté : « Ses choux formaient un carré immense, boules pesantes et superbes, dont la couleur était faite de tous les verts, de tous les bleus, de tous les violets ensemble et des reflets que multipliait le soleil déclinant. » (5).

Sans doute les sensations visuelles sont-elles chez lui plus fortes que toutes les autres. Ce n'est d'ailleurs pas une exception. Presque tous les écrivains en sont là. Mais il a goûté en artiste primitif les musiques populaires. Plusieurs de ses héros jouent du flageolet ou du « flutiau » et c'est une musique qui l'émeut, parce qu'elle traduit directement une âme. Quand Maïeul Jacquet quitte l'Ardésie, en jouant de la flûte, la mère Fête-Dieu murmure : « Seigneur, ramenez-le avec une âme guerie et un flutiau qui ne pleurera plus. » (6). Gingolph aussi se console de Zabelle avec des airs d'autrefois, au long des soirées d'hiver. Et Pierre Quéverne, que sa femme abandonna, joue de la musette dans sa cagna du front, et « les hommes, au fond de leur

(1) René Bazin : *Notes d'un amateur de couleurs*, p. 4.
(3) René Bazin : *Nord-Sud*, p. 8.
(3) René Bazin : *Davidée Birot*, p. 117.
(4) René Bazin : *Ma tante Giron*, p. 10.
(5) René Bazin : *La Terre qui meurt*, p. 2.
(6) René Bazin : *Davidée Birot*, p. 256.

âme, trouvaient que cela ressemblait à la vie. » (1). Rarement la grande musique l'émeut. Ou, si elle l'émeut, il hésite à la peindre. Et quand il la peint, c'est encore avec des mots de peintre, comme s'il la transposait en paysage :

« Les cloches n'étaient pas en retard. Dans la brume qui montait, leurs voix étaient encloses et serrées. Elles s'échappèrent tout à coup du nuage, et on eût dit que chaque paquet de brouillard éclatait comme une bulle en touchant le mur, et versait à la cime du mont l'harmonie d'un clocher... Voix qui passaient, légeres, intermittentes et fines, comme une navette dans la trame... » (2).

Peut-être est-il plus sensible aux parfums. Dans une page que nous avons citée, il célèbre les senteurs du genêt :

« Oh ! qu'il est généreux pour le vent nouveau qu'il embaume ! Avec les primevères, un peu d'aubépine, et les tiges de menthe encore bien tendres et cachées, il compose la divine senteur du premier printemps. » (3).

Encore, tout ceci manque-t-il de précision. Il énumère des fleurs, plutôt qu'il n'analyse des parfums. Ailleurs, il signalera le parfum « doux, un peu triste », des roses d'arrière-saison (4); « l'odeur des moissons de France » et « le parfum des végétations » (5); « le parfum de feuille de peuplier » de la Loire (6); le parfum « paille mouillée » de huit heures du matin, « comparable à celui du pain qu'on défourne », celui de la luzerne qui arrive une heure après et qui donne aux lèvres « un goût de sucre à faire venir les papillons », « l'arôme capiteux de la vigne chauffée » (7); enfin les parfums printaniers de l'Alsace :

« Un peu de brume montait aussi des ravins. Elle ne portait point encore le parfum des jonquilles et des fraisiers sauvages, mais l'autre seulement qui n'a pas de nom et n'a pas de saison, le parfum des résines, des feuilles mortes, des gazons reverdis, des écorces soulevées sur la peau neuve des arbres, et l'haleine de cette fleur éternelle qu'est la mousse des bois. » (8).

De tous les paysages qu'il fut donné à René Bazin de contempler, aucun ne l'a ému comme la mer. Il en a aimé l'immensité, la couleur, le mouvement et la vie, le mystère, le parfum aussi. Un de ses

(1) René Bazin : *Champdolent*, p. 165.
(2) René Bazin : *Les Oberlé*, p. 190
(3) René Bazin : *Davidée Birot*, p. 117.
(4) René Bazin : *Les Noëllet*, p. 205.
(5) René Bazin : *La Terre qui meurt*, p. 40.
(6) René Bazin : *De toute son âme*, p. 74.
(7) René Bazin : *Croquis de France et d'Orient*, p. 61.
(8) René Bazin : *Les Oberlé*, p. 2.

dialogues vaut d'être cité à cause de son rythme et de sa poésie primitive. Il est extrait de *En province* (1) :

« — Alors, tu as été à la mer, preneur ? C'est là qu'on va quand on a été mordu par un chien fou, dis ?
« — Oui, il y a de l'eau de quoi couvrir la paroisse d'ici, et cent, et mille pareilles...
« — Je ne te croyons point, mais je savons que c'est là qu'on va, quand on a été mordu par un chien fou. Y a-t-il de l'herbe ?
« — Comme en un pré, un pré qui aurait du foin plus haut que tes bœufs !
« — Tu veux rire, preneur ! S'il y avait du foin sous l'eau, ça sentirait mauvais...
« — Tu ne sais pas ce que tu dis ! Mauvais ? La mer ? Il y a des jours où elle sent comme une fleur ! »

Baumann a noté que « toujours l'élan de son rêve s'en va du côté de la mer... Les pays qui le captivent sont proches du large, ils en continuent les houles. La forêt mugit comme les vagues. Chez ce Français très sage, on reconnaît l'âme des vieux Celtes amoureux d'immensité. » (2).

Et dans *Gingolph l'abandonné* (3), lui si peu « débridé dans son lyrisme », il jette à la fin d'un chapitre ce cri d'enthousiasme : « La mer ! Quand nous serons morts, n'est-ce pas, mon Dieu, vous nous rendrez la mer ? ». Peut-être, ce qu'il aimait en elle, était-ce « tout le ciel brisé et transformé dans l'éternel mouvement » (4) et ce qui la rend pareille aux âmes des hommes.

Tout ce qui entoure notre pauvre vie, lui fait un cadre, l'enveloppe, la protège ou seulement y participe, a été pour Bazin sujet à tableau. Il a aimé les maisons, depuis le château « avec son haut corps de logis, ses tourelles d'angle, ses toits aigus, dont les girouettes, immobilisées par la rouille, marquaient le vent d'autrefois » (5) jusqu'à la ferme aux tuiles de « rose lavé et pâle » (6), « longue de toits, courte de murs, percée de deux fenêtres et d'une petite porte au milieu, et posée en bon air libre, à la pointe du coteau » (7) ; les arbres qui sont à la maison une parure, « les hêtres au tronc tigré » (8) « réguliers comme des colonnes » (9), qui le soir ne sont plus « que des fumées vagues autour des champs » (10) ; le bouleau et « la belle écorce satinée dont sa tige est vêtue. Elle est douce au toucher. Elle laisse aux doigts

(1) René Bazin : *En Province*, p. 249.
(2) Emile Baumann : *Le Correspondant*, 10 septembre 1932.
(3) René Bazin : *Gingolph l'abandonné*, p. 459.
(4) René Bazin : *Notes d'un amateur de couleurs*, p. 7.
(5) René Bazin : *La Terre qui meurt*, p. 123.
(6) *Ibidem*, p. 11.
(7) René Bazin : *Magnificat*, p. 125.
(8) René Bazin : *Le Blé qui lève*, p. 27.
(9) René Bazin : *Les Oberlé*, p. 8.
(10) René Bazin : *La Terre qui meurt*, p. 13.

un peu de poudre blanche. Elle est piquetée de gris, comme une pomme de reinette. Le vent coule dessus sans crier, l'eau n'y mord pas, la lumière y joue... » (1); les pommiers et les poiriers aux troncs « épaissis et bossués », dont les branches « toutes courbées et chassées vers l'est » se rejoignent « comme autant d'ombrelles tendues » (2); les marronniers, « compagnons des avenues royales », qui bâtissent l'ogive magnifiquement, prolongent les colonnades et « ont pris de la solennité sur la fin de leur vie » (3); les animaux enfin qui vivent à la ferme, ceux qu'il a chassés dans les bois ou dans les champs, et tous, en quelques coups de crayon, il les a finement dessinés. Je n'en veux pour preuve que ce court portrait qu'il fait de la martre : « C'est une futée, qui ne sort qu'à la nuit close, une fine marcheuse qui évite les feuilles mortes, un corps souple et ployant, une ombre en maraude dans l'ombre... » (4).

En tout cela Bazin a été servi par un don très sûr de l'observation qu'a développé encore le goût qu'il avait de la chasse, l'amour de la propriété et le culte des belles choses. Il voit vite et juste, mais on ne saurait comparer les impressions qu'il reçoit de la nature à celles qu'en reçurent d'autres écrivains, Gautier, Taine, ou Loti par exemple. Comme celui-ci, il aurait pu n'être qu'un impressionniste « hanté de détail ». Certes il aime le détail et il est tenté parfois, pour se rendre les choses plus familières, d'en diminuer les proportions. Précieux, alors ? Quelquefois. Il nous montrera les montagnes de Sardaigne « éclatantes le soir comme des glaïeuls rouges » (5), une pierre rose « couleur de tige de blé noir » (6). Victor Hugo grossissait les objets, lui les amenuise. Il n'est donc pas romantique. Il n'est pas non plus classique en cela; les choses ont beaucoup d'importance pour lui et volontiers il les fera poser devant lui. Mais il les domine, quand Loti par exemple les subit. Pour cela il choisira avec soin la place où il faut s'asseoir, car « s'asseoir c'est déjà choisir... et nous voyons infiniment plus de choses que nous n'en pouvons rendre ». Mais que demandons-nous au peintre ? De nous donner « l'impression qu'il a eue. Il a discerné l'essentiel dans l'image infiniment complexe. » (7).

Surtout, le paysage la plupart du temps sert à envelopper une scène, à former un cadre, à créer une atmosphère. Par le paysage, rappelé opportunément, Bazin prolonge l'émotion du lecteur; il mêle au drame des âmes et des cœurs la nature qui se trouble, se réjouit ou souffre avec nous. Il y a entre la nature et les âmes d'étranges

(1) René Bazin : *Notes d'un amateur de couleurs*, p. 102.
(2) René Bazin : *La Terre que meurt*, p. 49.
(3) René Bazin : *Notes d'un amateur de couleurs*, p. 116.
(4) René Bazin : *Croquis de France et d'Orient*, p. 266.
(5) René Bazin : *Nord-Sud*, p. 243.
(6) René Bazin : *Notes d'un amateur de couleurs*, p. 230.
(7) *Ibidem*, p. 10-11.

concordances : « la mer est devenue sombre. Les hommes se sont tus. Mais le petit mousse n'a pas cessé de chanter... » (1).

La destinée de Bazin et sa complexion tranquille ont puissamment aidé ses dons d'artiste. Ce ne fut pas une âme contrariée. Le succès lui a dès le début souri et il a pu laisser sa fantaisie s'épanouir. S'il avait été moins heureux, se fût-il donné la joie de ces compositions décoratives, inutiles si l'on veut, mais où il a laissé sa veine poétique s'épancher librement ? C'est, avant la lettre, de la poésie pure. *Pleine herbe* est une de ces fantaisies à mettre dans les anthologies scolaires; elle ferait beaucoup de bien aux élèves qui ne savent pas encore voir. En voici quelques lignes seulement, car les variations y sont nombreuses :

« Où trouver, parmi nos arbres, l'élégance et la hauteur de ces fûts d'herbe, qui dépassent de plus de cent fois la taille des animaux qui courent à leurs pieds ?... Le fromental, aussi grêle que l'avoine, laisse pendre comme elle ses graines tremblantes à des fils; le fléole jette en l'air ses quenouilles; le vulpin, ses brosses grises; le dactyle, à l'extrémité de ses branches nues, porte des masses d'épillets, comme des aiguilles de pin. » (2).

D'autres fois, la composition s'agrandit; il voit alors les lignes principales, domine le paysage de plus haut, embrasse une plus vaste étendue. Et ce sera la crue de la Loire dans *De toute son âme,* le premier labour et la vigne arrachée dans *La Terre qui meurt,* le voyage de Louarn dans *Donatienne.* Lui-même en a mesuré la difficulté :

« Les grands espaces n'auront jamais beaucoup de peintres. Ils veulent, comme les grandes idées et comme les grandes causes, des hommes à leur taille, et tel qui réussit à rendre, à peu près, l'aspect d'un sous-bois, une route qui tourne, une ferme avec une mare, sera tout à fait incapable de donner l'impression de la distance, de nous faire voyager et de mettre, dans la construction d'un vaste horizon, la mesure et le nombre qui y furent mis dès l'origine. » (3).

Cette difficulté n'était pas pour le décourager. Sans doute il y faut un effort de synthèse que peu d'écrivains ont le courage de fournir. Il le faut cependant, si l'écrivain, après avoir peint de fraîches aquarelles aux détails charmants, gravé des eaux-fortes où quelque dur portrait apparaîtra, jeté sur la toile de nombreuses esquisses faciles et intéressantes, veut s'élever de ce pittoresque de détail aux harmonies les plus amples.

René Bazin, comme Lamartine, y est quelquefois arrivé. Le paysage alors correspond parfaitement aux âmes; l'homme y trouve

(1) René Bazin : *Madame Corentine,* p. 312.
(2) René Bazin : *En Province,* p. 269-70.
(3) René Bazin : *Notes d'un amateur de couleurs,* p. 68.

un climat qui lui convient et où il se sent heureux. Une brume lumineuse a enlevé les lignes trop dures, les angles et même les couleurs, qui sont trop humaines encore. Tout est épuré, limpide, aérien. Il semble qu'on va entendre des musiques d'anges...

Mais il n'y a plus de paysage à proprement parler, il n'y a plus qu'un rêve.

CHAPITRE IX

Le Réalisme de Bazin

Pour le plus grand nombre, traiter du réalisme de Bazin paraîtra presque un paradoxe. Bazin est classé depuis longtemps comme un écrivain pour jeunes filles chrétiennes, pour patronages et cercles d'études. Et on sait assez que le réalisme n'est pas pour ces lecteurs. Pourquoi donc ? Et ne faudrait-il pas d'abord s'entendre sur ce qu'est le réalisme ? Il n'est peut-être pas si facile qu'on le croit de définir le réalisme. Admettons pour le moment que ce soit une doctrine d'après laquelle l'art doit représenter le réel exactement tel qu'il est, sans jamais l'idéaliser, *avec ce qu'il peut avoir de laid ou de vulgaire.*

Je souligne cette dernière ligne, elle est importante. Car il va de soi que, si on admet la peinture de ce qui est laid, on devra, pour être vrai dans la représentation du réel, admettre la peinture de ce qui est beau. Mais alors nos réalistes s'insurgent. N'est-ce pas qu'ils confondent réalisme et naturalisme ? Le naturalisme, on le sait, marque une préférence sensible pour les laideurs physiques et morales. Si bien que M. Mauriac, par exemple, serait un écrivain naturaliste s'il ne faisait pas entrer dans sa conception du monde la notion du péché et de la grâce de Dieu. Le père du naturalisme, Emile Zola, est aussi loin du naturalisme que Bazin lui-même, et il est, en tous cas, beaucoup moins réaliste. Zola est le poète du laid, je veux dire un écrivain qui célèbre le laid et qui — peut-on dire — a créé le romantisme du laid. Zola n'est que le dernier des romantiques. Le plus représentatif des écrivains naturalistes serait, à notre avis, Guy de Maupassant, naturaliste par les procédés, par le tour d'esprit et par la conception de la vie.

Car tout se résume à cela : suivant la conception que l'écrivain aura de la vie et de l'homme, il se rattachera à telle ou telle école. Mais avant d'en arriver à Bazin lui-même, essayons de serrer d'un peu plus près le réalisme.

« L'immense difficulté de l'art réaliste, dit Emile Faguet, c'est qu'il s'y agit de peindre l'humanité moyenne, ce qui l'excède étant réel encore, mais ne paraissant pas l'être, l'humanité moyenne, et par *conséquent des êtres médiocres*, et par conséquent des êtres qui ne se distinguent pas d'une façon tranchée les uns des autres et qu'il faut pourtant peindre, pour être intéressant et même pour être vrai, très nettement distincts les uns des autres. » (1).

L'humanité moyenne ! Pourquoi donc le portrait d'un professeur — humanité moyenne — serait-il plus vrai que le portrait d'un ministre de la 3e République ? Ou bien, Faguet entend-il par là les sentiments moyens de l'humanité ? Alors, pourquoi se limiter, s'appauvrir, en laissant délibérément de côté toute une partie du réel, sous prétexte qu'elle ne fait plus partie de la moyenne ? Le réalisme ne serait plus alors la peinture du réel, mais l'ancêtre du populisme, qui volontairement exclut de son étude tout ce qui n'est pas peuple.

Faguet demandera ailleurs :

« Est-il vrai que la moyenne de l'humanité est composée d'êtres qui ne sont ni des vertueux ni des coquins, mais des esprits vulgaires, des égoïstes, des vaniteux, des avares et des maniaques ? » (2).

Nous répondrons simplement que la moyenne de l'humanité n'existe pas en tant que réalité. Un homme sera égoïste, un autre vaniteux, un autre avare, un autre très égoïste, un peu avare, etc... Il y aura autant de types que d'hommes. Mais nous attendons qu'on nous présente l'homme moyen. Ce sera un beau monstre d'insignifiance et qui ne tentera la plume d'aucun écrivain.

On sait que *Madame Bovary* passe, à tort ou à raison, pour la grande œuvre réaliste qui devait fixer le genre. S'il est vrai que le réalisme soit « la probité de l'art », *Madame Bovary* est réaliste. Mais la moyenne de l'humanité dans ce livre, où est-elle ? Sera-ce M. Homais ? Les pharmaciens protesteront avec vivacité. M. Bovary ? Ce serait triste pour la médecine. Madame Bovary elle-même ? Quelle belle âme pour un romantique !

Daudet est considéré à juste titre comme un réaliste. Sa tendance c'est de peindre l'anecdotique et non l'exceptionnel comme les Goncourt. Il est réaliste en ce sens qu'il peint fidèlement la « tranche de réel » qu'il a choisie et qu'il n'en dissimule ni les taches ni les lumières. Faguet dit que « son œuvre paraîtra beaucoup plus un document historique qu'un document sur l'humanité ». Qu'est-ce que cela veut dire ? L'histoire de l'humanité n'est-elle pas faite de l'histoire tout court et ne faut-il pas d'abord étudier les hommes de telle époque, pour composer l'étude de l'homme ?

(1) Emile Faguet : *Flaubert*, Paris, Hachette, in-8, 1887, p. 66.
(2) *Ibidem*, p. 104.

C'est de Daudet que je rapprocherais le plus volontiers René Bazin. Nous verrons en quoi ils diffèrent. Mais constatons d'abord qu'ils se ressemblent, ne serait-ce que par ce goût qu'ils ont eu de peindre les milieux modestes, les hommes modestes, les sentiments mêmes modestes. Robert de Flers dit justement de Bazin :

« Il sait le précieux secret des émotions modestes... c'est le plus sincère et le plus doux des réalistes... Il ne crée pas ses personnages, il les choisit parmi ceux qui l'entourent... Ceux-ci souffrent peu et se réjouissent moins encore, et ils apparaissent très vivants parce qu'il ne leur arrive pas grand'chose... Ils ont peu de folie et peu de raison... Il sut établir un compromis assez heureux entre le rêve qu'il leur prêtait quelquefois avec trop de générosité et l'analyse à laquelle il les soumettait sans injustice... »

Aucun écrivain n'a rassemblé, dans ses œuvres, une telle collection d'hommes et de femmes du peuple, ou de la petite bourgeoisie. Même les Oberlé et les Ehrsam ne sont pas de très grands industriels.

Un des côtés réalistes de l'œuvre de Bazin, c'est le peu de place que tiennent les grandes passions. Bazin sait qu'elles sont rares dans la vie et y sont souvent contrariées par mille nécessités : professionnelles, familiales, financières. Beaucoup de romanciers n'y prennent pas garde, sacrifiant ainsi le réel à je ne sais quelle théorie littéraire ou simplement au désir de vendre leurs livres. Mais l'homme qui a faim ne pense guère à l'amour. Si, chez Bazin, des femmes et des hommes aiment et souffrent, ils ont, grâce à Dieu, d'autres préoccupations. Ils exercent un métier, ils ont une famille, et ils s'inquiètent de tous les problèmes qui se posent devant leur esprit. L'amour, pour Bazin, est une réalité comme les autres, qui s'insère dans la vie et y joue son rôle. Mais l'amour n'est pas le tout de la vie. Bazin nous a confessé un jour ce goût qu'il avait de la vérité dans l'humanité moyenne chère aux réalistes :

« Les femmes grecques sont bien jolies : mais une fileuse de quenouille, que grandit tout l'amour et tout le souci de la maison, prend mon âme et la garde. » (1).

Les nombreux critiques de Bazin ont peu souvent remarqué avec quelle insistance et quelle patience d'art il avait étudié et peint des milieux médiocres, je veux dire où le décor de la vie, la vie et les préoccupations soient médiocres. Même dans *La Terre qui meurt*, qui n'est pas le plus réaliste de ses livres, Bazin nous a présenté un milieu de cabaret, à La Roche-sur Yon, qui devrait enchanter un écrivain réaliste :

« Toussaint Lumineau poussa la porte, et entra dans une salle de café meublée de tables de bois blanc, de tabourets de paille et d'une

(1) René Bazin : *Notes d'un amateur de couleurs*, p. 26.

armoire vitrée, où étaient rangées des bouteilles de liqueurs entamées et, en bas, des assiettes de viande froide entre deux boîtes de gâteaux secs.... Une seconde porte s'ouvrit en face de la première, le long du buffet, un coup de vent souffla des odeurs de cuisine, et une femme coiffée en cheveux s'avança, clignant des yeux et se balançant sur ses hanches. » (1).

Non seulement, dans *La Terre qui meurt*, Bazin a peint des intérieurs médiocres, mais il n'a pas dédaigné de peindre des âmes médiocres, plus que médiocres même : Eléonore et François. François, l'employé de chemin de fer, dit son pauvre idéal : « On vivote... Avec le temps, je monterai peut-être, le sous-chef me l'a dit. Alors, je serai à l'aise. Je ne demande pas autre chose... On a des connaissances déjà, à La Roche... Le dimanche, j'ai ma demi-journée. » (2). Pourtant Faguet prétend qu' « il y a des cas où il est absolument inutile de faire le portrait d'un personnage, même important. C'est quand il a l'âme insignifiante. » (3). Une âme insignifiante est encore une âme, pense Bazin. Mais comme il est loin de l'homme « qui a des façons basses de sentir! » Théophile Gautier disait : « Il est des cœurs épris du triste amour du laid! » On ne fera jamais ce reproche à Bazin, au contraire. Nous avons vu qu'il était rarement satirique ou simplement moqueur; c'est que la satire ne révèle pas une âme très bonne. Le satirique a vu les misères de l'humanité et, s'il les fustige, c'est plus, semble-t-il, pour s'en venger que pour les guérir. Il est, dit encore Faguet, « quelque chose comme la conscience chagrine de l'humanité. »

N'est-ce pas de ces réalistes-là qu'Henry Bordeaux écrivait qu'ils goûtent « une volupté à surprendre les hommes en flagrant délit d'ignominie? »

René Bazin en souffrirait plutôt, mais il veut être exact et complet dans les limites où son œuvre l'exige. Bourget l'en félicitait :

« Vous aviez le souci de la plus stricte exactitude dans la peinture de vos personnages, de leurs mœurs, de leur métier, de leur décor, et vous ne releviez en rien du naturalisme. Votre scrupule était pareil pour descendre par l'analyse dans le plus intime de leur conscience et vous ne releviez pas davantage du roman psychologique. Vous pratiquiez, avec une ferveur qui ne s'est jamais démentie, le grand principe, cher à Gœthe et qui demeure la règle la plus haute de la science et de l'art, celui de la soumission à l'objet. » (4).

Stendhal allait plus loin, quand il définissait le roman :

« Un miroir qu'on promène le long d'une grand'route en laissant toutes sortes d'images s'y réfléchir au hasard des rencontres. » (5).

(1) René Bazin : *La Terre qui meurt*, p. 281-2.
(2) *Ibidem*, p. 283.
(3) Emile Faguet : *Flaubert*, p. 163.
(4) *Discours prononcés pour le Jubilé Académique de M. René Bazin*, p. 9.
(5) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 114.

Ce n'est plus de l'art, car l'art est d'abord un choix, c'est à peine du reportage cinématographique.

L'exactitude que Bazin a apportée à préparer tous ses livres, à composer tous ses personnages, il regrettait de ne pas la trouver dans l'œuvre de Balzac :

« Je récuse Balzac, disait-il, parce que tout le monde sait qu'il quittait fort peu Paris... Cet aïeul du réalisme étudiait la province principalement dans sa très riche imagination et dans les histoires qu'on lui racontait. » (1).

On dira peut-être : Mais là est justement le miracle balzacien. L'invention de Balzac est aussi vraie que la meilleure observation. Est-ce bien sûr ?

Faguet conclut dans le même sens que Bazin :

« Le réalisme de Balzac est, certes, du réalisme, mais il est extrêmement mêlé. Il est mêlé de romantisme à très hautes doses, et de romanesque, si l'on veut faire une différence entre ces deux termes, ce que j'admets, beaucoup plus encore. Balzac a mis son réalisme dans les choses peintes, du réalisme et du romanesque dans ses personnages, du romanesque et presque uniquement du romanesque dans les événements. » (2).

Seuls, parmi les réalistes et les naturalistes (Daudet étant mis à part) Bazin croit que Flaubert et Maupassant se sont « soumis à l'objet. »

« Ils ont peint d'après nature; ils ont possédé, l'un et l'autre, la faculté géniale de voir et de rendre leur vision avec des mots; leurs types sont vrais et ils sont de la province. Mais leurs œuvres, même associées, ne donnent de la province qu'une image tout à fait incomplète et par là même injuste. Ils avaient l'un et l'autre une misanthropie foncière, un grand mépris de leurs semblables ou des conditions d'existence de beaucoup de leurs semblables. Ils n'avaient pas cet amour fraternel et ce respect de la vie humaine qui peuvent seuls édifier une œuvre de justice... Ils ont donc décrit, admirablement d'ailleurs, des personnages odieux, ridicules ou amusants, ils ont flagellé des imbéciles ou des coquins..., mais ils n'ont rendu qu'un aspect de la province et celui-là justement qui avait le moins besoin qu'on y insistât. » (3).

A ces écrivains, René Bazin pourrait dire, comme Diderot à Voltaire : « Tu remues le sable d'un fleuve qui roule des paillettes d'or; tu reviens les mains pleines de sable et tu laisses les paillettes. » René Bazin n'est pas un misanthrope, il s'en est expliqué plusieurs fois et nous croyons l'avoir souligné : un être de foi ne peut haïr

(1) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 126.
(2) Emile Faguet : *Flaubert*, p. 67.
(3) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 126.

l'humanité, encore moins la mépriser, s'il croit vraiment qu'elle a été rachetée par le sang de son Dieu. Flaubert écrivait orgueilleusement : « Je méprise trop les hommes pour leur faire du bien ou du mal. » Bazin croit, lui, qu'ils sont dignes qu'on leur fasse du bien et il les aime. Son art en sera métamorphosé. « Qu'est-ce qu'aimer l'art, sans aimer l'homme ? » demandait Brunetière. Et Bazin :

« Toute littérature qui voudra mériter le beau nom de populaire, doit être inspirée par l'amour du peuple. Je cherche cette fraternité de cœur, cette tendresse dans l'œuvre naturaliste, et je trouve un parti-pris de dénigrement, voisin de l'orgueil, une manière dure de parler de la misère, une brutalité de touche dans le portrait des pauvres gens, toujours représentés comme des êtres d'impulsion, esclaves des instincts, des hérédités et des passions, une tendance à considérer l'ouvrier comme une machine à boire et à faire des révolutions, qui dérivent d'un mépris foncier de l'espèce humaine, à moins qu'ils ne révèlent la plus certaine des incompréhensions. » (1).

Bazin a compris que la littérature populaire ne pouvait vivre que d'amour : « Les êtres qui doivent vivre, a-t-il dit, il faut qu'ils soient aimés. » Quand on parle des humbles, il faut s'effacer, se renoncer soi-même, s'oublier — c'est la condition de la vérité — pour entrer dans l'âme de ceux que leur situation, leurs misères, leurs préoccupations, leur médiocrité, éloignent de nous.

Parmi ces humbles, ou dans la vie de ces humbles, Bazin ne croit pas qu'il lui soit interdit de choisir les détails, les événements qui éclaireront d'une lumière moins crue et moins désespérée le drame qu'il veut conter. Quand Donatienne descend tous les degrés de la misère morale, un naturaliste sans doute ne nous aurait fait grâce d'aucune laideur, sous le prétexte de nous donner ce qu'on appelle du joli nom de « documents humains ». Bazin, lui, pense alors qu'il y a quelqu'un qui est plus digne d'intérêt : le mari abandonné avec ses trois enfants. Et il nous le montre qui se débat aux prises avec le malheur. Plus tard il reviendra à Donatienne, quand elle commencera à souffrir et à se repentir; pour le moment, l'artiste et le romancier n'ont rien à prendre dans sa fange.

Un parallèle fera mieux ressortir la différence entre la conception d'art humaine et fraternelle de Bazin et celle toute différente de Flaubert par exemple. On connaît la page célèbre des *Comices agricoles* de Yonville et la description de la servante de ferme à qui le gouvernement remet « une médaille d'argent du prix de vingt-cinq francs » pour cinquante-quatre ans de services dans la même ferme :

« Son visage maigre, entouré d'un béguin sans bordure, était plus plissé de rides qu'une pomme de reinette flétrie, et des manches de sa camisole rouge dépassaient deux longues mains à articulations noueuses. La poussière des granges, la potasse des lessives et le suint

(1) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 86.

des laines les avaient si bien encroûtées, éraillées, durcies, qu'elles semblaient sales quoiqu'elles fussent rincées d'eau claire; et à force d'avoir servi, elles restaient entr'ouvertes, comme pour présenter l'humble témoignage de tant de souffrances subies. » (1).

Et le portrait continue, impitoyable, sans un mot de charité ou d'humanité pour cette pauvre femme.

René Bazin, lui aussi, a parlé des mains d'une servante, de Bonne Perrette qui l'éleva. L'atmosphère change, d'un mot : « Elle reprit, en levant la main, sa main toute blanche, *qui s'était fatiguée pour nous...* » (2). Les maîtres de Bonne Perrette avaient une âme et savaient que l'âme de Perrette était semblable à la leur. Fraternité ? Charité ? C'est la même chose. Mais est-ce que ces sentiments nuisent au réalisme ? Est-ce que Bonne Perrette n'est pas aussi vraie que la servante de Flaubert ?

Bazin pense donc que le romancier, s'il n'est pas ému par la misère de ceux qu'il étudie, donnera de ceux-ci un portrait faux. Il devra être tendre et pitoyable, pour être vrai. Et il apportera secours et réconfort à ses lecteurs, pour être utile. On peut être utile sans cesser d'être vrai. Pas d'art pour l'art, mais de l'art tout de même, car, dit Brunetière :

« L'art n'a proprement d'existence et de réalité que pour l'homme et par l'homme, dans l'humanité, pour les sens qu'il réjouit, pour les esprits qu'il éclaire, pour les cœurs qu'il console, ou qu'il exalte, ou qu'il raffermit... » (3).

La comparaison que nous avons faite d'un passage de Flaubert et d'un passage de Bazin, nous pourrions la multiplier. Par exemple, les thèmes fondamentaux de *La Terre*, de Zola, et de *La Terre qui meurt*, de Bazin, sont presque identiques.

« Zola cependant ne nous offre en spectacle qu'une mêlée de faunes boueux qui se disputent un bout de glèbe et quelques femelles. Les panoramas à grand badigeon dont s'encadre sa morne priapée ne sont que des décors plaqués. Bazin, au contraire, nous peint l'homme tout entier, avec son âme, et se délecte à nous révéler sa noblesse cachée. Et comme il sait mêler la nature à la tragédie humaine, à la façon d'un chœur qui chante les Lois souveraines ! Il démontre sans cesse par l'exemple que le beau et le bon s'accordent, plus souvent qu'on n'ose le dire, avec le vrai. » (4).

Ce réalisme dont Bazin n'a pas peur, qu'il aime au contraire parce qu'il est la vérité, nous le trouverons d'abord dans les sujets eux-mêmes qui ont arrêté Bazin et qu'il a traités. Ces sujets, quelques-uns

(1) Flaubert : *Madame Bovary*. Paris, Lemerre, in-12, 1878. Tome I, p. 230.
(2) René Bazin : *Les Contes de Bonne Perrette*, p. 63.
(3) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 114.
(4) Jean des Cognets : *L'Ouest-Eclair*, 9 août 1932.

de ces sujets au moins, ont choqué ou étonné certains lecteurs. N'est-ce pas de ces lecteurs que Pierre Bost écrivait :

« Qu'on reproche aujourd'hui à un auteur de peindre des âmes troubles, des lieux tragiques, n'est-ce pas le signe qu'on voudrait, se bouchant les yeux et les oreilles, croire à tout prix et contre toute vérité que la vie est facile, les passions humaines paisibles et le monde souriant ?... On voudrait que les écrivains se missent d'accord, une bonne foi, pour mentir ensemble... » (1).

L'Isolée, pour ne citer que l'ouvrage qui étonna le plus, est une œuvre que peu d'écrivains catholiques eussent osé écrire. On ose à peine la résumer, tellement le rapprochement de certaines situations est pénible. Il le faut pourtant. *L'Isolée* est l'histoire d'une petite religieuse qui devient une prostituée. Qu'on mette cette explication sur la bande du livre, et la foule des honnêtes gens croira que c'est un livre obscène, alors que — quoi qu'en dise l'abbé Bethléem — il pourrait être mis à peu près dans toutes les mains. Nos enfants, malheureusement, voient tous les jours d'autres spectacles sur les murs. Brunetière ne s'y était pas trompé qui lui disait :

« Parce qu'il y a dans ces beaux romans d'incomparables paysages, d'une solidité de construction et d'une justesse d'effet auxquelles je ne vois d'égale que l'intensité du frisson de vie qui les anime, et le charme qui s'en dégage; parce que vous n'avez jamais confondu la force avec la violence ni surtout avec la grossièreté; parce qu'en abordant quelques-unes des plus graves questions que puisse traiter aujourd'hui le moraliste, et même le sociologue, vous n'avez pas enflé la voix, ni jamais usé de mots plus simples que quand vous dénonciez des misères plus profondes, combien n'ai-je pas entendu de gens, qui aimaient cependant vos romans, les prendre pour des idylles... Mais quelles idylles émouvantes, et tragiques, et navrantes; et quelles idylles audacieuses ! » (2).

Dans *Le Testament du vieux Chogne* (3), une nouvelle que Guy de Maupassant aurait pu signer, Bazin montre l'avarice paysanne qui va jusqu'au crime. Seul, le notaire de campagne en a raison, grâce à sa perspicacité et à sa ruse.

De toute son âme est cependant le livre qui nous paraît le plus réaliste, parce que tout y est, le décor, le milieu, le quartier, l'âme même, et le langage réaliste. Faguet dit justement que Bazin semble, en écrivant *De toute son âme*, s'être proposé de « faire un livre qui contînt à la fois *L'Assommoir* et *Le Bonheur des Dames*, et qui fût plus vrai que l'un et l'autre. » (4). Plus loin, jugeant cette œuvre, il écrira,

(1) Pierre Bost : *Nouvelles littéraires*, 18 mai 1929.

(2) F. Brunetière : *Réponse au discours de réception à l'Académie Française*, p. 90.

(3) René Bazin : *Le Mariage de Mlle Gimel*. Paris, Calmann-Lévy, 1909, in-16, p. 227.

(4) E. Faguet : *Propos littéraires*, 2e série, Paris, 1904, in-16 p. 175.

et il est bon de le redire, tellement c'est une opinion qui semble paradoxale aujourd'hui :

« Voici le roman le plus réaliste qui soit au monde, et au fond le plus abominablement triste et cruel, et qui promène nos yeux sur toutes les blessures sociales les plus désolantes, sans nous en épargner une seule. Son roman pourrait être intitulé un peu ambitieusement, mais très légitimement : *Le livre du Peuple*. C'est un tableau presque complet du bon peuple, du mauvais peuple, et des rapports de tous les deux avec le monde bourgeois. »

Dans *Les Noëllet*, Pierre Noëllet, pour arriver à une situation sociale plus haute, trompe son père, sa mère, le supérieur du séminaire, tout le monde. Il sort pourtant d'un milieu honnête et religieux. Bazin n'a pas hésité à nous le peindre. Il lui suffit que Pierre ait le temps de se racheter en mourant. Dans *Davidée Birot*, quand Phrosine retrouve son fils qui ne l'a pas connue, et quand elle lui offre sa tendresse, quelle réponse obtient-elle ? « Ça me change d'avoir une mère. On s'habituera peut-être; mais je ne donne pas d'argent ! » (1).

Dans *Donatienne*, Bazin indiquera, avec discrétion sans doute, mais non pas sans vigueur, dans un admirable raccourci, la prise de possession d'un homme désemparé, par une femme rencontrée au hasard des routes. Je cite tout le passage, il en vaut la peine :

« Il est debout. Une lueur de phosphore brille, puis une flamme dans le creux de deux fortes mains qui la protègent. Le reflet, aigu, subit, tire hors de la nuit pluvieuse une figure qui apparaît, un instant, de trois quarts, ferme et pleine, dessinée en traits rouges dans le noir de la nuit où elle se replonge presque aussitôt. C'était une femme. Elle avait regardé du côté de Louarn... Elle disait :

« — Veux-tu que je fasse la soupe ?

« — Non ! cria Louarn. Allez-vous en !... Je ne veux pas de vous !

« Ils n'étaient pas séparés par deux mètres. Ils étaient de même taille. Et la femme s'étant baissée, sans tenir compte du refus, alluma une poignée de bois. Parmi beaucoup de fumée, une flamme s'éleva sous la casserole, éclairant l'herbe, et les enfants penchés, et le visage de la femme qui, maintenant accroupie, regardait le Breton de bas en haut, et riait avec une insolence, une assurance et une curiosité extraordinaires. Une deuxième fois, elle demanda :

« — Veux-tu que je fasse la soupe ?

« — Non !

« Mais il ne fit pas mine de la chasser.

« Elle avait des cheveux abondants, noirs, crêpelés, relevés sur le sommet de la tête, et pas de bonnet. Elle observa Louarn un long moment. Le feu jaillit en flambée; alors, la femme, se relevant tout doucement, souple, et sans cesser de regarder Louarn, dit, mais d'un autre ton, qui mordait le cœur :

« — Dis, veux-tu que je fasse la soupe ?... tous les jours ?... tant qu'on ne se déplaira pas ?... tu ne peux pas nourrir ces enfants-là, voyons !

(1) René Bazin : *Davidée Birot*, p. 332.

« Il ne répondit pas, et s'éloigna, hors de la portée du feu, dans le noir, sous prétexte de ramasser du bois pour alimenter le feu. Mais tout le temps il la regardait, jeune encore, laide et forte dans la lueur dansante...

« Et quand il revint, il ne répondit pas davantage, mais il resta, et il mangea la soupe qu'elle avait faite. » (1).

On dira : ce ton est rare chez René Bazin. Ce qui est rare peut-être, c'est cet attrait sexuel qui fait céder le Breton, c'est aussi ce frisson qui saisit le lecteur à l'apparition de la femme sortie de la nuit. Il y a dans ce récit, dit Baumann, « une présence démoniaque ». Le démon est assez à la mode depuis M. Bernanos. Mettons que ce qui nous émeut c'est la terreur de l'amour qui vient, et quel amour !

Quand on parle du réalisme de Bazin, il ne faut jamais oublier qui est Bazin. Ses romans apportent, sur la France de 1890 à 1930, un témoignage véridique. Le témoin est un honnête homme, un artiste clairvoyant certes, mais délicat. Quand il étudiera la décadence d'un pays, d'une institution ou d'un homme, il cherchera aussitôt quels sont, en même temps que les causes de la chute, les motifs d'espoir; et les coupables qu'il nous montrera seront plus souvent des égarés que des hommes foncièrement vicieux. Il y aura des exceptions, elles seront rares.

Chaque étude, chaque portrait lui demandera une enquête patiente et qu'il fera avec une scrupuleuse ténacité. C'est pour lui, qui veut être vrai, une question d'honnêteté. Il est observateur, il ne lui faut plus que la matière à observer. Quand il l'aura, il l'étudiera sans oublier pour qui il travaille, pour le peuple. A cause de cela, il *verra simple,* et il *écrira simple.* Trop de psychologie alourdirait le récit, embarrasserait le lecteur. Le peuple saisit mieux ce qu'on lui montre que ce qu'on lui explique. Ce que lui montrera Bazin, ce seront souvent des types simplifiés dont quelques complications auront seulement été enlevées. Qu'il y ait dans ce procédé un danger, qui le nierait ? Il suffit, pour s'en convaincre, d'étudier le portrait de Mathurin Lumineau. Ce malheureux, à force de simplification, devient une sorte de monstre de jalousie, en qui ne vivent plus que deux amours : l'amour de la Fromentière et l'amour de son ancienne fiancée. Même cet amour paraît accessoire. Il lui faut se marier pour être le maître de la Fromentière, c'est cela qui compte d'abord :

« Une seule chose attendrit l'infirme : voir les champs de chez lui, les labours de ses bœufs, les semailles, les horizons où il a connu la vie pleine... »

Pour une fois, dans l'œuvre de Bazin, l'âme sera toute à l'image du corps :

(1) René Bazin : *Donatienne*, p. 111.

« Il est dur, il est soupçonneux, il est méchant... Celui qui ne sera pas aimé ne veut pas qu'on aime... » (1).

Pourtant, par tendresse naturelle, nous l'avons vu, Bazin avait quelquefois idéalisé, si ce n'est que par ses choix, les visages de femmes qu'il avait peints. Ses portraits d'hommes seront plus solides, parce qu'en les peignant Bazin cherchera moins à plaire, et aussi, peut-être, parce que le visage de l'homme a autre chose à montrer que le visage de la femme, qui est toute grâce et toute gentillesse.

Un des plus éloquents est sans doute celui de M. Philippe Oberlé, le vieux député alsacien protestataire, qui n'a pas consenti à la servitude et, malgré les infirmités et la vieillesse, reste dans sa maison le maître respecté et le type même du vieil honneur alsacien. On me dira : convention, portrait idéalisé, romanesque de l'Alsace, etc., etc... soit. Je donnerai d'autres exemples. Voici Louarn, que nous avons quitté sur les routes de Bretagne et de Vendée et qui était jeune alors :

« Le chagrin, l'usure du travail et de l'air, la défiance de soi-même et des hommes, avaient sculpté cette statue de la pauvreté dans le corps ligneux du Breton transplanté. Il était naturellement long de visage, et la mâchoire avait descendu encore et pendait, entr'ouvrant les lèvres gercées, comme ces gueules de harengs séchés que la mort et le feu ont convulsées. Sans doute, ses lèvres avaient pris l'habitude de se plaindre, et le bas du masque avait gardé l'expression et le geste de ceux qui appellent au secours. Aucune barbe; des joues plates; la peau du nez tendue; de grands trous d'ombre au-dessous des sourcils, des creux faits par la fatigue et les larmes, et, au fond, des yeux qu'on voyait à peine, qui paraissaient bruns à cause de la profondeur d'ombre, mais qui, en pleine lumière, quand par hasard on les voyait bien, étaient la seule note claire de ce visage sombre, des yeux d'un gris de mer presque bleu, de la couleur qu'elle a, lorsqu'elle entre dans les ports de pêche, lasse et striée d'écume. Jean Louarn portait les cheveux demi-longs, coupés au ras du col de sa veste, et ils étaient déteints et rougis par le grand air, comme la peau. Il marchait penché en avant, la poitrine rentrée. Rien n'était plus jeune en lui. » (2).

Pierre Noëllet, qui a eu l'ambition de s'élever au-dessus de sa famille, a vu toutes ses illusions s'en aller les unes après les autres.

« Au fond de lui-même, les passions de l'homme du peuple n'étaient qu'endormies. Elles s'étaient tout à coup éveillées, lorsque l'ambition qui le transformait l'avait abandonné; au premier chagrin, il s'était mis à boire, comme un valet de ferme congédié. » (3).

Bazin n'a pas flatté la Bretagne. Il sait tout ce que l'alcoolisme enlève à ce beau peuple, et les portraits d'hommes ivres ne manquent pas dans son œuvre. Il dira après la mort du père de Mélie, qui était

(1) René Bazin : *La Terre qui meurt*, p. 27.
(2) René Bazin : *Donatienne*, p. 173-4.
(3) René Bazin : *Les Noëllet*, p. 250.

un ivrogne : « Ce n'était pas un grande perte. » (1). Quand les Maguern envoient Anna, leur nièce, demander à son père un conseil touchant la vocation de Gildas, Anna se trouve, dans la petite maison de l'Ile aux Moines, en face d'un père ivre qui lui dit :

« Tu dois me dire pourquoi ils t'ont envoyée; j'attends, pour me coucher, que tu me fasses la commission de mon frère et de ma belle-sœur ! Entends-tu ? Ou faut-il que je crie plus haut ? »

Et Bazin nous montre le pauvre ivrogne :

« Une idée fixe le possède, et l'hébétude, où l'alcool et la fatigue l'ont plongé, l'empêche seule de parler, car la bouche grimace, et les yeux font des signes qu'Anna observe en passant, et affecte de ne pas comprendre. Est-il possible qu'elle soit interrogée en ce moment, obligée de répondre, et que le conseil qu'elle est venue chercher soit celui de cette brute ? » (2).

Quand on sait que de la réponse de cette « brute » dépend non seulement le sort de Gildas, mais encore celui d'Anna et de son amour, on ne peut s'empêcher de convenir que la scène ne manque ni de dramatique, ni de réalisme. C'est un fait, pour qui a étudié un peu les âmes et le monde, que de grandes résolutions doivent être prises à des moments qui ne semblent pas faits pour elles; il y a là une antithèse souvent douloureuse, d'où l'élément comique n'est pas absent.

Anna a donc fait sa commission, elle a avoué son amour et la vocation de Gildas. Le bel embarras ! « Vous chanterez l'*Oremus* ensemble !... » répond Maguern. Seulement, le lendemain, quand le pauvre homme que l'ivresse ne trouble plus sent qu'il va mourir, il dira à sa fille dans un souffle : « Ne va pas contre Dieu ! » Et toute la Bretagne se retrouvera dans ce moribond, comme dans un type malheureusement trop répandu.

Cette vérité, elle éclate dans bien des pages; c'est elle qui a fait le succès de Bazin auprès du peuple, car le peuple ne se trompe pas sur l'expression de ses sentiments. Un navire a sombré et le capitaine Le Guen en avertit la mère du mousse. Quelle sera la réponse de la vieille femme ?

« Elle lui montra le poing, et elle l'injuria, accusant le patron du dindy, qui lui avait noyé son fils, et elle lui cria toute sa douleur sauvage, tout ce qu'elle savait d'offensant contre les riches et les mauvais capitaines, tandis qu'il descendait, butant aux cailloux, les yeux lourds de larmes, vite, vite, vers la maison. » (3).

Aucune laideur ne le rebute, si derrière cette laideur l'âme resplen-

(1) René Bazin : *Les Noëllet*, p. 103.
(2) René Bazin : *Magnificat*, p. 152.
(3) René Bazin : *Madame Corentine*, p. 141.

dit et s'il peut mettre en parallèle avec l'image effrayante une image qui l'adoucira et en sera le contre-poids. Réginald Breynolds est entré à Paris dans un hôpital où les femmes du monde viennent soigner, par charité, des cancéreuses :

« L'enveloppe de toile, détachée, tomba comme un plâtras, et, sous la lumière crue, les joues apparurent, broyées jusqu'aux dents, boursouflées et purulentes tout autour de la plaie, qui allait du coin des lèvres jusque vers l'oreille... Les deux femmes étaient si près l'une de l'autre, que le profil pur et jeune de l'infirmière paraissait baiser la joue ravagée, et se dessinait, pâle, sur le chancre sanglant. » (1).

Ces hommes et ces femmes, ceux du moins de cette humanité moyenne où le réalisme va chercher ses modèles, Bazin nous les montre, conduits par la nécessité, sans qu'ils aient souvent la force ni les moyens de la combattre. Donatienne n'est ni très bonne, ni très mauvaise. Sa déchéance est banale, son repentir aussi. Ce sont les circonstances qui ont fait qu'elle a abandonné son mari; ce sont les circonstances aussi qui font que Louarn prendra cette femme rencontrée un soir de grand chagrin. Car Bazin sait qu'un être humain est ce qu'il est d'abord et ensuite ce que la vie fait de lui. Il n'y a pas là de fatalisme; la liberté reste à l'homme de réagir, même lorsqu'il ne réagit pas.

Pour qu'ils soient plus vrais encore, Bazin les peindra dans leur triste milieu, parmi leurs meubles sans luxe, dans leur pauvreté même, car la pauvreté l'effraie moins que la déchéance morale. Il décrira la sortie des usines et les ouvriers « les mains et le visage rouillés par la fumée, par les déchets du fer, du cuivre, du tan... » (2).

Voulant nous montrer la déchéance de la petite sœur Pascale, devenue une prostituée, Bazin la placera dans un cadre, une atmosphère qu'un naturaliste aimerait :

« La nuit était chaude, et plus chaude encore la nappe de vapeur et de poussière, éclairée en dessous par les becs de gaz, et qui flottait au-dessus de Nîmes. Le sol restituait la chaleur du jour, et l'odeur des égouts, des caves, des chambres, des ruisseaux, du fumier écrasé par les roues, des écorces de melon jetées devant les portes, *tout l'encens de la ville montait.* » (3).

J'ai souligné les derniers mots; Bazin a voulu prendre une image religieuse, si repoussante qu'elle fût; car Pascale a été religieuse et il y a autant de distance entre l'affreux état de Pascale et ses premières années, qu'entre l'encens et les odeurs de cette nuit d'été.

---

(1) René Bazin : *La Barrière*, p. 185.

(2) René Bazin : *De toute son âme*, p. 1.

(3) René Bazin : *L'Isolée*, p. 214.

Bazin fera parler à ses personnages un langage qui sera véritablement à eux, sans pour cela employer le patois; il s'en est d'ailleurs expliqué lui-même; le patois, a-t-il écrit, n'apporte au récit que de la fausse couleur locale :

« La fidélité au modèle ne consiste pas dans ces notations puériles. Elle est dans l'emploi exclusif des termes usuels qui forment le vocabulaire paysan, dans la coupe des phrases, qui doivent être brèves, très pleines de sens, et ne jamais former une période. La campagne, volontiers sentencieuse, supprime les transitions apparentes. Les silences qu'elle met entre les idées sont précisément remplis par les pensées secondaires qui servent de lien et qu'il faut deviner... » (1).

Nous ne ferons pas nôtre l'affirmation, un peu simple peut-être, de Bazin sur le patois. Des écrivains l'ont employé excellemment et il n'est que de se rappeler l'exemple de M. Gaston Roupnel pour en être convaincu. Mais c'est un patois qui doit être compris de tous, sous peine d'enlever à l'écrivain une large audience. Or, les romans de Bazin se passent en Bretagne, en Alsace, pays où le patois est une langue véritable. Si les héros de ses livres l'emploient, le style en sera changé.

Ce n'est pas tout. Le premier paysan (car c'est surtout des paysans qu'il s'agit) qu'il a étudié, est le paysan d'Anjou, de Touraine, de Bretagne. Ces paysans ont un parler plein de mesure, et Bazin a surtout retenu de leur fréquentation une idée d'honnêteté et, pour tout dire, de distinction, que la plupart d'entre eux ont réellement. Le ton n'est pas seulement approprié aux personnages, graves naturellement; il l'est aussi aux circonstances, qui commandent un langage plus châtié. Tous ses livres ont une tonalité qui exclut la gauloiserie, le langage trop coloré, la raillerie même si elle dépasse certaines limites. Non que Bazin ait peur des mots. Il dira par exemple d'une nourrice : « Elle demeurait inerte comme une bête qu'on trait » (2). De Gildas et de sa mère qui s'embrassent : « Ils ne formaient qu'un gros paquet » (3). Une émigrée de Verdun voudrait rentrer dans son village et elle dira sans penser à mal : « C'est là qu'on a été faits » (4). Adeline Demeester répondra cruement à une voisine : « Si je veux, moi, ce Français, je suis libre, n'est-ce pas ? Il me fera toujours moins d'enfants qu'un Flamand ! » (5).

Mais ce réalisme des mots est rare dans l'œuvre de Bazin, parce qu'il pense peut-être qu'il est inférieur et incomplet, et qu'il y a mieux à faire pour donner à son lecteur une impression vraie. Quoi

(1) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 52.
(2) René Bazin : *Le Guide de l'Empereur*, p. 28.
(3) René Bazin : *Magnificat*, p. 178.
(4) René Bazin : *Baltus le Lorrain*, p. 110.
(5) René Bazin : *Le Roi des Archers*, p. 25.

qu'il en soit, Bazin a montré ainsi qu'il pouvait user des moyens employés jusqu'à lui par tous les réalistes, des moyens utiles tout au moins. Lui suffisaient-ils ? Assurément non, et c'est ici que Bazin est vraiment lui-même et crée un réalisme, inconnu jusqu'à lui, un réalisme complet. Il s'en expliqué clairement dans une note inédite, en date du 22 janvier 1931 :

« ...Celui qui raconte une histoire, qui compose un roman, peut se borner au récit d'un certain nombre de faits dramatiques ou comiques et qui ne présentent aucun caractère social. Il existe en effet des actes indifférents. Mais la plupart de nos actes ne le sont pas, ils comportent une responsabilité immédiate plus ou moins grande, et ils entraînent, dans le même ordre, des conséquences qui peuvent être lointaines, qui peuvent même, et souvent, modifier profondément notre vie et celle d'autrui. Cela est tout à fait évident si on considère, à un certain âge de l'existence, deux familles dont on a vu se développer les destinées, l'une fidèle, je suppose, à la religion chrétienne, l'autre indifférente ou hostile. Les deux histoires ne *peuvent pas* se ressembler. Ce n'est pas le narrateur qui introduit ces notions morales ni ces effets moraux dans l'une ou dans l'autre famille étudiée : il est obligé de les voir et, les ayant vus, de le dire. Il ne le dira pas comme un philosophe ou comme un sermonnaire; la plupart du temps la leçon sera tout simplement celle des faits eux-mêmes. Et là il reste, je le répète, dans son rôle strict de romancier. Ceux qui prétendraient le contraire prouveraient simplement qu'ils sont doués de façon imparfaite au point de vue de l'observation et que, capables d'imaginer des faits matériels, des paroles, des expressions de visage ou des tableaux de nature, ils ne peuvent comprendre entièrement le spectacle que le monde présente à nos yeux; car le spectacle, la plupart du temps, a, comme une fable bien faite, une moralité. » (1).

Il est certain que René Bazin a, du naturalisme et du réalisme, la méthode, la technique si on veut. Ses études propres ont encore enrichi sa manière. Il saura peindre et composer un milieu plus vrai que ceux de Zola, dont M. Daniel Mornet a pu dire qu'ils devenaient souvent des « catalogues ». (2). Car le plus grand défaut de l'œuvre de Zola est d'être d'abord inexacte.

« Si j'avais à juger l'école naturaliste française, écrit René Bazin, je dirais que son principal défaut littéraire a été de méconnaître la réalité; je montrerais ce qu'il y a de contraire aux règles de l'observation et de la sincérité, dans le procédé qui consiste à ne peindre de l'homme que les instincts, à supprimer les âmes, à expliquer le monde moral par des causes inégales aux effets, à murer toutes les fenêtres que l'homme, accablé tant qu'on le voudra par la misère, le travail, la maladie, l'influence du milieu, continue et continuera d'ouvrir sur le ciel... » (3).

---

(1) René Bazin : *Notes inédites.*

(2) Daniel Mornet : *Histoire de la littérature et de la pensée française et contemporaine* (1870-1925). Paris, Larousse, 1927, in-12, p. 17.

(3) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 85.

« Supprimer les âmes », voilà en effet le reproche qu'on peut adresser au naturalisme et ce pourquoi il n'a peint qu'une partie, inférieure, de l'homme. Que l'âme obéisse quelquefois au corps, c'est indiscutable. Mais il est non moins indiscutable que le corps obéit aussi à l'âme. Bazin voit surtout, avant même les luttes des corps, le drame des âmes. Le lui reprochera-t-on au nom de la vérité ? Qu'est-ce qu'une vérité mutilée ? Bazin veut la réalité totale, le réalisme total. Il peindra en plusieurs de ses livres ce que Mme Henriette Charasson a appelé de ce joli nom : « les réalités invisibles » (1). D'autres écrivains que les naturalistes se sont appauvris de la même façon, en refusant de voir dans les âmes la réalité religieuse qu'y voyait René Bazin. Loti est de ceux-là, dont Bazin écrivait :

« La peinture de sentiments purement humains, la simple description des choses sans aucun être immortel s'agitant parmi elles, constitueront toujours des œuvres incomplètes dans l'ordre de la vérité et dans celui de la beauté. C'est ce qui manque malheureusement dans l'œuvre de Loti. L'idée de moralité lui est comme étrangère, et l'infini dont il nous parle n'est qu'un mot désolé. » (2).

Le poncif de l'ignoble fausse aussi bien la vie que le poncif de l'idéal. La première qualité de l'écrivain qui voudra réaliser un réalisme total, ce sera une minutieuse et honnête observation, une analyse habile d'où il fera une synthèse. Pour cela, un choix sera nécessaire, mais il ne faudra pas exclure à priori. Quand le décor aura été peint, et les corps et les gestes, nous pénétrerons à l'essentiel qui est l'âme, au réalisme intérieur. Il ne s'agit pas ici de romantisme, nous en sommes plus loin peut-être que du naturalisme, il s'agit de vérité. Il ne s'agit même pas encore de moralité. Flaubert a dit :

« Si le lecteur ne tire pas d'un livre la moralité qui s'y trouve, c'est que le lecteur est bête ou que le livre est faux. » (3).

Cela n'est pas absolument sûr. Il peut y avoir des livres obscurs, difficiles, sans être faux. Peu nous importe, pour le moment, l'impression morale que Bazin veut donner à ses lecteurs; nous cherchons seulement à montrer qu'il a vu plus complètement que ses devanciers. Je ne pense même pas qu'il ait voulu consacrer son art

« A couvrir de beauté la misère du monde »,

suivant le beau vers de Moréas. Ce serait trop ou trop peu. Bazin a des buts plus élevés; mais, encore une fois, ne voyons en ce moment que la doctrine et les résultats.

Bazin sait tous les malheurs de la terre, et que par exemple depuis

(1) H. Charasson : *Lumen*, juillet 1931.
(2) René Bazin : *Trois juges de la Bretagne*, p. 25.
(3) E. Faguet : *Flaubert*, p. 179.

le début du monde des bêtes innocentes sont mangées par d'autres bêtes innocentes. Il n'a pas peint les souffrances et la mort des animaux avec la cruauté désolée de Pierre Loti. Bazin sait que les souffrances aussi sont dans l'ordre. Mais il voit cependant la douleur, l'effroi, et s'il ne s'apitoie pas, il n'escamote pas « l'objet ». Qu'on lise cette mort du papillon, elle est d'un beau réalisme :

« Sous elle, (la libellule) entre ses pattes, il y avait une proie palpitante, un papillon de nuit, corps jaune, manteau gris, qui se débattait... Le papillon, de ses deux ailes, tentait de rejeter six pattes brillantes, taillées dans un ressort de montre, et qui le tenaient serré contre l'écorce. La libellule resserra l'étreinte, et il n'y eut plus qu'un mouvement d'épouvante quand elle ouvrit ses mandibules, les enfonça dans cette chair vivante, à l'endroit des entrailles, et commença d'avaler. Puis, la victime ayant remué dans l'agonie, le monstre, de deux coups de sécateur, coupa les ligaments, à l'attache des deux ailes, qui tombèrent. » (1).

Et René Bazin de conclure, sans pitié apparente, presque avec un sourire :

« Et je songeai à la chanson du cher François Coppée :

« Prends, pour que nous nous trouvions,
Le chemin des papillons
Et des frêles demoiselles... »

Il lui manquait un peu d'histoire naturelle. »

C'est tout. Ce récit se résume en un banal fait-divers d'histoire naturelle. Bazin, ne l'oublions pas, a toute sa vie aimé passionnément la chasse.

Stendhal, — et on peut s'en étonner quand on se rappelle sa définition du roman — dit que : « L'intérêt du paysage ne suffit pas; à la longue, il faut un intérêt moral ou historique. » (2). Les âmes ne sont pas la même chose pour Stendhal et pour Bazin. La vérité c'est que « toute peinture des individus et des groupes sociaux suppose une conception de l'homme et de la vie. » (3). On connaît le souci de René Bazin pour la vie intérieure. Le romancier et le moraliste en Bazin ne se séparent pas de l'homme. Le roman n'est que la peinture de la vie. Bazin a-t-il tort de penser que les chrétiens sont plus aptes que les autres à écrire des romans, eux qui voient mieux la vie et ce qu'il importe de voir en elle ?

Bazin est trop chrétien pour n'avoir pas toute sa vie accepté la notion du mal et les suites du péché. Il veut seulement que le romancier équilibre assez la somme des biens et des maux, du juste et de l'injuste, du laid et du beau, pour que son œuvre soit vraiment le

(1) René Bazin : *Paysages et pays d'Anjou*, p. 204.
(2) E. Rod : *Stendhal*, Paris, Hachette, 1892, in-8., p. 97.
(3) André Chaumeix : *Les Débats*, 26 octobre 1932.

miroir de la vie, ce miroir que Stendhal demandait qu'on promenât le long du chemin. Nous avons vu plus haut la description que Bazin fait d'un visage ravagé par le cancer. Il accepte cette horreur parce qu'il est chrétien; il accepte de la décrire, parce qu'il est un artiste loyal. Que peut-on lui demander de plus ?

On a parlé de son optimisme ? Il n'a, d'optimisme, que ce qu'en a un catholique convaincu, c'est-à-dire la certitude que Dieu triomphera à la fin des temps. Mauriac lui a reproché d'avoir peut-être avancé un peu l'échéance :

« La crainte de faire du mal aux âmes, dit-il, le désir de leur faire du bien, voilà qui risque, sinon de troubler sa vision, au moins de l'inciter à mettre dans une lumière trop crue, à rendre trop simplement évident ce triomphe du Christ, qui ne sera consommé qu'au dernier jour et qu'au cours du temps masquent d'apparentes défaites. » (1).

Sans doute; et nous redirons ce que nous disions précédemment : Bazin écrit pour le peuple, il a simplifié pour être mieux compris, mais l'admirable c'est que cet écrivain ait pu à la fois plaire à la modiste qu'il fera pleurer de tendresse et de regret et à un écrivain aussi rare que M. François Mauriac. Cela suffirait à donner une haute idée de la vérité psychologique des œuvres de René Bazin.

Ce réalisme est évidemment nouveau dans la littérature; M. Martin-Chauffier y voit « une méditation sur la vie, à la lumière de la foi ». Ce qui est sûr, c'est que sa première qualité est la lucidité.

Un passage du *Roi des Archers* montre bien cette lucidité : Une petite sœur des pauvres, la Sœur Léocadie, vient soigner un mauvais ouvrier consumé de tuberculose. Abandonné par sa femme, il a sous son traversin un revolver que sa main cherche continuellement pour tirer si elle se présente. Le lendemain, après une nuit passée dans cette chambre dont l'hiver ne permet pas d'ouvrir les fenêtres et « qu'empoisonnent l'haleine et la sueur du moribond », la petite sœur reprend son manteau noir et son cabas, et, « le long des rues, *qu'elle trouve belles*, s'en va, souvent saluée, tentée parfois de faire un détour parce que le froid lui paraît doux ». Elle rencontre la Supérieure qui lui demande des nouvelles du malade.

« J'ai cru qu'il allait me tuer : plus de dix fois, il a mis la main sous l'oreiller, à la place où est son revolver; j'ai eu si grand peur que je vous prie, ma Mère, de ne pas m'obliger à retourner chez lui. — Je n'obligerai pas; une autre ira, si vous n'allez pas. Entendez la messe, vous me direz ensuite votre réponse. Puis vous vous reposerez. »

Après la messe, la petite sœur dit :

« Ma Mère, je retournerai ce soir, et demain, et tant qu'il faudra. » (2).

René Bazin croit au surnaturel et la réponse de la petite sœur

(1) F. Mauriac: *René Bazin*, p. 17.
(2) René Bazin: *Le Roi des Archers*, p. 137.

Léocadie était prévue. Une autre réponse eût été incompréhensible. Quand Bazin se trouvera en face du mal, et du mal de l'âme, il le dira avec la même netteté, mais il ne fera pas « de ce mal une sorte de philtre; de ce trouble une musique ». Lui, ignore ou veut ignorer, ce qui est la même chose, les musiques de perdition qui enchantaient Barrès. Nous aurons peut-être, en traitant de l'écrivain, à comparer les deux écritures. On peut être encore un bon écrivain, sans avoir la magie de la phrase barrésienne. Mais il avait l'esprit plus net, ses convictions commandant tout dans sa vie. Que son art en aît été limité, et sa poésie, nous en tombons d'accord. Mais son réalisme ? Que non pas. Donatienne sera heureuse de quitter sa misère pour aller a Paris, et quand le devoir l'emportera, elle sera encore bien près de ne pas aller jusqu'au bout de ce devoir :

« Des révoltes la prenaient contre sa résolution première, comme ceux qui vont se constituer prisonniers, et qui luttent, et qui se détournent à la dernière minute. » (1).

Devoir ? Peut-être; mais plus sûrement instinct de la mère qui va retrouver ses enfants. Aucune poésie, aucun romantisme là-dedans.

Henriette Madiot, de *Toute son âme,* n'est, elle aussi, ni une sainte, ni une héroïne. Son entrée en religion est, relativement, une défaillance. N'a-t-elle pas — quoiqu'elle fût plus forte que la petite Pascale de *L'Isolée,* — manqué de vrai courage devant la vie et n'eût-elle pas dû épouser le grand Etienne ?

Baltus le Lorrain ne sera pas un héros, lui non plus. Il sera lâche d'abord, par pitié pour sa femme. Et si son frère, l'abbé, le dépasse, il le doit à son sacerdoce qui élève et fortifie, sans pour cela supprimer la nature.

Enfin, Bazin est réaliste (si le réalisme est du moins ce que Flaubert entendait) jusque dans le jugement qu'il porte sur la bourgeoisie, sur ce que l'on a appelé, d'un mot vague pour désigner des gens plus vagues encore, le monde. *La Barrière* est le seul roman de Bazin qui se passe dans *le monde,* du moins exclusivement. Qu'est-ce que Bazin entend par une femme du monde ?

« Elle manquait presque entièrement de personnalité. Vingt années de visites, de dîners et de soirées, l'avaient complètement farcie d'idées, d'admirations, de préjugés, de pudeurs, de formules, de goûts qui étaient ceux de son monde. » (2).

La bourgeoisie a des devoirs, mais pas ceux que l'on attendrait :

« J'ose dire, fait M. Limerel sans rire, qu'un grand bourgeois est limité dans le choix de sa femme, comme un prince. » (3.

(1) René Bazin : *Donatienne,* p. 207.
(2) René Bazin : *La Barrière,* p. 115.
(3) *Ibidem,* p. 125.

Ces bourgeois digéreraient mal s'ils étaient treize à table, ils inviteront donc un quatorzième; ils sont bêtes et suffisants (ce n'est pas moi qui le dis, mais René Bazin qui le montre); enfin, pour eux non plus le drame intérieur n'existe pas : ils sont aussi peu religieux que s'ils n'avaient point d'âme. Leur sincérité ? Pierre Noëllet la découvrira :

« Elle avait cet air de ne penser qu'un tiers de ce qu'elle disait, cet air de son monde, qui m'a souvent dérouté. » (1).

Ce jugement n'est pas exclusif, Bazin était bourgeois de naissance, et de la meilleure bourgeoisie, la bourgeoisie provinciale et foncière. Mais il est certain qu'il est plutôt, par goût, aristocrate. Il disait de Legouvé, dans son discours de réception :

« Il commettait quelques-unes de ces imprudences ou de ces hardiesses d'honnête homme, qui consistent à ne pas calomnier la société de son temps. On fut stupéfait de constater, dans *Louise de Lignerolles*, que, bien que le drame se passât dans le grand monde, il y avait majorité d'honnêtes gens... Où allait-on vraiment, et qu'allait devenir la politique, si le théâtre accordait des mœurs à l'aristocratie ? » (2).

Voilà donc le réalisme de René Bazin. Est-on enfin convaincu que ses personnages ne sont pas des prototypes de vertus idéalisées ? Nous avons vu leurs fléchissements, mais aussi leurs réactions; ils ont des défaillances, mais la plupart d'entre eux se relèvent, fût-ce tardivement. Ce ne sont pas des saints, mais enfin ils ont appris leur catéchisme, et les fautes qu'ils commettent, ils savent au fond d'eux-mêmes que ce sont des fautes et qu'il faudra les réparer. Ses paysans surtout ont une façon de sentir catholique, et sont d'une réalité catholique. Autrement dit, leur vie ne se conçoit pas seulement dans le plan naturel, elle est éclairée, si faiblement soit-il, par la lampe qui veille dans les églises. Le jour où la passion bouleversera ces vies tranquilles, c'est la petite lumière seule qui leur montrera le port et la vérité. En l'indiquant, Bazin a fait œuvre d'écrivain réaliste.

---

(1) René Bazin : *Les Noëllet*, p. 203.
(2) René Bazin : *Discours de réception à l'Académie Française*, p. 21.

CHAPITRE X

Le romancier et le poète

Ce réaliste a choisi, pour s'exprimer, la forme romanesque. De 1883 à 1931, soit en moins de cinquante ans, il a écrit vingt-deux romans, sans compter les contes et les nouvelles qui sont innombrables.

Quels ont donc été les mérites et les défauts de Bazin romancier ? Du moment qu'un écrivain écrit sous le titre de son livre le mot *roman,* le lecteur est en droit de lui demander qu'il se conforme aux règles du jeu et d'abord qu'il nous raconte une histoire. A la faveur de cette histoire, qui sera plus ou moins importante, suivant le goût de l'auteur et le but qu'il s'est proposé, qui sera réduite au minimum dans le roman d'analyse et au contraire occupera toutes les pages dans le roman d'aventures, l'auteur soutiendra telle ou telle idée, combattra celle-ci ou celle-là, bref fera son métier d'homme et d'écrivain. Or il est certain que dans ses premiers livres Bazin n'a pas d'autre but que de nous raconter des histoires, si bien que, parmi ses romans, ceux qui sont le plus *romans* sont du début de sa carrière. En particulier dans *Une tache d'encre,* ce livre si aimablement et si joliment romanesque, Bazin n'a conté que pour conter. Plus tard il pensera comme le Bonhomme :

« Et conter pour conter me semble peu d'affaire. »

Mais est-ce qu'un jeune homme, d'ordinaire, a des idées personnelles à exprimer ? Et ne sait-on pas que c'est la raison pour laquelle les jeunes gens écrivent d'abord en vers, la langue poétique (versifiée, si l'on veut) convenant fort bien à qui n'a rien à dire ? Bazin proclamera lui-même qu'on « ne peut écrire un roman véritable avant la trentaine, parce que, sauf exception, l'expérience est courte et que la philosophie de la peine n'est pas née en nous ». (1).

Trente ans ! C'est l'âge qu'avait Bazin quand parut *Stéphanette.*

(1) René Bazin : *Questions littéraires et sociales,* p. 19.

La « philosophie de la peine » dut lui être de peu d'utilité et il aurait pu écrire ce livre plus tôt.

Mais nous pouvons déjà voir quelle idée Bazin se fait de l'œuvre romanesque, avant de voir comment lui-même la réalisera. Bazin prend le roman au sérieux :

« La crise du roman, écrit-il, est due, en partie à l'erreur où nous sommes tombés, en prenant le roman pour une simple distraction et un amusement de lettrés. » (1).

Il y avait donc déjà en 1906 une crise du roman ! M. Bernard Grasset ne nous avait pourtant pas encore menacés de « lui casser les reins », et la production romanesque n'avait pas atteint les chiffres fantastiques de l'après-guerre. Quoi qu'il en soit, on pourrait reprocher au roman d'aujourd'hui, à certains romans du moins, le contraire de ce que Bazin reprochait au roman de 1906. Trop de romanciers ont oublié qu'il faut d'abord raconter une histoire, créer des personnages et les faire vivre.

Ce roman, qui est une œuvre sérieuse, il faudra le faire vrai; il ne sera donc pas fait « pour ceux qui n'ont pas vécu »; il est, « par sa nature, destiné à ceux-là seuls qui ne sont pas au début de leur vie ». Avis aux critiques, un peu simplistes, qui voudraient que tous les romans pussent être mis dans toutes les mains.

Bazin attachera donc une grande importance au sujet, en dépit des théories naturalistes. Il ne croit pas que tout consiste dans la manière de traiter le sujet, il est convaincu au contraire qu'il faut d'abord avoir des idées à exprimer, une histoire à raconter.

Pourtant Bazin n'est pas un puissant constructeur d'histoires, un bâtisseur d'aventures extraordinaires, comme Alexandre Dumas. La plupart de ses romans montrent peu d'imagination. Son sujet mérite toujours l'attention, mais il est simple, comme nous avons vu que ses personnages étaient simples. Et c'est à ces personnages qu'il nous intéresse plus qu'à l'intrigue elle-même, et à leurs âmes plus qu'à leurs aventures.

D'autres fois, il s'avise « qu'un pays formant une unité variée, est par définition un sujet de tableau », il groupe, assemble, dans ce pays, les personnages caractéristiques de la province qu'il va peindre.

« Cette province vit de sa vie propre, et, comme toute vie, celle-ci est un drame, c'est-à-dire un équilibre de forces opposées, qui tend à se rompre. Chaque personnage sera dans le livre, comme il est en vérité, une de ces forces, et leur combat sera le drame même. Ainsi, sans intrigue particulière, sans fiction, le tableau, naturellement et par la seule force de la nécessité, s'animera. Les personnages, tendant tous à agir dans leur sens propre, se contra-

(1) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 107.

rieront. Les intérêts, en se croisant, se froisseront. Les passions se heurteront. » (1).

Bazin nous peindra ainsi l'Alsace d'avant-guerre, dans *Les Oberlé*, l'Alsace de la guerre dans *Les Nouveaux Oberlé*, etc... Dans ce dernier livre, tout ce qui n'est plus l'Alsace, mais péripétie, aventure, comme tout ce qui arrive à Joseph Ehrsam en Russie, ne nous intéresse que médiocrement. Bazin est beaucoup moins à son aise dans le récit des aventures que dans l'étude des âmes. Cette étude, c'est son domaine propre; ces âmes, son gibier.

« Un romancier, a écrit Edmond Jaloux, est quelqu'un qui prend conscience des conflits et oppose des personnages les uns aux autres. »

Et il ajoute, ce qui est important pour l'étude de René Bazin :

« Conflits et oppositions qui s'atténuent, si l'on supprime de la vie les points de vue religieux et les dogmes moraux. » (2).

Nous avons vu que toute l'œuvre de Bazin est soutenue, charpentée, par ces conflits d'âmes; ne citons que *La Barrière*, dont le titre est assez expressif; ce livre n'est que le récit de l'opposition de deux systèmes philosophiques ou religieux.

Jaloux dit encore :

« Ce qui fait un romancier, c'est la somme plus ou moins complète de ses observations sur les lois de la destinée ou de la nature humaine. » (3).

Alors René Bazin sera donc un excellent romancier ? Ne concluons pas si vite et restons-en au sujet. Nous avons vu, au cours des chapitres précédents, toute l'importance que René Bazin avait donnée au sujet, puisque nous avons pu dire qu'il avait été le peintre d'une époque et que la plupart des grands problèmes contemporains l'avaient intéressé. Lui-même s'est moqué, gentiment, des auteurs pour lesquels l'adultère est une mine, mais la seule :

« Le roman français a étudié les mauvais ménages, les demi-ménages, et les faux ménages, jusqu'à épuiser, je ne dis pas le sujet, il faut le croire inépuisable, mais la patience de beaucoup de lecteurs. Pour quelques écrivains, c'est une carrière. » (4).

Non que René Bazin rejette à priori ce sujet. Dans *Donatienne*, il nous montrera l'amant et la maîtresse, sans craindre de peindre leur intimité. Mais cette peinture ne sera qu'épisodique, le sujet est autre.

---

(1) Henry Bidou : *Les Débats*, 5 novembre 1901.

(2) Edmond Jaloux : Préface à F. Mauriac : *Le Romancier et ses personnages*, Paris Corrêa, in-8, 1933, p. 11.

(3) *Ibidem*, p. 28.

(4) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 218.

Il s'agit de savoir comment et pourquoi la petite Bretonne a pu déchoir, comment et pourquoi elle pourra remonter de l'abîme de médiocrité où elle est tombée.

Un des sujets de prédilection de Bazin a été le travail et les travailleurs. Nous avons vu de quel amour de choix il était animé pour le monde du travail. Ce n'est pas une concession qu'il fait au naturalisme, car les travailleurs ne lui paraissent pas un sujet « bas », c'est par conviction religieuse en même temps qu'artistique qu'il se penche vers eux :

« L'amour, dit-il, n'est que l'épisode ou le témoin de la vie, tantôt le feu d'artifice, tantôt la lampe sage qui veille. Et que cette clarté luise ou non, le travail se poursuit sans relâche. Il est la grande loi dure de l'humanité. » (1).

Et il écrira ces livres qui sont, en grande partie, des livres de métiers et qui s'appellent : *Le Roi des Archers, La Terre qui meurt, Davidée Birot, De toute son âme.*

C'est que le roman, tel qu'il le conçoit, doit dépasser l'individu et déborder vers des groupes d'âmes de plus en plus vastes. Il est du même avis que Jaloux qui écrit :

« Ce qui a manqué à la plupart des romanciers français, depuis Balzac, c'est de nous montrer leurs héros dans leur famille. On nous les représente toujours seuls, jeunes gens, célibataires, libres, à peu près maîtres de leur destinée. » (2).

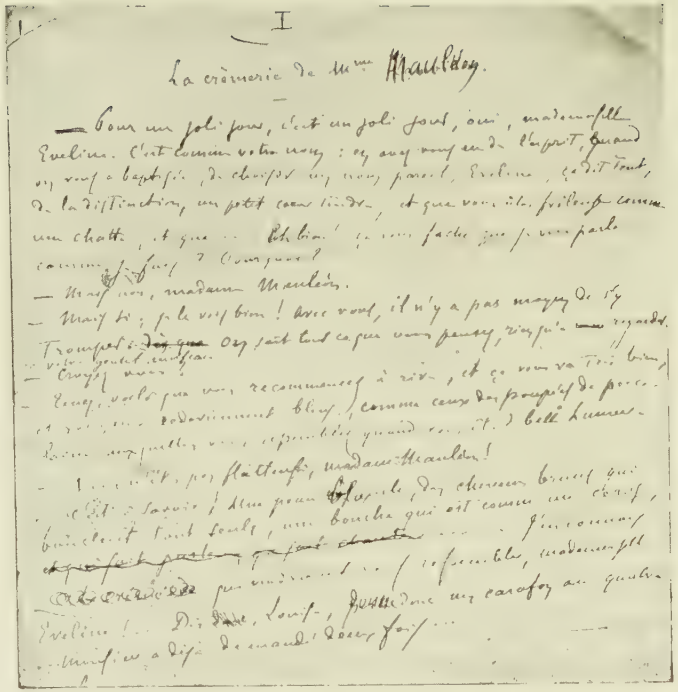
Non seulement il nous montre ses héros dans leur famille, la grande réalité sociale, mais dans leur corporation, dans leur province et dans leur patrie. Voyez *L'Isolée* (la femme sortie du milieu où elle a choisi de vivre), *De toute son âme* (la jeune fille passée du peuple dans le milieu artistique de la mode et qui n'est plus d'aucune catégorie sociale), *Les Oberlé* (le jeune Alsacien dont la famille et la petite patrie sont divisées), etc...

Bazin nous a confié, et c'est un renseignement précieux, comment il avait été amené à écrire *Donatienne :*

« En regardant, aux Champs-Elysées ou au Parc Monceau, ces théories de nourrices arrivées à Paris avec une chemise et une robe, à présent superbes, béates, tout enchâssées et ruchées de broderies, comment ne pas penser à ce contraste si dangereux, et au nombre des ménages pauvres qu'il a troublés et rompus à jamais ? L'idée, un jour, m'a frappé, et le drame, immédiatement, s'est trouvé bâti. » (3).

Que de cette simple observation soit sorti un livre, dont la première partie au moins semble parfaite, voilà qui a de quoi nous étonner.

(1) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 46.
(2) Edmond Jaloux : Préface à F. Mauriac : *Le Romancier et ses personnages*, p. 38.
(3) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 71.



I

La crémerie de Mme Mauléon.

— Pour un joli jour, c'est un joli jour, oui, mademoiselle Evelina. C'est comme votre nom : on voit vous en de l'esprit, quand on vous a baptisée de choisir un nom pareil, Evelina, ça dit tout, de la distinction, un petit cœur tendre, et que vous êtes frileuse comme un chatte, et que... Eh bien! ça vous fâche que je vous parle comme ça, hein? Comprenez?

— Merci non, madame Mauléon.

— Merci tu, je le vois bien! Avec vous, il n'y a pas moyen de s'y tromper. On sait tout ce que vous pensez, rien qu'à vous regarder. Vous êtes toute ouverte.

— Croyez-vous?

— Tenez, voilà que vous recommencez à rire, et ça vous va très bien, et vos yeux redoublement bleus, comme ceux des poupées de porcelaine. Mais, vous, vous êtes grande, vous avez bien partie, vous y ressemblez, aux poupées de porcelaine : un teint blanc, des cheveux à quoi remboursez un matelas et du bleu de Bavière, parfaitement, couleur de pipe-ette, et une bouche qu'est comme une cerise, en vérité.

— Mademoiselle a déjà demandé deux fois...

— Dis donc, Louise, donne un cafetier au quatre.

Le mariage de Mlle Gimel, dactylographe.

I

La crémerie de Mme Mauléon.

— Pour un joli jour, oui, c'est un joli jour, mademoiselle Evelina. C'est comme votre nom. On voit vous en de l'esprit, de choisir un nom pareil! Ça dit tout : la distinction, un petit cœur tendre, et que vous êtes frileuse comme un chatte... Eh bien! ça vous fâche que je vous parle ainsi?

— Merci non, madame Mauléon.

— Merci tu, je le vois bien. Ça m'y trompe familière. Avec vous il n'y a pas moyen de s'y tromper. Vous êtes toute ouverte! Ça s'ouvrent, ça se ferment, ça tremblent, ça font chut! chut! ça s'étalent pour dire merci... — Ah oui! — Tenez, encore maintenant! Voilà que vous recommencez à rire, ça vous va très bien, vos yeux redoublement bleus comme ceux d'une poupée de porcelaine. Mais, vous, grande, vous avez bien partie, vous y ressemblez, aux poupées de porcelaine : un teint blanc, des cheveux à quoi remboursez un matelas et du bleu de Bavière, parfaitement, couleur de pipe-ette, et une bouche qu'est comme une cerise, en vérité.

Ça m'intéresse :

— Dis donc, Louise, donne un cafetier au 4. Mademoiselle a déjà demandé deux fois.

« Le Mariage de Mademoiselle Gimel », 1er état (1re page)

« Le Mariage de Mademoiselle Gimel », 2e état (1re page)

Bazin recherche le sujet qui soit digne d'un livre et qui le mérite. C'est en quoi il est si loin des naturalistes, quoique par ailleurs certaines pages — et je sais bien que je vais étonner et peut-être scandaliser — de ses romans soient si près de ce même naturalisme. Qu'on relise plutôt le premier chapitre de *Davidée Birot*. Il ferait un excellent début de livre naturaliste. L'essentiel du naturalisme y est : le contraste physique et moral entre le fendeur d'ardoises Maïeul Jacquet et Davidée Birot, la qualité médiocre, pire même, des personnages, Davidée exceptée, le paysage triste et les préoccupations de tous. Voici les dernières lignes :

« Debout près du lit d'une fille accouchée d'un enfant avant terme, l'affreuse matrone Sansrefus bordait les draps de sa cliente et disait : « On ne naît plus guère parmi nos paroissiens. » Un rire plein d'aveux soulignait la phrase. Des charretiers, des rouleurs de wagons, sous la lumière des phares électriques, transportaient des déchets. Quelques fureteurs de lapins, rôdeurs, colleteurs, suivaient les pistes des carrières abandonnées. La lune passait à travers les pelotes de brumes. » (1).

Charles Le Goffic l'avait noté :

« René Bazin prend ses héros dans les mêmes milieux que Zola; mais il leur applique une psychologie moins sommaire... Son œuvre est toute pétrie d'humanité. » (2).

Sans doute, il n'a rien d'un grand manieur de vies, d'un agitateur de foules, à la façon de Balzac ou de Zola. Bazin fait jaillir l'émotion tragique, non pas des situations, mais des âmes de ses héros. C'est redire que ses intrigues sont faibles. Mais quelle est la première qualité du romancier ? M. Fortunat Strowski nous répondra :

« C'est de créer des personnages vivants assez distincts et assez solides pour subsister d'eux-mêmes dans notre imagination et pour n'en jamais sortir, cette qualité a manqué à George Sand. Ses personnages expriment les sentiments et les idées qui enfiévrèrent son temps; mais ils n'ont, en dehors de ces sentiments et de ces idées, rien de personnel et rien de réel : ils sont des thèmes lyriques et non des êtres humains, si bien que lorsque ces thèmes ont cessé d'intéresser, ils ont eux-mêmes cessé d'exister. » (3).

Les personnages de Bazin ne sont pas des thèmes lyriques. Je n'en veux pour preuve que celui de Davidée devenu une sorte de type et que les institutrices catholiques de l'enseignement public ont choisi pour être le nom même de leur groupement. Ce choix ne semble-t-il

---

(1) René Bazin : *Davidée Birot*, p. 33.

(2) Charles Le Goffic : Préface à : René Bazin : *Contes en vers*, p. 2.

(3) F. Strowski : *Tableau de la littérature française au* XIXe *siècle*. Delaplane, 1925, in-12, p. 257.

pas prouver que la petite Davidée avait été étudiée et décrite avec la plus grande vraisemblance ?

Plusieurs des personnages de Bazin, en particulier ceux de *La Terre qui meurt*, ont été reconnus en d'autres coins de la France. Que les êtres ainsi créés par Bazin agitent devant nos yeux les fantômes de tant de vivants, ne suffit-il pas à nous convaincre de la vérité humaine de ces êtres, et par conséquent du mérite du romancier ?

Cette Davidée, ce qui la rend si vraie et si proche de nous, c'est qu'en rien elle n'est exceptionnelle. Elle manquerait peut-être seulement d'ambition au moment où elle va aimer Maïeul Jacquet. La religion, vers laquelle elle s'achemine, ne fera de Davidée qu'une tendre épouse et une mère consciente. Mais une apôtre ? Non pas ! Elle semble même s'insurger contre cette renommée (un peu étonnante d'ailleurs au point de vue romanesque) qui lui vient tout à coup. Si elle aime Maïeul Jacquet, si le lecteur finit par admettre qu'elle puisse l'aimer, c'est qu'il a été victime, comme elle, de l'injustice et qu'il a été frappé par les grévistes. Le caractère de Davidée la prédisposait à aimer quelqu'un qui souffrirait comme elle, injustement. Que Davidée, après cela, soit un peu romantique, particulièrement dans le journal qu'elle écrit, nous en tombons d'accord; la jolie Henriette, de *Toute son âme*, aura le même côté un peu conventionnel, encore que, lorsqu'il s'agit d'une jeune fille, ce qui paraît conventionnel puisse être vrai. Mais Davidée et les héros qui l'entourent vivent lentement, patiemment, fortement, comme la vie même. On ne peut nier la vérité de la psychologie, du cadre, des faits et de la conclusion. Peu de romans ouvertement qualifiés de réalistes, sont moins réels que celui-là.

Cette émotion tragique, ce sens dramatique de la vie, René Bazin l'a au plus haut point. Il sait, en excellent réaliste, combien le plus souvent les heures sont grises, insignifiantes même pour qui ne voit que le dehors. Mais il sait qu'à de certains moments, suivant la forte expression de Robert Garric, « l'âme doit s'expliquer avec elle-même » et que l'homme doit sortir de son insignifiance passée pour prendre parti et faire sa destinée. Cela est proprement classique : les personnages se révèlent aux heures de crise. François, de *La Terre qui meurt*, sommé par son père de choisir, se montrera enfin à nous dans sa nudité lamentable; Jean Oberlé, au contraire, quand sa sœur va se marier à un officier allemand et lui-même entrer « au service de l'Allemagne », tranchera héroïquement la situation. Brunetière félicitera Bazin de nous avoir montré dans toute sa vérité ce groupe humain, la famille,

« ...divisée contre elle-même, le mari contre la femme, le fils contre le père, la fille contre la mère, le frère contre la sœur, s'opposant les uns aux autres par toutes leurs manières de sentir, toutes leurs ambitions et tous leurs rêves d'avenir; se portant les uns aux autres, comme sans le vouloir, et rien que par l'effort qu'ils font pour persévérer dans leur être ou s'affirmer dans leur autonomie, des

blessures mortelles; n'ayant bientôt plus entre eux de commun que le nom, la façade ou la face; et, finalement, ne trouvant plus de moyen d'échapper à la fatalité sous laquelle ils se débattent, que dans la rupture des liens qui les unissaient et le reniement de leur propre sang. » (1).

Ce tragique intime, concentré dans le secret des âmes, René Bazin n'arrive à nous le rendre présent, palpable en quelque sorte, que par l'amour qu'il a pour ses héros. Il partage toutes leurs inquiétudes, n'est étranger à aucune de leurs préoccupations. Même ceux qui sont de l'autre côté de la barricade ne lui sont pas indifférents. Barrès le félicitait, après *Les Oberlé* « d'avoir su respecter à la fois les grandeurs de l'Allemagne et la piété française »; et il ajoutait ceci qui rejoint ce que nous venons de dire du tragique dans Bazin: « Ce roman vaut littérairement par le pathétique. Il vaut socialement par la vérité des types. J'aime moins son intrigue. » (2). Nous verrons d'ailleurs prochainement en quoi cette réserve est justifiée. Mais retenons le mot de *pathétique;* il trouve souvent, dans l'œuvre de Bazin, sa justification.

J'en donnerai d'autres exemples pris dans *La Barrière :* la scène où Reginald Breynolds refuse de boire à l'Eglise anglicane frémit d'un pathétique contenu et qui tient haletant. De même, celle où il quitte Marie Limerel qui n'accueille pas encore son amour, pour que leur destinée à tous deux s'accomplisse plus librement et plus complètement, émeut et satisfait pourtant nos âmes. L'esprit du romancier y est plus à son aise que partout ailleurs; on le sent sur le même plan que ses héros, et donc leur égal et leur familier. S'il est vrai, comme le dit François Mauriac, que

« ...le romancier joue tous les personnages; il se transforme en démon ou en ange. Il va loin, en imagination, dans la sainteté et dans l'infamie. » (3)

on excusera René Bazin d'avoir choisi ses héros de préférence parmi les honnêtes gens et d'avoir manqué ses personnages « infâmes » ou de les avoir moins réussis, comme le triste héros de *L'Isolée*. René Bazin est, on le sent, plus à son aise avec le Père de Foucauld. La sainteté lui est plus familière que l'ignominie.

L'étude de la sainteté présente aussi des écueils et le romancier devrait, pour toujours réussir ses personnages, ne peindre que lui-même ou des personnages qui ne ressemblent qu'à lui-même. Il est bien difficile d'entrer dans le cœur des autres hommes, surtout quand ils se meuvent sur un plan trop élevé. René Bazin l'a pourtant essayé dans ce *Magnificat* qui fut son dernier chant. On a loué, un peu trop,

(1) F. Brunetière: *Réponse au discours de réception à l'Académie*, p. 107.
(2) M. Barrès: *Le Figaro*, 16 novembre 1901.
(3) F. Mauriac: *Le Romancier et ses personnages*, p. 159.

la vérité de Gildas. Nous avouerons qu'il ne nous paraît pas toujours vrai. Pour qu'il eût été complètement vrai, il eût fallu que René Bazin eût eu jadis ou cru avoir la vocation religieuse. Mais alors, il n'eût pas été romancier.

La figure d'Anna est mieux réussie; elle était plus accessible à un laïc que celle de Gildas, et tout le roman n'est plus que l'histoire d'un amour sacrifié à la volonté de Dieu. Il suffisait pour Bazin de transposer les sentiments qui auraient été les siens dans une pareille situation et l'intensité secrète dont il a animé le personnage d'Anna, « c'est aussi, suivant la parole d'Edmond Jaloux, l'intensité avec laquelle il envisage sa propre vie et la vie tout entière... »

La vie de l'auteur explique bien des côtés de son œuvre. René Bazin a écrit cette parole : « L'intelligence de la pauvreté nous manque bien en littérature. » (1). Bazin n'a jamais souffert de la pauvreté, mais son catholicisme sincère lui en donnait la compréhension, car il était de ceux dont parle l'Evangile et qui ont « l'esprit de pauvreté ». Enfin, l'amour qu'il eut pour tous ses personnages lui fit éviter les erreurs que tant d'écrivains commirent, qui manquaient par trop de sympathie pour les êtres sortis de leurs pensées :

« Je connais bien mes héros et mes héroïnes, écrivait-il à Mme Berthe d'Iberville, au Canada, et je les aime ! Voilà le secret qui me permet de les peindre et de les laisser voir tels qu'ils sont. ».

C'est aussi le conseil que donne Emile Faguet, qui ajoute à l'amour la détestation, rien n'étant pire que l'indifférence :

« Un procédé pour rendre le personnage vivant, c'est de nous le rendre sympathique ou antipathique. Les êtres que nous n'aimons pas ou que nous ne détestons pas, ne nous semblent pas vivants... Les objets inanimés eux-mêmes sont vivants pour nous quand nous les aimons... » (2).

René Bazin, pendant toute sa carrière d'écrivain, a appliqué cette règle, car il avait une immense puissance de sympathie. Est-il exagéré de dire que ses héros lui ont rendu déjà, devant la postérité, le témoignage qu'il avait bien parlé d'eux ?

Que cependant René Bazin ait fait dans la peinture de ses personnages quelques erreurs, qui le nierait ? Que par exemple le maire des *Oberlé* ait été un patriote français à tous crins, c'est chose bien étonnante. Le maire a prêté serment à l'empereur, et l'on sait — les Alsaciens l'ont d'ailleurs rappelé eux-mêmes à l'auteur — tout ce que pareilles fonctions comportent d'abdication individuelle et de compromissions de conscience. Il eût été plus logique de faire de M. Oberlé le maire et de M. Bastian l'industriel fidèle à la France.

(1) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 218.
(2) Emile Faguet : *Balzac*, p. 104.

Dans le même volume, l'auteur a exagéré, sans doute pour donner plus de relief à son récit, la division de cette famille alsacienne. C'est dans des collectivités plus vastes que la famille, dans les groupements sociaux, artistiques, littéraires, etc... que les opinions politiques avaient surtout créé cette division. Et lors même que cette division existait dans les familles, elle était moins violente et les caractères s'y opposaient avec moins de tumulte et de ruine.

J'ai déjà noté qu'Henriette Madiot *(De toute son âme)* avait en quelque sorte deux natures et qu'elle était du peuple par la naissance et d'un milieu artistique par sa profession. Telle est la thèse de Bazin. Mais qu'Henriette aît un carnet où elle écrira tous les soirs ses impressions et ses sentiments, voilà qui est moins vraisemblable. Qu'elle y écrive surtout des phrases antithétiques comme celle-ci — qui est en même temps un bel alexandrin : « Cela me fait souffrir et cela me défend », il est permis de s'en étonner et de trouver que, décidément, voilà une Henriette bien femme du monde.

De même dans *L'Isolée*. Pascale veut entrer au couvent pour ne pas se perdre et parce qu'il est plus facile de vivre ainsi dans l'obéissance. Mais alors, est-ce que ses désirs de perfectionnement ne sont pas invraisemblables ? « Dans le cloître, je pourrais devenir une âme sainte. » (1). Il semble qu'il y aît une grande distance entre ces deux désirs, celui de ne pas se perdre et celui de devenir une sainte.

Voici qui est plus grave : dans *Ma tante Giron*, Annette, si étonnant que cela paraisse, se suicide brusquement, parce que son père ne veut pas qu'elle soit religieuse. Ce suicide inattendu attriste inutilement tout le livre, qui est gai et plein d'entrain. Bien plus, ce suicide est invraisemblable et immoral. Une jeune fille qui a la vocation ne se suicide pas, même si cette vocation (ce qui est excellent pour l'éprouver) est contrariée. Celle de Gildas, dans *Magnificat*, est soumise à de plus rudes épreuves. Gildas en triomphe pourtant.

D'ordinaire, ces invraisemblances sont plutôt dans les détails; par exemple, dans *Donatienne*, Bazin nous montre les carriers ramenant Louarn blessé : « Les porteurs pleuraient, avec des figures dures, et les larmes tombaient avec la sueur. » (2). Ces larmes évidemment partent d'un bon sentiment, mais des carriers ne pleurent pas — sauf exception — parce qu'un des leurs, et un Breton, a eu un accident.

C'est surtout quand il veut peindre un vilain homme que Bazin trébuche le plus facilement. Il n'a pas l'habitude de la vilenie. Le personnage de Mathurin Lumineau, dans *La Terre qui meurt*, est manifestement exagéré et inutilement. Ce monstre n'apporte aucun élément intéressant au roman. L'amant de la pauvre petite Pascale est trop mauvais. D'autant plus qu'on ne voit pas comment s'est faite la

(1) René Bazin : *L'Isolée*, p. 39.
(2) René Bazin : *Donatienne*, p. 186.

transformation de Pascale et de Jules. Avant d'en arriver à cette déchéance, Pascale a bien dû avoir quelques moments de bonheur, de bonheur coupable, c'est entendu, mais de bonheur tout de même. Que René Bazin ait eu la pudeur de ne pas nous montrer une Pascale amoureuse, c'est possible et c'était son droit. « Il y a deux êtres, a dit Royer-Collard, que je n'ai jamais pu voir sans dégoût : un régicide et un prêtre marié. » Mais tout de même, Pascale, la sœur Pascale, la jeune fille qui voulait être sainte, est devenue bien vite d'abord la maîtresse de Jules Prayou et ensuite, par son ordre et sous sa surveillance, une prostituée. Je doute qu'on puisse trouver un seul cas d'une chute pareille, pour rendre celle-ci vraisemblable.

En tous cas, ce n'est plus seulement le personnage de Prayou et celui de Pascale qui manquent de vérité, c'est la composition qui est défectueuse; la transition n'existe pas entre la religieuse et la prostituée. Tout le livre d'ailleurs appelle des réserves et une discussion. La fin mélodramatique nous emporte loin des récits sobres et mesurés de Bazin : ce grand coup de couteau entre les deux épaules, ce signe de croix théâtral, les brutalités inutiles de Prayou choquent sans émouvoir. Il y a plus : ne trouvera-t-on pas extraordinaire que l'abbé Monechal, qui est un saint, ne sache rien faire d'autre que de trouver un peu d'argent pour les anciennes religieuses ? Les prêtres sont d'ailleurs d'une insignifiance exagérée. Dans *Donatienne*, quand Louarn s'en va, le curé l'embrasse; c'est insuffisant. Un curé ne laisse pas partir ainsi avec trois petits enfants un paroissien qu'il aime.

Enfin, pour en revenir à *L'Isolée*, si la politique du bloc anticlérical en sort condamnée, la force du plaidoyer de René Bazin est singulièrement affaiblie par la faiblesse, la naïveté des sœurs, et par la lâcheté des catholiques et des prêtres qui devraient les défendre ou leur venir en aide. Je sais que certains membres du clergé n'ont pas toujours été à ce moment-là à hauteur de leur terrible tâche; mais à ce point ?

Ces maladresses de composition, ces invraisemblances, sont assez rares; c'est pourquoi j'ai insisté sur celles que j'ai relevées dans *L'Isolée* dont j'ai dit, par ailleurs, les mérites. En voici pourtant quelques autres : dans *Donatienne*, il est évident que le « truc » inventé par René Bazin pour faire retrouver ses enfants à Donatienne est invraisemblable et, pour tout dire, enfantin. Un carrier de la Creuse passe à Levallois dans le café tenu par Donatienne et lui dit : « Je connais même, figurez-vous, un petit gars qui s'appelle Joël ! » (1) C'est vraiment trop simple. Il eût pourtant été facile de trouver un autre « *Deus ex machina* ». Le curé de Ros-Grignon a l'ancienne adresse de Donatienne, il peut avoir la nouvelle, il peut lui écrire, que sais-je ?

(1) René Bazin : *Donatienne*, p. 122.

Dans *Le Blé qui lève*, Gilbert, qui vient d'arriver au pays et n'a pu parler encore à personne, est interpellé par le président du syndicat : « Ses opinions ont changé, paraît-il. On assure qu'il n'est plus avec nous ? » (1). Comment Ravoux a-t-il pu savoir que les opinions de Gilbert avaient changé ? Il ne nous suffit pas de l'avoir vu « saluer l'église », ce qu'il faisait peut-être avant de partir.

Il n'est pas jusqu'à sa conversion qui ne soit rapide. Le Jésuite de Fayt-Mainage a eu bien vite fait de le convertir, et pourtant c'est un vieux bûcheron, un lent et un têtu, et qui a au cœur une blessure d'amour. Il y a là un véritable escamotage que Bazin eût pu éviter avec la connaissance qu'il avait des âmes éprises du désir de lumière et de vérité.

Enfin, dans *Les Oberlé*, il était inutile de compliquer par une désertion — et une désertion aussi dangereuse — l'émigration de Jean Oberlé. Il pouvait si facilement prendre le train la veille, ou le dimanche suivant, si Bazin tenait à la désertion ! Mais cette fuite dans les bois, cet uniforme taché de sang, tout cela sent un peu le mélodrame. C'est du capitaine Danrit, ce n'est pas du Bazin.

Les journaux se sont complu à célébrer l'exactitude de la fuite de Jean et ont raconté avec quelle patience scrupuleuse Bazin avait préparé sur le terrain cette fuite, mesuré les distances, etc... Cela n'a aucune importance. Le lecteur n'ira pas vérifier si le poteau frontière était bien là où l'a mis le romancier. Ce qu'il veut, c'est de la vraisemblance. Or cette fin dramatique est invraisemblable .

Je soulignerai encore brièvement quelques invraisemblances qui ont pu, d'ailleurs, échapper à l'auteur. Est-il exact, par exemple, que des tourterelles soient poursuivies, au moment de la moisson, par le cri du nid affamé ? (2) ; que le conseil de guerre puisse punir de la peine de mort un soldat qui, en temps de paix a frappé un officier ? (3). René Bazin a été professeur de droit et je suis sûr qu'il connaissait l'article 222 du Code de Justice militaire. Mais est-il vraisemblable que le conseil l'ait appliqué ? Le rapide abrutissement de Pierre Noëllet par l'absinthe paraît étrange aussi, pour un jeune homme qui avait de telles ambitions. Et on est étonné que l'ambition n'ait pas été plus forte que l'amour (4). Enfin, mais j'ose à peine l'écrire, de peur de faire sourire d'une œuvre aussi consciencieuse, je doute qu'on voie jamais des soldats couper le blé à la baïonnette comme René Bazin nous assure que Pierre Ehrsam le vit faire le 26 juillet 1915. (5).

Cette remarque m'amène à en faire une autre beaucoup plus générale, beaucoup plus sérieuse aussi. Bazin a beaucoup écrit sur la

(1) René Bazin : *Le Blé qui lève*, p. 331.
(2) René Bazin : *Les Noëllet*, p. 180.
(3) René Bazin : *De toute son âme*, p. 317.
(4) René Bazin : *Les Noëllet*, p. 238.
(5) René Bazin : *Les Nouveaux Oberlé*, p. 362.

guerre : dans *Les Nouveaux Oberlé*, dans *Champdolent*, dans *Magnificat*, dans *Baltus le Lorrain*. Et, certes, il lui était difficile de ne pas le faire, de passer sous silence le formidable événement de la guerre qui bouleversa la société française, comme les autres. Mais un écrivain peut-il écrire sur la guerre s'il ne l'a pas vécue ? Quoi qu'il en soit, les descriptions qu'il a faites, d'après des récits et des images, de la tranchée et des combats, sont assez puériles. Il ne pouvait guère en être autrement. Et même eût-il vu la guerre, je doute que Bazin eût été qualifié pour la décrire; il y faut une violence, une âpreté, qui n'était ni dans son caractère, ni dans le ton de son écriture.

Enfin, je signalerai un dernier exemple de personnage mal composé et, par conséquent, inexplicable : Henriette Madiot *(De toute son âme)*. Cette jeune et jolie Henriette est charmante, délicate, héroïque, vertueuse, etc... Mais toutes ces qualités ne suffisent pas pour le critique difficile. Voyons si elle est vraie, si elle est tout à fait vraie. On sait qu'Henriette deviendra, la dernière page du volume terminée, petite sœur des pauvres. C'est donc le roman d'une vocation. Or, pas une fois nous ne voyons Henriette participer aux sacrements de l'Eglise, pas une fois même nous ne l'entendons en parler. Dans les neuf dixièmes du volume, Henriette ne manifeste aucune piété; elle est charitable, c'est entendu, mais elle n'est pas religieuse, et pourtant, elle entrera au couvent. C'est une sainte laïque. Il semble difficile de mener une jeune fille au couvent sans lui parler une fois de Dieu. Sa vocation vient de la charité, non de la foi. Et on ne sait pas comment naît cette vocation.

Mais ce n'est pas tout. Cette petite Henriette n'est pas si simple qu'elle paraît tout d'abord. Elle dit à un moment, en pensant au grand Etienne : « S'il m'avait parlé plus tôt, toute ma vie serait changée » (1); mais avant elle a dit : « Il sait bien qu'un pêcheur de Loire et une modiste, ça ne fait pas un ménage. » (2). Henriette aurait donc accepté d'aimer Etienne à la page 295, et à la page 108 elle déclarait cet amour impossible ? Et elle le laisse aller ? Que deviendra Etienne ? S'en préoccupe-t-elle ? Il y a bien de l'élégance et de la générosité dans cette fille du peuple et on peut craindre que l'attrait du luxe en morale et en religion ne soit pour beaucoup dans son extraordinaire et obscure vocation. Il semble qu'elle sacrifie légèrement, à je ne sais quel général et lointain devoir, ses devoirs immédiats envers son oncle et envers le grand Etienne dont elle s'est laissé aimer.

Enfin, quand son amie Marie va mourir à Villepinte, la pauvre malade fait sur le front d'Henriette un signe de croix :

« Lentement, elle tira du lit son bras droit; elle se pencha; et

(1) René Bazin : *De toute son âme*, p. 295.

(2) *Ibidem*, p. 108.

celle qui était la Pardonnée bénit celle qui était pure et traça sur le front de la vierge le signe de la croix rédemptrice. » (1).

La scène est belle, l'idée jolie. Mais n'est-ce pas étonnant ? René Bazin n'a pas assez montré la vie intérieure des deux jeunes filles pour que nous trouvions naturel qu'Henriette demande cette bénédiction et que Marie la donne.

Je m'en voudrais d'insister davantage sur ces erreurs, assez rares, dans une œuvre où il y a tant à admirer. Mais je dirai encore quelques mots de la composition. En général, les romans de Bazin sont bien composés, je veux dire qu'ils sont de proportions raisonnables et que les différentes parties sont équilibrées avec goût comme celles d'une tragédie bien faite. Je noterai seulement dans plusieurs une certaine lenteur à partir. Dans *Les Oberlé* par exemple, le drame ne commence qu'à la centième page; dans *Gingolph l'abandonné* (qui a 480 pages), l'abandon de Gingolph ne se produit que vers la 300e page. Par contre, le dénouement est trop rapide et ce mariage avec une fille du Havre, qui était une belle trouvaille, invraisemblable. On a dit des récits de Bazin qu'ils ressemblaient à la Loire, un peu traînante. Et lui-même, comme pour s'en excuser : « Ce n'est pas la vie qui est longue, c'est le récit qu'on en fait. »

Dans *Le Blé qui lève*, il semble que Bazin ait sacrifié l'intérêt du roman à l'intérêt plus puissant des idées. Il y a, dans ce roman, l'histoire de deux destinées parallèles : Michel de Meximieu et Gilbert Cloquet. Tous deux sont des sacrifiés et tous deux sont des idéalistes incorrigibles. L'attention a d'abord été concentrée sur Meximieu, puis Bazin la reporte sur Cloquet. Mais ces deux vies ne se mélangent pas et, autour d'elles, il y a trop de personnages accessoires dont les actes pourtant prennent une importance qui paraît excessive quand on connaît le dessein de l'auteur. Au fond, il serait difficile de faire un plan ou un résumé de ce livre, où il y a tant d'idées remuées, tant de personnages esquissés, et au moins deux romans d'ébauchés.

En revanche, même dans les œuvres dont la composition est discutable, il montre un art tout à fait exceptionnel de narrateur. Il sait conter, évoquer en quelques traits les personnages et les cadres, nouer les fils de l'intrigue, entraîner le lecteur. En quelques mots, à la fois précis et larges, il lance son action, situe le drame, en crée l'atmosphère. Il reste à sa place de narrateur, n'intervient pas — ou rarement —, ne disserte pas; ses personnages parlent pour lui, et — s'ils ne le mènent pas — nous, du moins, ils nous mènent. René Bazin est, en effet, trop lucide pour se laisser conduire. C'est un romancier raisonnable et qui n'oublie jamais les droits qu'il a sur ses héros. Mais il y a à cela un danger, c'est que l'auteur, moins passionné — par définition — que ses personnages, qui, eux, souffrent et luttent, ne les oublie un peu pour se complaire à quelque évocation, à quelque

(1) René Bazin : *De toute son âme*, p. 365.

description qui ralentira le mouvement du récit et impatientera le lecteur. René Bazin le savait bien :

« La description prolongée, écrivait-il, suspend l'action et arrête l'émotion, cette petite cloche dont la vibration, plus ou moins forte, doit s'entendre toujours. Car nous demandons à une œuvre de roman qu'elle nous fasse penser, mais bien plus encore qu'elle nous fasse aimer, souffrir, espérer... » (1).

On se prend à regretter que René Bazin aît connu aussi bien son métier de romancier. On voudrait un peu plus de laisser aller, une tenue moins surveillée, et aussi un peu plus de chaleur, d'emportement et d'enthousiasme.

Il s'entendait mieux qu'aucun autre à la peinture des paysages. Ces paysages sont un cadre pour l'action et pour les personnages, et ne sont que les accessoires du récit. Pourtant, — et si c'est un charme pour le lecteur qui n'est pas pressé, c'est une faute contre la perfection du roman — quelquefois Bazin s'attarde (quoi qu'il en aît dit) à la peinture des tableaux, pour rien, pour son plaisir, souvent pour le nôtre, comme à l'Opéra on intercale dans le drame musical des ballets, inutiles au développement psychologique ou lyrique. Et c'est : dans *De toute son âme*, la prairie inondée (2); dans *Les Nouveaux Oberlé*, la promenade au Buchberg (3); dans *Les Oberlé*, la promenade à Sainte-Odile (4); etc... Ses dénouements ont presque toujours lieu dans une grande fête religieuse qu'il aime à décrire et qui fait un cadre somptueux aux grandes résolutions que ses héros ont à prendre. Et c'est ainsi que Gingolph apprendra son malheur au pèlerinage de la Vierge du Cran-aux-Œufs (5); qu'Adeline Demeester abandonnera son amant et décidera de refaire honnêtement sa vie à la procession du Saint-Sang, à Bruges (6); que Madame Corentine enfin reverra son mari et peut-être regrettera de l'avoir quitté, au pardon de la Clarté (7).

Nous en aurions fini avec l'étude de Bazin romancier, si René Bazin n'avait pas prétendu être un romancier catholique. Beaucoup de romanciers, qui pratiquent la foi catholique, ne sont pas des romanciers catholiques. Mais lui a voulu que son œuvre et sa foi ne fissent qu'un. On est donc en droit de se demander s'il n'a pas outrepassé ses droits d'écrivain qui écrit pour le peuple fidèle, s'il n'a pas scandalisé, et s'il a vraiment servi la foi qu'il voulait servir. C'est un problème vaste et délicat. Nous l'esquisserons seulement, car il déborde notre sujet. René Bazin a donné à plusieurs reprises son avis sur les droits et les devoirs du romancier catholique. Ecoutons-le :

(1) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 18.
(2) René Bazin : *De toute son âme*, p. 72.
(3) René Bazin : *Les Nouveaux Oberlé*, p. 536.
(4) René Bazin : *Les Oberlé*, p. 170.
(5) René Bazin : *Gingolph l'abandonné*, p. 336.
(6) René Bazin : *Le Roi des Archers*, p. 222.
(7) René Bazin : *Madame Corentine*, p. 98.

« Les écrivains répondront, *avec raison*, qu'ils n'écrivent pas pour des enfants; qu'ils n'ont pas à se préoccuper de l'âge de ceux qui les liront; qu'ils ne sauraient être astreints à peindre la vie autrement qu'elle n'est, sous prétexte qu'ils auront peut-être des lecteurs ignorants de la vie; il prétendront, et ils n'auront pas tort, qu'ils sont quittes envers la morale s'ils écrivent ce que d'honnêtes gens peuvent honnêtement et utilement lire. »

« Le livre sera bon si le lecteur, en le fermant, a senti plus vivement le danger, personnel ou social, de la faute ou de l'erreur que l'auteur a décrite... »

« Obligé de dire le mal, il doit en éveiller l'idée sans en exciter le désir... »

« Le romancier pourra étudier toutes les passions, leurs développements, leurs effets, tous les troubles mauvais de l'âme, et tous les crimes, aussi bien que les repentirs et que les autres actes de beauté morale. Je crois fermement qu'il y a une manière chaste de dire les choses qui ne le sont pas, et cela sans fausse pudeur et sans fausse précaution. Je crois que c'est là un droit absolument nécessaire de l'écrivain, et qu'il n'y a presque pas de roman où il ne doive en user, parce qu'il n'y a presque pas de drame auquel le mal ne soit mêlé essentiellement. » (1).

René Bazin a-t-il tenu l'engagement d'honneur qu'il prenait en écrivant ces lignes ? Sans aucun doute. On lui reprocherait plutôt une crainte excessive. Mais au moins pouvait-il se rendre le témoignage de n'avoir, pendant une si longue vie, blessé aucune âme. Ses romans sont catholiques, non parce que l'apologie de la religion et la liturgie y prennent une place prépondérante; ce sont ses héros qui se meuvent naturellement dans un rythme de vie intérieure tout proche du sien : ses romans sont catholiques par le dedans, par l'âme de ses personnages.

***

Cependant Bazin ne serait qu'un romancier, de talent certes, mais secondaire tout de même, si la poésie n'était venue à son secours et ne lui avait apporté le concours de sa magie. Qu'un réaliste soit poète, est-ce donc étonnant ? Qu'un roman réaliste soit tout imprégné de poésie, pourquoi ne pas l'admettre ? Aux premières pages de *Toute son âme*, après avoir décrit la lamentable sortie des ateliers, Bazin note simplement, en poète :

« Le vent soufflait de la Loire, de la mer lointaine. Des grappes de lilas pendaient sur la foule grise. » (2).

Voilà le tableau qui s'élargit, qui se purifie, parce que d'un seul coup l'auteur nous a ouvert la porte des rêves.

---

(1) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 145 et sqq.

(2) René Bazin : *De toute son âme*, p. 2.

Bazin romancier est poète parce qu'il va d'instinct au beau, où qu'il se trouve. Dans le monde des corps il recherche de préférence ce qui a, avec le monde des âmes, de mystérieuses correspondances et, comme Lamartine, il compare toujours de bas en haut, cherchant à rapprocher ce qui est inférieur de ce qui est supérieur. Ses comparaisons et ses images sont très souvent religieuses :

« Elle remuait les lèvres, et on eût dit qu'elle priait *en prenant comme grains de chapelet les étoiles.* » (1). « Parfois, entre deux châtaigniers géants, une crête de roche, exposée au midi, apparaît, flamboyante, *pareille à un autel.* » (2). « Le châle de laine, ramené sur un côté du front et sur une des joues, faisait *un commencement de voile.* Les deux cyprès, en arrière, veillaient *comme deux cierges de cire brune.* » (3).

Bazin a le secret poétique des mots d'une grande simplicité qui tout à coup, parce qu'ils traduisent un état d'âme, nous révèlent une décision, nous ouvrent un horizon, nous décèlent toute une vie : Donatienne est revenue au foyer de son mari paralysé :

« Donatienne s'arrêta un instant, comme si les mots qu'elle avait à ajouter étaient difficiles à dire.

« — Donne-moi les sabots de celle qui est partie.

« — Oui, maman.

« — J'irai tirer de l'eau, et je ferai la soupe, pour vous quatre.

« *Et ayant mis les sabots de l'autre, elle commença de travailler.* ». (4).

Les objets les plus humbles, Bazin en discerne la poésie cachée :

« Il avait envie de remercier les arbres, l'herbe et le ciel d'être beaux, souriants, jeunes comme lui. » (5).

Pour qui sait la discerner, cette poésie embellit les hommes de toutes conditions.

« Les pâtres avaient *des yeux de songe.* » (6).

Maïeul Jacquet voit la bonté de Davidée dans les mains de la jeune fille et lui dit :

« Quand vous passez, *les arbres vous saluent d'amour...* Les enfants,

(1) René Bazin : *L'Isolée*, p. 16.
(2) *Ibidem*, p. 213.
(3) *Ibidem*, p. 265.
(4) René Bazin : *Donatienne*, p. 217.
(5) René Bazin : *Les Noëllet*, p. 19.
(6) René Bazin : *Donatienne*, p. 158.

dans les chemins, du plus loin qu'ils vous aperçoivent, *envoient leur cœur devant eux.* » (1).

Le vieux prêtre de Nantes fait sa prière du soir :

« Seigneur..., envoyez au-devant du père qui rentre les enfants *avec l'ange qui les fait sourire.* » (2)

La langue elle-même a sa poésie propre, qui est une musique :

« Des mots traversaient son esprit, bondissant l'un après l'autre, se rattrapant, se confondant, pêle-mêle, sans repos, *comme des papillons de printemps :* Perros, Trestao, Marie-Anne, Lannion, Guen, Jullian, le père... Et elle souriait à tous. » (3).

Mais c'est chaque page qu'il faudrait citer, chaque livre qu'il faudrait piller, chaque personnage qu'il faudrait appeler en témoignage. Le père Guen ramène sa fille pour le bonheur, et la mer et la barque en sont comme enchantées :

« Son large avant se lève à la lame, *comme une poitrine de cygne noir... Un enfant chante,* à cheval sur le beaupré. » (4).

Jean Oberlé s'est évanoui sur le sol français, après avoir été blessé en franchissant la frontière :

« La pluie d'orage s'est mise à tomber. Elle martelle les toits, les planches des portes, les feuillages, les roches, toute la forêt qui enveloppe la maison. Les cimes se tordent et roulent comme des chevelures d'algues dans les eaux de la mer. Un murmure immense, où des millions de voix sont unies, monte le long des Vosges et s'élève dans la nuit. Le blessé écoute. Qu'a-t-il compris ?... Il sourit : *C'est la France qui chante !* murmure-t-il. » (5).

Le vent gronde-t-il sur les maisons ouvrières de Roubaix ? Ecoutez-le :

« Le vent poussa tous ses hurlements, ceux du lion, et ceux du veau marin, et ceux du chien perdu qui aboie à la lune; il roula comme le tonnerre, galopa comme un cheval, secoua les tuiles, siffla aux serrures, lança des cailloux dans les vitres; *il appela les morts de la grande guerre,* et plusieurs des vivants, qui dormaient dans les fermes, éveillés en sursaut, crurent qu'*il disait les noms.* » (6).

Je souligne ces mots qui sont un élargissement pathétique et

(1) René Bazin : *Davidée Birot,* p. 253.

(2) René Bazin : *De toute son âme,* p. 10.

(3) René Bazin : *Madame Corentine,* p. 59.

(4) *Ibidem,* p. 309.

(5) René Bazin : *Les Oberlé,* p. 396.

(6) René Bazin : *Le Roi des Archers,* p. 193.

donnent une âme au vent qui appelle. Veut-on une définition du bonheur, de ce bonheur humble comme l'aimait Bazin ?

« Trois mains qui remuent les fuseaux, trois cœurs qui se devinent, juste de quoi vivre, le silence qui nous écoute, et quelques mots tendres pour nous consoler : c'est le bonheur que nous avons. » (1).

Parfois, Bazin se fera lui-même une musique, comme des vers chuchotés à mi-voix, une sorte de refrain dont il bercera son récit :

« Pauvre grand Lumineau, le plus beau fils de chez nous ! » (2).

La poésie, René Bazin va la chercher dans le passé, dans l'évocation des morts qu'il appelle au passage des vivants :

« O pères, ô Celtes blonds, vous emportiez ainsi vos morts, suspendus à une branche des bois... » (3).

Dans le même volume, nous assistons à une sorte d'hallucination, de présence immatérielle qui n'est pas sans grandeur. Julien Noëllet revenant de la foire où il a vendu ses bœufs pour payer les dettes de son fils, se trouve tout à coup face à face avec son aïeul qui est mort depuis de longues années et qui lui dit :

« C'est grande pitié, mon pauvre Julien, des enfants d'aujourd'hui... Nous savions mieux vivre autrefois, autrefois, autrefois... »

Et les paroles de l'aïeul sont amplifiées et répétées par l'écho innombrable, parce que la poésie agrandit et multiplie l'horizon.

Impressionné profondément par les choses et par les êtres, traduisant naturellement et instinctivement ces impressions en images, ayant plus que tout autre traité les trois grands thèmes lyriques de l'amour, de la nature et de la mort, René Bazin n'a jamais exclu la poésie de son œuvre. Elle est partout présente, elle ajoute un charme de plus à telle ou telle âme, une force de plus à tel ou tel tableau. Elle est inséparable du roman et l'on pourrait presque dire de lui qu'il créa le roman réaliste-poétique, auquel Alphonse Daudet s'était déjà essayé, mais avec moins de persévérance. Daudet sourit souvent aussi devant les petites misères ou les petites ironies de la vie. René Bazin est trop poète pour en sourire; il en souffre et il y compatit avant d'y intéresser ses lecteurs.

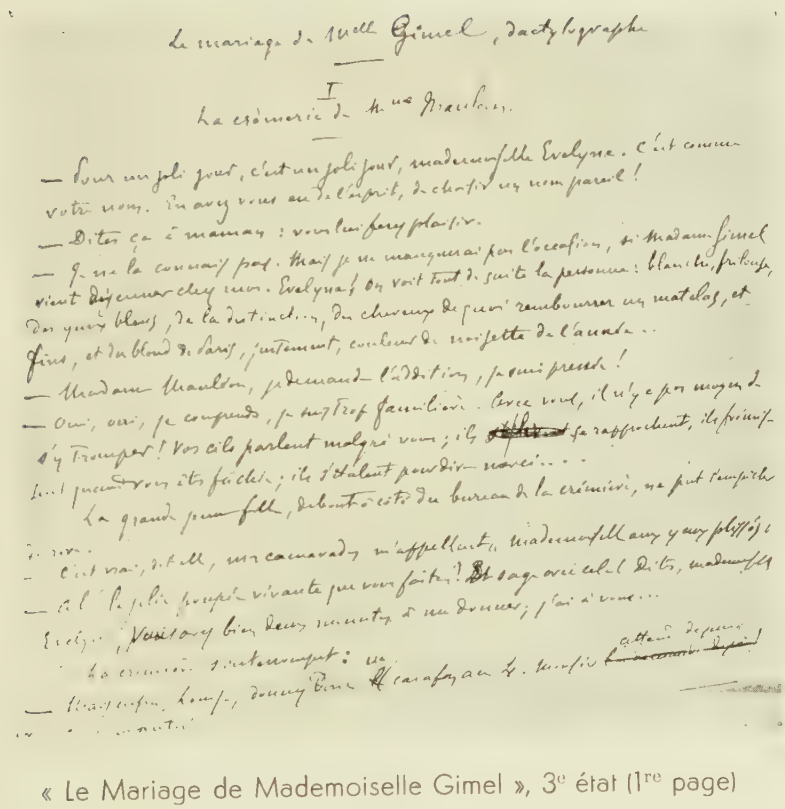
Mais René Bazin est-il un grand romancier ? Au lecteur de conclure. Je préférerais qu'on me demandât: « Bazin est-il un bon romancier ? » Je répondrais sans hésitation : oui, Bazin est un bon romancier; il sait faire un roman, créer des personnages, nouer des intrigues (faibles

(1) René Bazin : *Le Roi des Archers*, p. 225.
(2) René Bazin : *La Terre qui meurt*, p. 25.
(3) René Bazin : *Les Noëllet*, p. 164.

peut-être quelquefois), faire mouvoir ces personnages dans un cadre qui s'harmonise avec leurs sentiments, provoquer un dénouement logique sans qu'il soit prévu, peindre des caractères en profondeur, montrer enfin la vie telle qu'elle est et telle qu'elle devrait être, donnant des leçons de vivre sans perdre des yeux la réalité, charmant son lecteur sans pour cela cesser de lui être utile, et toujours ayant le noble souci, sans farder la vérité, de nous en montrer la poésie, alliant en un mot la vérité de la vie et la beauté de l'art.

Quant à être grand, c'est-à-dire à avoir du génie ? Il y a peu d'écrivains de génie. Mais il avait beaucoup de talent et, comme disait Hérédia (ce qui n'est peut-être pas seulement une boutade), c'est tellement plus difficile !

PLANCHE VIII



Le mariage de Mlle Gimel, dactylographe

I

La crémerie de Mme Maulon.

— Pour un joli jour, c'est un joli jour, mademoiselle Evelyne. C'est comme votre nom. En avez vous eu de l'esprit, de choisir un nom pareil !

— Dites ça à maman : vous lui ferez plaisir.

— Je ne la connais pas. Mais je ne manquerai pas l'occasion, si Madame Gimel vient déjeuner chez moi. Evelyne ! On voit tout de suite la personne : blanche, frileuse, des yeux bleus, de la distinction, des cheveux de quoi rembourrer un matelas, et fins, et du blond de Paris, justement, couleur de noisette de l'année...

— Madame Maulon, je demande l'addition, je suis pressée !

— Oui, oui, je comprends, je suis trop familière. Avec vous, il n'y a pas moyen de s'y tromper ! Vos cils parlent malgré vous ; ils ~~[illegible]~~ se rapprochent, ils frémissent quand vous êtes fâchée ; ils s'étalent pour dire merci...

La grande jeune fille, debout à côté du bureau de la crémière, ne put s'empêcher de rire.

— C'est vrai, dit-elle, mes camarades m'appellent « mademoiselle aux yeux plissés ».

— A l'île jolie poupée vivante que vous faites ! Et sage avec cela ! Dites, mademoiselle Evelyne, vous avez bien deux minutes à me donner ; j'ai à vous...

La crémière s'interrompit : un

— Mais enfin, Louise, donnez donc le carafon au 4. Monsieur ~~[illegible]~~ attend depuis

[illegible]

« Le Mariage de Mademoiselle Gimel », 3e état (1re page)

CHAPITRE XI

L'Ecrivain et sa méthode de travail

Pourquoi René Bazin a-t-il écrit tel ou tel roman ? Quelle en fut l'occasion ? Pourquoi ce sujet plutôt qu'un autre ? Certains écrivains choisissent dans le calme de leur cabinet un sujet de livre, décident de développer à travers une trame romanesque une idée générale. Ce procédé n'a pas que des avantages; le lecteur peut en sentir l'artificiel et le volontaire. Mais l'idée aura plus de chance d'en être une, la thèse d'en être claire. C'est probablement ainsi que furent écrits *Les Oberlé, Baltus le Lorrain, La Terre qui meurt, La Barrière, etc.* Aussi ces romans sont-ils sans mystère.

D'autres sont plus obscurs: *Le Blé qui lève* par exemple, et *De toute son âme.* Le titre du *Blé qui lève* a une signification, mais ne se comprend qu'à la fin du roman. *De toute son âme* est plus difficile encore à saisir. On en a l'explication que René Bazin nous a donnée lui-même :

« L'idée du roman ne m'est venue qu'après une longue étude du milieu. J'ignorais complètement ce que j'écrirais plus tard, quand je tâchais de pénétrer la vie difficile, pauvre et miroitante de l'employée de la mode. Après quelque temps, la connaissance de l'atelier, le souvenir de conversations nombreuses, et de nombreuses lettres, me firent apercevoir jusqu'à l'évidence, parmi d'autres choses, l'obstacle au mariage, que les jeunes filles de la mode rencontrent dans leur profession même; comment celle-ci les affine et les déclasse; comment elles sont d'un monde par leur naissance et d'un autre par leurs rêves, partagées entre le luxe du dehors et la misère de chez elles...

« Aussitôt, les personnages s'imposaient à l'esprit avec une sorte de nécessité, ou, si l'on préfère, en vertu d'un raisonnement si prompt et si voisin de l'impulsion, qu'il semblait dégagé de toute idée de travail...

« L'héroïne, ce serait... etc...

« Celui qui, d'en bas, l'aimait, était un pêcheur de Loire, etc...

« Plus près d'elle, dans le travail journalier, elle avait une amie, l'autre type extrême de la mode, l'aventurière, l'errante, la lamentable quêteuse de pain, âme capable de tendresse et nullement d'art,

qui ne s'attache qu'aux êtres. Entre elles deux, toutes les nuances d'ouvrières pourraient s'encadrer.

« Enfin, comme elle n'en serait que plus exceptionnelle, comme il faut rappeler constamment et cruellement son origine, elle a un frère, l'ouvrier...

« Tous les principaux personnages étaient ainsi désignés. » (1).

C'est entendu et l'idée générale, directrice, créatrice du livre, serait donc la difficulté, pour une jeune fille de la mode, de se marier. On conviendra que c'est mince et que ce sujet n'exigeait sans doute pas 365 pages. C'est qu'aussi il y a bien autre chose dans ce roman, et l'intérêt en est dispersé. C'est dommage; l'œuvre, dans le détail, est l'une des meilleures de René Bazin. Mais s'il l'a beaucoup « songée », comme il dit, il ne l'a sans doute pas assez voulue; il manque un acte de force au départ.

D'autres romans, comme *Magnificat*, lui ont été demandés. Le sujet en est clair, la composition logique et classique. Mais le personnage de Gildas est gauche et conventionnel. Anna lui était plus familière. On lui avait demandé d'écrire le roman d'une vocation, non le roman d'une jeune fille qui se sacrifie pour la vocation du jeune homme qu'elle aime. Il est évident qu'il a été gêné.

La plupart de ses livres ont comme point de départ un événement exact que Bazin a connu et sur lequel, l'imagination aidant, il a construit son intrigue. Les deux vocations de Gildas (*Magnificat*) et d'Henriette (*De toute son âme*) sont vraies. Ce n'est d'ailleurs pas toujours une aide pour le romancier que d'avoir à écrire sur la réalité; celle-ci le gêne souvent à tel point que son récit paraît moins vraisemblable que s'il eût été imaginé. *Davidée Birot* a été conçu après la lecture d'un carnet de notes (le carnet de Davidée) qu'une institutrice avait confié à l'auteur. Mais Bazin a dû créer de toutes pièces le personnage de Jacquet et l'œuvre manque d'unité, à moitié calquée sur le réel et à moitié imaginée.

Lorsque Bazin a décidé d'écrire un roman sur tel ou tel sujet, sur tel événement ou à propos de telle pensée, il se met en route et, ayant choisi le pays où se déroulera son roman, il va le voir. Il n'a encore aucun projet précis; je suppose, par exemple, qu'il ait décidé d'écrire un roman sur les pêcheurs Boulonnais. Après une longue enquête pendant laquelle ses songes se précisent et ses personnages naissent l'un après l'autre, il se trouve un jour en face d'une collection d'individus qui ont déjà un visage et un caractère et peut-être une histoire.

Quand l'idée générale apparaîtra, elle appellera à elle tous ces personnages ou seulement certains d'entre eux. Les autres rentreront dans l'ombre, d'où l'auteur les fera sortir une autre fois. Tous les

(1) René Bazin: *Questions littéraires et sociales*, p. 70.

romanciers ont ainsi, dans l'esprit, une réserve de paysages, de caractères, où ils puisent à leur fantaisie.

Le roman ayant déjà une apparence de vie, Bazin ouvre ses carnets et enrichit chacun de ses personnages des observations qu'il y a consignées. Il les loge ici, les fait chercher femme là, voyager sur tel bateau qu'il a étudié et dessiné, etc. Désormais, et jusqu'à ce que l'ouvrage soit écrit, toutes ses observations seront faites en vue de ce livre. Il l'aura dans la pensée, où qu'il aille. Et ses « trouvailles », comme il disait, il les notera, au cours de ses promenades à la chasse, ou en voyage, sur de petits papiers, des boîtes d'allumettes, etc... (1).

« En cet état — qu'il appelle la période d'amour — il y a profit de toutes choses » dit Bazin.

Un jour, enfin, l'œuvre prendra corps devant l'écrivain, l'œuvre dont il n'aura pas encore écrit une ligne. Elle lui apparaîtra achevée, « avec les portraits, les dialogues, les paysages. » Il n'y aura plus qu'à prendre la plume et à l'ecrire. Mais ce sera le vrai moment de la création. C'est en ce sens que Bazin a dit :

« Dans ses traits essentiels, un roman est l'œuvre d'un instant ». (2).

Comment Bazin prépare-t-il son travail, comment — avant même que le thème du roman ne soit trouvé ou alors que ce thème n'est qu'ébauché — amasse-t-il les matériaux, les notes dont il fit toute sa vie une ample récolte ?

Bazin n'était pas primesautier; pour tous les actes de la vie il lui fallait réfléchir. Par exemple, il ne pouvait pas donner d'interview, il demandait un délai, il écrivait alors dans le calme de son cabinet sa réponse aux questions posées, qui sont, comme on sait, des plus variées et des plus indiscrètes. Quoi d'étonnant qu'il ait éprouvé, comme Paul Bourget dont la méthode est semblable, le besoin d'appuyer ses intrigues sur des paysages bien vus et réellement décrits, de faire mouvoir des personnages rencontrés, de leur faire dire même des choses entendues ? Quand il remplit ses carnets, ce ne sont pas des arguments en faveur de telle ou telle thèse qu'il amasse, il prend des notes par « goût de la vie » et par amour de la vérité. Lui-même s'en est expliqué :

Les notes ? « Elles ne feront pas le roman, parce qu'elles n'en ont ni la puissance ni le droit; mais elles y aideront, elles mettront une agrafe au manteau, une plume à la toque, un peu de noir au sourcil. Elles sont costumières... » (3).

(1) Voir à cet égard les deux notes manuscrites reproduites p. 80 *bis*.

(2) René Bazin: *Questions littéraires et sociales*, p. 68.

(3) *Ibidem*, p. 61.

A vrai dire, elles sont davantage. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil sur ses carnets. Bazin y a consigné tous les renseignements possibles, depuis la couleur des yeux d'une servante à l'auberge, jusqu'aux caractéristiques des bateaux de pêche qu'il a vus dans les ports du Boulonnais, aux noms des bœufs du Nivernais ou au prix d'un tablier de soie en Bretagne. Dans le carnet qui se rapporte à *Gingolph l'abandonné*, on trouve par exemple vingt-trois pages de notes sur la pêche à Boulogne, l'histoire de la pêche, les conventions, les habitudes, les poissons, les bateaux, etc... Voir à ce sujet la reproduction de deux pages du carnet, page 112 bis. Elles suffiront à montrer avec quelle conscience René Bazin se documentait sur place.

Ce carnet en main, feuilletons *Gingolph* et voyons comment René Bazin utilisait ces notes si abondantes, trop abondantes peut-être, dont il n'avait quelquefois pas le courage de se séparer et qui trop souvent alourdissent son récit. Voici en parallèle quelques notes prises au hasard dans son carnet et ce qu'elles sont devenues dans le livre.

CARNET DE NOTES	GINGOLPH L'ABANDONNÉ
Premier voyage : « Avant l'église, *Christ en bronze entouré*, et l'inscription : « Calvaire des naufragés ». Intérieur de l'église *peint* ».	*Page 30.* « Quand elle passa devant le *grand Christ en bronze*, dont la croix est plantée dans un massif de maçonnerie, et *protégée par une grille*, elle se signa, en souvenir. L'enfant n'y songea pas. Ils entrèrent dans l'église resplendissante. Gingolph, qui aimait les couleurs vives, regarda les *colonnes rouges et bleues, les voûtes couleur d'azur...* »
« *Les trois reines s'occupent de l'église, trois ans*, elles ont trois places dans la *chapelle de la Vierge*, à gauche du chœur et *trois torches, fleurs dorées*, rubans blancs à franges d'or, qu'on allume pour les enterrements de jeunes gens et de jeunes filles, et aux fêtes ».	*Page 32.* « La veuve leva les yeux vers la *chapelle de la Vierge*, et elle vit *les trois reines*, qui sont choisies pour *trois ans* par le curé, deux dans la marine, une dans la campagne, et *qui veillent à orner l'église*, quêtent pour la paroisse, et *remplissent les fonctions de sacristain*. Selon l'usage, elles étaient seules dans la petite chapelle, près de *leurs trois torches* ornées *de fleurs artificielles* et qu'un anneau retient à la muraille ».
« Ayant un *corps*, pieds fins, tailles, (*Mlle Cécile*, fabrique de corps), rue Thiers, « *corsetière des dames matelotes* ».	*Page 107.* « Elle commandait ses *corps* — le mot du XVIIe siècle est demeuré vivant dans la marine — chez *Mlle Cécile*, « *corsetière des dames matelotes* ».

Quatrième voyage :

« Ports de pêche, Grimsby et Hull, Grimsby surtout. *Le banc de Hull est dévasté, 1.700 bateaux rien qu'à Hull.* Ils sont *par paquets de 300, 400; la nuit* « on dirait *des villes qui dansent* ».

Cinquième voyage :

« Marin rasé, vieux : « *Le hareng a trois annonces: les oiseaux, les baleines* et la *graisse.* Mais *le premier c'est la baleine.* Elle est toujours à l'avant-garde. Où la baleine a passé, *le lendemain vous pouvez prendre du hareng.* Il commence par raser la côte, le long des roches, puis il prend le large ».

« M. D., n'a jamais voulu m'emmener à Paris. Il dit qu'il n'aime pas s'habiller; il n'est jamais si bien qu'avec sa vareuse. Et puis, il faudrait quitter mon fer à cheval (coiffe). — Pourquoi ? — Je serais regardée. *Et M. D. n'aime pas que je sois regardée* ».

« *Le grand manteau de deuil* ressemble à celui que mettent tous les soirs les femmes de Bruges ».

« *De la hauteur vue belle jusqu'au Gris-Nez,* qui est vert. La côte anglaise est nette et blanche; fumées montantes.

Côte : *Wimereux, bleu pâle.*
Ambleteuse, blond.
Andresselles, rose ».

Pages 228-229.

« *Le banc de Hull,* qui était un trésor au poisson, dans ma jeunesse, *il est dévasté,* à présent. *Rien qu'à Hull,* ils sont *dix-sept cents bateaux.* On les voit *par paquets de trois à quatre cents,* qui pêchent. Tu verras cela, la *nuit,* quand on passe: tous les feux allumés, les lampes à acétylène, les lampes électriques éclairant le pont...

— Les hommes disent que c'est comme *une ville qui se balance* ».

Page 232.

« Pour moi, il y a *trois apparences qui signalent l'hareng : les oiseaux, les baleines,* et *l'huile de poisson,* qui blanchit la mer. Mais *la plus sûre de toutes, c'est la baleine.* Quand tu as vu la baleine souffler, et jouasser, et ses baleineaux venir tout contre le bateau, sois content: *vingt-quatre heures après* qu'elle a passé, mets tes filets à l'eau : *tu es sûr de prendre du poisson* ».

Page 215.

— « Je n'y suis allée qu'une fois, et je me suis bien amusée. Mais mon mari ne s'amusait pas. *Il n'aime pas qu'on me regarde...* »

Page 75.

« Quelques-unes des femmes, les plus vieilles, malgré la chaleur, portaient le *grand manteau de deuil* bordé de velours, qu'attache par devant une agrafe d'argent, et elles faisaient songer *à leurs sœurs des brumes de la mer, les Brugeoises,* qui portent la même mante longue ».

Page 341.

De la hauteur du fort de la Crèche, toute la côte et ses *belles anses jusqu'au Cap Gris-nez,* et ses trois villages apparurent dans le soleil : *Wimereux, qui est bleu, Ambleteuse, qui est blond* dans les sables, *Andresselles, qui est rose* ».

René Bazin fit six voyages à Boulogne et dans la région de Boulogne, de décembre 1912 à avril 1914, avant d'écrire *Gingolph*. A chaque voyage les notes deviennent plus précises; les questions qu'il pose, aussi.

Au cours de ces voyages, il pense à son livre et à l'intrigue qui ne fait que se dessiner. Je trouve cette note intéressante, où il envisage trois solutions :

« Alors 1° Tout le monde fidèle.

2° Ou fiancés 7 ans. Au dernier voyage, s'entend dire : ça sera pour... et il amène *une belle normande.*

3° Ou à force d'avoir été au bal, *la fiancée est infidèle* ».

Les mots soulignés l'ont été par René Bazin. C'est évidemment la troisième solution qu'il a adoptée et qui a fourni le titre du volume. Mais il a pris *la belle normande* du n° 2 pour donner une conclusion au roman et comme une revanche à Gingolph. Cette deuxième solution est d'ailleurs obscure. Qu'est-ce que veut dire : « Ça sera pour...? »

Il voit au cours de ses randonnées beaucoup d'ecclésiastiques. Bazin est tout de suite à l'aise avec eux. Ils connaissent l'écrivain catholique et ne ménagent ni leur peine, ni leur temps pour lui fournir les renseignements qu'il désire : « Le marin est complexe », lui a dit le curé de Boulogne. Bazin note cette remarque, pour s'encourager au travail, et aussitôt après, cette « étude de chevelure » vraiment réussie :

« Ses cheveux d'abord plats et suivant la ligne des tempes, se relevaient et se tordaient près de l'oreille, en un bord large et d'un mouvement magnifique, comme les ailes de l'eau qui est fendue par la proue ».

Le 5 avril, au Portel, René Bazin assiste à la réception de Mgr Lobbedey, évêque d'Arras qui vient confirmer 450 enfants. Il ne va pas manquer ce spectacle, et *Gingolph* s'enrichira de la description d'une confirmation au Portel. Etait-elle nécessaire au développement romanesque du livre ? C'est un document et c'est une fête religieuse: deux raisons pour René Bazin de ne pas hésiter à l'utiliser.

Carnet de notes

La rue principale, des deux côtés, jusqu'à l'église, et la place, est *tapissée de filets* à harengs non montés. Très souvent des *brins de giroflée piqués, des narcisses.* Arc de triomphe à l'entrée; un autre à mi-chemin; deux petites filles en anges se tiennent debout au pied, portant deux inscriptions : « Catholiques et

Gingolph l'abandonné

Page 217.

Un peuple de pêcheurs recevait l'évêque. Une partie des hommes étaient en mer. Ceux qui restaient, et les femmes, avaient *tendu des filets* le long des murs des maisons, draperies blondes qui ne laissaient pas un vide, et couraient en feston d'une fenêtre à l'autre. C'était comme une longue

Français toujours. » Je vois quelques draperies : « Vive Monseigneur notre évêque ! ». Les vélocipèdes de la jeunesse sont enrubannés au guidon, et ont les rayons joliment décorés de frisottures de couleur. L'évêque arrive, dans automobile décorée de draperies de couleurs vives, qui appartient à un Portelois.

A l'entrée du bourg, *attendent :* la croix, *20 enfants de chœur ; les Enfants de Marie* (40 ou 50), *les femmes,* un autre groupe d'enfants de Marie chanteuses, et *des hommes endimanchés, haute-forme.* »

table de communion, tendue à travers la cité populaire, et où toutes les familles et tous les âges avaient leur place. Dans les mailles, ici et là, selon le caprice des riverains, *des fleurs et des feuillages étaient piqués.* Les potées exposées sur les fenêtres, à l'abri, avaient donné pour ce jour-là des grappes de fuchsia et de géranium; les jardinets des reines-marguerites, des giroflées, des balsamines, des roses du Bengale; les champs voisins des tiges de trèfle incarnat, des pompons bleus de luzerne et des palmes ardentes de ce genêt qui n'a point peur de la mer et fleurit dans les landes comme au profond des terres. Un peu avant les premières maisons, le clergé, les *notables en redingotes et coiffés du chapeau de soie, les enfants de chœur entourant la croix d'argent,* des cyclistes qui iront porter la nouvelle au sonneur de cloches, *des femmes* vêtues de soie noire et violette, *cinquante enfants de Marie* dans leur costume rouge, attendent l'évêque et vont former son cortège ».

Cette page caractérise la méthode de René Bazin. Les notes ont été prises le 5 avril et, dans *Gingolph,* la cérémonie se déroule le 18 juillet. C'est sans doute pourquoi Bazin a remplacé les *narcisses* des notes par le fuchsia, le géranium, les tiges de trèfle, etc... Je suis seulement étonné qu'il y ait encore du genêt en fleurs le 18 juillet.

« Des brins de giroflée piqués, des narcisses » ont donné naissance à toute une floraison magnifique, et Bazin a pris la liberté de développer ces quelques notes précises. Ce tableau est naturellement banal et la description qu'en fait Bazin l'est aussi, malgré les « femmes vêtues de soie noire ou violette »; et « la longue table de communion » est une comparaison forcée qui n'ajoute rien au tableau, qu'un effort inutile.

Bazin a beaucoup insisté sur les costumes. Il a interrogé les hommes et les femmes de l'art. Je relève sur son carnet : « Détails donnés par une lingère du Portel. Le costume vaut bien mille francs ». Il s'agit du costume de la petite reine Marie Libert.

La grande affaire, avant d'entreprendre la composition du roman, est de bien connaître les personnages. Sans doute, Bazin les voit chaque jour vivre avec un peu plus de précision, mais il doit tout

de même leur donner une vie écrite, et il en fera une liste descriptive. Voyons ce qu'il dit de Gingolph :

« Il aime la mer. *Visage rond,* dents de rat, lèvres droites et *les yeux verts couleur du détroit où il y a toujours du sable.*

Blond de cheveux — Droit — Rude — Colère — Amour-propre de ne pas se laisser conduire, surtout par les femmes — Résignation religieuse à la longue. Foi profonde. — Vieille marine. En somme, parfaitement conduit par les femmes.

Il y a du feu dans ses yeux tranquilles.

Dévoué. Plus rusé que le Boulonnais. »

Cela deviendra dans le livre : « Il avait *le visage rond, et des yeux verts, de la couleur du détroit, où il y a toujours du sable* qui remue ».

Sa mère, Rosalie Lobez, sera seulement — et c'est vague — « fine et méditative ». Quant à Zabelle, il écrira d'elle : « Joli teint (observé), écart un peu trop grand entre le nez et les lèvres. Taille fine. Mains et pieds petits. Yeux noirs. Voix grave et prenante. Une bouche longue... etc... » En somme un excellent état signalétique.

On assiste à ce travail de création, ce travail d'état-civil, dans la reproduction de la page 128 bis. René Bazin a préparé ses personnages et on voit qu'Adeline, qui n'avait d'abord que 34 ans en 1928, aura 35 ans en 1927, et que Claire s'appela d'abord Denise. En même temps que l'écrivain leur donne un âge, une couleur de cheveux, une coupe de visage, une famille et une origine, il sent tout à coup que ses personnages vivent et il se laisse emporter dans le sillon de leur vie, comme si ce n'était pas lui qui les eût créés : « Ah! bel œillet incarnadin, s'écrie-t-il, vous manquiez à ses cheveux lourds, qui tournaient, tordus, derrière l'oreille ». Il ajoute, et c'est une chute, une déception après cet enthousiasme : « Elle n'était qu'une intellectuelle ». Ces deux exemples prouvent que, au moment même où Bazin leur cherche un âge, ses personnages, d'eux-mêmes, se prennent à vivre et à se dégager des ombres qui les enveloppent encore.

Tout est utile à Bazin pour rendre ses personnages plus vrais: il prendra leurs noms dans l'état-civil du journal local, comme il le fit dans *le Journal de Roubaix* du 1er août 1928 pour « les trois dames Bolle, de Bruges ». Il lira avec soin les enseignes, les affiches, dont il a dit: « Les affiches sont un document de premier ordre en voyage ». Il établira des listes de questions sur le pays, le métier, les gens, les coutumes. Quand il travaillera à *Davidée Birot,* on le verra souvent aller interroger sous son « tue-vent » un fendeur de Trélazé qui le documentera pour le personnage de Maïeul Jacquet.

Pour *Le Blé qui lève,* il se tiendra en relations épistolaires avec l'abbé C. Noël, curé de la Collancelle, qui recevra par exemple ce billet entre plusieurs autres :

Monsieur le Curé,

C'est la perfection même. Vos notes me serviront beaucoup. Je vous prie de mettre, parmi les prochaines, l'indication suivante : un propriétaire de grande terre du pays étant mort, comment se ferait l'enterrement? D'où viendrait le corbillard? Combien de porteurs, s'il avait demandé, par testament, à être porté à bras ?

Merci bien cordialement, et croyez-moi respectueusement vôtre.

René Bazin.

Pour *Magnificat*, René Bazin aura des cartes postales du Séminaire d'Issy, le plan du Séminaire, un horaire, un règlement, etc... Il utilisera abondamment les lettres que lui écrivent des mères de prêtres, des directeurs de séminaires, des séminaristes combattants, des aumôniers volontaires, etc... Et en particulier la confession de Gildas au front sera inspirée du récit que lui aura fait un aumônier militaire.

Certains de ses questionnaires sont curieux de précision. La personne interrogée n'a eu qu'à écrire en face de chaque question. En voici un exemplaire :

Les questions de René Bazin sont en italique.

QUESTIONNAIRE

« 1° *Noms de bœufs :* Rubis, Joyeux, Coucou, Jolie, Blanchaix, Damier, Jaunai, Nifa, Bruno.

Noms de chevaux : Fripponne, Folette, Kaline, Cocotte, Fidèle, Margot, Bellonne.

Noms de chiens : Taupin, Lisette, Berger, Rapide, Sirène, Voltige, Rabigo.

2° *Pour faire avancer les bœufs, on dit:* aller, hart-tru.

Pour les faire s'arrêter : Oh !

Pour les faire aller à droite : tru oh Bileux.

Pour les faire aller à gauche : hart oh Major.

3° *Prix maintenant d'un tablier de velours brodé à la main :* Je ne sais pas.

Brodé à la machine : de 400 fr. aller 700, 800.

Quel était ce prix, avant la guerre : c'est que depuis la guerre qu'ont na vu des tablier de velour.

Que faisait-on en velours ? Des chales, sur les manches, et sur le bas des robes, sur les gilets de breton, sur les chapau. »

J'ai respecté l'orthographe des réponses. C'est une pauvre femme qui les écrivit pour René Bazin à la prière de Charles Le Goffic et du Marquis de l'Estourbeillon.

Bien plus, quand il rencontre en chair et en os un personnage en qui il *reconnaît* celui qu'il avait imaginé, il l'adopte et le fait sien. On verra (page 64 bis) la photo d'Anna Maguern telle qu'il la découvrit un jour au bourg de Muzillac.

Pour *L'Isolée*, son gendre Antoine Sainte-Marie Perrin lui enverra une documentation très précise et en particulier un plan de vie, heure par heure, des religieuses de Sainte-Blandine à Lyon en même temps qu'une description de leur école.

Enfin Mme René Bazin elle-même sera mise à contribution et fera, d'après des photos et des dessins, des coiffes en papier pour mettre sous les yeux de l'écrivain un modèle plus vrai et qu'il puisse fidèlement et patiemment décrire.

Une fois son livre écrit — nous verrons que certaines œuvres l'ont été cinq fois et que les cinq versions ont des différences notables — René Bazin, par souci d'exactitude, le soumet à des personnes compétentes de la région. Ainsi lira-t-il *Les Oberlé, Magnificat*, etc... Il a raconté lui-même (1) comment il corrigea *Les Oberlé* sur les observations de quelques Alsaciens :

« Lorsque la première version des Oberlé fut composée, je me rendis de nouveau à Strasbourg. Pierre Bucher, à ma demande, avait convoqué deux jeunes hommes, Alsaciens des nouvelles générations. Devant ces trois juges, dans une chambre, de 9 heures du soir à 3 heures du matin, je lus mon manuscrit, très souvent arrêté par l'un ou l'autre de mes auditeurs, notant les observations, objections, suggestions qu'ils me faisaient, les alignant avec autant d'ordre que le permettait la hâte, sur une main de papier, que je dois avoir conservée, et dont plus de dix pages sont couvertes de ces précieuses corrections ».

Pour *Le mariage de Mlle Gimel*, il soumet son manuscrit à des jeunes filles dactylographes. L'une d'entre elles lui répondra :

« Pour être sincère, je vous dirai tout simplement, Monsieur, qu'une chose m'a paru étonnante, c'est l'épithète d'Evelyne à M. Honoré Pope. Il me semble qu'aucune jeune fille, même parmi celles qui emploient volontiers quelques mots libres, ne se servirait de cette expression ».

Bazin ne s'est pas rendu à d'aussi nobles scrupules et on peut lire, page 123, « l'épithète » qui offensa les oreilles de sa jeune correspondante :

« — Vieux satyre ! Vous n'avez pas honte !
— Vous dites ?
— Je dis : vieux satyre ! »

Je crois que Bazin a eu tort. Ces mots sont un peu gros pour la charmante Evelyne.

(1) *L'Alsace Française*, 10 août 1930.

Quand Bazin a reçu ces observations, ces critiques, ces précisions, il reprend son manuscrit et en écrit une deuxième version. Rien n'est plus intéressant que de comparer ces différentes versions d'une même œuvre. On y voit les préoccupations de l'auteur et par quels tâtonnements inquiets il passe avant de livrer son œuvre au public. (1).

Voici (p. 188-189) deux pages des *Nouveaux Oberlé;* les trois ou quatre versions différentes y sont en parallèle: 1er manuscrit, 2e manuscrit, texte publié dans *la Revue des Deux-Mondes*, texte publié en volume. Les dernières versions sont allégées et épurées: « se trouvant » par exemple cédera la place à « se trouvait », le participe présent étant trop lourd. « A la place d'honneur » est trop vague et sera remplacé par : « qui avait le dos au feu, selon l'usage ». « Une des habitudes » deviendra « cette habitude », plus net. « Défunt son mari » disparaîtra seulement dans la quatrième rédaction, parce que trop populaire sous la plume de René Bazin. « Manger » aussi, parce que grossier et inutile. Tout le paragraphe vraiment trop réaliste, sans aucune utilité, et plein de gaucheries : « ou encore... des lèvres », tombera dès la seconde rédaction. Le « chapeau ruché, signe de deuil éternel », vraiment désolant sous la plume de Bazin, sera supprimé à la deuxième rédaction et deviendra à la troisième « un chapeau de deuil ». Cette construction irrégulière : « un visage rose, ridé, fatigué, capable de sourire encore et d'une singulière aménité », sera remplacée par celle-ci : « un visage pâle, ridé, capable d'un sourire jeune ».

Quelquefois il existe, entre deux versions, de graves différences qui affectent assez considérablement l'un des personnages. Mme Ehrsam, par exemple, est *petite* dans la première version, et *grande* dans la seconde.

En revanche, le portrait d'Anna, insuffisant dans la première rédaction, sera complété heureusement dans la seconde. Quelquefois même, la troisième rédaction enrichit la première ou la deuxième : les montagnes « arrondies » deviendront des montagnes « faisant la ronde », et le portrait de Mme Ehrsam, assez embarrassé, assez gauche, dans la première et la deuxième rédaction, sera complètement remanié, clarifié et complété dans la troisième.

On peut faire les mêmes constatations en comparant les trois états manuscrits de la première page du *Mariage de Mlle Gimel* (p. 160 bis et 176 bis). Il y a un progrès très réel dans la troisième rédaction, moins de gaucheries, plus de légèreté, plus de précision aussi. « La poupée de porcelaine » devient une « poupée vivante »;

(1) cf: Maurice Souriau: *Les Cinq « Etats » de Davidée Birot.* (*Le Mois Littéraire*, avril 1913).

Les Nouveaux Oberlé, page 3.

1re Rédaction

Une [petite dame, toute vêtue de noir], qui portait un chapeau ruché, attaché par deux brides, [sous le menton, signe de deuil éternel], autour d'un visage [rose, ridé, fatigué, capable de sourire encore et d'une singulière aménité], quittait, à cinq heures et demie, la vieille maison familiale bâtie dans l'enclos de la fabrique, [dans la partie haute des terrains couverts de constructions industrielles] et, ouvrant le portillon, à droite de la large porte d'entrée de l'usine, montait, à son tour, pour aller visiter l'accouchée, sa voisine.

Elle portait [[un cabas]] que gonflait un paquet. N'étant point de la campagne, //assez peu sensible aux choses du dehors, elle ne vit point les travailleurs, ni les montagnes [[arrondies]], // boisées depuis leurs cimes jusqu'aux // vergers en pente, [enveloppant les villages], [[bleuies par le beau temps, la distance et la brume éternelle]].

2e Rédaction

[dame en deuil, grande, très simplement mise]
[*del.*]

[pâle, ridé, capable d'un sourire jeune]

[*del.*]

// songeuse, toujours occupée, comme tant de mères, du présent et de l'avenir des enfants, //
// [tout] autour de Massevaux //
// prairies et *k* aux //

[*del.*]

Revue des Deux Mondes

Vers cinq heures et demie, une femme grande, bien faite, très simplement mise, quittait la maison familiale bâtie dans l'enclos de la fabrique, et, passant devant la porterie, montait à son tour, pour aller visiter l'accouchée, sa plus proche voisine.

Elle était coiffée d'un chapeau de deuil, attaché par deux brides autour d'un visage presque jeune, dont on pouvait dire que le nez était un peu court, les lèvres un peu pleines, le menton un peu fort, mais qu'il avait l'autre beauté: celle d'un regard intelligent, celle d'un sourire de bonté, de confiance même, que le chagrin ni l'ennui de la vie n'avaient encore usé.

[[à la main un sac de cuir verni]]

[[faisant la ronde]] [*del.*]
k jusqu'

[[*del.*]]

LES NOUVEAUX OBERLÉ, page 16.

1re Rédaction	*2e Rédaction*	*Revue des Deux Mondes*	*Volume*
Les trois couverts étaient disposés autour d'une table carrée. Pierre [se trouvant] placé en face de sa mère, [à la place d'honneur].	[se trouvait] [qui avait le dos au feu, selon l'usage. Chacun dit le *Benedicite*, s'assit et commença de manger en silence.]		
[[Madame Ehrsam avait conservé [une des habitudes] de défunt son mari, qui ne parlait]] jamais avant d'avoir achevé [de manger] le potage; ce que peut expliquer l'appétit d'un homme laborieux et passant au travail plus de douze heures par jour, [ou encore une attention particulière à ne point tacher son vêtement, et à surveiller, dans ce but, le mouvement de la cuiller et des lèvres.]	[*del.*]	[cette habitude]	[[c'était l'habitude de Monsieur Ehrsam, autrefois, de ne parler]]
[Elle se borna à dire, lorsque la servante, la grosse Anna, à la triple tresse roulée, eut disparu:]	Puis Anna était là, robuste blonde d'Alsace, à la double tresse roulée en chignon, aux bandeaux d'un or si clair qu'involontairement le regard allait vers eux, comme au reflet d'un miroir, Anna qui écoutait et qu'on entendait ensuite rire dans l'Office. La domestique partie, Madame Ehrsam [dit:]	[*del.*] [demanda]	[on continuait à faire de même]

votre « gentil museau » est heureusement supprimé; les cils qui faisaient, si étonnant que cela paraisse, « chut! chut! » dans la seconde rédaction, n'imposent plus le silence dans la troisième; « la bouche qui est comme une cerise » a disparu à la troisième rédaction et il n'y a rien à regretter; les cheveux d'abord « bruns », ensuite « couleur de piquette », sont enfin devenus « couleur de noisette de l'année », ce qui est plus joli et plus poétique pour une crémière, mais peut-être moins vraisemblable.

Même entre la troisième et la quatrième version, il subsiste quelques différences. Par exemple, on lit dans la troisième : « *Vous avez* bien deux minutes à me donner, *j'ai* à vous... » Bazin a supprimé cette répétition et a écrit, ce qui est moins naturel d'ailleurs : « *Vous m'accorderez* bien deux minutes; j'ai à vous... »

L'impression dominante qui ressort de l'examen attentif de cette première page de *Mlle Gimel*, c'est la difficulté qu'avait Bazin à écrire. Car la troisième rédaction est restée banale, maniérée et pleine d'invraisemblances. Qu'on regarde combien de mots ont été rayés, surchargés, dans les trois rédactions, et l'on conviendra que le résultat n'est pas en proportion du travail fourni. Bazin ne devait pas être inspiré le jour où il commença ce roman. D'autre part, les premières pages d'un roman sont toujours plus laborieuses, plus pénibles et moins bien venues (dans la première rédaction) que les suivantes. La mise en train est difficile; tous ceux qui écrivent, et particulièrement ceux qui écrivent des œuvres d'imagination, le savent.

Que vaut maintenant, pour le critique, ce style, ce travail d'écrivain si consciencieux, si appliqué ? Débarrassons-nous des taches, pour n'y plus revenir. Nous n'en serons ensuite que plus à l'aise pour admirer ce qui est admirable.

Bazin affecte de conserver quelques vieux mots comme *déduit* (1), *Vesprée* (2), *élogier*, pour célébrer (3) Il pense sans doute comme La Fontaine :

> « J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui,
> Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême... »

mais ces mots n'ajoutent au style ni grâce, ni force, ni couleur. Ils sont morts, même *vesprée*, et les employer marque une recherche et une certaine préciosité. C'est un défaut dans lequel Bazin tombe trop souvent, nous y reviendrons.

---

(1) René Bazin : *Croquis de France et d'Orient*, p. 265.

(2) René Bazin : *Notes d'un amateur de couleurs*, p. 56.

(3) René Bazin : *Paysages et pays d'Anjou*, p. 9.

Tous les écrivains ont rêvé de laisser leur empreinte sur la langue qu'ils ont employée. Mais René Bazin n'a ni la force, mettons la violence, ni l'imagination des grands créateurs de mots; ceux qu'il a, sinon créés, du moins employés à cause de leur nouveauté, restent des néologismes : *Pyramider* (1) est rare dans le sens de s'élever en pyramide; *la luisance* (2), n'est pas français, et on peut le regretter, car le mot est harmonieux et joli; *pleuviner* (3) n'est pas français non plus; *vite* ne s'employait plus comme adjectif, on commence à s'en servir dans la langue de sport, on dit d'une auto qu'elle est vite, et ce n'est pas incorrect. Cet emploi surprend seulement. Bazin dit : « les chevaux, rendus plus *vites* » (4). Il aime beaucoup le participe présent employé comme nom et il use de ces deux néologismes qui ne sont ni jolis, ni harmonieux : les *expiantes* (5) et les *méditantes* (6).

On trouve même, — rarement, il est vrai — des incorrections : l'emploi de *de suite* pour *tout de suite* (7); *près* pour *près de*, qui est au moins familier (8). Je ne suis pas sûr qu'il soit correct d'écrire : « Comme une fille en prière sans fin », c'est-à-dire de déterminer par « sans fin » une expression indéterminée comme « en prière » (9). Des impropriétés : *moisson* en parlant du foin (10); *la pellicule d'une image* (11) pour dire la toile d'un cinéma; tous *les sacrements* (12) pour dire les bénédictions. Des expressions ou des tours populaires, vulgaires même : « Il avait *monté* sur place » (13); « Ah! *il en avait passé* de la soie par l'escalier ! » (14); « Je vous ai *dans le sang* » (15), expression de barrière, étonnante dans la bouche d'un valet aussi bien élevé et d'un fiancé aussi respectueux que Jean Nesmy. Des clichés : « Dans les prunelles de *ces jeunes léopards aux aguets* » (16). Des invrai-

(1) René Bazin : *Les Noëllet*, p. 184.
(2) René Bazin : *Magnificat*, p. 39.
(3) René Bazin : *Gingolph l'abandonné*, p. 112.
(4) René Bazin : *Madame Corentine*, p. 65.
(5) René Bazin : *L'Isolée*, p. 171.
(6) René Bazin : *Gingolph l'abandonné*, p. 55.
(7) René Bazin : *Croquis de France et d'Orient*, p. 89.
(8) René Bazin : *Paysages et pays d'Anjou*, p. 112.
(9) René Bazin : *Magnificat*, p. 6.
(10) René Bazin : *De toute son âme*, p. 91.
(11) René Bazin : *Le Roi des Archers*, p. 208.
(12) René Bazin : *Gingolph l'abandonné*, p. 80.
(13) René Bazin : *L'Isolée*, p. 110.
(14) *Ibidem*, p. 35.
(15) René Bazin : *La Terre qui meurt*, p. 228.
(16) René Bazin : *La Barrière*, p. 9.

semblances de langage : « Au revoir, *mon glorieux !* » (1) dit un capitaine à l'un de ses soldats; « Tu vis *comme une païenne* » dit à Adeline Demeester son amant qui ne doit pas très bien savoir ce que signifie ce mot (2); « Je t'aime, Alsace, et je te reviens », dit Jean Oberlé (3), ce qui est conventionnel; « Ce morceau de création » pour désigner une petite fille (4), ce qui est affreux; « Le vent remuait les moustaches de *ce Gaulois* » (5), ce qui est gauche; « Quatre *bonnets* blancs qui ne *causent* presque pas et *s'appliquent* de leur mieux » (6), comme si des *bonnets* pouvaient *causer* et *s'appliquer;* « Raconter le tour du monde » pour « raconter le voyage qu'il avait fait autour du monde (7); « Ses maigres doigts de tailleur bossu », bien qu'il ne paraisse pas y avoir un lien évident entre les doigts maigres du tailleur et le fait qu'il était bossu (8). Des comparaisons embarrassées aussi, trop recherchées, et qui finissent en véritable pathos, comme celle-ci :

« A mesure qu'elle grandissait, une puissance mystérieuse se développait en elle, et c'était la vierge, celle qui est comme une autre âme dont l'influence pénètre tout, le sourire, le regard, les mots, le geste de la main qui s'offre..., la vierge qui meurt d'une pensée, contre laquelle toute la luxure du monde est soulevée, et qui passe au travers, ayant le signe de Dieu » (9).

Comment une puissance peut-elle être une vierge ? Comment une âme peut-elle avoir un regard, des mots, un geste de la main, etc.?

Bazin abuse d'une construction gauche, où le sujet est un nom de chose et commande le verbe *dire* ou *indiquer :* « Son costume; la façon dont il tenait les guides, *indiquaient*... une famille riche » (10); « Quelques vieilles femmes, marcheuses traînantes, *indiquaient* que l'arrière-garde défilait » (11); « Des poils blancs et drus..., des rides..., une mèche... *disaient* qu'elle avait près de soixante ans » (12); « Le passepoil rouge, le chiffre du régiment, l'ancre... *disaient* qu'ils faisaient partie des troupes d'infanterie coloniale » (13).

---

(1) René Bazin : *Champdolent*, p. 181.
(2) René Bazin : *Le Roi des Archers*, p. 214.
(3) René Bazin : *Les Oberlé*, p. 69.
(4) René Bazin : *Davidée Birot*, p. 273.
(5) René Bazin : *Baltus le Lorrain*, p. 114.
(6) René Bazin : *Les Noëllet*, p. 55.
(7) *Ibidem*, p. 211.
(8) *Ibidem*, p. 264.
(9) René Bazin : *De toute son âme*, p. 51.
(10) *Ibidem*, p. 3.
(11) *Ibidem*, p. 8.
(12) René Bazin : *L'Isolée*, p. 3.
(13) René Bazin : *Champdolent*, p. 86.

Jean des Cognets (1) a relevé un autre défaut de style de René Bazin, plus grave celui-là, parce que plus général, parce qu'il procède d'une véritable théorie d'art de l'écrivain, celui de confondre « l'achevé et le parfait »:

« La touche de Bazin, toujours juste et adroite, paraît, en certains endroits, appliquée et minutieuse. Ses tableaux, ses portraits, peints de trop près, trop bien soignés et poussés, en prennent l'apparence de miniatures à grandes dimensions. Ce joueur de flûte évoque souvent Meissonnier. C'est que dans cet admirable artiste se cachait un trop consciencieux artisan qui aimait — (il me le dit un jour) — ce qui « fait le rond », l'objet bien fait au tour, en matière de choix, poli avec patience, décoré avec soin, et verni au tampon. Bref, ce que le populaire appelle « de la belle ouvrage ». Le goût naturel et hérité de Bazin se conformait trop au « bon » goût, obéissant à un regrettable attrait pour le « distingué ».

C'est ainsi qu'il fera dire à un valet : « Je pense que, *n'était la montagne* de Saint-Michel, on apercevrait les arbres du marais » (2), ce qui est recherché pour un domestique de ferme. Phrosine (3), que Davidée a aidée à porter son panier, lui dira : « Si vous pouviez porter la moitié de mon cœur, vous verriez que c'est plus lourd », et c'est joli, mais bien précieux. La grosse écriture de Jeanne-Marie ressemblera à « un chapelet de pommes » (4); Maïeul Jacquet (5), qui est un fendeur d'ardoises, aura assez de lettres pour penser, sinon pour dire : « Vos mains prennent d'elles-mêmes la courbe de la pitié. Elles sont pleines de pensée. Quand vous les rapprochez, on dirait qu'elles ont entre elles une lampe allumée ». La conversation d'Etienne et de sa mère (6) est rythmée par une sorte de leit-motiv :

« On entendait le cri des petites chouettes qui s'éveillaient dans les peupliers de Mauves... Les petites chouettes se rapprochaient, invisibles, poussant leurs cris de chasse et de mort... Les petites chouettes, mangeuses de mulots, criaient éperdument, et toujours invisibles ».

Ce qui apporte évidemment au récit un élément poétique, mais paraît toutetois bien recherché.

Ces réserves faites — et on a vu qu'il s'agissait, pour la plupart d'entre elles, de réserves de détail, de négligences ou de recherche, assez rares dans une œuvre aussi considérable — nous n'en sommes que plus à l'aise pour louer un écrivain des mieux doués et un style des plus agréables qui soient. D'abord, René Bazin a proclamé plusieurs

(1) Jean des Cognets: *Ouest-Eclair*, 9 août 1932.
(2) René Bazin: *La Terre qui meurt*, p. 226.
(3) René Bazin: *Davidée Birot*, p. 278.
(4) René Bazin: *Champdolent*, p. 138.
(5) René Bazin: *Davidée Birot*, p. 225.
(6) René Bazin: *De toute son âme*, p. 231.

fois qu'il ne croyait pas à l'improvisation et nous avons vu que lui-même improvisait difficilement.

« Lisez les livres des poètes, des prosateurs, et de ceux qui, à force de liberté dans la poésie, ne sont plus ni l'un ni l'autre; presque toujours vous éprouvez ce double sentiment : « Que c'est joli !.. Cependant il y manque quelque chose ». Le quelque chose c'est le patient, l'effrayant travail qui change en œuvre d'art une esquisse bien venue. Vous, messieurs, vous croirez au travail difficile et sûr » (1).

Et encore :

« Il n'y a guère d'improvisation, dans aucun art, et, comme dans le monde moral, le recommencement et le repentir sont les conditions habituelles de l'avancement » (2).

Ce n'est d'ailleurs qu'une affirmation; que ce fût vrai pour René Bazin, personne n'en doute, mais on peut connaître, on connaît des artistes dont le premier jet était le meilleur et qui n'ont pu améliorer leur œuvre à force de travail.

L'effort qu'a dépensé Bazin dans son œuvre, ne se sent pas d'ordinaire, du moins à la première lecture. Les défauts que nous avons signalés, le « fignolé » surtout, viennent de ce travail sans répit dont on a pu se convaincre au début de ce chapitre. Lui-même écrivait : « La pénétration d'un paysage est une opération rapide... Il n'y faut plus que du temps et la longueur de l'amour » (3). Mais cette première opération n'est-elle pas la plus difficile, la seule indispensable ? Et si elle est rapide, pourquoi la réalisation de l'écrivain ne le serait-elle pas ?

Stendhal disait : « La seule qualité à rechercher dans le style est la clarté »; et on raconte que Jules Lemaître, qui n'avait encore rien lu de Georges Moore, lui demanda à brûle-pourpoint: « Dites-moi, êtes-vous clair ou êtes-vous obscur ? » — « Je suis clair, dit Georges Moore; je n'ai pas assez de talent pour être obscur » (4). René Bazin est clair et cette clarté (qui n'est pas de la facilité) lui a beaucoup nui dans l'esprit de ses contemporains. On a cru que lui aussi « n'avait pas assez de talent pour être obscur ». Mais il est plus facile d'être obscur que ne le disait Georges Moore; Racine aussi est clair, et La Fontaine, et les grands écrivains classiques qui firent à la langue française son renom de clarté. René Bazin est de la lignée classique; il croit que

« Ce que l'on conçoit bien s'exprime clairement »;

il a une vision claire — peut-être parce que simple et traditionnelle — de la vie et des grands problèmes de la vie. Les solutions qu'il donne de ceux-ci sont simples aussi; et si le style est l'homme, on

(1) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 287.
(2) René Bazin : *Notes d'un amateur de couleurs*, p. 287.
(3) *Ibidem*, p. 14-15.
(4) *Nouvelles Littéraires*, 28 janvier 1933.

ne peut s'étonner que la clarté ait été la compagne fidèle de l'écrivain qui l'avait mise si courageusement dans sa vie.

Pour arriver à cette clarté, il a recherché toute sa vie le terme propre, l'expression exacte, l'image vraie. Dans ses notes je lis ceci: « Il y a des professions qui poussent, inclinent au mépris de l'homme; celle de cabaretier en est une ». Et encore : « clair tombant, — faiblissant, — mollissant. » Nous avons vu, en étudiant les différentes rédactions des *Nouveaux Oberlé*, avec quel soin il reprenait un mot qui lui paraissait insuffisant, le changeait, le complétait, l'améliorait.

Mauriac compare le style de René Bazin au « style » des paysagistes français et hollandais, et la comparaison est excellente. Les livres de Bazin nous offrent, comme ceux-là, les grands horizons, le ciel, les beaux décors, la poésie de la lumière, et, comme ceux-ci, le détail pittoresque et charmant, l'intimité, le réalisme et pourtant la grâce. Mauriac dit encore : « Je sais l'admiration qu'un homme comme Claudel nourrit pour le style de René Bazin. Nul n'écrit aujourd'hui plus purement » (1). Admiration d'un écrivain obscur souvent, ampoulé quelquefois, pour le talent tout de clarté et de simplicité d'un homme si différent de lui-même par ses conceptions littéraires et artistiques.

J'ai écrit le mot *simplicité*. C'est surtout à cette simplicité, en effet, que Bazin doit la pureté de sa langue: « Le grand art, a-t-il écrit, n'est qu'un perpétuel acheminement vers la simplicité » (2). Simplicité, certes, mais simplicité savante. Bazin sait la valeur d'émotion d'une ligne jetée comme un trait de lumière au milieu d'une scène, pour rappeler seulement la grande présence des choses. Un peu comme la puissante respiration de la mer au fond d'un paysage breton. Où d'autres développeraient, il indique seulement, mais sa sobriété même invite à prolonger ce que disent les mots. Grand silence des nuits: « Dans la campagne, appesantie d'eau et de sommeil, rien ne luisait ». Ou, tout d'un coup, dans le pâle matin, quand Madame Corentine porte son cœur troublé au pardon de la Clarté, cette note qui tombe: « La mer montait ». J'ai dit ailleurs avec quelle simplicité il nous montre Donatienne reprenant, en même temps que le travail de la maison, possession de cette maison elle-même et des devoirs qui l'y attendent depuis si longtemps : « Et ayant mis les sabots de l'autre, elle commença de travailler ». Dans *Le Roi des Archers*, Adeline vient de rompre courageusement — mais quel déchirement dans son cœur! — avec son amant : « — Ne vous appuyez pas comme ça sur la corde, ma petite dame, dit une voix: vous voyez bien qu'elle ne tient

(1) F. Mauriac: *René Bazin*, p. 26.
(2) René Bazin: *Questions littéraires et sociales*, p. 344.

guère ! » (1) Et cette remarque suffit pour montrer l'émotion d'Adeline.

Cette simplicité apparaît dans le ton direct de certains de ses héros, de cet abbé Alain Quéverne qui vient voir la femme de son frère et qui lui dit :

« Il faut que je vienne ici pour vous dire ces choses-là ! Pour vous faire souvenir de lui ! Depuis quinze mois, il vit dans cet enfer, et vous ne lui avez pas seulement envoyé une chemise pour son pauvre dos, un mouchoir pour pleurer, un paquet de tabac ! Il a juste son prêt pour acheter un verre de vin, au cantonnement; il est vêtu de boue comme mes souliers, sans soutien, sans nouvelles, obligé quand même de faire bonne figure devant ses camarades. Je vous dis qu'il est admirable ! Mais vous, qu'est-ce que vous êtes ? » (2)

Pas un mot rare dans tout cela, et cependant de l'émotion et de l'éloquence, car ces mots simples partent du cœur et ce sont les seuls qui conviennent.

Simplicité naïve, où il entre plus de profondeur pourtant qu'il ne paraît, de cet aveu du mari de Donatienne :

« — Pourquoi m'abandonne-t-elle ? demande-t-il à la mère Le Clech, et elle :

— Si elle avait été heureuse avec vous, Jean Louarn, elle ne l'aurait pas fait !

— *Moi qui l'étais tant avec elle !* Comment cela se peut-il ? » (3).

Moi qui l'étais tant avec elle ! Quel pan de ciel tout à coup ouvert au-dessus de l'âme de ce malheureux!

Dans l'art de Bazin, la vérité de ses dialogues et du langage de ses héros populaires est unique. Robert Garric l'a noté justement :

« Ces personnages parlent comme ils vivent, simplement, naturellement. Et c'est un des plus rares mérites du romancier d'arriver à saisir ce langage populaire qui est la vie même, jaillissant dru aux lèvres des travailleurs, tout chargé de passion et d'images. Nombre de populistes y échouent : c'est que rien n'est plus délicat. Ne pas demander à la trivialité l'illusion d'une authenticité facile, ne pas masquer avec quelques mots d'argot l'absence d'expérience profonde, ne pas tomber dans le défaut contraire: le parler abstrait, difficile, apprêté. Entre ces deux déformations passe la vie, imprévue et abondante, avec le rythme si divers de ses langages » (4).

Et Bazin lui-même nous livre une part de son secret quand il dit :

« La fidélité au modèle consiste dans l'emploi exclusif des termes usuels qui forment le vocabulaire du peuple, dans la coupe des phrases, qui doivent être brèves, très pleines de sens et ne jamais former une période ».

(1) René Bazin : *Le Roi des Archers*, p. 238.
(2) René Bazin : *Champdolent*, p. 129.
(3) René Bazin : *Donatienne*, p. 58.
(4) Robert Garric : *Nouvelle Revue des Jeunes*, 15 novembre 1932.

Et encore :

« La campagne, volontiers sentencieuse, supprime les transitions apparentes. Les silences qu'elle met entre les idées sont précisément remplis par les pensées secondaires qui servent de lien et qu'il faut deviner. »

Si on veut un modèle de cette langue brève, rapide, où la phrase soit courte, la construction nette, sans bavure, qu'on relise le beau dialogue de Gilbert Cloquet et de sa fille Marie : (1).

« — Travaillez donc, paresseux que vous êtes ! gênez-vous !
— Est-ce que ma mère se gênait ? Dites-le donc un peu ? Est-ce qu'elle travaillait ? Pas tant que moi !
— Elle se peignait, en tout cas, avant de faire son ménage !
— Merci, papa !
— Elle n'aurait jamais posé un seau d'eau sur le fumier : elle avait du soin ; elle avait de l'honneur.
— Merci encore !
— Et le dimanche, elle ne faisait pas la dame avec des dentelles et des robes de la ville !
— On n'est-il pas autant que les dames ? Pourquoi donc ?
— Pas si riches, en tout cas ! ».

Et encore :

« Dis-lui (à ton mari) qu'il n'y a pas assez de bétail dans ses pâtures.
— C'est facile à dire !
— Pas assez de fumier dans ses terres !
— On ne vous demande pas d'y aller voir !
— Et pas d'enfant dans la maison !
— Pas d'enfant ! C'est notre affaire ! Et vous, le père, pourquoi donc que vous n'en aviez qu'un ? ».

Ces qualités, qui sont celles de tous les dialogues de René Bazin, donnent à ses personnages une langue nerveuse, riche de passion, sans rien de raide ni d'artificiel, et cependant toujours polie et honnête, une langue de braves gens. Cette langue n'aura pas de ces mots « caressants à l'oreille et flatteurs aux illusions de l'âme » qu'aiment employer les écrivains ou les orateurs socialistes pour plaire au peuple. Au contraire, Bazin aura une certaine brusquerie, dans le rythme franc de la phrase, de la vie et du mouvement.

Il saura surtout employer les mots, les tournures qu'aime le peuple; il écrira : « Des fois » (2), comme si c'était quelque paysan qui parle, et « menterie » (3). Mathurin Lumineau dira « ses amitiés » pour « son amour »; et le père lui-même, quand il sera embarrassé de répondre commencera par se donner le temps de la

(1) René Bazin : *Le Blé qui lève*, p. 88.
(2) René Bazin : *Madame Corentine*, p. 73.
(3) René Bazin : *La Terre qui meurt*, p. 12.

réflexion grâce à ce préambule : « Je vais te dire » (1). Les ouvrières n'oublieront pas de terminer leur petite histoire par ce mot qui résume et affirme et prouve : « Ainsi ! » (2). Eloi Madiot répète les mots de ses interlocuteurs, ce qui est bien observé et Bazin prend à son compte cette expression d'une grande vérité : « Personne ne *l'aimait de près*, le pauvre Demeester. » (3).

Cette vérité du langage populaire est soulignée par le goût des images brusques, des constructions hardies. Par exemple Bazin dit de Donatienne :

« Elle considérait le visage émacié, tourmenté, vieilli, usé par le chagrin et le travail, le visage *qu'elle avait fait* en s'en allant... » (4).

donnant au verbe *faire* une signification tragique. Quand la fille de la mère Lobez, Jeanne, lui dit : « Je voudrais être martyre ! » sa mère lui répond et la réponse est belle et bien venue : « Tu voudrais être martyre ? Eh ! bien, accepte la vie ! *Ça fera le compte.* » (5). Anna (6) a eu des velléités de sacrifier son amour mais « nos pensées, c'est comme les chiens, qui ont cassé leur chaîne et qui courent les champs. Va donc les empêcher de galoper ! ». C'est enfin Baltus qui recherche la tombe de son fils à Verdun et qui avoue tout à coup à sa fille : « Je n'ai pas le courage d'aller plus loin; j'aurais peur de *marcher sur le sang de ton frère* ». (7).

Cette brusquerie va parfois jusqu'à la violence et c'est déjà de la belle éloquence populaire, sans périodes encore, mais précipitée, heurtée, saisissante de vérité; un soldat parle à une jeune maman, dans un village que les Allemands viennent d'abandonner :

« Il est joli, l'enfant.
— Non.
— Laissez-moi le caresser ?
— Non.
— Pourquoi ?
— C'est un Boche ! Je l'élève parce qu'on ne doit pas tuer les petits... *Mais, quand il sera grand, je l'enverrai en Allemagne, pour qu'il tue son père.* » (8).

Cette éloquence populaire jaillit du cœur des malheureux, au moment où la douleur ou le malheur les accable; Louarn qui ne reçoit plus de lettres de sa femme et qui va « être vendu » a lancé

(1) René Bazin : *La Terre qui meurt*, p. 239.
(2) René Bazin : *De toute son âme*, p. 136.
(3) René Bazin : *Le Roi des Archers*, p. 48.
(4) René Bazin : *Donatienne*, p. 215.
(5) René Bazin : *Gingolph l'abandonné*, p. 134.
(6) René Bazin : *Magnificat*, p. 130.
(7) René Bazin : *Baltus le Lorrain*, p. 116.
(8) René Bazin : *Les Nouveaux Oberlé*, p. 361.

un dernier appel à Donatienne : « D'ici à dimanche, dit-il, elle aura eu bien des fois le temps de répondre, et moi, *je saurai ma vie.* » (1). Mais voici que la phrase prend plus d'ampleur, que la période s'ébauche, parce que la colère à la fin fait parler :

« Tout ça m'est venu de Donatienne, et si elle ne répondait pas, tu dois comprendre, toi, l'huissier, à présent que tu sais ce que j'ai fait pour elle, que je ne pourrais rien garder du bien que j'ai tenu de sa main. Non, en vérité, *je n'en garderais pas gros comme mon cœur qui est là.* Marque tout ! » (2).

Que cette comparaison soit recherchée, je ne le nierai pas; mais en a-t-elle moins d'éloquence ?

Une page, non peut-être des plus vraies, bien que tout y soit vraisemblable, mais des plus belles par la grandeur tragique de l'heure et par l'éloquence un peu barbare qui en jaillit, est celle où le valet Kerdudal revient ivre du village et annonce la guerre (3) :

« Il levait son chapeau, rubans flottant au vent de la nuit, et il criait : « La guerre ! La guerre ! La guerre ! Je vous annonce la guerre, femmes, et toi le mousse endormi, et toi Le Treff qui dois être sur les chemins, c'est la guerre !... La Grande Pièce, tu m'entends, n'est-ce pas? C'est la guerre ! Et toi la Lande Perchée, et toi le Grand Verger, et toi le Champ du Roc, et toi la Pièce Longue, et toi la Pièce en vue de la mer, entendez tous : c'est la guerre ! Kerdudal va devenir soldat ! »

Et plus loin, ce passage qui rappelle les paroles que Salammbô adresse à ses poissons morts; Kerdudal chante le souvenir de *La Jolie,* la jument qu'on vient de prendre pour la guerre :

« Elle me suivait comme une levrette. A présent, ils l'ont embarquée dans un wagon de bois. Elle tape des coups de pieds dans les planches. Ohé ! les agents de la Compagnie, regardez-la ! Elle passe sa tête de grande vipère entre les barreaux de la fenêtre du wagon. Vous demandez : « Quelle est cette jument, qui a du feu jaune dans les yeux? Comme elle a les dents blanches et les naseaux pourprés ! » C'est la Jolie, messieurs et dames, celle de Kerjan... Regardez-la ! Vous ne la verrez plus ! Elle va se battre comme moi, comme Jacques-Jérôme Kerdudal ! Je vous le dis : La guerre ! La guerre ! » (4).

Un des procédés les plus chers à Bazin est de s'adresser aux choses et aux êtres, de les prendre à témoin du récit, d'un événement, d'une réflexion, de les mêler pour ainsi dire à la pensée de l'auteur. C'est Jean Oberlé qui parle à l'étoile (5); Réginald Breynolds aux arbres de sa maison (6); Antoine Madiot aux morts qu'il va

(1) René Bazin : *Donatienne,* p. 46.
(2) *Ibidem,* p. 41.
(3) René Bazin : *Champdolent,* p. 21-22.
(4) *Ibidem,* p. 23.
(5) René Bazin : *Les Oberlé,* p. 155.
(6) René Bazin : *La Barrière,* p. 109.

quitter (1); René Bazin lui-même aux vacances forcées (2), ou aux héros de son livre (3) : « Les lilas sont en fleurs, ô bien-aimee. Sentez-vous ? » et : « Pourquoi restiez-vous là, Marie ? » (4). Ainsi l'auteur semble s'intéresser lui-même davantage à son livre, puisqu'il s'y met en scène et intervient. Pierre Loti aimait aussi ce procédé (5) : « Et nous l'avons laissé là, pressés de repartir... »

Car ce n'est qu'un procédé, une partie de ce métier d'écrivain qu'il faut apprendre et que Bazin connaissait si bien. Nous en signalerons d'autres, qui ne lui sont évidemment pas personnels, mais qu'il aimait et dont il se servit abondamment.

Comme Loti, qui avait obtenu par ce procédé les effets musicaux les plus étonnants, Bazin aime à rejeter à la fin de la proposition le sujet et à le remplacer devant le verbe par un pronom personnel : « Comme ils sont tristes, ces soirs d'octobre!.. Elle n'est plus belle, la Huasse ! » (6); « il était bien joli, l'étalage de la Lande fleurie » (7). Comme Loti encore, que Bazin semble avoir beaucoup étudié, il remplace le pronom relatif « *quod* » « *ce qui* ou *ce que* » par « *et c'est* » « *et id* »; par exemple : « Elles mangeront comme elles pourront, debout ou assises sur des coffres, *et c'est* un reste de l'ancienne mode » (8). Très voisin de ce procédé est le suivant, qui consiste à intercaler dans une énumération des réflexions de l'auteur précédées de la conjonction « et »: « Ils vinrent des pentes méridionales de la Montagne Noire, — et les hommes avaient les cheveux longs; — ils vinrent de Douarnenez, — et les jeunes filles avaient des bijoux comme des femmes » (9). Lamennais et Chateaubriand ont employé ce procédé, renouvelé du rythme biblique.

Bazin connaissait son métier d'écrivain. On s'en convaincra en voyant avec quelle habileté par exemple il dira, sans en avoir l'air, dès la seconde page de *L'Isolée,* que la scène se passe à Lyon. Une religieuse parle : « Comme on calomnie notre air Lyonnais ! » Plus loin il faut que le lecteur connaisse l'âge de celle qui va devenir la triste héroïne du livre. Une autre religieuse dira: « Croirait-on qu'elle vient d'avoir vingt-trois ans ! » Et enfin il faut aussi que le lecteur sache la faiblesse de Pascale et que l'amour (mais peut-on encore lui donner ce nom ?) la fera rouler dans le ruisseau; c'est pourquoi une

(1) René Bazin : *De toute son âme,* p. 275.
(2) *Ibidem,* p. 144.
(3) *Ibidem,* p. 168 et 212.
(4) René Bazin : *Champdolent,* p. 16.
(5) Pierre Loti : *Pêcheur d'Islande,* Paris, Hachette, Les Grands Ecrivains, in-4, 1928, p. 137.
(6) René Bazin : *Les Noëllet,* p .1.
(7) René Bazin : *Madame Corentine,* p. 53.
(8) René Bazin : *Magnificat,* p. 7.
(9) René Bazin : *Champdolent,* p. 35.

religieuse dira en souriant : « Vous voulez vous faire dire qu'on vous aime ».

Les personnages de Bazin — c'est un procédé facile pour un romancier — ont « coutume de penser tout haut » (1); la tragédie classique usait ainsi du monologue. Quelquefois ils ont, pour écouter leurs doléances et essuyer leurs larmes, une vieille femme consolatrice, et c'est un peu la confidente de la tragédie classique (2).

Bazin a d'autres procédés encore, mais qui lui sont peut-être moins personnels : la suppression du verbe pour donner l'idée du repos ou du vide : « Quel malheur pour nous, que la mort de Monsieur Michel ! » (3); l'emploi pittoresque de l'imparfait, ce beau temps narratif de notre langue : « Il ne *savait* point au juste où il *allait*.. Mais il *sentait* que ce serait loin, car il fuyait le souvenir de sa joie et de sa peine. Il *cherchait* la paix qui ne *voulait* plus de lui » (4). L'emploi du mot abstrait, pour tirer au premier plan la qualité qui importe: « Se détournant, il suivit *la misère* qui l'appelait, et ils s'enfoncèrent vers *le centre* de la France » (5).

Tout cela pourtant, qui est d'un excellent ouvrier des lettres, n'aurait pas suffi à faire de René Bazin un maître de la prose française.

« Une phrase, a dit Flaubert, est viable quand elle correspond à toutes les nécessités de la respiration. Je sais qu'elle est bonne lorsqu'elle peut être lue tout haut... Les phrases mal écrites ne résistent pas à cette épreuve; elles oppressent la poitrine, gênent les battements du cœur, et *se trouvent ainsi en dehors des conditions de la vie* »,

et l'on sait à quelles épreuves il soumettait ses ouvrages. Est-il beaucoup d'œuvres plus musicales que les œuvres de Bazin ? Quelquefois on a l'impression qu'il adoucit, qu'il amenuise; mais c'est sa délicatesse de touche, la finesse de son coloris, son style tout en nuances qui donnent cette impression. André Bellessort admire cette phrase du *Roi des Archers :* « La troisième fois, ils se parlèrent avec des mots, et, selon l'expression commune, et belle, et vieille de tant de siècles, ils s'accordèrent ». Il est vrai qu'il y a là un choix de sonorités et un rythme qui, pour ne pas ressembler à ceux des vers, tendent pourtant à un effet analogue.

C'est cependant dans la description des paysages que la phrase de Bazin est particulièrement harmonieuse, le rythme léger et fin, la ligne musicale onduleuse et souple:

« Le long des traces et par les échaliers, il parcourut les héritages.

(1) René Bazin: *La Barrière*, p. 35

(2) Voir à ce sujet *La Terre qui meurt*, avec les Michelonne, *Magnificat* avec Marguerite Voilier, *Le Roi des Archers*, avec les Fleurquin, etc...

(3) René Bazin: *Le Blé qui lève*, p. 337.

(4) René Bazin: *Donatienne*, p. 73.

(5) René Bazin: *Donatienne*, p. 118.

Les bêtes le considéraient un instant, et se remettaient à paître, songeant: « C'est bien: il est d'ici »; des grives, de la grosse espèce, posées sur les peupliers qui n'avaient plus qu'une feuille ou deux, rappelaient, avant d'aller se blottir dans une touffe de gui; des corbeaux le saluaient de l'aile en passant au vol; des ramiers, lancés à toute allure, dans les hauteurs dorées, plongeaient en tournoyant vers les combes déjà bleues » (1).

Bazin aime surtout les harmonies intimes et recueillies, comme religieuses: « Quelques lueurs d'étangs à travers les feuillages... Le soir venait. La brume de nacre demeurait claire et le vent léger ». Le rythme est accordé au sujet et épouse l'idée exprimée ou l'impression que veut donner l'auteur. Sans doute, et qui s'en plaindra ? la réalité, sous la plume délicate, se poétise, se dépouille de sa brutalité, s'allège. Flaubert disait encore :

« Pourquoi arrive-t-on toujours à faire un beau vers quand on resserre trop sa pensée ? D'où vient qu'il y a un rapport nécessaire entre le mot juste et le mot musical ? »

Et il est vrai qu'on rencontre dans la prose de Bazin quelques beaux vers, comme celui-ci dans *Donatienne :*

« La force du pardon s'épuise avec le jour... »,

mais c'est une exception. Le mérite de l'écrivain est ailleurs. Il est dans ce respect qu'il a pour la langue française. Il l'a aimée d'un amour intelligent et constant; cet amour et ce respect sauveront quelques livres que le talent du romancier n'aurait pas suffi à faire survivre.

On lui sera reconnaissant d'avoir prouvé que les beaux sentiments peuvent animer une œuvre d'art. Jusqu'à nos jours, certains affectaient de croire que *la littérature et le bien,* comme dit Mauriac, ne pouvaient vivre ensemble. Le style de Bazin est la preuve du contraire. Peu d'hommes ont aussi bien servi la langue française.

Quand il entra à l'Académie, où il succédait à Légouvé, le cardinal Mathieu fit cette réflexion : « C'est l'art de bien écrire qui succède à l'art de bien lire... » La postérité, qui est juste, saura ratifier ce jugement où n'entre ni l'emphase ni le dénigrement, et d'une modération de ton que Bazin eût aimée.

---

(1) René Bazin: *Le Blé qui lève,* p. 348.

CHAPITRE XII

La place de René Bazin dans la littérature française

« Si j'avais été votre contemporain, il me semble, à vous lire, que j'aurais aimé vous connaître, et que, respectueusement, je vous aurais écouté. Vos leçons devaient être bonnes. Vous avez été un artiste complet, un esprit haut... Votre mission a été noble. » (1).

Voilà une pensée que je serais tenté de faire mienne au terme de cette étude. René Bazin, en l'écrivant, pouvait-il supposer qu'un jour on la lui appliquerait, parce qu'il fut bien tel que le modèle qu'il avait choisi ?

Je n'ai eu de relations avec lui qu'épistolaires et banales. Mais j'ai interrogé des amis, des écrivains qui l'aimaient moins, d'autres qui le mettaient très haut. Pierre de la Gorce disait de lui : « René Bazin est le seul à l'Académie que tout le monde aime. » Ses deux parrains avaient été de Vogué et Albert Vandal. Il faut ajouter à ceux-ci, parmi ceux qui l'aidèrent dans sa profession, Thureau-Dangin et Halévy.

Lui-même, qui aimait-il ? Quelle littérature et quels hommes ? Joseph de Maistre, de Vogué, Brunetière, Bourget, Barrès, Loti qu'il alla voir deux fois, à Hendaye et à Rochefort, Mauriac, Péguy, qu'il reçut un jour avec son capuchon de berger, Claudel dont il admirait *L'Otage* et *Le Partage de Midi*, Fromentin surtout à qui s'adressent les quelques lignes écrites en tête de ce chapitre et dont *Dominique* l'enchantait, George Sand enfin qu'on lisait en famille.

Vers 1890 (l'année où Bazin publia *Les Noëllet*, sa première œuvre sérieuse) le naturalisme était triomphant et Zola était regardé comme un maître.

La lutte que René Bazin et d'autres, dont les plus considérables

(1) René Bazin : *Questions littéraires et sociales*, p. 37 (sur Fromentin).

furent sans doute Bourget et Brunetière, menèrent contre le naturalisme, fut puissamment aidée par l'influence grandissante des écrivains étrangers, russes et scandinaves. Eux, mêlaient l'idéalisme et le réalisme; et André Hallays donnera cette appréciation de Bazin : « Délicieux écrivain qui peint comme Tourgueneff et conte comme Maupassant. » Le rapprochement de ces deux hommes est curieux. C'est qu'en effet Maupassant était le disciple de Zola. Zola disait : « L'art pur n'existe que s'il s'exerce sur des platitudes et des laideurs, la beauté de l'objet ne le disputant plus à la beauté de l'art. » Mais Maupassant s'est déjà dégagé de cette formule et montre qu'on peut aller chercher ses personnages ailleurs que dans les bas-fonds. Quoi qu'il en soit, Bazin discernera, inconsciemment peut-être, que le roman ne doit rejeter en bloc ni le romantisme, ni le réalisme. Tous deux ont quelque chose à lui donner; le romantisme : le goût des choses religieuses et de la nature; le réalisme : le souci d'être vrai.

A la même époque Barbey d'Aurevilly écrit d'étranges romans où des héros romantiques évoluent dans un décor réaliste.

Erckmann-Chatrian, Léon Cladel, Ferdinand Fabre, André Theuriet s'avisent que la province est un sujet inépuisable d'œuvres romanesques. Ils créeront ainsi un genre nouveau auquel Bazin apportera une énorme contribution : le roman régionaliste.

Daudet sera peut-être, dans l'école naturaliste, celui qui, avec Maupassant, aura sur Bazin la plus grande influence. Daudet, en effet, a le goût du fait-divers vrai, vécu et il vivifie son récit de sa fantaisie poétique, de sa pitié pour les humbles et de son émotion toujours en éveil.

Octave Feuillet, que Brunetière opposait aux naturalistes, n'aura pas eu une grosse influence sur Bazin. Ses personnages ont trop systématiquement des sentiments nobles. Sans doute il eut, comme Barbey d'Aurévilly, le dessein d'établir la nécessité de la foi. Mais son idéalisme est artificiel, ses héros sont d'un monde qui n'intéresse pas Bazin.

Il en est autrement de l'influence de George Sand. Elle est incontestable. Sa lutte contre le réalisme intégral devait enchanter Bazin. Il aurait pu signer ce qu'elle écrivait à Flaubert :

« Quitte la caverne des réalistes et reviens à la vraie vérité, qui est mêlée de beau et de laid, de terne et de brillant, mais où la volonté du bien trouve quand même sa place et son emploi. » (1).

Il devait lui être reconnaissant d'avoir su voir la nature et de lui avoir donné une si grande place dans ses livres. Tous deux pouvaient faire leur cette opinion de Brunetière :

« Si le paysan, comme l'ouvrier, par exemple, comme le bourgeois,

(1) Cité par E. Caro: *George Sand*, (Paris, Hachette, 1887, in-8, p. 202).

ou comme le militaire, ont quelques traits qui ne soient qu'à eux, ils ne laissent pas, tous tant qu'ils sont, d'en avoir aussi quelques-uns qui leur sont communs entre eux, et avec moi. Pour être paysan, on n'en est pas moins homme. » (1).

Que George Sand ait été mue par le noble désir de servir ces paysans qu'elle aimait, devait encore la rapprocher de René Bazin; elle écrivait en effet à Flaubert : « Tu rends plus tristes les gens qui te lisent; moi, je voudrais les rendre moins malheureux. » N'est-ce pas un des buts que Bazin s'est donnés avant d'écrire ?

Il reste un grand nom : Balzac. Peu de romanciers ne sont pas ses obligés. Mais il ne semble pas que Bazin lui doive quelque chose. Balzac était trop confus, trop violent pour cet homme à l'esprit clair et à l'âme paisible; il avait un goût trop douteux pour cet artiste raffiné. Son œuvre était trop touffue, trop pleine d'hommes et de choses, pour que Bazin s'en inspirât, lui qui ne fait mouvoir que quelques personnages et a horreur des mouvements de masses et des études de foules.

Huysmans, Coppée, Jules Lemaître, qui sont ses aînés, n'ont eu aucune influence sur lui, bien qu'ils aient partagé la même foi catholique. Il est un de ses contemporains qu'il faut mettre à part, parce que son œuvre est considérable et son influence sur Bazin incontestable, c'est Paul Bourget. Bourget part de la parole sacrée : « Si tu abandonnes ton âme à ses convoitises, elle te rendra la proie de tes ennemis. » Et il montre que la passion illégitime engendre à peu près nécessairement le malheur et le drame. C'est donc la malfaisance de l'amour qu'il peindra, mais en même temps la bienfaisance de la tradition, nationale, aristocratique, religieuse. A la fin du *Disciple*, le maître Adrien Sixte balbutiera enfin une prière. Cet exemple, d'un livre qui marque une date dans la littérature contemporaine, ne sera pas perdu pour Bazin.

Cette question des influences est d'ailleurs difficile, nous manquons de recul. Et l'influence que Bazin a eue sur les écrivains de son temps est encore plus difficile à discerner. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que Bazin appartient à une famille d'esprits : Henry Bordeaux, Maurice Barrès, Louis Bertrand, René Boylesve, Louis Hémon, Emile Baumann, en particulier.

Bordeaux est plus romancier que conteur et que styliste. Sans doute il a le même idéal que Bazin, mais ses œuvres trahissent moins clairement le désir de convaincre, de protéger, de guérir. Il est le romancier de la famille française, et s'il a moins de finesse dans l'émotion, il a, plus que René Bazin, le don de nouer de fortes intrigues.

Barrès a aidé, avant la guerre, à la renaissance de la conscience

(1) F. Brunetière : *Le Roman naturaliste*, Calmann-Lévy, in-8, 1887, p. 329).

nationale, avec *Colette Baudoche* et *Au Service de l'Allemagne*. Il a les mêmes préoccupations que Bazin. Barrès, sans doute, est aussi compliqué que Bazin est simple. Il est parti d'un individualisme forcené pour arriver à un nationalisme ombrageux, tandis que Bazin n'a jamais varié. Barrès a, jusqu'au dernier jour, proclamé qu'il « était du Christ », mais n'a jamais eu la foi catholique complète. Si les deux esprits sont très près l'un de l'autre, les deux artistes sont fort dissemblables : Bazin n'a rien des somptuosités musicales de Barrès et sa phrase paraît couler comme un ruisseau d'eau pure à côté de celle de Barrès où passent toutes les tourmentes, mais aussi toutes les harmonies de la forêt.

A côté de Bazin, il faut placer Louis Bertrand, son ami; lui aussi s'appuiera sur la tradition, lui aussi servira la famille, la patrie, la religion; René Boylesve, peintre réaliste et pessimiste de la province, charmant amateur d'âmes tendres; Louis Hémon, dont le livre, *Maria Chapdelaine*, est si proche parent de ceux de Bazin par la sûreté de l'observation et le charme poétique d'une langue pure; Emile Baumann, le premier peut-être qui, avec Bazin, ait fait rentrer le catholicisme dans la littérature. Mais sa langue dure et éclatante le rapproche davantage de Bloy et de Barbey d'Aurévilly. D'autres encore, qui ont écrit des romans régionalistes : Charles Silvestre, Jean Nesmy (qui prit son nom dans *La Terre qui meurt*), Eugène le Roy, le père de *Jacquou-le-Croquant*, Emile Pouvillon, Jean Aicard qui peignit la Provence, Anatole Le Braz et Charles Le Goffic qui célébrèrent la Bretagne, Pierre Loti enfin que j'aurais mis au premier rang, avec Bourget, s'il avait partagé le noble souci de servir et les convictions religieuses de Bazin. Ses romans sont souvent mal composés, ses personnages esquissés seulement, mais la grande poésie du large et la musique la plus prenante ne quittent jamais ses œuvres. Bazin aura mérité, et ce n'est pas un mince éloge, de lui être comparé pour sa sensibilité descriptive. Nous plaçons Loti très haut dans notre littérature, tout à côté de Chateaubriand, et il y a, au bas du piédestal où trônent ces deux maîtres de l'enchantement, beaucoup de places honorables.

Loti, Barrès, Bourget, Bazin. Ces quatre écrivains ne resteront-ils pas unis dans le souvenir ?

Trois d'entre eux ont reçu des louanges à leur mesure. Seul Bazin n'a pas encore la place qu'il mérite. Après la guerre, un journal hebdomadaire reproduisit, sans la signer, une page de *Toute son âme* et demanda à ses lecteurs : De qui est-ce ? Les uns répondirent : de Proust, les autres, de Pourrat, bien peu répondirent : de Bazin. Mauriac, en 1923, dans un entretien avec M. Frédéric Lefèvre, parlait de Bazin « pour lequel, disait-il, notre génération est fort injuste et pour qui j'éprouve une grande admiration. » Nous n'avons pas cité M. Mauriac parmi les contemporains de Bazin. C'est qu'il est à part, qu'il ne lui doit rien et qu'il n'est arrivé à la grande notoriété qu'après

le déclin de René Bazin. Mais son témoignage nous semble d'une valeur particulière, venant d'un écrivain aussi différent et d'une telle qualité.

L'homme, en René Bazin, était délicat, d'une grande honnêteté d'esprit, courageux et bon; il a aimé tout ce qui lui a paru grand et digne d'être aimé : la religion catholique, la France, son pays d'Anjou, la terre de France surtout dont il a été le peintre fervent et heureux. Il a chanté les humbles et il les a servis avec talent et avec noblesse, parce qu'il voyait en eux des âmes immortelles. Il a célébré les plus nobles sentiments qui puissent faire battre le cœur de l'homme et il a remis en honneur, dans le roman français, l'amour honnête, l'amour pur, l'amour chrétien.

Rien de ce qui passionna les hommes de son temps ne l'a laissé indifférent; il a voulu servir, par la plume, les grandes causes qu'il aimait : la fraternité entre les hommes qui travaillent et ceux qui les emploient, l'avenir de nos campagnes françaises dépeuplées, l'influence catholique dans le monde et en France particulièrement, l'éducation nationale, le retour à la patrie des provinces perdues.

L'écrivain n'a pas été inférieur à l'homme; peintre raffiné, écrivain réaliste qui n'a pas voulu que l'homme fût découronné de son âme, romancier dont l'œuvre est considérable et a reçu une large audience, Bazin mérite de laisser un nom dans la littérature française. Quelques romans de lui survivront : *Donatienne, De toute son âme, La Terre qui meurt, Les Oberlé, Le Blé qui lève,* qui sont les œuvres de sa maturité. Quel écrivain est assuré d'en laisser autant ?

Mais toute l'œuvre romanesque de Bazin aura longtemps encore de nombreux lecteurs. Paul Claudel a dit un jour que cette œuvre trouverait son « inventeur » et que celui-ci serait surpris de la force qu'elle recèle et de son originalité vraie. Nous n'avons pas la prétention d'avoir été cet inventeur, heureux seulement si nous avons donné à quelques-uns le désir de relire cette œuvre honnête, d'aller boire à cette pure fontaine et d'y retrouver de nouvelles raisons de vivre et de mieux vivre.

FIN.

Vu :

Le Doyen de la Faculté des Lettres,

G. CHABOT.

Vu et permis d'imprimer.

Dijon, le 31 Mai 1934.

Le Recteur,

E. SPENLE.

APPENDICE

A. — BIBLIOGRAPHIE

I. — OUVRAGES DE RENE BAZIN

1883. — *Stéphanette*, roman *(L'Union* à Angers, août-septembre).
1884. — *Stéphanette*, roman (Victor Retaux, rue Bonaparte, in-12).
1885. — *Ma Tante Giron*, roman *(Correspondant)*.
1886. — *Ma Tante Giron*, roman (Paris, Victor Retaux, rue Bonaparte, in-12).
1888. — *Une tache d'encre*, roman *(Les Débats)* et (Calmann-Lévy, in-8). Couronné par l'Académie Française).
1889. — *Les Noëllet*, roman *(Correspondant)*.
1890. — *Les Noëllet*, roman (Calmann-Lévy, in-16).
— — *A l'aventure*, croquis italiens (Calmann-Lévy, in-18).
1891. — *Contes en vers* (Henri Gautier. - Nouvelle bibliothèque populaire, in-16, n° 250).
1892. — *La Sarcelle bleue*, roman *(Revue des Deux-Mondes)* et (Calmann-Lévy, in-16).
1893. — *Madame Corentine*, roman *(Correspondant)* et (Calmann-Lévy, in-12).
— — *Sicile*, récits de voyage (Calmann-Lévy, in-18). Couronné par l'Académie Française.
— — *En province*, nouvelles et essais *(Les Débats)*.
1894. — *Les Italiens d'aujourd'hui*, récits de voyage (Calmann-Lévy in-18).
— — *Donatienne (Revue des Deux-Mondes)*.
— — *Humble amour*, nouvelles diverses, *Donatienne* dans la première version (Calmann-Lévy, in-16).
— — *Terre d'Espagne*, récits de voyage *(Revue des Deux-Mondes)*.
1895. — *Histoire de vingt-quatre sonnettes (Journal de la Jeunesse)*.
— — *Terre d'Espagne*, récits de voyage (Calmann-Lévy, in-18).
1896. — Prix Vitet à l'Académie Française.
— — *En province*, recueil de nouvelles et d'essais (Calmann-Lévy, in-12).
1897. — *De toute son âme*, roman *(Revue des Deux-Mondes)* et (Calmann-Lévy, in-8).
— — *Contes de bonne Perrette*, recueil de nouvelles (Mame, in-4°).
1899. — *Histoire de vingt-quatre sonnettes*, illustrations de Marie Rodigue (Oudin, in-16).
— — *La Terre qui meurt*, roman *(Revue des Deux-Mondes)* et (Calmann-Lévy, in-8).
— — *Croquis de France et d'Orient*, recueil de nouvelles et récits de voyage (Calmann-Lévy, in-12).
— — *Les Métiers*, illustrations de Ploz (Prieur et Dubois, Puteaux-sur-Seine, in-8).

1900. — *Le Guide de l'Empereur*, roman *(Correspondant)*.
1901. — *Le Guide de l'Empereur*, roman (Calmann-Lévy, in-16).
— — *Les Oberlé*, roman *(Revue des Deux-Mondes)* et (Calmann-Lévy, in-16).
— — *L'enseigne de vaisseau Paul Henry*, monographie *(Le Mois)* et (Mame, in-16).
1902. — *La fin de Donatienne*, roman *(Revue des Deux-Mondes)*.
1903. — *Donatienne*, roman (Calmann-Lévy, in-8).
— — *Pages choisies*, préface de D. Netterlé (Calmann-Lévy) et (Armand Colin, in-16).
— — *Récits de la plaine et de la montagne*, recueil de nouvelles et d'essais (Calmann-Lévy, in-18).
— — Election à l'Académie Française, en remplacement d'Ernest Legouvé (18 Juin).
1904. — *Discours de réception* à l'Académie Française, et *réponse de M. Ferdinand Brunetière*, directeur de l'Académie, séance du 28 Avril (Calmann-Lévy, in-8).
— — *Contes de bonne Perrette*, recueil de nouvelles (Calmann-Lévy, in-8).
1905. — *L'Isolée*, roman *(Revue des Deux-Mondes)* et (Calmann-Lévy, in-8).
— — *Les Oberlé* au théâtre (en collaboration avec Edmond Haraucourt, joués pour la première fois au théâtre de la Gaieté, le 17 novembre). *(L'Illustration)* et (Calmann-Lévy, in-8).
— — *Le duc de Nemours*, étude historique (Mame, in-4°).
1906. — *Questions littéraires et sociales*, recueil de conférences et d'essais (Calmann-Lévy, in-12).
1907. — *Le Blé qui lève*, roman *(Revue des Deux-Mondes)* et (Calmann-Lévy, in-8).
1908. — *Mémoires d'une vieille fille*, recueil de nouvelles et d'essais (Calmann-Lévy, in-8).
1909. — *Le mariage de Mademoiselle Gimel, dactylographe*, roman et nouvelles *(Les Annales)* et (Calmann-Lévy, in-16).
— — *La Barrière*, roman *(Revue des Deux-Mondes)* et (Calmann-Lévy, in-12).
1911. — *La douce France*, récits (de Gigord, in-16).
— — *Davidée Birot*, roman *(Revue Hebdomadaire)*.
1912. — *Davidée Birot*, roman (Calmann-Lévy, in-16).
1913. — *Nord-Sud*, récits de voyages (Calmann-Lévy, in-12).
— — *Rapport sur les prix de vertu* (Calmann-Lévy, in-12).
— — *La Terre qui meurt* au théâtre. Drame lyrique en 4 actes, 5 tableaux. Musique de Marcel Bertrand. Représenté pour la première fois au théâtre des Arts, de Rouen, le 15 janvier (Calmann-Lévy, in-18).
1914. — *Gingolph l'abandonné*, roman *(Revue des Deux-Mondes)* et (Calmann-Lévy, in-8).
1915. — *Récits du temps de la guerre*, récits et essais (Calmann-Lévy, in-12).
1916. — *Aujourd'hui et demain*, essais (Calmann-Lévy, in-12).
— — *La Campagne Française et la Guerre*, nouvelles (Eggimann, in-4°).
— — *Notes d'un amateur de couleurs*, essais. Edition de luxe. (Mame, in-4°).
1917. — *Champdolent*, roman. *(Revue des Deux-Mondes)* et (Calmann-Lévy, in-8).
1919. — *Les Nouveaux Oberlé*, roman *(Revue des Deux-Mondes)* et (Calmann-Lévy, in-16).

1920. — *Notes d'un amateur de couleurs*, essais (Calmann-Lévy, in-8).
— — *Charles de Foucauld, explorateur du Maroc, ermite au Sahara*, étude historique (Plon, in-8).
— — *La douce France*, récits, édition d'après-guerre (De Gigord, in-16).
1923. — *Il était quatre petits enfants*, roman (Calmann-Lévy, in-12).
1924. — *Le conte du triolet*, recueil de nouvelles (Calmann-Lévy, in-12).
1926. — *Baltus le Lorrain*, roman *(Revue des Deux-Mondes)* et (Calmann-Lévy, in-8).
— — *Paysages et pays d'Anjou*, illustrations de Ch. Tranchant, récits et essais (André Bruel, Angers, in-8).
1927. — *Fils de l'Eglise*, récits (De Gigord, in-12).
1928. — *Le Roi des Archers*, roman *(Revue des Deux-Mondes)* et (Calmann-Lévy, in-8).
1929. — *Pie X*, étude historique (Flammarion. Collection « Les grands Cœurs », in-16).
1930. — *Paysages et pays d'Anjou*, récits et essais (Calmann-Lévy, in-8).
1931. — *Magnificat*, roman *(Revue des Deux-Mondes)* et (Calmann-Lévy, in-8).
1932. — *Un Monastère de saint Pierre-Fourier : « Les Oiseaux »*, étude historique (Calmann-Lévy, in-16).

II. — TRAVAUX DIVERS DE RENE BAZIN

1873. — *Ludibria noctis*, poésie *(Revue de l'Anjou*, juin).
— — *Sur la plage*, élégie (parue dans *La Guirlande de Roses*, concours littéraire à Saint-Malo, août). Signé : « R. B., de Maine-et-Loire. »
1875. — *Thèse pour la licence :* 1° *Jus Romanum, de acquirendo rerum dominio.*
2° *Droit civil français*, de la distinction des biens.
(A. Derenne, boulevard Saint-Michel, Paris, in-8).
1880. — *La Fille du Sardinier, (Correspondant*, 10 août). Signé : « Jean Stret. »
— — Préface à *Considérations sur la France*, de Joseph de Maistre (Paris, Société bibliographique, in-18).
1881. — *Le Comte J. de Maistre, critique d'art et de littérature, (Revue de l'Anjou).*
1882. — Préface et notes à *Réflexions sur la Révolution française*, de Ed. Burke (Paris, Société bibliographique, in-18).
1883. — *L'évêque député (L'Anjou*, 14 décembre). Signé : X.
1884. — *Légende de Sainte-Béga (Corespondant*, 10 octobre). Signé : « Bernard Seigny. »
1887. — *Rosa Marelli*, épisode de la révolution italienne *(L'Ouvrier*, février).
— — Préface aux *Œuvres choisies* de Victor Pavie (2 vol.: Perrin).
1893. — *L'Alpin, (Journal de la Jeunesse).*
1894. — *Pierrot heureux*, prologue pour une pantomime (Angers-Artiste).
— — *Trois juges de la Bretagne : Chateaubriand, Renan, Loti* (Imprimerie Lachèse, Angers, in-8).

1904. — Préface à *Une Religieuse réparatrice* (Perrin, in-16).
1909. — Préface à *Jacobins*, de René COUTEAU (Bureau de la Jeunesse catholique, Paris, in-16).
1915. — *Une visite aux flottes anglaises* (London, Darling et Son, brochure 12 pages).
1917. — Préface à *Dans la Montagne* (Penas Arriba), roman de José M. de PEREDA, traduction de Henri COLLET et Maurice PERRIN (Delagrave, in-18).
— — Préface à *Ames nouvelles*, de Albert BESSIÈRES (De Gigord, in-16).
1918. — Préface à *Jean Pluyette*, notice biographique (Imprimée aux Orphelins d'Auteuil).
1921. — Introduction à *A genoux*, de Jean-Pierre CALLOC'H, lais bretons, accompagnés d'une traduction française de Pierre MOCAÈR. Préface bilingue de Joseph LOTH (Plon in-16).
1922. — Préface à *Comtesse de Courson, la fondatrice des petites Sœurs de l'Assomption* (Bonne Presse, in-16).
1923. — Sur *La Brière*, de M. A. de CHATEAUBRIANT *(Correspondant*, 10 juin).
1924. — *Discours* à la distribution des prix au collège Mongazon (17 juillet).
— — *Discours à Tolède*, à l'inauguration d'une rue Maurice Barrès (15 juin).
1925. — *Jean du Plessis de Grenédan* (1852-1923) *(Revue Universelle*, 1er mars).
— — Introduction à *Bords de la Loire* (Hachette, *Pays de France)*.
1926. — Introduction à *Pierre de Clorivière, contemporain et juge de la Révolution* (De Gigord, in-16).
1931. — *Le Cardinal Merry del Val (Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier).
— — Préface à *L'Institut des Ursulines de Jésus*, de A.-D. POIRIER (Letouzey et Ané, in-16).

III. — OUVRAGES CONSULTES

Charles ALEXANDRE : *Souvenirs sur Lamartine, par son secrétaire intime* (Paris, Charpentier 1884).
Maurice BARRÈS : *Les traits éternels de la France* (Imprimerie Müh, in-32, Strasbourg, 1920).
Charles BAUSSAN : *René Bazin* (Spes, 1925, in-18).
A. DE BERSANCOURT : *René Bazin* (Paris, Sansot, in-18, 1909).
Abbé BETHLÉEM : *Romans à lire et à proscrire* (Paris *Revue des Lectures*, 10e édition in-16, 1928).
Paul BOURGET : *Etudes et portraits* (Paris, Plon, 1919, in-8, 3e série).
Marcel BRAUNSCHVIG : *La littérature française contemporaine, étudiée dans les textes* (1850-1925). (Armand Colin, 1926, in-16).
Charles BRUN : *Les littératures provinciales* (Paris, Bloud 1907, in-8).
Ferdinand BRUNETIÈRE : *Essais sur la littérature contemporaine* (Calmann-Lévy, 1895).
Ferdinand BRUNETIÈRE : *Le Roman naturaliste* (Calmann-Lévy, in-18, 1877).
Ferdinand BRUNETIÈRE : *Réponse au discours de réception à l'Académie de M. René Bazin* (Calmann-Lévy, in-8, 1904).
E. CARO : *George Sand* (Hachette, 1887, in-16).

Paul CAZIN : *La Tapisserie des jours* (Paris, Plon 1934, in-8).
Albert CHÉREL : *En relisant après la guerre Bazin, Bourget, Barrès* (Paris, de Gigord, in-8 sans date).
A. DAVID-SAUVAGEOT : *Le réalisme et le naturalisme dans la littérature et dans l'art* (Calmann-Lévy, 1890).
Léon DEFFOUX : *Le naturalisme* (Paris, Les œuvres représentatives 1929).
Abbé L. Cl. DELFOUR : *La religion des contemporains*, 3e série (1900, Paris).
Discours prononcés pour le jubilé académique de M. René Bazin (Paris, Mame, in-8, 1929).
Emile FAGUET : *Flaubert* (Paris, Hachette 1887, in-8).
Emile FAGUET : *Dix-neuvième siècle* (Paris, Lecène, 1887, in-18).
Emile FAGUET : *Propos littéraires*, 2e série (Paris, 1904, in-16).
Emile FAGUET : *Balzac* (Paris, Hachette, 1913, in-8).
Gustave FLAUBERT : *Madame Bovary* (Lemerre, in-12, 2 vol. 1878).
Ch.-M. DES GRANGES et A.-V. PIERRE : *Les Romanciers français* (1800-1930). (Hatier, 1932).
André HALLAYS : *En flânant; l'Alsace* (Perrin, 1911, in-12).
Victor HUGO : *Les Misérables* (Paris, Lemerre, 1899, 5 vol. in-12).
LA BRUYÈRE : *Les Caractères* (Mame, in-4°, 1867).
René LALOU : *Histoire de la littérature française contemporaine*, de 1870 à nos jours (Crès, 1922, in-12).
LAMARTINE : *Cour familier de littérature (Revue mensuelle*, 1856, 28 vol. in-8, 80 pages, chez l'auteur, rue de la Ville-l'Evêque, 43, Paris).
LAMARTINE : *Geneviève*, (in-16, Nelson, Paris, sans date).
LAMARTINE : *Recueillements poétiques* (Gosselin, 1839, in-8).
LAMARTINE : *Confidences* (Paris, Hachette, in-12, 1879).
LAMARTINE : *Correspondance* (Paris, Hachette, 1875).
Gustave LANSON : *Manuel bibliographique de la littérature française moderne* (Hachette, in-8, 1931).
Gustave LANSON : *Histoire de la littérature française, 11e édition* (in-16, Hachette, 1909).
André LE BRETON : *Le Roman français au 19e Siècle* (Boivin, sans date, in-16).
Charles LE GOFFIC : Préface à *Contes en vers*, de René Bazin (H. Gautier, 1891. Nouvelle Bibliothèque populaire, in-16).
Léon LEVRAULT : *Le Roman* (Evolution du genre) (Delaplane, in-12, sans date).
Pierre LOTI : *Pêcheur d'Islande* (Paris, Hachette, 1928, in-4°).
Manuel illustré de la Littérature catholique en France, de 1870 à nos jours. (Introduction de l'Abbé BRÉMOND, Spes, in-8, 1925).
François MAURIAC : *Le Romancier et ses Personnages* (Préface d'Edmond JALOUX, Paris, Corréa, 1933, in-8).
François MAURIAC : *René Bazin* (Les Quarante, Alcan, 1931, in-8).
E. MAYNIAL : *Anthologie des Romanciers du 19e Siècle* (Hachette, 1931, in-16).
Paul MORILLOT : *Le Roman en France, depuis 1610 jusqu'à nos jours* (Masson, 1894).
Daniel MORNET : *Histoire de la Littérature et de la Pensée françaises contemporaines* (1870-1925), (Larousse, 1927, in-12).
Charles PÉGUY : *Eve* (Cahiers de la Quinzaine, 4e Cahier de la 15e série, in-18, 1913).
G. PELLISSIER : *Le Mouvement littéraire au 19e Siècle* (Hachette, 1889).
G. PELLISSIER : *Essais de Littérature contemporaine* (Lecène, 1893).
G. PELLISSIER : *Le Réalisme du Romantisme* (Hachette, 1912).

Ernest Psichari : *Les Voix qui crient dans le Désert* (Conard, 1928).
J. Reinach : *Diderot* (Paris, Hachette, in-8, 1894).
E. Rod : *Stendhal* (Paris, Hachette, in-8, 1892).
Edmond Rostand : *Le Vol de la Marseillaise*, (Paris, Fasquelle, in-18, 1919).
Sainte-Beuve : *Causeries du Lundi* (Extraits avec introduction de G. Lanson, Garnier, in-12, 1900).
Fortunat Strowski : *Tableau de la Littérature française au 19e Siècle et au 20e Siècle* (Delaplane, 1925, in-12).
Pierre Trahard : *Prosper Mérimée et l'Art de la Nouvelle* (Paris, Presses Universitaires, 1923).
F. de White-Guizot : *Le Paysan français dans le Roman contemporain* (Paris, L. de Soye, in-8, 1909).

IV. — ARTICLES DIVERS

1894. — René Doumic : *La Revue des Deux-Mondes*, 15 février.
1896. — André Hallays : *Les Débats*, 15 mars.
1899. — Emile Faguet : *La Revue bleue*, 11 mars.
1899. — Emile Faguet : *Les Débats*, 4 avril.
1899. — René Doumic : *Les Débats*, 4 avril.
1901. — Robert de Flers : *La Liberté*, 20 octobre.
1901. — Henry Bidou : *Les Débats*, 5 novembre.
1901. — Maurice Barrès : *Le Figaro*, 16 novembre.
1901. — André Germain : *René Bazin* (Rixheim, Imprimerie F. Sutter, in-8).
1901. — Abbé Lecigne : *René Bazin* (Paris, Sueur-Charruey, in-8).
1902. — André Le Breton : *La Revue des Deux-Mondes*, 15 février.
1903. — Guérin-Pellissier : *La Revue de Lille*, novembre-décembre.
1904. — Alexis Crosnier : *L'Œuvre de M. René Bazin* (Angers, Siraudeau, in-8).
1904. — R. P. Delaporte : *Les Etudes religieuses*, mars-avril.
1904. — J. Ernest-Charles : *La Revue bleue*, 7 mai.
1905. — René Doumic : *La Revue des Deux-Mondes*, 15 août.
1906. — Henry Bordeaux : *La femme contemporaine*, février.
1907. — Jules Bois : *Les Annales politiques et littéraires*, 20 octobre.
1907. — Jacques Duval : *Le Correspondant*, 10 novembre.
1908. — A. de Bersancourt : *La Revue catholique et royaliste*, 20 mars.
1909. — A. de Bersancourt : *La Revue catholique et royaliste*, 20 septembre.
1910. — Anonyme : *Le Gaulois littéraire*, 26 mars.
1913. — M. Souriau : *Le Mois littéraire*, avril.
1918. — Franc : *La Croix*, 25 janvier.
1919. — Louis Gillet : *Le Figaro*, 19 août.
1923. — Franc : *La Croix*, 29 mars.
1923. — E. Langevin : *La Revue française*, 6 mai.
1924. — M. Souriau : *Polybiblion*, janvier.
1924. — Emile Baumann : *La Revue belge*, 15 août.
1928. — Maurice Ligot : *La Chronique sociale de France*, octobre.
1929. — André Bellessort : *Les Débats*, 3 avril.
1929. — Jean Gaultier : *Le Correspondant*, 25 mai.
1929. — A. de Parvilhez : *Les Etudes*, 5 juillet.
1929. — M. Marchand : *Le Petit Courrier* (Angers), 21 novembre.

1930. — André Bellessort : *Les Débats*, 19 février.
1930. — Pottecher : *Les Nouvelles Littéraires*, 2 août-13 septembre.
1930. — F. de Witte-Guizot : *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre.
1930. — Charles Baussan : *La Croix*, 9 novembre.
1930. — André Bellessort : *Les Débats*, 21 novembre.
1931. — H. Charasson : *Lumen*, juillet.
1931. — René Salomé : *La Nouvelle Revue des Jeunes*, 15 septembre.
1932. — Louis Lefebvre : *Le Courrier du Centre*, 26 juin.
1932. — Ch. Maurras : *L'Action Française*, 22 juillet.
1932. — André Thérive : *Le Temps*, 22 juillet.
1932. — Henry Bidou : *Les Débats*, 22 juillet.
1932. — Mgr Rumeau : Eloge funèbre, 23 juillet (Editions de l'Ouest-Angers).
1932. — Jean Bruchesi : *La Presse* (Montréal), 30 juillet.
1932. — Louis Lefebvre : *La Vie Catholique*, 30 juillet.
1932. — René Doumic : *La Revue des Deux-Mondes*, 1er août.
1932. — R. P. de Mondadon : *Les Etudes*, 5 août.
1932. — Jean Soulairol : *La Vie Catholique*, 6 août.
1932. — André Rousseaux : *Le Figaro*, 8 août.
1932. — Claude Barjac : *L'Ouest-Eclair*, 9 août.
1932. — Jean des Cognets : *L'Ouest-Eclair*, 9 août.
1932. — Georges Goyau : *La Revue de France*, 15 août.
1932. — M. de Roux : *L'Action Française*, 21 août.
1932. — J. Capval : *La Revue Catholique d'Alsace*, août.
1932. — Emile Baumann : *Le Correspondant*, 10 septembre.
1932. — André Chaumeix : *Les Débats*, 26 octobre.
1932. — Robert Garric : *La Nouvelle Revue des Jeunes*, 15 novembre.
1932. — R. P. Janvier : *Bulletin des Publicistes chrétiens*, décembre.
1933. — Paul Baugas : *Eloge funèbre*, Angers, Siraudeau, in-8.

B. — INDEX DES NOMS CITÉS

Paul Acker : 108.
Jean Aicard : 206.
Gustave Aimard : 9.
Charles Alexandre : 128.

Balzac : 15, 114, 141, 160, 161, 205.
Barbey d'Aurevilly : 204, 206.
Claude Barjac : 8.
Maurice Barrès : 24, 30, 155, 163, 203, 205, 206.
Paul Baugas : 14.
Emile Baumann : 76, 129, 133, 146, 205, 206.
Charles Baussan : 35.
Alfred Bazin : 8.
Nicolas Bazin : 9, 15.
Du Bellay : 33.
André Bellessort : 48, 201.
Emile Bergerat : 13.
Georges Bernanos : 99, 146.
Berquin : 32.
Louis Bertrand : 38, 44, 57, 205, 206.
Abbé Bethléem : 93, 144.
Henry Bidou : 42, 159.
Léon Bloy : 206.
Henry Bordeaux : 16, 37, 140, 205.
Pierre Bost : 144.
Paul Bourget : 15, 32, 55, 86, 114, 140, 179, 203, 204, 205, 206.
René Boylesve : 34, 205, 206.
Xavier Bricard : 11.
Jean Bruchesi : 117.
Ferdinand Brunetière : 13, 22, 46, 70, 86, 119, 141, 143, 144, 162, 203, 204.
Pierre Bucher : 186.

Calmann-Lévy : 8.
J. Capval : 16.
E. Caro : 204.
Paul Cazin : 107.
Paul Chabas : 130.
Comte de Chambord : 7, 8.
Henriette Charasson : 152.
Chateaubriand : 33, 129, 200, 206.
André Chaumeix : 41, 153.
Albert Chérel : 12, 31.
Marin Chéron : 9.
François Chéron : 9.
Léon Cladel : 204.
Paul Claudel : 195, 203, 207.
Georges Clémenceau : 118.
Comte de Colbert : 9.
Jean des Cognets : 143, 193.
François Coppée : 45, 153, 205.
Corot : 10, 11.

Alphonse Daudet : 51, 138, 139, 141, 174, 204.
David d'Angers : 15.
Paul Deschanel : 13.
Diderot : 141.
Maurice Donnay : 85.
Alexandre Dumas : 158.
Eugène Duthoit : 90.
René Doumic : 37, 46, 57.

Erckmann-Chatrian : 108, 204.
J. Ernest-Charles : 31.
Marquis de l'Estourbeillon : 185.

Ferdinand Fabre : 204.
Emile Faguet : 13, 47, 138, 140, 141, 144, 164.
Fénelon : 103.
Octave Feuillet : 204.
G. Flaubert : 46, 47, 141, 142, 143, 152, 155, 201, 202, 204, 205.
Robert de Flers : 139.
Florian : 32.
Charles de Foucauld : 60, 63, 65, 107, 163.
Mgr Freppel : 12.
Fromentin : 38, 40, 103, 203.

Robert Garric : 40, 52, 53, 162, 196.

Théophile Gautier : 55, 134, 140.
Emile Gebhart : 13.
J.-L. Geoffroy : 47.
Gœthe : 140.
De Goncourt : 138.
Pierre de la Gorce : 203.
Georges Goyau : 15, 32, 64.
Bernard Grasset : 158.
Gresset : 25.

Ludovic Halévy : 8, 203.
André Hallays : 112, 204.
Pierre Hamp : 45.
Edmond Haraucourt : 21.
Louis Hémon : 47, 205, 206.
J.-M. de Hérédia : 175.
Hervé-Bazin : 7.
Horace : 48.
Henry Houssaye : 8.
Victor Hugo : 12, 31, 48, 61, 134.
J.-K. Huysmans : 205.

Jaboune : 8.
Edmond Jaloux : 159, 160, 164.
R. P. Janvier : 17, 55.

Rudyard Kipling : 24.

La Bruyère : 25.
La Fontaine : 190, 194.
Lamartine : 9, 10, 31, 45, 47, 53, 86, 128, 129, 135, 172.
Lamennais : 200.
E. Langevin : 37.
Gustave Lanson : 47.
Jean Laronze : 130.
Larroumet : 13.
Anatole Le Braz : 206.
Louis Lefebvre : 17, 18, 69.
Frédéric Lefèvre : 206.
Charles Le Goffic : 161, 185, 206.
Ernest Legouvé : 13, 156, 202.
Jules Lemaitre : 194, 205.
Le Play : 85.
Eugène le Roy : 206.
Lhermitte : 47.
André Lichtenberger : 108.
Maurice Ligot : 39, 45.
Pierre Loti : 31, 47, 129, 134, 152, 153, 200, 203, 206.
J.-J. de Lusse : 15.

Joseph de Maistre : 7, 203.
Louis Martin-Chauffier : 154.
Cardinal Mathieu : 202.
Camille Mauclair : 31.
Guy de Maupassant : 137, 141, 144, 204.
François Mauriac : 56, 57, 58, 64, 65, 66, 67, 114, 119, 137, 154, 163, 195, 202, 203, 206.
Edgard Maxence : 14.
Maine-Reid : 9.
Millet : 47.
Abel Miroglio : 105 .
Marquis de Mayol de Luppé : 7.
Frédéric Mistral : 115.
Georges Moore : 194.
Jean Moréas : 152.
Daniel Mornet : 151.
Comte de Mun : 17.

Jean Nesmy : 206.
Dominique Netterlé : 46, 47.

M. Oberkirch : 110.
Duc d'Orléans : 117.

Georges Patinot : 8, 25.
Victor Pavie : 12.
Péguy : 39, 203.
Charles de Pomairols : 43.
Henri Pourrat : 206.
Emile Pouvillon : 206.
Jean Prévost : 85.
Proust : 119, 206.
Ernest Psichari : 22.
Puvis de Chavannes : 47, 74.

Racine : 194.
Henri de Régnier : 34.
Renan : 15, 58.
Victor Retaux : 8.
Robespierre : 118.
E. Rod : 153.
Théodore Roosevelt : 115.
Edmond Rostand : 22.
Gaston Roupnel : 150.
J.-J. Rousseau : 129.
Th. Rousseau : 10.
Royer-Collard : 166.
Mgr Rumeau : 17.

François Saint-Maur : 12.
Sainte-Beuve : 12.
Antoine Sainte-Marie Perrin : 186.
Mme Sainte-Marie Perrin : 7, 14, 16, 32, 56.
George Sand : 46, 161, 203, 204, 205.
Charles Silvestre : 206.
Maurice Souriau : 187.
Stendhal : 13, 140, 153, 154, 194.
Stofflet : 9, 15.
Fortunat Strowski : 161.

TAINE : 114, 134.
André THEURIET : 204.
Paul THUREAU-DANGIN : 203.
A. DE TOCQUEVILLE : 85.
TOURGUENEFF : 204.

Albert VANDAL : 203.

François VEUILLOT : 78.
VIRGILE : 35.
E.-M. DE VOGUÉ : 203.
VOLTAIRE : 141.

Emile ZOLA : 32, 58, 137, 143, 151, 161, 203, 204.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — L'homme 7

CHAPITRE II. — Le visage de la France dans l'œuvre de René Bazin. La province et les provinces; l'Anjou 19

CHAPITRE III. — Le premier personnage de René Bazin : La Terre 37

CHAPITRE IV. — René Bazin et les Humbles 45

CHAPITRE V. — Le peintre des âmes 55

CHAPITRE VI. — L'amour dans l'œuvre de René Bazin 69

CHAPITRE VII. — Les grands problèmes dans l'œuvre de René Bazin; la cité idéale 86

CHAPITRE VIII. — René Bazin descriptif 119

CHAPITRE IX. — Le Réalisme de René Bazin 137

CHAPITRE X. — Le Romancier et le Poète 157

CHAPITRE XI. — L'Ecrivain et sa méthode de travail 177

CHAPITRE XII. — Place de René Bazin dans la littérature française 203

APPENDICES. — *a)* Bibliographie 211
b) Index des noms cités 219

TABLE DES ILLUSTRATIONS

René Bazin, par Edgard Maxence ..... 16 *bis*
Les Rangeardières ..... 32 *bis*
Le modèle d'Anna Maguern ..... 64 *bis*
Deux notes manuscrites de René Bazin ..... 80 *bis*
Deux pages d'un carnet de notes ..... 112 *bis*
Préparation du *Roi des Archers* ..... 128 *bis*
Le mariage de Mlle Gimel (1er et 2e états) ..... 160 *bis*
Le mariage de Mlle Gimel (3e état) ..... 176 *bis*

IMPRIMERIE MODERNE
3, PLACE ROBILLARD, 3
AUXERRE (Yonne)

◆
AUXERRE
IMPRIMERIE MODERNE
3, place Robillard
◆